
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

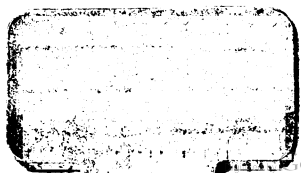
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



R. 379

Prof. MARIO RETROSI
ROMA

Libreria della via d'Europa
di via d'Europa 30
di via d'Europa 20-32

SCHEDATO SBN

BIBLIOTECA SUBLACENSE	
N°	<u>110640</u>
MAT	<u>RETROSI</u>
FORM	<u> </u>
NUM	<u>123</u>

Aut. 3013

100

REDUCING IN

BVEE 108857

Digitized by Google

A. O. Allen - Pres

LES FABLES D'ESOPPE PHRYGIEN,

*Illustrées de Discours Moraux, Phi-
losophiques, & Politiques.*

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de beaucoup en divers
endroits.

Avec des Reflexions Morales.

PAR J. BAUDOIN,



Supplément

A AMSTERDAM,

Aux dépens D'ESTIENNE ROGER,
Marchand Libraire, chez qui l'on trou-
ve toute sorte de Musique.

M. D C C I.



AU LECTEUR,

Sur le sujet des Fables.

L' Avois eu quelque dessein, Lecteur, de vous donner un discours plus ample que celuy-cy, touchant la connoissance universelle des Fables, Mais je me suis resolu depuis de le reduire en abrégé afin d'éviter le blâme d'amplifier inutilement une chose assez connue par les longs Traitez que les Auteurs en ont fait. Je commenceray donc par la définition de la Fable, que j'appelle proprement une Feinte, qui par quelque ressemblance represente la Verité. Elle est au reste; Raisnable, Morale, & Mêlée, ou Propre, ou tres-propre. La Raisnable est celle où l'on feint l'homme estre Auteur de quelque chose que l'on se figure; La Morale, celle qui tâche d'imiter la façon de vivre des Creatures raisnables; La Mêlée, celle qui comprend ensemble ce qui est pourveu de Raison, & ce qui ne l'est pas: La propre, celle qui par l'exemple des Bestes & des choses inanimées, démontre tacitement ce que l'on doit sçavoir, comme fait Esope en toutes ses Fables; La tres-propre, celle qui convient aux Hommes, & aux Dieux, en ce qui regarde les Actions. Les Poètes, qui traittent de matieres Comiques, ou qui tiennent du Tragique, ou mesme de l'Epique ont ordinairement gardé. A 2 Quoi

A U L E C T E U R.

Quoi qu'il y ait plusieurs ressemblances, & conformitez, d'où l'on peut tirer le sujet des Fables; Il me semble néanmoins qu'il s'en trouve trois principales, dont la première consiste en des opérations, qui ne sont pas naturelles; c'est ce qu'on pourroit dire de la ressemblance que quelques fables proposent entre l'homme & la Chimere. Il ny a rien de semblable dans la figure extérieure, toute la conformité est dans les opérations qui sont représentées par ce monstre imaginaire, dont le devant tient du Lion, le milieu de la Chevre, & le derriere du Dragon; Par où il nous est enseigné, que la pluspart du temps les hommes se laissent conduire, ou par l'appetit irascible, ou par le concupiscible, ou par leur propre fantaisie, & leur imprudence. Secondement, on joint ensemble la ressemblance de la nature, & des opérations pour en tirer les Fables comme ce qu'on feint des hommes & des Dieux, sous l'une & l'autre forme; Et enfin on les tire des opérations qu'on attribue aux feintes Divinites, & aux creatures humaines. Il se peut encore qu'il ne seroit pas hors de propos d'en ajouter une quatrième, tirée de la ressemblance, tantost de la Nature, & des opérations; & tantost des opérations, & non pas de la Nature. Telle est la Fable de Prothée, Dieu marin, dont les diverses transformations nous représentent la Matière première, qui se change d'une forme en l'autre, ainsi que l'expliquent presque tous les Philosophes; Il est ~~ay~~ ^{ay} qu'à le

A U L E C T E U R.

le prendre *moralement*, cela peut s'entendre des hommes, qui tiennent de la Divinité, & qui pourtant se changent, par maniere de dire, en Bestes irraisonnables, & en pierres même, toutes les fois qu'ils se laissent emporter à leurs passions brutales; & qu'insensibles à leur devoir, ils négligent ingratement le culte de leur Créateur.

Quant à l'invention des Fables, elle appartient plutôt aux Poëtes qu'aux Philosophes, qui ne s'attachent qu'à la vérité des choses; au lieu que les Poëtes nous y conduisent par de certains détours agréables, qu'ils enveloppent de contes faits à plaisir. Car pour ne pas sortir des bornes de leur Art, ils inventent ingénieusement ce que bon leur semble, & cela leur réussit avec tant de bonheur, que de leurs mensonges mesmes, les excellens hommes en tirent des vérités & des méditations ravissantes; comme l'on peut voir dans les *Ecrits* de plusieurs grands hommes, & particulièrement de *Maxime de Tyr*, Philosophe Platonicien. S'il y a quelque chose à blâmer en la plupart des fictions Poétiques; c'est à mon avis quand il arrive que ceux qui en sont les Auteurs, inventent des Fables, qui à le prendre à la lettre, tiennent du Desbonnesté, & de l'impie même; A cause dequoy le divin Platon les bannit entièrement de sa République, comme contraires à la Pieté & aux bonnes mœurs; quoique d'ailleurs il les estime beaucoup, pour la gentillesse de leurs inventions.

L'on

A U L E C T E U R.

L'on appelle *Fables de Speculation* & d'*Action* ensemble, celles qui peuvent estre expliquées selon le sens *Allegorique Speculatif*, & selon l'*Actif* aussi. En voicy une entre les autres, que j'allégueray pour exemple. Les anciens Poetes ont feint que *Celius*, Dieu par dessus tous les autres, engendra *Saturne*; que de *Saturne* naquit *Jupiter*, puis *Neptune* Dieu de la mer, & *Pluton* Roy des Enfers: Ce que les *Platoniciens* expliquent fort doctement, quand ils disent que par *Celius* on doit entendre Dieu, en qui sont comprises toutes les *Creatures* d'une maniere ineffable; & par *Saturne*, le premier *Esprit Angelique*, ou le *Monde exemplaire*, selon la doctrine du mesme *Platon*, & de *Mercur*e *Trismegiste*, En suite de cela, ils adjoûtent la génération de l'*Ame du Monde*, qu'ils appellent *Jupiter*, entant que par sa lumiere, & son mouvement, elle gouverne, & fait agir la partie d'en haut: Mais à l'égard de ce qu'elle vivifie & régit les *Creatures* d'icy bas, sujettes à une continuelle révolution; ils luy donnent le nom de *Neptune*; & celu de *Pluton*, qui est le Dieu des Richesses, entant qu'elle agit à la production des *Métaux*, & des pierres précieuses. Je passe sous silence que cette Fable se peut encore expliquer du petit Monde, à sçavoir de l'*Homme*, en qui sous les noms de *Celius*, de *Saturne*, de *Jupiter*, & de *Pluton* nous pouvons entendre la partie Divine, la Contemplative, l'*Oeconomique*, & la Terrestre.

A U L E C T E U R.

Il y a une autre sorte de Fables, à qui l'on peut proprement donner un sens tout à fait moral, comme à celle de Narcisse, qui ravy de sa propre beauté, trouva la cause de sa mort dans la source où il se miroit, & fut depuis transformé en une Plante appelée de son nom. Ce qui nous apprend, que les Hommes qui s'ayment trop, & qui semblent faire gloire de mépriser les autres, enchantez par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ne sont dans le monde que des Plantes inutiles, Dieu nous ayant fait naître pour servir nostre Prochain, & l'assister charitablement. A cecy se rapporte à peu près une Fable assez plaisante, qui dit, que les Hommes, autrefois doubles, furent couppez en deux, pour punition de leur humeur altiere, & trop insolente: & c'est d'où procede que dans la diversité de ses humeurs, l'homme veut du mal à l'un & à me l'autre, à cause qu'il le croit sa moitié, comme se l'imagine le Poete Aristophane. Mais il me semble plus à propos de dire, que cette Fable a esté inventée, pour montrer la mutuelle correspondance qu'il y doit avoir en l'Amitié, & que nous aimons les uns plus & les autres moins, selon que nous y sommes portez d'inclination, & par la conformité de nos mœurs, avec celles de la personne aimée.

De la dernière espèce de Fables, à qui l'on peut donner un sens Spéculatif & Moral, est celle de Vénus & de Mars, que le jaloux Vulcain prit dans

A U L E C T E U R.

ses filets, & rendit ainsi sa honte publique à la face de tous les Dieux, comme le raconte le Poète Homere. Les Platoniciens expliquent cela bien delicatement, quand ils disent que par Venus il faut entendre une forte union de plusieurs choses discordantes, comme la celeste, où des Idées sans nombre ont jointes à la Nature; & celle de ce bas monde, qui est tres-estroite, bien que composée de diverses Créatures, entre lesquelles il y a de la répugnance. Voilà quelle est la speculation de cette Fable, qu' Aristote Prince des Peripateticiens explique moralement des Choleriques, & des courages aguerris, qu'il dit estre de complexion plus amoureuse que ne sont les autres hommes.

Je laisse à part plusieurs autres fictions de cette nature, qu'il me seroit facile de rapporter icy, pour vous faire voir les Mysteres que les Anciens ont cachez sous le voile des Fables; où je pourrois dire encore, que Saint Augustin a pris la peine d'en moraliser plusieurs, que Saint Thomas n'en desapprouve point l'usage, & que Tostat les a illustrées sur les Etymologies d'Isidore. Mais tout cela seroit superflu, puisque dans celles d'Esope vous avez, ce me semble, une Matiere assez ample, pour juger de l'utilité qui en peut revenir, & en profiter vous-mesme.

LA

LA VIE D'ESOPE PHRYGIEN.

Tirée du Grec de Planudes , sur-
nommé le Grand.

CHAPITRE I.



Du Pays, & de la condition d'Esopos.

LE ſçay qu'il s'eſt trouvé pluſieurs grands
Hommes , de qui la plume excellente
s'eſt employée à nous décrire l'eſtat des
choſes du Monde , & leurs revolutions,
naturelles , afin d'en pouvoir laiſſer quelque me-
moire

moité à la Postérité Mais comme il n'est pas hors d'apparenc-, que par une secrete inspiration des Dieux immortels, Esope n'ait parfaitement scula Morale; il est vray-semblable aussi, qu'en bon sens & en vivacité d'esprit, il a de beaucoup surpassé la pluspart de ces gens-là & les a laissé bien loin après luy. Car sans se mettre en peine de chercher à persuader autrui, ny par des définitions, ny par des raisonnemens, ny mesme par des exemples tirez de l'Histoire des siècles passez, il sçait si bien gagner les cœurs de ceux qui l'écoutent, en les instruisant comme il fait, & les instruire si parfaitement par de simples Fables, qu'il leur inspire la honte d'entreprendre, & de faire des actions pour lesquelles, ny les Oyseaux, ny les autres Animaux n'ont aucun instinct, & qu'ils ne voudroient pas mesme avoir faites: Et les remplit de confusion de négliger les choses honnêtes. Auxquelles il feint que plusieurs bêtes Brutes se sont fort sagement employées, en sorte que les unes ont par ce moyen evité d'extrêmes dangers qui les menaçoient, & les autres en ont retiré le profit dont elles avoient besoin,

Cet excellent Homme, qui durant sa vie se proposa dans l'esprit l'image d'une République de Philosophes; & qui ne mit pas tant la Philosophie dans les paroles, que dans les actions, fut de condition servile, & natif d'Ammorion, Ville de Phrygie, que l'on surnommoit la Grande. Ce qui me fait croire tres-veritable ce qu'allegue le divin Platon en son Dialogue intitulé *Gorgias*, où il dit, que la Nature & la loy sont extrêmement contraires & différentes. Car la Nature ayant fait naistre Esope, d'un Esprit libre, la Loy des Hommes soumit son corps à l'esclavage ce qui ne put pourtant ny corrompre la liberté de son Esprit, ny le mettre hors de son afflict-

te,

te, quoyque cet esclavage transportât son Corps en plusieurs lieux, & engageast sa personne en diverses affaires.

CHAPITRE II.



Description du Corps d'Esop, & de la vivacité de son esprit.

ESOP ne fut pas seulement esclave de condition, mais il fut aussi le plus difforme de tous les Hommes de son temps. Car il avoit la teste pointuë, le nez plat, le col court, les levres grosses, & le teint noir; ce qui le fit nommer *Esop* qui veut dire *Ethiopien*. Il estoit outre cela ventru, bossu, tortu par les pieds, & possible plus laid que le Therfite d'Homere. Mais sa parole lente, sa voix cassée, & la peine qu'il avoit à se faire entendre estoit encore ce qu'il y avoit de pire en lui. Toutes ces choses semblent avoir causé son esclavage. Car ç'eust esté merveille, si estant ainsi laid & difforme, il eut pu s'échapper d'une condition servile. Mais quelque imparfait qu'il fût de corps, cela n'empéchoit pas

qu'il n'eut naturellement un Esprit habile, & qui réussissoit heureusement en toute sorte d'inventions.

CHAPITRE III.



*Esoppe se justifie devant son Maistre,
& luy fait voir qui avoit mangé les figes.*

LE Maistre d'Esoppe le croyant peu propre pour les affaires domestiques, s'advisa de l'envoyer travailler aux Champs, où il ne fut pas plustost arrivé, qu'il mit tout de bon la main à l'œuvre. A quelque temps de là ayant pris fantaisie à son Maistre d'aller à sa Metairie, pour y voir le travail de son nouveau Serviteur, il arriva qu'un certain Laboureur luy fit présent de belles figes. Elles luy plurent beaucoup ce qui l'obligea de les donner à un de ses Valets, nommé *Agatopus*, pour les luy garder jusques à son retour des Bains. Quelques affaires ayant obligé Esoppe d'aller au logis pendant ce temps-là, *Agatopus* sçeut se servir de cette

te occasion & donna ce conseil à l'un de ses compagnons : *Saoulons-nous*, luy dit-il, de ces figues ; Et si nostre Maître les demande, nous luy ferons croire qu'Esope les aura mangées, & nous témoignerons tous deux contre luy. Car son entrée dans la maison, nous servira d'un beau pretexte, pour inventer plusieurs fourberies à son desavantage ; joint qu'un homme seul ne pourra rien contre deux, & qu'il n'osera dire mot faute de preuves. Ces choses ainsi conclües, ils se mirent à manger les figues : Et à chaque morceau qu'ils avaloient ; *mal-heur sur toy*, disoient-ils *miserable Esope !* Peu après, leur Maître estant de retour des Bains, la premiere chose qu'il demanda, ce fut qu'on luy apportât ses figues. Mais comme on luy eut répondu qu'Esope les avoit mangées, il se mit fort en colere, & commanda qu'on l'appellât. Estant venu ; *Quoy*, luy dit le Maître, méchant que tu es, as-tu fait si peu de compte de moy, que d'oser manger les figues que j'avois commandé qu'on me gardât ? Esope bien étonné de ce discours l'écoutoit tout confus, & ne sçavoit y répondre, n'ayant point la liberté de la langue. Mais enfin, comme il apperceut que des paroles on en vouloit venir aux coups, se jettant aux pieds de son Maître, il le pria de se donner un peu de patience. Cela dit, il courut prendre de l'eau tiede, qu'il beut devant tous : puis s'étant mis les doigts dans la bouche, pour se faire vomir, il ne rendit seulement que l'eau, parce qu'il n'avoit rien mangé de tout ce jour-là & pria son Maître, que ses Accusateurs en fissent autant, afin de connoistre celuy qui auroit mangé les figues. Cette proposition d'Esope pleut fort à son Maître, qui bien étonné du bon sens, & de l'esprit de son nouveau serviteur, voulut que les autres beussent comme luy de l'eau tiede. Ce qu'ils se re-

16 LA VIE D'ESOPE

solurent de faire, croyant qu'au lieu de s'enfoncer les doigts jusqu'au gosier, ils en seroient quittes pour les tourner çà & là tout à l'entour des machoires ; Mais à peine eurent ils beu, que cette eau tie de les provoquant à vomir, leur fit rendre gorge, & fit connoître qu'ils avoient mangé les figes. Ainsi la calomnie de ces méchans Valets paroissant à découvert aux yeux de leur Maistre, il commanda qu'ils fussent dépouillez tous nuds, pour estre foüettez ; Et ce fut alors que l'experience leur fit connoître la verité de ce bon mot : *Que tel veut faire du mal à autrui, qui s'en fait à soy-mesme, sans y penser.*

CHAPITRE IV.



Par quelle aventure Esope receut le don de bien parler.

LE jour suivant, le Maistre d'Esope estant retourné à la Ville, & l'ayant laissé aux Champs pour faire la tâche qu'il luy avoit ordonnée, il arriva que les Sacrificateurs de Diane, ou quelques autres

autres hommes, s'estans égarés de leur chemin, rencontrèrent Esope, & le prièrent instamment par Jupiter l'Hospitalier; de leur montrer par où il falloit aller à la Ville. Alors Esope les ayant premierement fait asseoir à l'ombre d'un arbre, leur donna à manger sobrement, puis il leur servit de guide, & les remit dans le chemin qu'ils luy demandoient. Eux donc se sentans extrêmement obligés à la civilité de leur hôte, leverent les mains au Ciel, & recompenserent leur bien-facteur par des prieres, qu'ils firent en sa faveur. Ces choses ainsi passées, Esope s'en retourna, & fut saisi d'un profond sommeil, causé tant par son travail continu, que par la grande chaleur qu'il faisoit. Durant qu'il dormoit, il luy sembla que la Fortune se presentoit devant luy, & qu'elle mesme luy délioit la langue, luy donnant non seulement la grace & la facilité du discours, mais aussi la science des Fables. Après cette apparition, aussi-tost qu'il fut éveillé: *Que j'ay dit il dormy doucement! & que j'ay fait un songe agreable! Mais ce qui m'étonne davantage, c'est que je n'ay plus de peine à parler, & que je nomme aisément toutes choses par leur nom, comme un Bœuf, un Asne, un Rasteau. Par les Dieux immortels, je ne sçay d'où m'est venu un si grand bien: C'est sans doute, du bon accueil que j'ay fait aux Estrangers, Car je croi qu'en reconnoissance de cela, quelque Dieu m'a esté favorable, & qu'ainsi d'un bonoffice, on n'en doit esperer que du bien.* De cette façon Esope tout réjoüy d'une si belle aventure, se remit à son travail ordinaire.

18 LA VIE D'ESOPE
CHAPITRE V.



La vente d'Esopé.

ZENAS (c'estoit le nom de celuy qui avoit la charge de la Métairie) estant allé voir si les Manœuvres s'acquittoient bien de leur travail, en apperçut un entre les autres qui ne s'y portoit pas si ardemment qu'il eût voulu: ce qui fut cause qu'il se mit à le frapper pour une legere faute. Esopé ayant pris garde à cela, *Pourquoy, luy dit-il, frapes-tu sans cause ce bon homme, qui ne t'a fait aucun tort, & d'où vient encore qu'il ne se passe aucun jour que tu n'en fasses de mesme à tout ce que nous sommes icy de serviteurs? Assurément je suis resolu de m'en plaindre à nostre Maistre.* Ces paroles d'Esopé étonnerent fort le Métayer Zenas, si bien qu'après y avoir un peu pensé; Certes, dit-il en soi-même, je ne dois point douter que mes affaires n'aillent tres-mal, s'il arrive qu'Esopé fasse sa plainte le premier. Ainsi afin que je

je ne sois pas mis hors de ma charge je suis d'avis de le prévenir & de l'accuser auprès de mon Maître, avant qu'il m'ait accusé luy même. Cette résolution prise, il s'en alla droit à la Ville trouver son Maître. Comme il l'eut abordé, il parut ému en le saluant. Ce que son Maître ayant reconnu ; D'où vient, luy dit-il, que tu es si ému, en t'approchant de moy ? A ces mots, Zenas s'estant un peu remis ; je viens icy, répondit-il, pour vous avvertir, Seigneur, qu'il est arrivé une chose surprenante en vostre maison de campagne. Erquoy, repartit le Maître, quelque Arbre a-t'il porté du fruit avant le temps ; ou bien y a-t'il quelque Beste qui ait conçu contre nature ? Ce n'est pas cela, luy repliqua Zenas ; tout ce que j'ay à vous dire, c'est qu'Esopé, qui jusques icy semble avoir esté muet, a maintenant la parole libre. Et toi la puisse-tu perdre, reprit le Maître, puis que tu es si peu sensé, que de tenir cet événement pour un prodige. J'en suis content, répondit Zenas, & je vous promets que je tairay volontiers les injures qu'il m'a dites. Mais il n'est pas possible de supporter les outrages qu'il profère contre vous, & même contre les Dieux. Ces paroles irritèrent le Maître de Zenas, qui pour témoigner son ressentiment ; Va, luy dit-il, je te remets Esopé, pour en faire à ta volonté, tu peux le vendre, ou le donner à qui bon te semblera. Après donc que Zenas ayant ainsi obtenu la permission de disposer d'Esopé, lui eut fait sçavoir le pouvoir qu'il avoit sur lui ; Esopé sans s'étonner lui dit ; Je n'empesche pas, que tu ne fasses de moy ce qu'il te plaira. Sur ces entrefaites un certain marchand, qui passoit exprés par le village pour acheter du Bétail, vint à passer par là & s'enquit de Zenas s'il n'avoit point quelque be-
ste

20 LA VIE D'ESOPE

ste à vendre non répondit Zenas mais j'ay un Esclave , qui n'est pas loin d'icy , que je te vendray , si tu le veux acheter.

Le Marchand l'ayant voulu voir. Zenas fit incontinent venir Esope. Mais l'autre ne l'eut pas plutost veu , que s'éclattant de rire. O prodige ! dit-il à Zenas , où as-tu pris ce pot ? Est-ce un homme que tu me montres , ou quelque tronc d'Arbre ? Certes , s'il ne parloit comme il fait , je le prendrois pour une oudre enflée : vrayement il estoit bien besoin que tu me détournasses de mon chemin pour me faire voir ce mal-encontre. Il voulut là-dessus s'en aller ; mais Esope le suivant : Arreste un peu , luy dit-il ; A ces mots le Marchand tourna visage , Et plein de dédain contre Esope lui dit ; Va t'en loin de moy , vilain mastin que tu es. Tout beau , repartit Esope , à tout le moins dy-moy quelle affaire t'ameine icy. Je n'y suis venu , répondit le Marchand , qu'en intention d'y acheter quelque chose de bon , & voilà pourquoy je n'ay pas besoin de toy , qui ne vaus rien , & qui n'es qu'une marchandise inutile & gâtée. Soit , repartit Esope , cependant tu m'achèteras si tu m'en crois , & je m'assure que tu ne seras pas fâché de m'avoir. Dieux ! continua le Marchand , quel profit me pourroit-il revenir d'une personne faite comme toy , qui t'attire l'aversion de tout le monde ? Je m'en vay te le dire , repartit Esope : n'as-tu pas chez toy quelques enfans qui soient fâcheux , & sujets à pleurer ? Si cela est , prends moy pour leur Precepteur , ils auront peur de moy comme d'un homme masqué. A ces paroles le Marchand ne pût s'empêcher de rire , & se tournant vers Zenas. Combien lui dit-il , me veux tu vendre ce Malheureux ? Donne m'en trois oboles , répondit Zenas , & l'emmeue avec toy.

toy Le Marchand en demeura content , & les luy donnant ; Je n'ay , fait dit-il ny perte ny profit. Il se mit donc en chemin , & son Esclave après luy , à peine fut il arrivé a sa maison , que deux enfans qui estoient à la mammelle voyant Esope , en eurent peur aussi-tost , & se mirent à crier. Ce que voyant Esope ; Et bien , dit-il à son nouveau Maître , ne voilà-t'il pas un effet de ma promesse ? A ces mots , le Marchand luy commanda de saluer ses Compagnons , & d'entrer plus avant dans le logis ; mais comme il se fut mis en estat de le faire ; Vrayment , dirent-ils entr'eux , c'est un grand malheur à nostre Maître , d'avoir acheté un Valet si monstrueux , & si difforme que celuy-cy ; il semble proprement qu'il ne l'ait pris , que pour servir de mal-encontre & de sortilege dans sa maison.

CHAPITRE VI.



D'un fardeau , dont Esope se chargea.

Q uelque tems après ce Marchand commanda à ses Esclaves d'emballer ses marchandises , & de

22 LA VIE D'ESOPE

de se tenir prêts pour un voyage d'Asie, qu'il avoit resolu de faire, & qu'il vouloit commencer dès le lendemain. Ils executerent donc aussi tost ses ordres & partagerent entr'eux les fardeaux qu'ils devoient porter. Esope les pria de luy donner le moins pesant, parce que n'ayant esté vendu que depuis peu, il n'estoit pas encore bien accoustumé à de tels services. Eux se laissant toucher à ces paroles, luy répondirent, qu'ils le dispensoient de porter aucune chose. Mais il ne le voulut pas disant qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il fut le seul qui demeurât inutile, tandis que tous les autres travailleroient: comme ses compagnons luy eurent permis de choisir entre tous les fardeaux celui qu'il jugeroit le plus à son gré, après qu'il eut bien regardé ça & là, & qu'il eut assemblé quantité de choses, comme des vases, des sacs, des balots & des paniers, il voulut enfin estre chargé d'une corbeille pleine de pain, que deux personnes devoient porter. Le choix d'abord fit rire ses compagnons, qui commencerent à le traiter de sot, de ce qu'après les avoir prié de luy donner le fardeau le moins pesant, il avoit choisi celui qui l'étoit le plus: néanmoins ils suivirent son choix, & luy mirent la corbeille sur les épaules. Luy cependant estant chargé par dessus ses forces, en estoit presque accablé, & se secoüoit tantost d'un costé, & tantost de l'autre. Le Marchand estonné; du fardeau qu'Esope portoit; Asseurement, dit-il, Esope a déjà gagné l'argent qu'il me couste, puis qu'il est si ardent & si prompt à la fatigue, car, à ce que je voy, il porte la charge d'un cheval.

Estant arrivez au logis où ils devoient dîner, on commanda à Esope de distribuer à chacun sa portion de pain; comme ils étoient plusieurs de Compagnie on en mangea beaucoup, & ainsi la corbeille demeu-

demeura à demy vuide. Par ce moyen son fardeau estant bien diminué, il en marcha plus à l'aïse l'après midi. De cette même façon; comme le soir fut venu, il fit la distribution des pains au lieu où ils souperent, de sorte que ne restant plus rien dans sa corbeille, il la chargea tout à son aïse sur ses épaules, & se mit à marcher si viste, que les compagnons le voyant loin devant eux ne sçavoient qu'en penser & doutoient si c'étoit Esope ou quelqu'autre. Mais comme ils eurent reconnu que c'estoit luy, ils ne pûrent s'étonner assez, de voir qu'un si chetif bout-d'homme leur avoit joué ce tour de finesse &, qu'il eût été plus sage qu'eux puis qu'il avoit voulu porter les pains, étant bien assuré d'en être déchargé facilement, & avant que de toute autre chose; au lieu que les compagnons demeuroident chargez de balles de marchandise, & de semblable attirail, dont il n'estoit pas possible de se défaire aussi aisément que des provisions de bouche.



LA VIE D'ESOPÉ

CHAPITRE VII.



Esope est derechef vendu.

QUand le Marchand fut arrivé en la Ville d'Éphèse, il y vendit plusieurs Esclaves, sur lesquels il profita beaucoup. Il ne luy en resta plus que trois, dont le premier estoit un Grammairien, le second un Musicien, & le troisième Esope. Un de ses amis lui ayant conseillé de faire voile à Samos, sur l'esperance qu'il luy donna d'y tirer plus de gain de ses Esclaves, il se laissa vaincre à ses persuasions, & se mit sur mer. Estant arrivé à Samos, il fit habiller de neuf le Grammairien & le Musicien, & les mit en vente en plein marché. Mais comme Esope étoit si contrefait en tout son corps qu'aucun habit ne luy pouvoit aller bien. Il s'advisa de le couvrir d'un méchant sac. L'ayant ainsi déguisé, il le mit au milieu de ses deux compagnons, afin que ceux qui le verroient en cet équipage s'en étonnassent, & que ce leur fust un sujet de dire ; D'où vient cette
abo-

abomination, qui obscurcit ainsi le lustre des autres ? Quoique le pauvre Esope servît de raillerie à plusieurs, il ne laissoit pas de les dédaigner, & de les regarder hardiment.

Le Philosophe Xanthus, qui faisoit sa demeure à Samos, vint au marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien habillez, & tout au contraire Esope, qui estoit au milieu d'eux, si contre-fait, & en si mauvais équipage, il loua l'adresse du Marchand; qui avoit mis le laid au milieu, afin que par l'opposition de sa déformité, les deux autres jeunes garçons en parussent plus beaux. Comme il s'en fut approché de plus près, & eut demandé au Musicien de quel Pays il estoit; *Je suis de Cappadoce*, luy répondit il. *Que sçais-tu faire*, luy dit Xanthus, *Toutes choses*, repartit le Musicien. A ces mots, Esope se mit à rire: Ce que les Disciples de Xanthus remarquèrent: & comme en riant il avoit montré les dents, ils le trouverent si laid, qu'ils s'imaginèrent de voir quelque Monstre ainsi ils commencerent tous à se moquer de luy. Asséurement disoit l'un, c'est un hargneux, qui montre les dents. Qu'est-ce qu'il peut avoir veu, demandoit l'autre, qui l'oblige ainsi à rire? Ce n'est pas rire, ajoûtoit un troisième, c'est se refroguer. En raillant ainsi; comme ils desiroient tous de sçavoir ce qui l'avoit fait éclater de rire, un d'entr'eux, luy en demanda la cause? *Retire toy d'icy*, répondit Esope, *brébis de mer!* Paroles qui le rendirent si confus, qu'il s'en alla tout à l'instant.

Xanthus s'enquit du Marchand, combien il vouloit vendre le Musicien: Mais comme il eut fait réponse, qu'il luy coûteroit mille oboles, l'excès du prix l'en dégouta, & le fit venir au Grammairien. D'abord il l'interrogea de quel Pays il estoit?

26 LA VIE D'ESOPE

De *Lydie*, répondit-il, *Que sçais tu faire*, reprit Xanthus. *Toutes choses*, repliqua l'Esclave. Ce qu'Esopé entendant il éclata comme auparavant de rire. Un des Disciples du Philosophe s'obstinant plus fort à vouloir apprendre, pourquoy il rioit ainsi continuellement; Va-t'en le luy demander, luy répondit un de ses compagnons, si tu veux estre appelé *Bouc marin*. Cependant, Xanthus s'informa du Marchand, combien il vouloit vendre le Grammairien? A quoy ayant repondu, qu'il en vouloit avoir trois mille oboles, le Philosophe se rebu'ta d'un si haut prix, & s'en alla d'un autre costé. Il fut neantmoins retenu par ses Ecoliers, qui luy demanderent si ces Esclaves ne luy estoient point agreables? Ils me plaisent assez, leur répondit Xanthus, mais je ne suis pas d'advis d'avoir des Valets qui me coustent si cher. Puis qu'il ne tient qu'à cela, dit un de leur troupe, il n'y a, ce me semble, aucune Loy, qui vous deffende d'acheter le plus difforme de tous. Car outre qu'il ne vous servira pas moins bien que les autres, nous voulons bien payer ce qu'il coustera. Vrayment, ajouta Xanthus, il seroit beau voir que vous fournissiez l'argent, & que j'achetasse la marchandise. Cela ne seroit pas raisonnable, d'ailleurs j'ay une Femme qui ayme trop la netteté, pour souffrir d'estre servie par un homme si laid, & si mal propre. Vous ne devez pas vous arrêter à cela, luy repondirent les Ecoliers; vous sçavez la sentence qui dit, qu'il ne faut pas que la Femme soit la Maîtresse. Soit repliqua le Philosophe, faisons donc marché de cet Esclave tout difforme qu'il est. Mais avant que de passer outre, voyons s'il sçait quelque chose, afin de n'employer pas mal nostre argent. Là dessus estant retourné vers Esopé; *Réjouis-toy*, luy dit-il.

Pour.

Pourquoy ? répondit Esope, *est ce que je paroiss triste ?*
Je te salue, adjouta Xanthus; *Et moy je te salue aussi*,
dit Esope. Ces reparties si soudaines surprirent
autant le Philosophe, qu'elles surprennoient les
Ecoliers. Qui es-tu, continua Xanthus. *Je*
suis noir, répondit Esope; Ce n'est pas ce
que je desire de sçavoir de toy, répondit
Xanthus; Je veux seulement que tu me dise ton
Pays, ou le lieu d'où tu es sorty. *Du ventre de ma*
Mere, dit Esope. Ce n'est point encore cela, re-
partit le Philosophe, c'est le lieu de ta naissance
que je te demande. *Je ne me souviens point*, repliqua
Esope, *que ma Mere m'ait jamais déclaré, si le lieu où*
elle me fit estoit haut ou bas. Que sçais tu faire? con-
tinua Xanthus. Rien, répondit Esope; D'où
vient cela, ajoûta le Philosophe; C'est, dit Esope,
que comme mes Compagnons se sont vantez de sçavoir tout,
ils ne m'ont rien laissé de reste. Ces subtilitez d'Esope
plurent si fort aux Ecoliers de Xanthus, que tout
étonnez de l'oûir; Dieux! s'écrierent-ils, qu'il
a bien répondu? Car il n'est point d'homme qui
sçache tout, & c'est, sans doute, ce qui luy a donné
sujet de rire. Après cecy, Xanthus luy ayant de-
mandé s'il vouloit qu'il l'achetast? Ne vois-tu pas,
luy dit Esope, que c'est une affaire, dans la-
quelle tu n'as nullement besoin de mon conseil:
Fay celui des deux qui te semblera le meilleur, ou
de m'acheter ou de me laisser: c'est une chose qui
depend absolument de ta volonté: si elle te porte à
m'avoir, ouvre ta bourse, & compte de l'argent,
sinon, cesse de te moquer de moy. Cette réponse
le fit encore admirer davantage par les Ecoliers de
Xanthus, qui dirent entr'eux; Par les Dieux! il a
vaincu à cette fois nostre Maître. Xanthus s'a-
dressant encore à luy; Vien-icy dit il, quand je

B 2

t'auray

18 LA VIE D'ESOPE

r'auray acheté, ne t'entuiras-tu point ? si je le veux faire, répondit Esope en riant, je ne me serviray nullement de ton conseil, comme n'aguere tu n'avois pas besoin du mien. Tu ne parles pas mal, reprit Xanthus ; mais je suis fâché que tu es si laid. O *Philosophe*, repartit Esope, *il faut considerer l'esprit & non pas le visage.*

Après ces discours, Xanthus se tournant vers le Marchand. Combien veux-tu, dit-il, que je te paye de celui-cy ? A ce que je vois, répondit le Marchand, tu sembles n'estre icy venu que pour dépriser ma marchandise. Car tu as laissé ces deux jeunes Garçons, qui estoient fort propres pour un homme comme toy & as choisi ce visage difforme. Celà ne t'importe, continua Xanthus, je n'en veux point d'autre à present. Prend le donc, dit le Marchand, pour la somme de soixante oboles. Les Ecoliers les luy donnerent incontinent, & ainsi Xanthus demeura maistre d'Esope. Cependant les Fermiers qui estoient là presens, ayans eu avis de cette vente, estoient fort fâchez, & vouloient sçavoir qui étoit le vendeur, & l'acheteur. Mais comme chacun d'eux avoit honte de se déclarer à cause d'un si bas prix, Esope qui estoit au milieu. *Dit c'est moy, qui ay esté vendu : Celuy là est l'Acheteur, & celui-cy le Vendeur. Que s'ils se taisent tous deux, par celà mesme il faudra que je demeure affranchy.* Les Fermiers furent bien-aises de sçavoir l'affaire, & donnerent à Xanthus le droit du peage, puis se retirèrent.

C H A-

CHAPITRE IX.



La réponse d'Esopé à un Jardinier.

LE jour suivant, Xanthus commanda à Esopé de le suivre, & le mena dans un Jardin, pour y acheter des herbes. Le Jardinier en ayant fait un faisceau, Esopé le prit ; & comme Xanthus voulut payer, le Jardinier s'adressant à luy : Seigneur, luy dit-il, vous m'obligeriez fort, si vous me vouliez résoudre une question que j'ay à vous faire. Qu'est-ce que c'est répondit Xanthus? D'où vient, reprit le Jardinier, qu'encore que je cultive, & que j'arrose avec tout le soin qui m'est possible, les herbes que j'ay plantées, elles ne poussent que fort tard, pendant que celles que la terre produit de soy-même sont plus avancées quoy qu'on n'y prenne aucune peine. C'étoit l'affaire d'un Philosophe de résoudre cette question. Cependant Xanthus ne sachant qu'y répondre, dit que cet événement

B. 5.

comme



comme plusieurs autres estoit un effet de la Providence Divine. Esope, entendant cette réponse se mit à rire: Son Maistre luy demanda, si c'estoit pour se mocquer ~~de luy~~ qu'il rioit ainsi? Je me mocque à la verité, répondit Esope, non pas de vous, mais de celuy qui vous a instruit. Car ce que vous venez de dire, que toutes choses sont gouvernées par la Providence Divine, est l'ordinaire solution, que donnent les Sages. Laissez moy donc répondre à cet homme, & je le contenteray. Xanthus se tournant alors vers le Jardinier; Mon amy, luy dit-il, je trouve qu'il ne seroit pas bien seant, qu'aprez avoir disputé en tant de fameuses Assemblées, je m'amusasse à present à resoudre des difficultez en un Jardin; Mais je m'assure que mon garçon que voicy, te rendra raison de ce que tu desires sçavoir, si tu luy en fais la proposition. Car il sçait tres-bien les consequences de plusieurs choses: Quoy? reprit le Jardinier, ce Vilain a-t'il quelque teinture de lettres? O le grand mal-heur que c'est? Sus donc, bon homme, as-tu bien autant d'esprit qu'il en faut, pour satisfaire à ma question? Alors Esope prenant la parole; Quand une Femme, dit-il, s'est remariée en secondes Noces, ayant de-jà des enfans de son premier Mary, s'il arrive que celuy qu'elle épouse en ait pareillement de sa premiere Femme, elle est bien Mere des enfans qu'elle a amenez; mais elle est Marâtre à l'égard de ceux qu'elle a trouvez en la maison de son nouveau Mary. Ainsi elle fait paroître une inclination bien differente, pour les uns & pour les autres: car elle ayme ceux qu'elle a mis au monde, & ne se laisse jamais du soin qu'elle prend à les élever; & au contraire, elle a de l'aversion pour les enfans d'autrui; & les regardant, comme des étrangers

gers elle retranche de leur nourriture , pour la donner aux siens propres , qu'elle cherit comme ses creatures. Il en est de mesme de la terre : elle est mere de ce qu'elle a produit , mais marastre de ce que tu plantes. Il ne faut donc pas s'estonner si elle nourrit , comme une chose légitime , ce qui est sien , & si l'entretenant mieux , elle ne donne pas tant d'aliment aux plantes que tu prends la peine de cultiver , parce qu'elle les tient pour bastardes. Le Jardinier fort satisfait de cette réponse ? Croy-moy , luy dit-il , tu m'as satisfait par ce raisonnement. Va-t'en maintenant , si bon te semble ; Je ne te demande rien pour ces herbes , & te permets d'en cueillir deormais , toutes les fois que tu voudras venir dans mon Jardin , où tu pourras entrer comme s'il étoit ton propre heritage.



CHAPITRE X.



*D'un seul grain de Lentille qu'Esoppe
fit cuire en un pot, & de quelques
autres choses facétieuses.*

QUELQUE temps après, Xanthus s'en étant
allé aux Estuyes, y trouva quelques-uns de
ses amis, qu'il voulut traiter; il commanda pour
cét effet à Esoppe, de courir viste au logis, & d'y
faire cuire un grain de Lentille. Esoppe partit aussitôt,
& ne fut pas plustost arrivé à la maison, que
executant les ordres de son Maître, il ne fit cuire
qu'une Lentille. Après que Xanthus se fut baigné
avec ses Amis, il les pria de prendre chez luy un
mauvais disné, leur protestant qu'il n'y auroit
point d'excez au festin qu'il leur feroit, & qu'il ne
leur donneroit que des Lentilles, ajoûtant pour
compliment, qu'il ne falloit pas juger d'un Amy
par la diversité des viandes; mais louer plustost sa
bonne volonté. Comme ils furent donc sortis des
Estuyes, & entrez dans la maison de Xanthus, E-
soppe,

sophe, luy dit-il *apporte-vous à boire du Bain*, Esope courut aussi-tôt prendre de l'eau du bain. & leur en donna. Mais Xanthus en eut à peine goûté que n'en pouvant supporter la puanteur; Qu'est cecy, dit-il? C'est de l'eau du Bain, répondit Esope, *que vous avez demandé*. Quoy que cette action irritait d'abord le Philosophe, il n'osa pourtant le faire paroître à cause de ses Amis, qui estoient presens; ainsi il luy commanda d'aller querir le bassin, qu'Esope luy apporta tout aussi-tôt, se tenant debout devant la compagnie. Xanthus le voyant ainsi, Quoy, luy dit il, ne donne tu pas à laver? Non répondit Esope, car il me semroit mal seant d'aller plus loin que les ordres de mon Maître. Vous ne m'avez pas commandé de mettre de l'eau dans le bassin de vous laver les pieds, ou d'apporter vos pantouffles; il me semble donc que vous ne devez pas me blamer si je ne le fais pas. Xanthus le tournant alors vers ses Amis; A ce que je voy, leur dit-il, je n'ay pas acheté un Esclave, mais un Maître.

Après cela ils se mirent à table, & Xanthus ayant demandé si la Lentille estoit cuite, Esope prit la cueillere, & tira du pot un seul grain, qu'il luy servit. Xanthus la prit à mesme temps, & sur la creance qu'il eut d'abord; qu'Esope ne luy avoit présenté ce grain tout seul, que pour voir s'il estoit cuit, l'ayant écrasé du bout des doigts; Apporte, dit-il la Lentille, elle est assez cuite. Mais Esope n'ayant versé dans les écuelles que de l'eau toute pure, se mit à la distribuer à un chacun; Dequoy Xanthus étoonné; lui demanda où est la Lentille, vous l'avez eue, répondit Esope: Quoy? repris Xanthus, n'y en a-t'il qu'un seul grain de cuit? Non repondit Esope; car vous m'avez dit de faire cuire une lentille, & non pas des lentilles. Cette rail-

38 LA VIE D'ESOPÉ

lerie dépleut à Xanthus, qui pour s'en excuser à ses Amis, Jugez, Messieurs, leur dit-il, si cét homme n'est pas capable de me faire enrager. Puis apres se tournant vers Esope, Vien icy, luy dit-il, miserable, va-t'en tout à l'heure acheter quatre pieds de porc, fay les cuire promptement, & nous les apporte, Esope s'y'en alla tout aussy-tost, & fit ce que son Maître lui avoit commandé. Mais pendant que les pieds cuisoient, Xanthus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le battre, le voyant empêché à quelque chose du ménage, luy déroba secrettement un des pieds, & le cacha.

CHAPITRE XI.



Xanthus voulant tromper Esope, est trompé luy-mesme.

UN moment après Esope étant revenu, regarda dans le pot, ou ne trouvant que trois pieds, il se douta qu'on luy avoit fait quelque supercherie, il court donc au plus vite à l'étable où il sçavoit

ſçavoit qu'on engraiſſoit un Pourceau, il luy coupe un des pieds, & le mit dans le pot avec les autres, pour le faire cuire, après l'avoir bien lavé. Cependant Xanthus eut peur qu'Eſope ne s'enfuît, craignant d'être maltraité, quand ils s'apercevroit du vol qu'on luy avoit fait. Ainſi il remit dans le pot le pied qu'il en avoit ôté. Comme il fut queſtion de ſervir ſur table, Eſope vuida les pieds dans un plat, & Xanthus en voyant cinq; Qu'eſt-cecy, dit-il, en voilà plus que j'en ay fait acheter? Il eſt vray, répondit Eſope, & voicy comment. Combien de pieds ont deux Pourceaux, luy demanda-t'il? Ils en ont huit, dit Xanthus comme il y en a cinq dans ce plat, repartit Eſope, le Porc qu'on engraiſſe là bas, n'en a que trois. Xanthus bien fâché de ce qu'Eſope luy avoit joié ce tour-là devant ſes amis: Hé bien, leur dit-il, Meſſieurs, n'avois je pas raiſon de dire, que ce Mal-heureux me feroit devenir fou. Mais Eſope qui le voulut payer de raiſon: Seigneur, ajouta-t'il, ne ſçavez-vous pas bien, qu'il n'y peut avoir du mécompte en une ſomme, qu'autant qu'on ajoute, ou qu'on diminue de la quantité? Ainſi Xanthus fut contraint de ſ'appaier, comme il vit qu'il n'avoit point de juſte ſujet de frapper Eſope.





*Du present fait à la Maîtresse de
Xanthus.*

LE lendemain un des Disciples de Xanthus fit un festin, où il invita son Maistre, & les autres Ecoliers. Ils ne furent pas plutôt à table que Xanthus, choisit quelques unes des viandes les plus exquisés; & les donna à Esope, qui estoit auprès de luy; Va luy dit-il, & porte cecy à ma Bien-aimée. Esope les prit & pendant qu'il les portoit il disoit en soy même voilà qui va bien: Je ne sçau-rois avoir une meilleure occasion que celle-cy, pour me vanger de ma Maîtresse, & des railleries qu'elle fit sur moy la premiere fois que je me presentay devant elle: On verra bien à ce coup, s'il est veritable qu'elle ayme mon Maistre. Comme il fut donc entré dans la maison, il appella sa Maîtresse, & mettant devant elle les viandes qu'il luy apportoit: Madame, dit-il, voilà un present de
mon-

mon Maître qu'il envoie, non pas à vous, mais à sa Bien-aymée. Là dessus ayant appelé une petite chienne, qu'on nourrissoit dans le logis: Tien Mignonne, dit-il, voilà ce que mon Maître m'a commandé de rapporter, & aussi tôt, il luy donna toute cette viande morceau par morceau. Celà fait, il retourna vers son Maître, qui d'abord luy demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aymée: Elle a eu tout, répondit Esope, & l'a mangé en ma présence. Qu'a-t'elle dit en mangeant, adjousta Xanthus? Rien, dit Esope, mais elle vous en a fort remercié en elle-même. Cependant la femme de Xanthus bien fâchée de voir que son mary ne l'aymoit pas tant, qu'il n'aymast encore davantage une chienne, entra dans sa chambre, où toute desolée, elle protesta de n'avoir jamais sa compagnie.

Durant ces choses, après que ceux qui estoient du festin, se furent bien échauffez à boire, & qu'on eust proposé plusieurs questions de part & d'autre, il y en eut un parmy eux, qui plus curieux que ses compagnons leur demanda dans quel tems on verroit d'étranges divisions & de grands desordres parmy les hommes. Esope, qui étoit auprez de luy; luy repondit que ce seroit quand les morts ressusciteroient; *Car alors un chacun d'eux redemandera ce qu'il possédoit en ce monde.* Cette réponse pleut aux Écoliers de Xanthus, qui s'estans mis à rire: Certainement, dirent-ils, ce nouveau serviteur est tout plein d'esprit. Il y en eut un autre qui demanda, pourquoy la Brebis ne crioit point quand on la menoit à la Boucherie, au lieu que le Pourceau faisoit un étrange bruit? Parce, répondit Esope, qu'on a accoutumé de tirer le lait à la Brebis, & de la tondre, ce qui fait qu'elle suit paisiblement. & se laisse prendre par les pieds, ne se doutant point qu'on

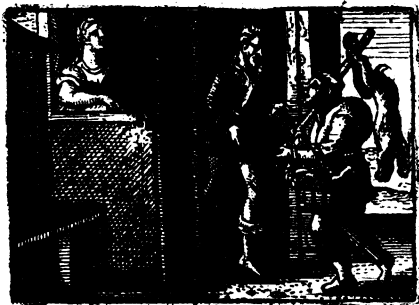
qu'on luy veuille faire du mal, ny qu'elle doive rien endurer plus qu'à l'ordinaire. Mais la Truye n'est point accoutumée à un semblable traitement puis qu'elle n'a ny lait, ny laine à donner, & comme elle sçait quelle n'a rien de bon que sa chair, elle a raison de faire du bruit, comme si elle se plaignoit de ce qu'on en veut à sa vie. Les Ecoliers ne peurent s'empêcher de rire de ce raisonnement, nide donner beaucoup de louanges à Esope. Après le dîné Xanthus estant de retour en son logis, voulut s'entretenir avec sa Femme, selon la coutume: mais elle le rebutant; Retire-toy, luy dit-elle, & m'rends mon douaire, afin que je te quitte; la résolution en est prise, je ne veux plus demeurer avec toy: va-t'en plustost caresser ta chienne, à qui tu as tantôt envoyé une assiette de viande. Ce reproche surprit Xanthus, Assurement, dit il, Esope m'a fait encore quelque tour de son métier: Puis retournant à la femme: A ce que je voy, reprit-il, tu me voudrois bien faire accroire que je suis yvre; Mais ne l'es-tu point toy-mesme, qui me tiens un langage si étrange? N'est-ce pas à toy seule que j'ay envoyé les viandes qu'Esope te doit avoir données? Par Jupiter, repartit elle, ce n'est pas à moy que tu les as envoyées, c'est à ta chienne. Xanthus ayant fait à meisme temps appeller Esope; Vien icy luy dit-il: l'assiette de viande que tantôt je t'avois ordonnée d'apporter, à qui l'as-tu donnée? A votre Bien-aimée, répondit Esope. Surquoy Xanthus s'estant enquis de sa femme, si elle ne l'avoit pas receüe non, dit-elle. Mais vous mesme (reprit Esope parlant à son Maistre) à qui m'avez vous ordonné de faire ce present? A ma bien-aimée, continua Xanthus; Esope fit alors venir la chienne, & s'adressant à Xanthus: C'est celle cy, en luy marquant

quant la chienne, qui vous ayme veritablement : Car quelque bonne inclination que vôtre femme se dise avoir pour vous, elle s'offense de la moindre chose, elle en vient incontinent aux injures : elle contredit à tout, elle s'en va : Mais la chienne : Vous avez beau la chasser, elle ne bouge, & ne crie point. Au contraire, oubliant à l'instant tout le mal qu'on luy peut avoir fait, elle applaudit à son Maistre, & le caresse de la queue. Il falloit donc bien, ce me semble Seigneur, que vous me disiez Elope porte cecy à ma Femme, & non pas à ma Bien-aymée. Ces paroles mirent en desordre Xanthus, il voulut cependant s'en servir comme d'une excuse auprès de sa Femme ; Ne vois-tu pas, luy dit-il, que ce dequoy tu m'accuses, n'est point ma faute, mais de celuy qui a apporté cette viande ? Aye donc patience, & ne doute point que je ne sçache trouver l'occasion de le bien battre. Mais elle qui n'estoit pas d'humeur de rien faire qu'à sa teste, ne voulut point le croire, & le quittant-là, se retira chez ses parens. Ce que voyant Elope, hé bien ! mon Maistre, dit il, ne vous avois je pas bien assuré, que vostre chienne vous aimoit mieux, que ma Maistresse ne vous aime ?



LA VIE D'ESOPE

CHAPITRE XIII



Invention d'Esopé, pour faire retourner sa Maistresse avec Xanthus.

QUELQUES jours après, Xanthus voyant qu'il ne pouvoit fléchir sa Femme, ny faire la paix avec elle, tant elle estoit fâchée, luy envoya quelques-uns de ses parents, pour l'obliger à revenir au logis. Mais elle n'y voulut point consentir : Ce qui faisoit beaucoup de peine à Xanthus ; Esopé le remarqua & s'adressant à luy, Seigneur, dit-il, vous ne vous chagrinez point si vous m'en voulez croire ; Car je sçay le vray moyen de faire en sorte, que demain avant qu'il soit nuit, vôtre Femme revienne chez vous, & de son propre mouvement. Alors ayant receu de l'argent pour s'en aller au marché il y courut promptement, & acheta des Oylons, des Poules & d'autres provisions de bouche, propres à faire un festin. Comme il s'en alloit de maison, en maison en s'en retournant, il passa exprés devant le logis
des

des parens de sa Maistresse, feignant de ne sçavoir pas qu'ils fissent là leur demeure, ny qu'elles'y fust retirée. Il arriva par hazard qu'il rencontra un des valets du logis à il qui demanda s'il ny avoit point chez luy quelque chose de bon à vendre. Pour quoy celà? dit le valet, qui est ce qui en a besoin? C'est le Philosophe Xanthus répondit Esope; Car il se doit marier demain. Le valet ayant apprises ces nouvelles, laissa là Esope, monte en la chambre, & fit sçavoir à la femme de Xanthus, ce que l'autre venoit de luy dire. Ce ne fut pas sans une grande émotion, qu'elle receut ce message, qui luy donna si fort l'ailarme, qu'en mesme temps elle courut droit à son Mari, & se mit à crier contre luy, disant entr'autres choses; Je ne sçay pas comme tu l'entends, mais je suis bien assurée, Xanthus, qu'il ne t'est pas permis de te marier à une autre Femme durant ma vie. Ce fut par cette adresse qu'Esope trouva moyen de faire revenir la femme de Xanthus dans la maison de son mary, comme il avoit sceu l'en faire sortir.



LA VIE D'ESOPÉ

CHAPITRE XIV.



De quelles viandes Esope traitta les Hostes de Xanthus.

Quelques jours s'estans écoulés, Xanthus invita ses Ecoliers à dîner, chez luy, & commanda pour cét effet à Esope, d'acheter ce qu'il trouveroit de meilleur, & de plus exquis. Esope part à l'heure même pour aller à la boucherie, & faisant reflexion le long du chemin sur ce que son Maître luy avoit commandé, je luy apprendray bien, dit-il en soy-même, à me donner une autre fois des ordres plus précis. Etant arrivé à la boucherie il achete des langues de cochon, qu'il porte au logis & les ayant préparées, il en servit une bien rotie & bien apprêtée à chacun des conviés. Les Ecoliers louerent d'abord une si belle entrée de table, qui leur sembla fort propre à des Philosophes; puis que c'est par le moyen de la langue qu'on exprime ses pensées. Après celà, il leur servit des langues bouillies. Et quoy qu'ils luy demandassent quelque au-
tre

tre chose à manger, il ne leur presenta que des langues. Enfin les Ecoliers s'étant ennuyez de ne voir que d'une même sorte de viande, Quoy? luy dirent-ils, ne cesseras tu aujourd'huy de nous donner des langues? Ne vois-tu pas que nous avons écorché les nostres, à force de manger de celles que tu nous as servies? Xanthus s'estant mis en colere; Esope, dit il, n'as-tu donc point autre chose à nous donner? Non, répondit Esope. Vilain bout-d'homme, continua Xanthus, ne t'avois-je pas commandé d'acheter tout ce que tu trouverois de bon & d'excellent? Oui repliqua Esope & c'est là ce qui me justifie, je suis bien aise de ce que vous me reprenez en la presence des Philosophes que voicy. Car je voudrois bien sçavoir, s'il y a rien de meilleur que la langue, en cette vie. Non sans doute, puis qu'il n'est point de doctrine, ny point de Philosophie, qui par son moyen ne soit enseignée aux hommes. Par elle nous donnons & recevons: par elle on fait des harangues, des prieres, des complimens, on plaide des causes: on paroist éloquent: on traite les mariages: on bastit les villes: on pourvoit à la seureté des hommes: Et pour le dire en un mot, par elle mesme nostre vie se maintient: D'où l'on peut voir qu'il n'y a rien de meilleur que la langue. Ces raisonnemens d'Esope furent approuvez par les Ecoliers, qui le louans d'avoir bien parlé, condamnerent leur Maistre, & s'en retournerent chacun chez soy.

LA VIE D'ESOPE

CHAPITRE XV.



Du second service de langues.

LE lendemain, les Disciples de Xanthus l'ayant blâmé une seconde fois de ce qui s'estoit passé, il leur dit pour réponse, que cela n'avoit pas esté fait de son consentement; mais par la malice de son Valet. Toutesfois, ajoûta-t'il, je m'assure qu'il nous servira d'autres viandes à souper, & vous verrez ce que je luy en diray en vostre presence. En effet - il l'appella en mesme temps, luy commandant d'acheter ce qu'il trouveroit de pire & de moindre valeur, pour le donner à ses Ecoliers, qui devoient souper avec luy. Esope s'en alla au marché, où il acheta encore des langues, les fit cuire, & les servit sur la table. Les Conviez ne les virent pas plustost, qu'ils en murmurèrent, se disans les uns aux autres : Quoy ? voicy donc encore des langues qu'on nous presente ? Mais sans s'arrêter à leurs discours, Esope en apporta d'autres, &

& d'autres encore , jusqu'à la troisiéme fois. Xanthus voyant cela s'emporta contre son valet? Misérable , luy dit-il , ne sçais tu pas que je t'avois commandé d'apporter , ce que tu trouverois de plus mauvais & à plus bas prix ; pourquoy donc nous fers tu ce que tu crois la chose la meilleure & la plus excellente? Et quoy , mon Maistre , répondit Esope , y a-t'il rien de plus mauvais que la langue? n'est-ce pas elle qui démolit les citez? qui est souvent cause de la mort des hommes? qui est la source des mensonges , des maledictions & des faux sermens? qui ruine les alliances , les Estats , & les Royaumes: Enfin n'est ce pas d'elle que procedent la plupart des fautes & des mal-heurs qui nous arrivent en cette vie? A peine Esope eut achevé de parler qu'un des assistans se tournant vers Xanthus, Assurement , luy dit-il , si tu ne prends garde à toy , je crains fort que ce pointilleux ne te fasse devenir fou; Car tel qu'est son Corps ; tel est son Esprit ; Mais Esope le renvoya bien viste , & sans s'émouvoir beaucoup va , luy dit il , tu me sembles estre un tres-méchant homme , de te mêler des affaires d'autrui , & d'irriter sans raison le Maistre contre le serviteur.

10 LA VIE D'ESOPE
CHAPITRE XVI.



*Esope amene à son Maistre un homme
niais , & sans soucy.*

X Anthus irrité de la réponse qu'Esope venoit de faire à son convié , & cherchant l'occasion de le mal-traiter. Fugitif, luy dit-il, tu as osé reprocher à mon Amy, qu'il se mêle des affaires d'autrui ; & qu'il prend trop de soin , montre moy un homme qui n'en prenne point. Esope ne répondit rien à cela ; mais s'en alla le lendemain à la place , où regardant les passans , il en vit un par hasard , qui se tenoit assis nonchalamment en un coin , Il reconnut d'abord à l'air de l'homme , qu'il avoit peu de soin , & peu de sens , ainsi jugeant que c'étoit celuy qu'il luy falloit , il s'en approcha , & l'invita à venir diner avec son maître. Ce Rustre ne parut pas-même surpris d'un compliment si étrange , & sans s'informer d'aucune chose , ne daignant pas même demander le nom de l'homme qui l'invitoit

P H R Y G L E N. J

vitoit, il se laissa conduire au logis de Xanthus, où il se mit à table, avec des souliers tous sales & tous crottez. Xanthus le voyant; Qui est celuy-cy? dit-il: C'est un homme sans soin; répondit Esope. Alors Xanthus épiant l'occasion de bien froter Esope, appella sa femme, & luy ordonna, tout bas, de faire ce qu'il luy commanderoit, ma femme luy dit-il aprez tout haut, mettez de l'eau dans un bassin, & lavez les pieds de nostre Nouveau venu. Il croyoit qu'au moins ce lourdaud ne permettroit pas à sa femme de s'abaisser jusque-là, & qu'ainsi le soin qu'il prendroit de la refuser, condamneroit Esope. La femme de Xanthus obeit à l'ordre de son Mary, & mit de l'eau dans un bassin, pour laver les pieds de ce Rustre qui la laissa faire, quoyqu'il sceut bien qu'elle étoit la Maîtresse du Logis, ne doutant point que ce ne fût pour luy faire plus d'honneur qu'elle en agissoit ainsi. Comme il eut donc étendu ses pieds, elle irritée de sa grossiereté luy dit qu'il se lavast luy même ce qu'il fit aussi, puis s'alla mettre à table, où il ne fut pas plustost assis, que Xanthus commanda, qu'on donnast à boire à son hoste: Ce rustre croioit bien qu'il ne luy appartenoit pas d'être servi le premier, mais puis qu'on le veut ainsi disoit-il en luy même, qu'ay je affaire de my opposer? Et là, dessus, il se mit à boire: Durant le dîné, comme on luy eut apporté d'une certaine viande, qu'il trouva fort à son goust, & dont il mangea de bon appetit: Xanthus fit appeller son Cuisinier, & le gronda comme si il l'avoit mal aprêtée, & même l'ayant fait dépouiller tout nud, il le traita rudement à grands coups de foüet. Le Rustre voyant cela, pour moy, disoit il je trouve cette viande cuite comme il faut, & si bonne à mon goust, qu'il ne luy manque rien,

52 LA VIE D'ESOPÉ

pour estre bien assaisonnée Mais quoy ? si le Maître de ceans veut battre son serviteur sans qu'il le merite , que m'importe que cela soit , ou non.

Durant ces choses , Xanthus ne sçavoit que penser de son hôte , & étoit assez mortifié de voir , qu'il avoit si peu de soin & de curiosité , qu'il ne daignoit , ny s'enquerir , ny se soucier de quoy que ce fût. A la fin , l'on n'eut pas si-tost mis un gâteau sur la table , que ce Païsan , le tournant de tous costez , commença d'en manger , comme si c'eust esté du pain , & comme s'il n'en eust jamais goûté de semblable. Cét essay , non plus que le précédent , ne servit qu'à aigrir davantage le Philosophe , qui s'en prenant à son Boulanger : Misérable que tu es , luy dit-il , pourquoy n'as-tu pas mis du miel & du poivre dans ce gâteau ? Mon Maître , répondit , le Boulanger , s'il se trouve que le gâteau ne soit pas assez cuit , c'est ma faute ; mais s'il n'est pas assaisonné comme il doit estre , c'est la faute de ma Maistresse , & non pas la mienne. Si cela est , adjôûta Xanthus , & que la faute vienne de ma Femme , je la feray sans delay brûler toute vive. Alors il fit signe à la Femme de luy obéir , & commanda en mesme temps , qu'on luy apportast des fagots , auxquels il mit le feu , & fit semblant de l'y vouloir jeter : Il se retint neantmoins , & jetta les yeux sur son Païsan , afin de voir s'il ne se leveroit point de table , pour l'empêcher de faire une action si temeraire. Mais luy demeurant toujours dans l'indifference ; disoit en soy même. Puis qu'il n'a point de sujet de se facher pourquoy le fait il ? Et en mesme temps s'adressant à Xanthus , Seigneur luy dit-il , si tu juge que ce chatiment soit raisonnable , attens un peu que je sois allé jusqu'à mon logis , & à mon retour , je t'ameneray ma femme pour la brûler

P H R Y G I E N. 53

brûler avec la tienne. Xanthus fut surpris de la naïveté de cet homme; & se tournant vers Esope certes luy dit-il, tu n'as pas eu tort de me dire que cet homme étoit sans soin; car il l'est en effet c'est pourquoy puis que tu l'as si bien rencontré, & que tu as eu l'avantage sur moy, tu seras récompensé comme tu merites, oublions le passé & sois assuré que je t'affranchiray, & te donneray la liberté.

CHAPITRE XVII.



De la réponse qu' Esope fit à un Juge.

LE lendemain Xanthus se voulant baigner, envoya Esope aux bains pour s'informer s'il y avoit beaucoup de monde. En y allant il rencontra le Preteur, qui le connoissant pour estre au Philosophe Xanthus, luy demanda où il alloit? *Je ne sçay*, répondit Esope, une repouse si sèche fit croire au Preteur, qu'il se mocquoit de sa demande, ainsi il commanda qu'on le menast en prison. Et comme on l'y traïsnoit, *Eh Monsieur s'écria Esope,*

C 3

ne

54. LA VIE D'ESOPE .

ne voyez vous pas que je vous ay bien répondu , car assurement je ne pensois pas aller où je vais, c'est vôtre rencontre qui en est cause? Le Preteur étonné de cette réponse , si soudaine , le fit relâcher , ainsi il continua son voyage jusqu'aux bains. Comme il y fut arrivé , il apperçut qu'il y avoit quantité de gens , & qu'il y avoit devant la porte une pierre , contre laquelle tous ceux qui entroient , & qui sortoient , donnoient du pied ; Il en remarqua un qui allant aux bains , ôta cette pierre de son chemin, & la mit ailleurs. Esope estant donc retourné vers son Maistre, Seigneur, luy dit-il, vous pouvez aller aux bains si vous voulez; car je n'y ay veu qu'un seul homme. Sur cela Xanthus se mit en chemin. Mais comme il y fut arrivé , y trouvant une grande foule; Qu'est-cecy , dit il , ô Esope , ne m'as-tu pas assuré que tu n'as veu icy qu'un homme ? Il est vray , répondit Esope , & j'ay eu raison. Car voila une pierre que j'ay trouvée à l'entrée de la porte , contre laquelle tous ceux qui venoient icy se frapoient le pied , je n'ay veu qu'un seul homme qui pour s'empêcher de s'y heurter , l'ait ôtée de son chemin ; c'est ce qui m'a fait vous dire que je n'avois veu qu'un homme aux bains , faisant plus de cas de cet homme là que de tous les autres ensemble. Xanthus approuva sa remarque , il faut avouer dit-il , que rien ne te peut empêcher d'être prompt en tes reparties.

CHA-

P H R Y G I E N. 55

CHAPITRE XVIII.



*Subtile réponse d'Esopé, touchant les
superfluités que la Nature rejette.*

IL arriva un jour qu'au sortir de la table, il prit fantaisie à Xanthus de demander à Esopé, pourquoi les hommes ne devoient ordinairement leur orduce, après s'être déchargés de l'entre. Esopé voulant tout aussi-tôt satisfaire à cette demande; Il y eut, dit-il, cent fois un homme, qui vivant dans les délices, se plaisoit d'être longtemps à la garde-robe; de sorte que pour y avoir resté trop de temps, le malheur voulut qu'il mit dehors ses entrailles. Depuis cela les autres ont eu peur d'un pareil accident, ainsi ils se sont accoutumés à regarder leurs excréments, pour voir si la même chose ne leur seroit point arrivée. Pour vous, mon Frère, vous n'en avez point, ne craignez rien de semblable.

C 4

Une

Une autre fois Xanthus se régaland avec des Philosophes, comme le vin commença à les chauffer, ils agiterent diverses questions entr'eux sur plusieurs choses, en sorte que Xanthus ne sçavoit presque plus ou il en étoit : Ce que remarquant Esope qui étoit près de luy, il luy dit Mon Maître permettez moy de vous dire, que Bacchus a trois degrés differents, dont le premier est la volupté, le second l'yvrognerie, & le troisiéme les injures, ce qui étant ainsi il me semble que puisque vous estes de si belle humeur, vous devez être content & ne boire pas davantage. Xanthus, qui commençoit déjà d'estre yvre; s'offençoit de ces remonstrances: Tay-toy, luy dit-il, & t'en va faire le Conseiller là bas aux enfans. Ce sera donc vous qu'on y traînera, luy répondit Esope. Un des Disciples de Xanthus voyant que le vin avoit osté la raison à son maître, luy demanda, s'il y avoit quelcun qui peut boire la Mer? Ouy sans doute, répondit Xanthus, je m'offre à la boire moy-mesme. Mais si vous ne le pouvez pas faire, repartit le Disciple, à quelle amende voulez vous estre condamné? Je veux perdre ma maison, repliqua Xanthus; & pour cet effet je la gage des à present. La chose conclüe, pour confirmation de cette gageure, ils mirent tous deux leur anneaux, puis se retirerent. Le lendemain matin, Xanthus s'estant éveillé, comme il se voulut laver le visage, il fut étonné qu'il ne trouva plus sa bague en son doigt. Ayant donc voulu sçavoir d'Esope s'il ne l'avoit point veüe: Non, luy répondit-il, & je ne sçay ce que vous en avez fait: Tout ce que je puis dire c'est que vous n'avez plus de droit à votre maison. Pourquoi celà? demanda Xanthus: Parce repartit Esope, qu'hier estant yvre, vous demeurâtes d'accord de boire la Mer,

Mer, & laiffâtes vôtres bagues pour gage. Il n'est pourtant rien, dit Xanthus de plus estimable, que de garder sa parole. Ainsi je te prie Esope tire moy de l'embaras ou je suis, & fais en sorte par ton habileté, & par ton adresse que je puisse rompre la gageure, ou la gagner. Pour vous parler franchement, dit Esope, l'on sçait assez que vous vous estes offert à une chose, dont il est impossible que vous veniez à bout, mais j'ose bien me vanter d'en faire annuler les conditions. Quand vous serez donc tous assemblez aujourd'huy, gardés vous bien de faire paroître aucune marque de crainte: mais dites hardiment étant sobre, ce de quoy vous êtes demeuré d'accord estant yvre. Après cela donnez ordre, qu'il y ait quantité de paille sur le rivage, & une table dressée exprés, avec des garçons qui se tiennent prests, pour vous verser à boire l'eau de la Mer. Alors quand vous verrez tout le peuple assemble à ce spectacle, après que vous serez assis, commandez que l'on vous remplit une tasse d'eau: Puis l'ayant prise, demandés à celui qui a les gages: quelles sont vos conventions? & le demandez tout haut, afin qu'il n'y ait personne en la compagnie qui ne l'entende. Il ne manquera pas de vous dire que vous estes demeuré d'accord de boire toute l'eau de la Mer: alors vous adressant au Peuple: Habitans de Samos direz vous, il n'est aucun d'entre vous qui ignore que les fleuves se vont rendre dans la Mer, il est vray que nous sommes convenus que je boirois la Mer, mais c'est la Mer seule non les Rivieres qui entrent dedans. Que cét Ecolier donc empêche premierement que les eaux des Fleuves ne se mélangent à celles de la Mer, & quand il l'aura fait, je la boiray. Xanthus approuva fort cet expedient

LA VIE D'ESOPÉ

& ne douta point que par ce moyen la convention ne fût rompuë. Après donc que tout le Peuple se fut assemblé au rivage de la Mer, pour voir l'issuë de cette entreprise, & que Xanthus eut dit & exécuté de point en point ce qu'Elope luy avoit enseigné, le Peuple s'en étonna, & le loua beaucoup. Ainsi l'Ecolier se confessa vaincu, & se jettant aux pieds de son Maistre, le pria que la gageure demeurast nulle: ce que Xanthus luy accorda très-volontiers, à la requeste du Peuple.

CHAPITRE XIX.



L'Ingratitute de Xanthus.

Comme ils furent de retour au logis, Elope s'adressant à son Maistre, Seigneur, luy dit-il, n'ay-je pas bien mérité d'estre affranchy, pour les fideles services que je vous ay rendu. Quoy? répondit Xanthus, en colere, ne veux-je pas t'affranchir aussi? Va-t'en à la porte, & prens bien garde si tu ne verras point deux Corneilles: Que si tu en vois deux, ce sera bon signe, s'il n'y en a qu'un.

qu'une, l'Augure en sera mauvais. Esope sortit donc du logis, & apperçut par hazard deux Corneilles; qui s'estoient mises sur un arbre; ce qu'il fit sçavoir à son Maître. Xanthus sortit aussi-tost pour les voir; mais pendant qu'il s'y en alloit, l'une s'envola; ce qui fit que s'estant mis à quereller Esope? Mal-heureux, luy dit-il, ne m'as-tu pas assuré qu'il y en avoit deux? Ouy, répondit Esope, mais l'une s'est envolée. Et quoy, Fugitif que tu es, reprit Xanthus, n'as-tu rien à faire qu'à te moquer ainsi de moy? En suite de ces paroles, il commanda qu'on eust à le battre tout de bon, Mais comme on estoit après, le Prevost ayant invité Xanthus à souper, pendant qu'on battoit ce Misérable; Mal-heureux que je suis, s'écrioit-il contre son Maître, j'ay vu deux Corneilles, & cependant je suis battu; vous au contraire, qui n'en avez vu qu'une allez faire bonne chere: J'éprouve bien à ma perte, que cét Augure n'est que trop faux. Ce discours surprit Xanthus qui admirant la vivacité de l'esprit d'Esope ne voulut pas qu'on le maltraitât davantage.

CHAPITRE XX.



*Esope découvre le derriere de sa
Maistresse.*

Quelque tems après, Xanthus voulut regaler ses Ecoliers, ainsi il commanda à Esope de tenir le Dîner prest. Esope s'en alla au marché, d'où il apporta tout ce qu'il put trouver de plus exquis. Mais comme il voulut mettre toutes les provisions dans la salle, ayant trouvé sa Maistresse sur le lit, où elle s'estoit mise pour reposer; Madame, luy dit-il, si celà ne vous donne point de peine, vous prendrez garde, s'il vous plaist, que les chiens ne mangent ces viandes, pendant que je m'en retourneray à la Cuisine, pour y donner ordre au reste: Va-t'en où tu voudras, luy répondit-elle, & ne crains pas que la viande ne soit bien gardée car j'ay des yeux au derriere. Esope ayant préparé les autres plats, les apporta dans la mesme salle, où il trouva que sa Maistresse dormoit, le derriere tourné

né vers la table. Se souvenant donc de luy avoir ouï dire, que son derriere avoit des yeux, il le luy découvrit à l'instant, & la laissa reposer. Dans le même teins Xanthus arriva avec ses Ecoliers, & tout scandalisé de voir une chose si honteuse; Fripon, dit-il à Esope, d'où vient tout ce beau ménage? Seigneur, répondit Esope, quand j'ay mis les viandes sur la table, j'ay prié Madame, de prendre garde que les chiens ne les mangeassent, & elle m'a fait réponse qu'elle avoit des yeux au derriere, ainsi la trouvant endormie, je le luy ay découvert. Infame Bouffon, dit Xanthus, tu peux bien remercier mes amis: car n'estoit le respect que j'ay pour eux, & que je les ay conviez, je te punirois si bien, que tu n'aurois pas sujet de t'en mocquer.



LA VIE D'ESOPPE

CHAPITRE XXI.



*Esoppe ne laisse entrer qu'un seul de
tous ceux que son Maître a-
voit conviez.*

Quelques jours après, Xanthus ayant encore invité à dîner des Orateurs & des Philosophes, commanda à Esoppe de se tenir à la porte, & de ne laisser entrer que les Doctes. L'heure du dîner étant venue, & Esoppe se tenant à l'entrée du logis, un des Conviez s'en vint frapper à la porte, & Esoppe luy fit aussitôt cette question, *Que remue le Chien?* Celuy qui étoit à la porte, croyant qu'on l'appelloit chien, s'en alla d'abord. Ceux qui vinrent ensuite, eurent la mesme aventure que luy, & s'en retournerent tous, parce qu'on les accueillist avec des injures. Enfin il en vint un qui frappa comme ceux qui l'avoient précédé; Esoppe luy fit la même question, *Que remue le Chien?* luy demanda-t'il?

Et il l'Etranger ayant répondu, la queue & les oreilles, Esope fut si content de sa réponse, que le menant à son Maître, Seigneur, dit-il, voicy le seul Philosophe qui est venu à vôtres festins. Cette nouvelle mit en peine Xanthus, qui s'imagina d'abord, que ceux qu'il avoit invitez, se moquoient de luy.

Le lendemain ses disciples estant venus aux Ecoles, commencerent à le blâmer de ce qui s'estoit passé. Quoy? nostre Maître (luy dirent-ils) vous avons nous donné sujet de nous mépriser jusques à ce point, que pour nous empêcher d'aller chez vous, vous ayez mis à la porte ce villain Esope, pour nous injurier, & nous appeller chiens, Ce que vous me contez-là, reprit Xanthus, est-ce un songe, ou bien une chose vraie? C'est une vérité, dirent-ils, du moins nous la croyons telle, si nous ne rêvons. A ces mots, Xanthus tout encolere, envoya chercher Esope, & luy demanda, par quelle raison il avoit ainsi honteusement chassé ses amis? Mon Maître, luy dit Esope, ne m'avez vous pas expressement commandé, de ne laisser venir à votre repas que des Hommes sçavants? Quoy dit Xanthus, ceux-cy ne sont ils point sçavants? Non pas que je pense, repartit Esope, du moins ils ne m'en ont donné aucune preuve: car lors qu'ils ont frappé à la porte, & que je leur ay demandé. *Que remue le Chien?* pas un d'eux n'a sçeu comprendre ma question. Les ayant donc pris pour des Ignorans, je leur ay deffendu la porte, & je n'ay laissé entrer que celuy-cy, qui a fort bien répondu. Toute la compagnie approuva la réponse d'Esope & on trouva qu'il raisonnoit en homme sage.

64 LA VIE D'ESOPE
CHAPITRE XXII.



*Du thresor trouvé par Esope, & de
l'ingratitude de Xanthus.*

UN autrefois Xanthus ayant Esope à sa suite, s'en alla dans un certain Cimetiere, où il se mit à lire sur les tombeaux quelques Epigrammes, à quoy il prit un plaisir extrême. Sur ces entrefaites, Esope apperçut par hazard les lettres suivantes. R. P. Q. F. I. T. A. gravées sur un Tombeau, il les montra à Xanthus, & luy en demanda l'explication? Mais quelque meditation que fit là dessus ce Philosophe, il n'y pût jamais rien comprendre, & confessa franchement qu'il n'entendoit pas cela. Alors Esope le regardant, Seigneur, luy dit-il, si par le moyen de ce petit pilier que voilà, je vous découvre un Thresor, quelle recompense me donnerez vous? Foy de Philosophe, répondit Xanthus, si tu le fais, je te donneray la Liberté, & la

& la moitié du Threfor , Esope se mit alors à fouïller près d'un gazon , éloigné de luy d'environ quatre pas , & y trouva le Threfor , dont il estoit question ; S'estant mis en mesme temps en devoir de le donner à Xanthus ; Tenez , luy dit-il , vous n'avez qu'a me tenir ce que vous m'avez promis. Je ne suis pas si fou de le faire , répondit Xanthus , si premierement tu ne m'explique ces lettres ; car ce me sera une chose plus precieuse de les entendre , que de posseder tout l'or que tu scau- rois jamais trouver. A celà ne tienne , reprit Esope ; Sçachez donc , que celuy qui cacha ce threfor fit graver ces lettres , qui jointes en- semble , forment un sens qui est tel. *Recedens passus quatuor , fodiens inuenies thesaurum aureum.* C'est-à-dire , Si tu recules quatre pas , en fouil- lant icy , tu y trouveras quantité d'or , Xanthus étonné du grand esprit d'Esope ; Je suis d'ad- vis , luy dit-il , de ne te point affranchir , puis- que tu es si plein de subtilité. Si tu ne le fais , repliqua Esope , je scanray bien me van- ger ; Car j'yray m'en plaindre au Roy de Bi- zance , à qui appartient ce Threfor. A quoy connois-tu celà , continua Xanthus ; A ces let- tres , adjousta Esope , R. R. D Q. I. T. qui sig- nifient , *Redde Regi Dionisio , quem inuenisti the- saurum* C'est-à dire , Rends au Roy Denys le threfor que tu as trouvé Comme Xanthus eut reconnu tout de bon que ce threfor apparte- noit à un Roy , voulant adoucir Esope : Sois secret , luy dit-il , & prends la moitié du threfor. Ce n'est pas vous qui me le donnez , répon- dit Esope , mais celuy qui l'a icy caché , Et pour marque de cela écoutez le contenu des lettres

66 LA VIE D'ESOPÉ

lettres suivantes A. E. D. Q. I. T. A. d'où sont formées ces paroles. *Acceptum euntes dividite, quem invenistis thesaurum aureum.* Ce qui signifie. Partagez entre vous le trésor, que vous avez trouvé en vous en allant. Puisque cela est, conclut Xanthus, retournons donc à la maison afin que chacun de nous prenne part à cette bonne fortune; & que tu sois mis en liberté. Cela dit, ils prirent le chemin du logis, où ils furent à peine arrivez, que Xanthus voulut faire mettre Esopo en prison, craignant que son babil ne luy fit violer le secret. Comme on l'y menoit? Quoy dit-il à Xanthus? est-ce là l'effet de la promesse d'un Philosophe tel que vous êtes de me refuser non seulement la Liberté, que vous m'avez promise mais aussi de me priver, du peu qui m'en reste en me mettant en prison. Ces reproches touchèrent Xanthus, qui à l'heure mesme commanda qu'on le relâchast. Mais comme on l'eut delivré; Certainement, adjousta-t'il, je trouve que vous ne faites pas mal d'en agir ainsi envers moy, parce qu'estant une fois affranchy, vous pourrés m'accuser de meilleur courage. Cependant quand vous m'aurez fait le plus de mal que vous aurez pû, il faudra malgré vous, que vous me mettiés en liberté.

GHA-

CHAPITRE XXIII.



De l'affranchissement d'Esopé.

IL arriva dans ce temps-là une chose estrange dans la Ville de Samos, où comme on celebroit publiquement une certaine Feste, l'on fut tout étonné de voir un Aigle, qui prenant son vol d'en haut, arracha l'anneau public, & le laissa tomber dans le sein d'un Esclave. Cela fit que les Samiens, autant étonnez de cet événement qu'ils en étoient affligez, s'assemblerent tous en un certain lieu, & prièrent Xanthus, parce qu'il estoit le premier de la Ville ; & avec cela Philosophe ; de leur expliquer ce que signifioit un prodige si surprenant, mais Xanthus aussi embarrassé à en trouver la raison qu'ils l'estoient, leur demanda terme pour leur répondre. Il s'en alla donc en sa maison ; où ne sçachant que juger de cet événement, il tomba dans une profonde melancolie. Esopé qui sçavoit bien d'ou procedoit son chagrin, l'aborda & luy
dit.

dit Seigneur pourquoy persistez vous ainsi dans la tristesse, cessez de vous affliger, remettez vous en seulement à moy & je vous tireray d'affaire. Demain quand vous serez à la place publique vous n'aurez qu'à parler en ces termes aux habitans. Messieurs, je n'ay jamais appris à rendre raison, ny des Prodiges, ny des Augures; mais j'ay un serviteur, qui sçait beaucoup de choses. & je ne doute point qu'il ne vous satisfasse sur ce que vous desirez si fort de sçavoir. Ainsi, mon Maître, si je puis resoudre ce doute, toute la gloire vous en reviendra, d'avoir à vôtreservice un si habile Valet, sinon le deshonneur n'en sera qu'à moy. Xanthus rassuré par ces paroles d'Esopé, se resolut de le croire, & ne manqua point le lendemain de se trouver à la Maison de Ville, où suivant le conseil de son serviteur, il parla aux Assistans, qui le prièrent incontinent de faire venir Esopé. A son arrivée, il se tint debout devant les Samiens, qui bien étonnez de voir un homme de cette mine, s'en rioient ouvertement, & disoient tout haut. Vrayment voilà un bel homme pour nous expliquer le Prodige, dont nous sommes si fort en peine! Est-il possible qu'il puisse sortir de luy quelque chose de bon, estant si laid & si contre-fait? Ces discours ne déconcertèrent point Esopé, qui apres avoir fait signe de la main pour obtenir audience commença ainsi Messieurs, *d'où vient que ma mine vous est un sujet de raillerie? ne sçavez-vous pas que c'est à l'esprit de l'homme, qu'il faut s'arrester, & non pas à son visage; puisque bien souvent dans un corps difforme, la nature ne laisse pas de cacher une belle ame? N'est-ce pas au goût & à la bonté du vin que vous avez egard, & non pas à l'apparence extérieure de la bouteille ou du pot qui le renferme.* Tous les assistans furent fort satisfaits

faits de ces paroles : Esope , s'écrierent ils , si tu peux assister la Ville de tes conseils , nous te prions de le faire. Alors Esope commença , à parler plus bardiment , Messieurs , leur dit-il , Quoyque la Fortune propose un prix de gloire au Maître & au valet, neantmoins s'il arrive que le valet soit trouvé inférieur à son Maître , il ne remporte que des coups , si au contraire il a l'avantage sur luy , cela n'empêche pas que les coups ne soient encore son partage ; Ainsi quoy qu'il arrive à droit ou à tort, le Valet est toujours maltraité. Je ne refuse pas de vous declarer sans crainte , ce que vous desirés si fort de sçavoir , pourvu que vous me fassiez donner ma Liberté , & la permission de parler. Alors le peuple s'écria d'un commun accord : Xanthus , affranchy Esope , obey aux Samiens , & fay ce bien à leur Ville. Comme il ne paroissoit point touché de cette demande & qu'il n'y vouloit pas entendre. Le Preteur luy dit que s'il ne vouloit obeïr au peuple , & affranchir Esope ; il le feroit luy même. Alors Xanthus voyant qu'il ne le pouvoit éviter , donna la liberté à Esope qui fut déclaré affranchy par un cry public qu'un Trompette de la Ville fit en cestermes : *Le Philosophe Xanthus donne aux Samiens la Liberté d'Esope , & ainsi se trouva veritable , ce qu'un peu auparavant Esope avoit dit à son Maître ; Je vous avertis que vous m'affranchirez malgré vous.*

Comme il se vit en liberté , & en pleine assemblée des Samiens : Messieurs , leur dit-il , l'Aigle (comme vous sçavez) est le Roy des oyseaux , ce qu'il a ravy cet Anneau qui est une marque de puissance , & l'a laissé tomber dans le sein d'un Esclave signifie , que parmy les Roys vos voisins , il y en a un , qui de libres que vous estes , vous

veut

veut rendre esclaves , & annuler les Loix que vous avez depuis long temps établies. Ces paroles affligèrent les Samiens & leur tristesse augmenta quand quelques jours aprez ils se virent à la veille , de voir accomplir la prédiction d'Esopé ; Car il leur vint des Lettres de la part de Cresus Roy de Lydie , par lesquelles il les sommoit à luy payer tous les ans un certain tribut , à faute dequoy , il leur déclaroit la Guerre. Cette nouvelle , & l'apprehension qu'ils avoient de tomber sous la domination de Cresus , les ayant fait assembler pour deliberer ; ils trouverent à propos de prendre l'avis d'Esopé , qui leur parla ainsi , Messieurs , quand les principaux d'entre-vous auront opiné à vous rendre tributaires du Roy de Lydie , vous n'aurez plus besoin de mon conseil : Neantmoins je ne refuse pas de vous faire connoître ce que je pense de l'Etat present de vos affaires. La Fortune nous montre en cette vie deux chemins bien differents , dont l'un est celuy de la Liberté , l'entrée duquel est très difficile : mais l'issuë aisée : Et l'autre , celuy de la Servitude , qui tout au contraire a un commencement doux , & une fin fort épineuse. A ces mots les Samiens s'écrierent ; Puis que celà est , & que nous jouissons de la Liberté , nous ne sommes pas d'avis de nous reduire volontairement en l'Esclavage ainsi ils renvoyerent l'Ambassadeur des Lydiens , sans avoir conclu ny Paix , ny Trêve. La nouvelle en estant venue à Cresus , il resolut de leur faire la Guerre : Ce que l'Ambassadeur voulant prévenir : Seigneur , luy dit il , je ne pense pas que tu puisses jamais vaincre les Samiens , tant qu'ils auront Esopé avec eux , & qu'ils suivront son conseil : C'est pourquoy je te conseille de le demander par des Ambassadeurs envoyez exprés , qui leur promet-

mettront de ta part , de les recompenser en autre chose , & cependant , de ne leur demander plus rien: Que si tu n'en viens à bout par ce moyen, je ne croy pas que tu le puisses faire autrement.

Cresus , étant persuadé par l'apparence qu'il voyoit dans ce discours envoya aussi-tôt aux Samiens un Ambassadeur , avec ordre exprès de demander Esope: Apres quelques deliberations ils se resolurent de l'envoyer au Roy. Ce qu'Esope ayant appris, il se presenta devant l'Assemblée; Messieurs leur, dit-il, je regarde comme un honneur singulier de me jetter aux pieds du Roy Cresus & de le saluer; mais auparavant, souffrez que je vous dise une Fable. Dans le tems que les Bestes parloient, il arriva que les Loups firent la guerre aux Brebis. Comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout parce qu'elles étoient deffendues par des chiens, les Loups les firent avertir par leurs Ambassadeurs, que si elles vouloient désormais vivre en paix, & ôster tout soupçon de guerre, elles eussent à leur envoyer leurs Chiens; les Brebis furent si imprudentes, que de suivre un avis si dangereux. Elles livrerent leur Chiens aux Loups qui les ayant mis en pieces égorgerent après facilement les Brebis. Les Samiens comprirent incontinent le sens de la Fable, & resolurent entr'eux de retenir Esope. Mais luy ne le voulut pas, & s'étant mis à la voile avec l'Ambassadeur, ils'en alla trouver le Roy Cresus.

LA VIE D'ESOPE

CHAPITRE XXIV.



Départ d'Esopé , & son arrivée en Lydie.

Comme ils furent arrivez en Lydie, Esopé se présenta devant le Roy, qui s'estant mis en colere ; n'est ce pas dit-il une chose estrange, qu'un si petit homme m'ait empeché de subjuguier une si grande Isle ? Esopé répondit ainsi au Roy. Puissant Monarque ce n'a été ny la force ny la nécessité, mais ç'a été mon inclination qui m'a porté à me présenter devant toy. Avant que de m'engager dans un plus long discours qu'il me soit permis de rapporter cette fable. Il y eut autrefois un homme, qui s'amusant à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit à l'instant prit aussi une Cigale, qu'il voulut tuer de même ; ce que voyant la Cigale ; homme, luy dit-elle, ne me donne point la mort : Je ne fais aucun dommage aux bleds, & ne t'offense en aucune cho-

Je, au contraire, je réjouis les Passans par le son agreable que forme le mouvement de mes ailles. Il n'y a en moy que le chant en quoy on puisse trouver à redire. A peine avoit elle ainsi parlé que celuy qui l'avoit prise, la laissa aller sans luy faire mal. Je t'en dis de mesme, grand Roy, & soumis à tes pieds, je te prie de ne me point faire mourir sans cause; car je ne suis pas homme qui veuille nuire à personne, & si l'on peut blâmer quelque chose en moy, c'est qu'en un corps chetif & difforme, je loge une Ame qui ne scauroit rien flatter. Ces paroles d'Esope donnerent ensemble de l'admiration & de la pitié au Roy, qui luy répondit, Esope, ce n'est pas moy qui te donne la vie, c'est le destin. Demande-moy doncce que tu voudras, & je te l'accorderay. Seigneur, ajousta Esope, toute la priere que j'ay à te faire, c'est qu'il te plaise de laisser en paix les Samiens. Je le veux, dit le Roy, alors Esope prosterné à ses pieds, l'en remercia tres humblement.



74 LA VIE D'ESOPÉ
CHAPITRE XXV.



*En quel temps Esope composa ses
Fables.*

C E fut dans ce tems là , qu'Esope composa ses Fables , qu'il laissa au Roy Cresus , & on croit qu'elles se montrent encore aujourd'huy dans sa Maison Royale de Lydie. La paix estant donc faite avec les Samiens , Esope leur fut envoyé en qualité d'Ambassadeur du Roy de Lydie , qui luy donna des Lettres , & le pouvoir de traiter. Cependant les Samiens voulant honorer son arrivée , furent au devant de luy avec des rameaux & des chapeaux de fleurs , qu'ils luy presenterent, ils firent encore des jeux solennels , & des dances pour luy temoigner la joye publique. Il leur lut les Lettres du Roy , & leur fit voir , qu'il avoit bien recompensé la liberté qu'ils luy avoient pro-

procurée, par celle qu'il venoit d'obtenir pour eux. Quelque tems après ayant quitté l'isle de Samos, il s'en alla voyager en differens pays, où tout son plaisir estoit de disputer avec les Philosophes. Comme il continuoit ainsi ses voyages, il arriva à Babylone, & y donna de si belles preuves de son sçavoir, qu'il se mit en faveur auprès du Roy Lycer-
rus, qui le fit un des plus grands de sa Cour. Dans ce tems là les Roys d'Orient, vivoient entr'eux dans une paix profonde, ils s'entretenoient souvent par lettres & s'envoyoient des questions subtiles. Ce qu'ils faisoient à telle condition, que ceux qui les pouvoient résoudre, rendoient les autres leurs tributaires, selon qu'ils en étoient convenus: Comme au contraire, ceux qui n'y pouvoient répondre payoient le tribut eux-mesmes: Ainsi Esope enten-
dant fort bien tous les problèmes qu'on envoyoit au Roy Lycerus, il luy en donnoit aussi-tost l'explication; & par ce moyen, il le mettoit en grande estime de toutes parts. Avec celà, il estoit cause que ce mesme Prince recevoit de grands tributs, parce qu'il envoyoit en son nom plusieurs questions aux autres Roys, voisins qui ne les pou-
voient decider.



LA VIE D'ESOPÉ

CHAPITRE XXVI.



Ennus est adopté par Esope, qui en reçoit une grande injure.

ESOPE se voyant sans enfans; adopta un Gentilhomme, nommé Ennus; le presenta au Roy, & le luy recommanda comme s'il eut esté son fils légitimé. Quelque tems après, il arriva qu'Ennus eut affaire à la Maistresse d'Esope, qui sçachant celà, le voulut chasser de sa maison. Alors Ennus s'abandonnant à une haine secrète, contrefit une Lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Esope; que le service du Roy Lycerus ne luy plaisoit pas tant qu'il ne préférast celuy des Princes qui luy envoyoient des Problèmes. Ayant cacheté cette Lettre avec la propre Rague d'Esope, il la presenta au Roy, qui transporté de colere, commanda tout aussi-tost à Hermippus, que sans autre recherche, il s'en allast tuer Esope, comme traistre à sa personne: il arriva heu-

heureusement, que Hermippus, qui avoit toujours eu de l'amitié pour Esope, témoigna qu'il en avoit encore dans cette occasion car au lieu de le mettre à mort il le tint si bien caché dans un tombeau, où il le nourrit secrètement, que personne ne s'en apperceut. Cependant Ennus, eut toutes les charges d'Esope, par le don que luy en fit Lycerus.

Quelque temps après, Nectenabo Roy des Egyptiens, ayant sçeu qu'Esope estoit mort, écrivit une Lettre au Roy Lycerus. Il luy demanda des Ingenieurs qui fussent si habiles dans leur Art, qu'ils luy peussent bâtir une Tour, qui ne touchât ny le Ciel, ny la terre, & qu'il luy envoyât aussi quelqu'un qui sçeut répondre à toutes les choses qu'il luy demanderoit, concluant que s'il le pouvoit faire, il recevrait le tribut, sinon qu'il le payeroit luy même. Ces lettres affligèrent extrêmement Lycerus, il ne trouvoit personne auprès de luy qui pût comprendre ce que Nectenabo vouloit dire par sa Tour. Ainsi il regrettoit Esope tous les jours & se plaignoit d'avoir perdu en luy la principale colonne de son Estat. L'affliction du Roy faisoit de la peine à Hermippus comme il en connoissoit la cause il le fut trouver aussi-tost, & luy dit qu'Esope vivoit encore, & qu'il ne l'avoit point voulu tuer, parce qu'il se doutoit bien, que cette mort pourroit causer du chagrin au Roy. Cette nouvelle plût beaucoup à Lycerus, qui fit venir Esope tout craffeux & tout sale qu'il étoit. Le Roy le voyant dans un si triste estat, en fut touché de compassion; & en répandit des larmes, & commanda qu'on le mît dans le Bain, & qu'on luy donnât les habits dont il auroit besoin. Ce qui étant exécuté Esope se justifia du crime dont Ennus l'avoit accusé, &

répondit si pertinemment aux causes de son accusation, que le Roy connoissant son innocence, eust fait executer Ennus, si Esope ne l'eust prié de luy faire grace. Esope s'étant entierement justifié, Lycerus luy donna la Lettre de Nectenabo, il ne l'eut pas plustost leüe, que sçachant le moyen de resoudre la question, que proposoit ce Prince il se mit à rire, & fit écrire à Nectenabo, qu'aussi-tôt que l'Hyver seroit passé, on luy enverroit des Ouvriers, qui luy bâtiroient sa Tour, & un Homme qui répondroit à toutes ses questions, Lycerus renvoya donc les Ambassadeurs d'Egypte, il remit Esope dans sa premiere administration, & luy rendit Ennus, avec tous les biens qu'il possédoit auparavant.



CHAPITRE XXVII.



*Esope instruit Ennus , & luy donne
des preceptes pour vivre en Hom-
me de bien.*

ENNUS estant remis en grace , Esope le reçut si généreusement , qu'il ne luy voulut donner aucune occasion de chagrin. Au contraire , il le traitta mieux que jamais , & comme s'il eût été son propre fils , il luy donna plusieurs belles Instruc- tions , dont voicy les principales.

Mon Fils , ayme Dieu sur toutes choses , & rends à ton Roy l'honneur que tu luy dois. Montre-toy redoutable à tes Ennemis , de peur qu'ils ne te méprisent : mais traite civilement tes Amis , & sois avec eux doux & affable , pour les obliger par là à t'aymer davantage. Souhaite que tes Ennemis deviennent malades , & pauvres , afin qu'ils ne te puissent pas nuire : mais sur tout souvien-toy de prier pour tes Amis. Ne te separe jamais d'avec ta

80 LA VIE D'ESOPÉ

femme, crainte qu'elle ne voulût faire essay d'un autre homme : Car les femmes tiennent celà de leur sexe, d'estre naturellement volages ; & d'être moins portées au mal, quand on les fait gagner par flatterie : Ne presse point l'oreille à des paroles legeres, & ne parle que fort peu. Au lieu de porter envie à ceux qui te font du bien, réjouis-toy de leur prospérité, car plus tu seras envieux, & plus tu en recevras de dommage. Aye soin de tes Domestiques, afin qu'ils ne te craignent pas seulement, comme leur Maître, mais qu'ils te reverent aussi, comme leur bien-facteur. N'ayepoint de honte de vieillir, en apprenant toujours de meilleures choses. Ne découvre point ton secret à ta femme, & sçache qu'elle épiera continuellement l'occasion de pouvoir être la maistresse. Amasse tous les jours quelque chose pour le lendemain ; car il vaut beaucoup mieux mourir, & laisser du bien à ses ennemis, que vivre & avoir besoin de ses Amis. Salue ceux que tu rencontres, & considere que la queue du Chien donne du pain à son Maître. Ne te repens jamais d'estre homme de bien. Chasse de ta maison le médisant, & sois assuré, qu'il ne manquera point de rapporter, & tes paroles, & tes actions. Ne fay rien qui te puisse causer de la tristesse, & garde-toy de t'affliger des accidens qui t'arriveront. Rejette un mauvais Conseil, & ne suis point la façon de vivre des méchans,

Voilà quelles furent les Instructions d'Esopé à Emmuson Fils adoptif, qui le penetrerent si avant dans l'ame, qu'estant frappé comme d'une flèche, tant par ces remonstrances, que par le remors de sa conscience, il mourut quelques jours après.

CHAPITRE XXVIII.



De quelle façon Esope nourrit & dressa quatre Aiglons.

Cependant Esope songeant à satisfaire à la demande de Nectenabo, commanda aux chasseurs du pays de luy apporter quatre Aiglons. Les ayant eus, il les dressa d'une telle sorte ; Qu'il leur apprit, à porter des Enfans dans des corbeilles pendues à leur cou , & les sceut si bien accoutumer à obeyr , à ces Enfans qu'ils les faisoient voler où bon leur sembloit ; c'est à dire aussi haut, ou aussi bas qu'ils vouloient.

L'Hyver estant passé , vers le commencement du Printemps , il prepara tout ce qu'il jugea nécessaire pour aller en Egypte, ou il fit porter les Aiglons & les Enfans. Les merveilles qu'Esope faisoit surprirent beaucoup ceux du pays: Nectenabo Roy des
D. 5
EGYPTE

82 LA VIE D'ESOPE

Egyptiens ayant appris l'arrivée d'Esopé dit à quelques-uns de ses Amis : Je suis trompé, car j'avois ouy dire qu'Esopé estoit mort, & cependant il est icy plein de vie. Le lendemain Nécténabo commanda à ses Conseillers de se vestir de robes blanches, il en prit une rouge, & se mit sur la teste une couronne de pierreries. En cét état il s'assit sur son Thrône, & fit appeller Esopé, qui fut à peine entré, que le Roy luy demanda tout haut : *A qui me compares-tu Esopé, & ceux qui sont avec moy ? Au Soleil du Printemps, luy répondit il, & tes Conseillers aux Espis meurs.* Le Roy admira la réponse, & fit de grands presents à Esopé. Le jour suivant le Roy prit un habillement contraire à celuy qu'il avoit porté le jour précédent, car il avoit une robe blanche, & il en fit prendre de rouges à ses amis ; Esopé étant entré : *Que penses-tu de moy, luy dit le Roy, & de ceux qui sont autour de ma personne ? Je te compare au Soleil,* répondit Esopé, *& ceux qui t'environnent en sont comme les rayons.* Certainement, reprit Nécténabo, *je n'estime point Lycerus au prix de moy.* A ces mots, Esopé souriant, ô Roy, continua-t'il, ne parle point si légèrement de Lycerus ; Car si tu te compare avec les grands de ton royaume tu reluiras comme le Soleil : mais si tu viens à t'égalier à Lycerus, il s'en faudra peu que tout cét éclat ne paroisse une obscurité. Nécténabo fut surpris de cette réponse, faite sur le champ & si à propos : Est-il vray, luy dit-il, que tu nous as amené des Maisons pour bâtir la Tour dont j'avois écrit à Lycerus ? Oui répondit Esopé, ils sont tout prêts, ainsi il ne reste plus qu'à leur montrer le lieu où tu veux qu'on la batisse.

Le Roy sortit donc de la ville, & le mena dans une large campagne, où il luy fit voir l'endroit qu'il avoit

avoit déjà marqué. Esope amena aux quatre coins de la place, les Aiglons & les Enfans qui se mirent dans leurs corbeilles: ensuite il leur donna à chacun une Truelle, ou tel autre instrument de Masson, & commanda aux Aigles de s'envoler. Elles s'éleverent aussitôt, & lors que ces Maîtres ouvriers se virent bien-haut, ils commencerent à crier; Donnez-nous des pierres, donnez-nous de la chaux; donnez-nous du bois & semblables matériaux propres à bâtir. Nectenabo bien étonné de voir ces galants monter si haut; Qu'est-ce cy, dit-il, d'où nous est venue cette engeance d'hommes volans? Du pays de Lycerus, répondit Esope, qui en a quantité à son commandement: & cependant toy qui n'es qu'un Homme, tu te veux comparer à un Roy semblable aux Dieux. Tu as raison, reprit Nectenabo, & je me confesse vaincu. Il ne me reste plus qu'à te faire certaines demandes, pour voir si tu me sçauras répondre. J'ay icy, continua-t'il, une espece de juments, qui me semble tout-à-fait surprenante. Car quand elles entendent hannir les chevaux qui sont en Babylone, elles conçoivent à l'heure même. Montre à present, si tu es assez habile homme pour m'en dire la cause. Je le feray, répondit Esope, mais ce ne sera que demain. Comme il fut donc de retour en son logis, il fit prendre un chat par des valets, qui l'ayans saisi le fouetterent publiquement par toute la ville. Les Egyptiens étonnez, & en même tems irrités de voir traiter de cette sorte un Animal qu'ils avoient en si grande veneration, accoururent tous en foule, & arracherent le pauvre Chat des mains de ceux qui le fouettoient; ils s'en allerent ensuite au Roy, & luy dirent ce qui s'étoit passé. Nectenabo fit à l'instant appeller E-

84 LA VIE D'ESOPÉ

Esopé, & commençant à le gronder : D'où vient, luy dit-il, que tu as ainsi fait battre un Chat, que tu sçais estre un Animal, que nous reverons comme un Dieu ? Parle qui t'a obligé à celà ? Seigneur, répondit Esopé, ce que j'en ay fait, a esté pour vanger le Roy Lycerus d'une perte qu'il a faite la nuit-passée & dont ce chat est la cause, car il luy a tué son Coq, qui estoit vaillant & aguerri au possible, & qui par son chant luy marquoit exactement les heures de la nuit.

Nectenabo croyant avoir surpris Esopé par ses propres paroles : Je te tien, luy dit-il, n'as-tu point honte de mentir ? Est-il possible qu'en une nuit, ce Chat, soit allé d'Egypte en Babylone ? Pourquoy non, répondit Esopé en souriant, cela se peut aussi facilement, que les juments d'Egypte peuvent concevoir en entendant hannir les chevaux de Babylone. Cette réponse, le mit si bien dans l'esprit du Roy, qu'il l'estima beaucoup pour son sçavoir, & pour sa prudence, en sorte que quelque tems apres ayant fait venir de la ville d'Eliopolis plusieurs hommes scavans, & fort versez dans ces questions Sophistiques, il se mit à les entretenir sur l'habileté d'Esopé, & il voulut qu'il fût d'un festin où il les avoit invitez. Comme ils se furent tous mis à table, un de ces Sophistes attaquant Esopé : Estranger, luy dit-il, je t'avertis que je suis icy envoyé de la part de mon Dieu, pour te demander l'éclaircissement d'une question dont je suis en doute. Esopé l'interrompit & luy dit sans s'émouvoir : *Tu mens, car Dieu qui sçait tout, n'a pas besoin qu'un homme luy enseigne aucune chose. Ainsi tu ne t'accuses pas seulement, tu accuses encore ton Dieu.* Ensuite de celuy-cy, un autre prenant la parole : Il y a, dit-il à Esopé, un grand Temple dans

dans lequel est un Pilier contenant douze
 Villes , chacune desquelles est soustenuë de
 trente Poutres , que deux Femines environnent.
 Est-ce là la question dit Esope les enfans de
 nôtre pays y reposeroient facilement. Le
 Temple c'est le Monde , le Pilier c'est l'Année , les
 Villes sont les Mois , les Poutres les Jours des
 Mois , & le jour avec la Nuit sont les deux Fem-
 mes qui succedent l'une à l'autre. Le lendemain
 Nectenabo fit appeller ceux de son Conseil ; Sans
 mentir , leur dit-il , j'ay peur que l'Esprit d'Esope
 ne nous fasse tributaires du Roy Lycerus. Avant
 que cela soit , répondit un de l'Assemblée , je suis
 d'avis que nous luy propositions des questions , que
 nous mesmes n'avons jamais sçeuës , ny ouïes. Voi-
 là qui ne va pas mal , dit Esope , mais je vous feray
 demain réponse à cela. Il les quitta donc là des-
 sus , & s'en alla faire un petit Billet qui contenoit
 ces paroles. *Nectenabo confesse devoir à Lycerus mille
 talents de tribut ;* Le jour suivant il s'aprocha du
 Roy , & luy presenta ce billet. Avant que le Roy
 l'eût ouvert , il se leva un bruit confus parmy ses
 Conseillers , qui disoient tout haut : Cela n'est pas
 nouveau ; il y a long tems que nous l'avons en-
 tendu & la chose est veritable , ce qu'entendant
 Esope : Tant mieux , s'écria-t'il : puis que vous
 confessez ainsi la dete , je vous en suis fort obligé.
 Cependant le Roy ne fut pas de cet avis ; car en-
 tendant parler de *debte* & de *confession* : Je ne dois
 rien à Lycerus , dit il à ses gens , & cependant il
 n'y a pas un de vous qui ne témoigne contre moy.
 Ces paroles du Roy leur firent à l'instant changer
 de sentiment , & dire les uns aux autres ; nous n'en
 sçavons rien , & nous n'en avons jamais entendu
 parler. Tant mieux , ajouta Esope ; & s'il est
 ainsi ,

86 LA VIE D'ESOPÉ

ainsi, comme vous l'assurez, vostre question est vuidée. Sur celà, Nectenabo plus étonné que jamais dît, il faut avouer, que le Roy Lycerus est heureux, d'avoir en son Royaume une telle source de doctrine. Il fit donc compter à Esope l'argent du Tribut accordé entr'eux, & le renvoya paisiblement. Esope estant revenu à Babylone, il raconta de point en point à Lycerus, tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & luy donna le tribut que Nectenabo luy envoyoit. Et pour le récompenser Lycerus luy fit eriger une statuë d'or.

CHAPITRE XXIX.



Le voyage d'Esope à Delphes.

Quelque temps après, Esope resolut de faire un voyage en Grece, & demanda au Roy la permission d'y aller. Ce qui luy estant accordé, il prit congé du Roy, & partit de Babylone, à condition neantmoins d'y retourner, & d'y passer le reste de ses jours. Après qu'il eust voyagé par tout

125

tes les villes de Grece, où il donna de grandes, preuves de son sçavoir, il s'en alla à Delphes. Quoy que les Delphiens prissent beaucoup de plaisir à l'entendre, neantmoins comme ils ne luy faisoient aucun honneur, & qu'il ne paroïssoit point qu'ils le distinguassent dans leur Estime; Il leur dit, il me vient dans l'esprit, Delphiens que vous êtes semblables à une piece de bois qui est flottante sur la Mer, ceux, qui la voyent de loin quand les vagues l'agitent s'imaginent que c'est quelque chose de consequence, mais du moment qu'ils la voient de près, ils trouvent que c'est peu de chose. Il m'en est arrivé de même à vôtre égard, tant que j'ay été éloigné de vôtre ville je vous ay estimé comme des personnes de merite, mais depuis que je demeure chez vous, j'ay veu que je m'étois trompé & que vous êtes les plus méprisables des Grecs.

Les Delphiens l'entendant parler de la sorte, & craignant qu'il ne diminuât leur reputation dans les autres villes de Grece, resolurent de le perdre. Pour cet effet, ils s'aviserent de prendre un flacon d'or du Temple d'Apollon qui estoit dans leur Ville, & de le mettre secrettement dans la valise d'Esope. Quelque tems après comme il ne se doutoit point de cette Conspiration, il sortit de Delphes, pour s'en aller en Phocide; mais les Delphiens qui l'observoient, ne manquerent point de le suivre, & l'ayant atteint, ils le saisirent, & l'accuserent de Sacrilege. Esope eut beau se vouloir justifier de leur calomnie, & nier d'avoir commis aucun larcin. Tout ce qu'il pût dire, pour prouver son innocence, ne les empêcha point de fouiller dans ses males, où trouvant la phiole d'or qu'on y avoit mise, ils la prirent, & la monterent aux Citoyens, qui en firent

firent un grand bruit. Esope reconnut aussitôt que c'estoit un tour que ces misérables luy jouïoient, afin de le perdre, il les pria donc d'avoir égard à son innocence, & de luy laisser passer son chemin. Eux au contraire, le mirent en prison, pour avoir, disoient-ils, commis un Sacrilege manifeste; & d'une commune voix ils le condamnerent à la mort. Esope voyant que son innocence, ny son Esprit ne le pouvoient tirer d'un si grand malheur, chercha sa consolation dans les plaintes continuelles qu'il faisoit dans sa prison. Un de ses Amis nommé Damas, s'en étant aperçu luy en demanda le sujet, Esope le luy fit connoître de cette maniere; il y avoit, luy dit-il, une femme, qui ayant depuis peu ensevely son Mary, alloit tous les jours à son Tombeau, & l'arrosoit de ses larmes: Il arriva qu'un certain Païsan qui labouroit la terre assez près delà, devint amoureux de cette Femme: ainsi quittant ses bœufs & sa charruë, il s'en alla droit au Tombeau; où s'estant assis, il commença de pleurer comme elle. La femme luy en demanda la cause. Je pleure, luy répondit le Païsan, pour soulager l'affliction que me cause la mort de ma femme, qui étoit autant vertueuse qu'elle étoit belle. Un pareil malheur m'est arrivé, dit cette Femme. Puisque celà est, reprit le Païsan, & qu'un semblable malheur nous est arrivé à tous deux, qui empêche que nous ne soyons mariez ensemble? Nous ne perdrons rien à celà, ny l'un ny l'autre. Car je n'auray pas moins d'amour pour vous, que j'en avois pour ma Femme: & je veux croire aussi, que de vôtre costé vous m'aymerés comme vous avez aimé vôtre mary. Alors cette bonne Femme prenant pour des veritez les paroles du païsan, demeura d'accord de l'épouser.

fer. Mais comme ils en estoient à se faire mutuellement des promesses de mariage, un voleur ayant épié les Bœufs du Laboureur, les délia, & les chassa devant luy. Le Laboureur étant sorti du tombeau bien étonné qu'on luy avoit dérobé ses bœufs, commença de s'abandonner aux cris & aux plaintes. A ce bruit, la Femme accourut à luy: Et le voyant pleurer ainsi: Quoy luy, dit elle, tu pleures encore. Je pleure en effet, répondit le Laboureur, & c'est tout de bon. J'en fay de même, conclut Esope, & ce n'est pas sans raison: Car m'estant sauvé cy-devant de plusieurs dangers, je ne sçay comment me tirer de celuy-cy, & je ne voy aucun moyen de m'en delivrer.

CHAPITRE XXX.



La Mort d'Esope.

ENfin les Delphiens allerent trouver Esope, & le tirerent de la prison, pour le mener sur quelque lieu haut élevé, & pour le precipiter. Comme

me on le menoit à la mort, il les entretenoit ainſi en allant. Au temps que les beſtes parloient, le Rat ayant fait amitié avec la Grenouille, luy voulut donner à ſouper, & la mena dans le Cellier d'un homme riche où il y avoit quantité de viandes, & l'invitoit à faire bonne chere; La grenouille ayant été bien regalée voulut traiter le Rat à ſon tour; Suy-moy ſeulement, luy dit-elle, & n'aye point de peur; car j'attacheray ton pied au mien avec un filet bien délié, afin qu'en nageant tu ne courres pas plus de riſque que moy. La choſe fut faite & la grenouille, ſauta dans l'Eſtang, où pendant qu'elle nageoit entre deux eaux, le pauvre Rat étouffoit à force de boire. Helas! dit-il alors, méchante Grenouille, tu me fais mourir, mais un plus Grand que toy me vangerà. Ce qui arriva. Car après que le Rat fut mort, comme il ſortoit au deſſus de l'eau, voilà qu'un Aigle l'ayant aperceu, ſ'en vint fondre ſur luy & enleva en même tems la Grenouille, qui étoit attachée au fil; tellement que par ce moyen il les devora tous deux. La même choſe vous arrivera, continua Eſopé: vous me traînez injuſtement à la mort: mais cela vous couſtera cher, car Babylone & toute la Grece me vangeront. Ils ne luy pardonnerent pas neantmoins, quelques raiſons qu'il leur alléguât. Ce qui l'obligea de ſe réfugier au Temple d'Apollon, pour y jouir du droit des Aſyles: Mais il n'y fut pas pluſtoſt entré, qu'ils l'en retirèrent tout irrité, & le menerent au lieu du ſupplice, en y allant, il leur conta cette Fable. Ecoutez-moy, leur dit-il, Delphiens. Il y avoit une fois un Lievre, qui ſe voyant pourſuivi de près par une Aigle, & ne ſachant où ſe cacher, ſe retira dans la terriere de l'Eſcarbot, luy demandant ſa protection. L'Eſcar-

bot

Bot commença à prier l'Aigle, de faire grace au
 pauvre suppliant, la conjurant par Jupiter, de ne
 le pas mépriser tout petit qu'il étoit, mais l'Aigle
 irritée donna un coup d'aile à l'escarbot, & se jet-
 tant sur le Lievre le mit en pieces : L'Escarbot of-
 fensé de cette injure, suivit l'Aigle, & ayant re-
 connu l'endroit où elle faisoit son nid, il y entra,
 & poussant hors du nid les œufs de l'Aigle qu'il y
 trouva ; il les cassa tous. Une action si hardie irrita
 l'Aigle qui pour n'être plus exposée à de sembla-
 bles accidens, porta son nid plus haut ; Mais l'Escar-
 bot y monta & jeta en bas pour la seconde fois les
 œufs de l'Aigle ; Cet oiseau ne sçachant plus quel
 parti prendre s'envola vers Jupiter qu'on dit être
 son protecteur, & mit ses œufs à ses genoux, le
 suppliant de les prendre sous sa garde ; Pendant cela
 le malin Escarbot fit comme une pillule des siens,
 & étant monté au Ciel, il la jeta dans le sein de
 Jupiter qui ne pensant point aux œufs de l'Aigle,
 se leva promptement pour secouer cette ordure,
 ainsi les œufs tombèrent & furent cassés ; Jupiter
 ne condamna point le procédé de l'Escarbot, quand
 il eut appris de quelle maniere l'Aigle l'avoit outragé,
 au contraire il la censura à son retour, & luy
 dit que l'Escarbot avoit eu raison de se vanger
 ainsi. Cependant Jupiter qui ne vouloit point
 que la race des Aigles fut perdue, commanda
 à l'Escarbot de se reconcilier avec l'Aigle :
 ce qu'il ne voulut pas faire. Surquoy Jupiter or-
 donna ; que les Escarbots n'eussent pas à paroître
 pendant tout le temps que les Aigles pondroient
 leurs œufs. Cela vous doit apprendre, Messieurs,
 à ne mépriser point ce Dieu, chez qui je me
 suis réfugié, quoy que son Temple soit petit en
 comparaison de sa puissance. Certes assurez-
 vous.

vous qu'il ne laissera jamais impunie l'impiété des Méchans.

Les Delphiens étoient si peu touchés de ces discours d'Esopé, qu'ils continuoient de le mener au suplice ; Voyant donc qu'il ne les pouvoit fléchir, il leur parla ainsi, Hommes cruels donnez vous la patience d'écouter ce qui me reste à vous dire. Il y eut autrefois un Laboureur qui ayant vieilli à la campagne, la curiosité le prit de voir la Ville où il n'avoit jamais été, il pria donc ceux qui demouroient avec luy de l'y mener. Ces gens attelerent aussi-tôt des Asnes à un chariot, sur lequel ils mirent le pauvre Vieillard, & le laisserent aller tout seul. Comme il étoit en chemin, tout d'un coup l'air s'obscurcit par la violence de la pluye & de l'orage. Dans cette obscurité les Asnes quittent le chemin & jeterent dans un fossé l'infortuné Vieillard, qui pensant à son mal-heur ; Helas ! Jupiter, disoit-il, en quoy t'ay-je offensé, pour estre si misérablement mis à mort, non par des chevaux courageux, ny par de bons & forts mulets, mais par de misérable asnes ? J'ay la même raison de m'affliger, car ce ne sont pas des gens de courage & d'honneur qui me font mourir ; mais ce sont des hommes de peu, & qui ne peuvent estre pires qu'ils sont. Etant arrivé au lieu du suplice, comme ils étoient sur le point de le précipiter, il leur dit encore cette fable. Un jour un homme ayant envie d'abuser de sa fille, dont il étoit devenu amoureux, envoya sa femme aux champs ; Cette Fille toute desolée de la brutalité de son pere qui vouloit assouvir sa passion. Helas luy dit-elle vous faites une chose abominable ! J'aimerois beaucoup mieux estre deshonorée de plusieurs autres que de vous qui m'avez engendrée. Je vous fais aujourd'-
huy

luy le mesme reproche, Delphiens, & vous proteste qu'il n'est point de Scythe, dont je n'attendisse la mort plus patiemment que de vous. Je maudis vostre pays, & j'appelle les Dieux à témoin de vostre Injustice, bien persuadé qu'ils exauceront ma priere, & me vangeront. Il eut à peine achevé de parler, qu'ils le precipiterent du haut d'un Rocher, & voilà quelle fut la fin de sa vie. Quelque temps après, la Contagion s'estant mise parmy eux, ils consulterent l'Oracle, qui leur répondit, *Qu'il falloit expier la mort d'Esopé.* Scachant donc bien qu'eux seulement en estoient coupables, ils luy dresserent une Pyramide. Depuis les principaux d'entre les Grecs, & les plus sçavans hommes de ce temps-là, estans avertis de la fin tragique d'Esopé, s'en allerent tous à Delphes, où s'estans informés de ceux qui avoient esté Autheurs de la mort, ils en firent la vengeance eux-mesmes.



F A B L E I.



Du Coq, & de la Pierre precieuse.

LE Coq ayant apperceu par hasard une Pierre précieuse dans un fumier qu'il grattoit: *Dequoy me peut servir, dit-il, d'avoir trouvé une chose si belle & si nette? Certes, si ce bonheur fût arrivé à un Lapidaire, il en seroit plus joyeux, parce qu'il en sauroit bien le prix; mais pour moy, à qui cela n'est nullement propre, je l'estime si peu, que j'aymerois mieux un grain d'orge, que toutes les Pierreries du monde.*

D I S C O U R S M O R A L.

ENcore que la pluspart des choses nous deviennent précieuses par l'opinion, & que nous desirions ardemment la possession d'un bien plustost que d'un autre, pour estre plus fort à nostre inclination, ou possible plus rare, & plus difficile
à ren-

à rencontrer : neantmoins chaque sujet a son véritable prix ; que nous y mettons , selon l'excellence de la chose , & la nécessité que nous avons de nous l'acquérir. C'est ainsi que nous voyons les Gentils-hommes & les Princes faire de la dépence à acheter des chevaux , & qu'il n'y a point de peuples qui les prisent plus que sont les François , les petits Tartares , les Cosaques , & les Arabes ; Il y a pourtant une certaine mediocrité , proportionnée à la valeur de cet animal , selon laquelle il est juste de l'acheter , & de le vendre. Il en est de même des meubles précieux , des denrées : des terres , des heritages ; & de toute autre possession , soit d'un bien nécessaire & utile ; soit du delectable , & du superflu. L'on peut dire la même chose des Qualitez de l'esprit , & des Vertus , excepté seulement , qu'elles ne peuvent pas être vendues n'y achetées , elles ont en effet un prix indeterminé , il n'y a que le temps qu'on met à les acquérir , & l'estime & l'admiration qu'on a pour elles qui le puissent regler. De cette nature sont les Sciences , les Arts , la Prudence ; & la Sagesse , quant aux Vertus de l'entendement ; Et quant aux Morales , la valeur , la liberalité , la continence , & plusieurs autres. Ce sont elles qu'Aristote & Platon appellent nostre souverain Bien , & par consequent elles sont la chose du monde la plus à estimer. Mais comme elles surpassent de loin les richesses , elles ont aussi entre elles des degrez de difference , car elles ne sont pas toutes également belles & nécessaires ; mais chacune selon sa proportion , & la dignité de son estre. Il n'est personne qui regarde la Civilité comme une vertu égale à la qualité d'être liberal ny la liberalité comme aussi estimable que la valeur ; ainsi nul ne voudroit assurer que toutes

ces

96 LES FABLES D'ESOPÉ

ces vertus Morales, disputaſſent l'honneur avec les Intellectuelles. D'où il eſt aiſé de voir, l'habileté d'Eſope dans cette premiere Fable, qui les a représentées par la Pierre précieuſe, qui ſemble eſtre plus rare, & plus belle à nos ſens que toute autre choſe, Pour ce qui eſt du Coq, Je croy qu'il l'a choiſi pour deſigner l'homme voluptueux, qui met tout dans l'indifférence, ſi ce n'eſt le plaſiſir de la volupté représentée par le fumier. C'eſt là qu'il demeure attaché par ſes luxurieux appetits qui ſont les ſeules delices de ſa vie. Que ſ'il arrive qu'il rencontre l'occaſion d'acquérir de la Science, ou de pratiquer quelque vertu, celà ne le touche que legerement, & il en neglige l'occaſion avec tant de brutalité, qu'il ne laiſſe pas ſeulement naiſtre en ſoy meſme le deſir de la poſſeder, ſoit qu'elle luy ſemble trop relevée, où qu'il en puiſſe jouir trop facilement. Car les hommes ſont d'un naturel ſi dépravé, qu'ils ſe portent plus volontiers à la convoitiſe d'un bien faux, ſ'il eſt de difficile conquête, qu'au deſir d'un veritable, qu'ils pourroient avoir facilement.

Cecy nous confirme encore dans cette Maxime, qu'on ſe paſſe bien pluſtoſt des choſes ſuperflues que des neceſſaires. D'où il paroît clairement, combien moins raiſonnables que le Coq de cette Fable ſe pourroient dire ces ambitieux Conquerans du Perou, que l'Avarice obligeroit à aller mourir de faim dans ces lieux d'où nous viennent les richelles.

F A B L E II.



Du Loup & de l'Agneau.

L E Loup étant à boire à la source d'une fontaine, vit un Agneau beaucoup plus bas qui s'abreuvoit au ruisseau. Le Loup, court à luy tout en colere & l'accuse d'avoir troublé son eau. Tout ce que pût faire le pauvre Agneau, qui trembloit de peur, fut de le prier de pardonner à son innocence; & de luy remontrer que du lieu où il étoit il n'y avoit point d'apparence qu'il pût troubler la Fontaine; & que ce n'étoit pas son dessein. Ces raisons ne purent appaiser le Loup; *En vain, dit-il, à l'Agneau tu me fais toutes ces belles excuses: c'est ta coustume de me nuire; ce mal là te vient de race: car ton pere ta mere, & generalement tous les tiens, me haïssent mortellement. Ne trouve donc pas estrange, si je t'en fais porter la peine aujourd'huy.*

E

DIS-

DISCOURS MORAL.

LE sage Inventeur n'a voulu représenter autre chose par cette seconde Fable, que l'oppression des petits par les Grands, qui est si commune dans le commerce des hommes, qu'à peine en voit-on aucun foible ou malheureux, qui ne soit sous la domination de plusieurs Tyrans. Ainsi, c'est une espèce de crime, que d'être pauvre, & une espèce de raison pour le punir, que d'être bien dans ses affaires. Quoique le procédé que tiennent ordinairement ceux qui veulent accabler l'Innocence, soit en tout temps désagréable à Dieu & aux hommes; Cependant les plus artificieux ont accoustumé de le colorer d'un faux prétexte de Justice, imitant le Loup de cette Fable, qui accusoit à tort le mal-heureux Agneau, d'avoir troublé l'eau de la fontaine, pendant qu'il beuvoit. C'est ainsi que la plupart des Riches font accroire aux Pauvres, qu'ils leur ont manqué de respect & qu'ils ont choqué leur autorité, quoique la simplicité de ces malheureux les rende incapables de malice, & que quand il arrive qu'ils péchent contre le respect c'est parce qu'ils ne l'ont pas connu. Tibère & Neron se plaisoient à inquiéter les gens de bien par des accusateurs Apostés. Par ce moyen ils s'enrichissoient de la dépouille des Innocens, & diminuoient le nombre de leurs ennemis, car c'étoit être ennemi du Prince que d'être riche & d'avoir la réputation d'être vertueux. les Tyrans Denis & Phalaris avoient pratiqué la même méthode, pour perdre par de fausses accusations ceux dont la vertu & l'autorité leur étoit suspecte. Mais plust à Dieu, que de telles impostures ne fussent point par-

ve-

venue's jusques à nostre âge , & qu'au des-honneur de la Religion Chrestienne , nous ne fussions pas si méchans que de surpasser en injustice & en fraude , les plus insupportables Tyrans des siècles passez. La honte de nos jours est venue à ce point d'extrémité , qu'il n'est point de si petit Gentil-homme , ny de Bourgeois tant soit peu accommodé , qui n'exige injustement des courvées , des impôts , & des sujctions des Païsans qui leur sont inferieurs , ou qui relevent de leur pouvoir , & si d'avanture on resiste en quelque façon à leur injustice , la bile du Gentil-homme s'échauffe ; il menace , il fait des Procez , il aposte des faux Témoins , & persecute l'Innocence , jusques à une entiere destruction. Cependant , ce n'est pas un seul particulier qui se voit reduit à souffrir ces violences ; Elles passent d'un Chef de famille à toute une Race ; & ainsi les moins coupables se trouvent souvent enveloppez dans les mesmes pieges que l'on dresse au malheureux de qui l'on veut se vanger. Alors si la persecution l'anime à se plaindre , ou à resister , on ne fait nulle difficulté de l'estendre sur le quarré , sous pretexte d'avoir fait une partie contre la vie de son Seigneur , ou de son voisin : & on ne met pas en oubly la raison qu'allegue le Loup d'Esopé , pour colorer sa cruauté ; à sçavoir , que le pere , la mere , & tous les parens de l'Agneau , estoient ses mortels ennemis.

100 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E III.



Du Rat , & de la Grenouille.

LERat & la Grenouille avoient guerre ensemble , pour sçavoir lequel des deux demeureroit maistre du Marais. Dans ce combat , qui estoit rude & douteux, le Rat qui s'étoit caché sous l'herbe , avoit attaqué par surprise la Grenouille. Elle de son côté plus robuste & plus agile l'attaquoit ouvertement : des lances de Jong étoient les armes de l'un & de l'autre. Cependant un Milan , qui les vit de loin , vint fondre fur eux , les enleva , & les mit en pieces , ainsi ils perirent l'un & l'autre pendant que pour estre trop échauffez au combat , ils ne se donnoient pas garde de leur ennemy commun.

DISCOURS MORAL.

ON voit dans cette Fable une Peinture des Artifices du monde dont nous avons tous les jours l'ori-

l'original devant les yeux. Car souvent pendant que deux personnes se contestent, il en survient une troisième qui profite de leur querelle, & s'empare de ce qui étoit le sujet de la dispute. L'on dit que Philippe de Macedoine, fut celuy de tous les hommes de son tems, qui se servit le plus adroitement de cette ruse, Car voyant les Villes de la Grece en division, pour l'Empire & la liberté, il les sceut tenir en balance si à propos, tantost par son amitié, & tantost par sa haine : que pendant qu'elles s'entredisputoient la souveraineté par les armes, & qu'elles ne pensoient qu'à s'entredétruire, ce Prince les assujettit à sa puissance, & s'empara par ce moyen de la plus grande partie de la Grece. Ce fut ainsi qu'en usa le Milan d'Esopé, durant le combat du Rat & de la Grenouille, ce qui nous représente la sottise & ridicule animosité, qui se trouve souvent entre des gens qui n'ont aucun sujet de se haïr, ni même de se rien demander, quoyque leurs querelles particulieres les exposent aux embusches d'un dangereux voisin & dont ils devroient observer attentivement les démarches s'ils vouloient suivre leur interest commun. Car dans quel temps a-t'il plus beau jeu, pour les opprimer, que lors qu'ils se trouvent également affoiblis, & épuisez par des Guerres continuelles; On voit même quelquefois des Etats voisins si aveuglés que d'appeller à leur secours celuy dont la puissance leur devroit être la plus suspecte. Ces peuples sentirent les effets de cette mauvaise Politique, qui pour détruire, leurs voisins ou s'en vanger se jetterent autrefois sous la Protection des Romains ou dans le party des Princes de l'Orient; Ces malheureux se virent accablez par ceux qu'ils regardoient comme leur protecteurs, & qui de Juges qu'on les avoit prié

102 LES FABLES D'ESOPÉ

d'être, devinrent Usurpateurs. Cesar suivit cette methode quand il conquist l'Egypte, & l'histoire ancienne en fourniroit une infinité d'exemples si on ne trouvoit plus à propos de passer à l'histoire Moderne, & de faire remarquer que la puissance du Turc si redoutable en Europe, ne s'est établie que par la discorde & l'animosité mutuelle des Princes Chrétiens, ce qui montre assez qu'un de nos Poëtes avoit beaucoup de raison de dire.

La discorde aux crins de couleurs,

Peste fatale aux Potentats,

Ne finit ses tragiques œuvres,

Qu'en la fin mesme des Estats, &c.

Combien de fois se repentit l'Empereur de Constantinople, d'avoir appelé au deçà de l'Helléspont, ceux qui devoient pour jamais estre confinez dans les Marais de Scythie; Comment en prit-il à Demetrius, & à Thomas Paleologue, d'avoir fait Mahomet II. Arbitre de leurs differens & de s'estre entierement remis sous sa protection? Je laisse à part les autres exemples de la domination de Tamerlan, des troubles d'Italie, & de l'accroissement des maisons d'Espagne & de France. Pour dire en passant quelque chose des particuliers. Nous ne voyons guere un Frere divisé d'avec son Frere, qu'il ne donne occasion à leur commun Ennemy de les ruiner par brigues, ou par procez. Jamais deux amis ne tombent en dissention, qu'un tiers ne se prepare à en tirer avantage.

F A B L E IV.



Du Cerf, & de la Brebis.

LE Cerf accusa la Brebis devant le Loup luy demandant un muid de Froment. Quoy qu'elle fût bien assurée de ne luy rien devoir, neantmoins, à cause du Loup, qui estoit present, elle luy promit de satisfaire à sa demande. L'on prit donc jour pour le payement ; qui fut à peine venu, que le Cerf en avertit la Brebis ; mais elle nia la dette, & luy dit : *Que si elle luy avoit promis quelque chose, elle l'avoit fait de peur du Loup ; ajoutant qu'on n'estoit pas obligé de tenir promesse à ceux qui l'avoient exigée par la force.*

D I S C O U R S M O R A L.

IL est icy question de retirer sa parole, quand on l'a donnée par force ; en quoy certes il y a plus de mal-heur que de peché. C'est ce qui fait qu'Esopé donne cette cause à disputer à la Brebis, qui est le

E 4

plus

104 LES FABLES D'ESOPÉ

plus innocent, mais aussi le plus timide de tous les Animaux. Elle fait promesse au Cerf, en présence du Loup, de luy payer un muid de Froment, mais sa pauvreté l'obligea de s'en dédire, & de rejeter sur la contrainte la confession qu'elle avoit faite de cette dette. Pour appliquer aux hommes ce fabuleux exemple des Animaux, & tirer quelque avantage de l'instruction de nostre Phrygien; comme ce n'est pas le caractère d'une Vertu heroïque, de signer une Imposture contre soy-mesme, par la crainte d'une violence, aussi ce n'est point une méchanceté que de s'en dédire, en alleguant la contrainte dont l'on a usé, pour nous faire avoüer débiteurs. Pour le premier point, à sçavoir qu'une semblable confession ne soit pas un crime; il suffit de s'en tenir à la Loy naturelle, qui porte tout le monde à sa propre conservation, non seulement au prix de dire un mensonge, mais encore de faire un homicide, ou quelque action plus tragique & plus extraordinaire. A celà l'on peut ajouter, que par cet aveu contre son profit particulier, l'on ne fait tort ni à Dieu, ni aux hommes, ni à soy-mesme: on ne fait point de tort à Dieu, parce qu'en la distribution qu'il a faite des biens du monde, il ne nous a pas rendu possesseurs des richesses temporelles, & des autres commoditez dont nous jouissons, à condition de les maintenir au peril même de nostre vie; elle est un bien qui nous doit estre infiniment plus cher qu'un heritage, ou qu'une dignité, qui n'en sont que les accessoires. Que si nous sommes obligez de hazarder la vie, ou la liberté, c'est plustost pour la deffense du bien public, que de nôtre bien particulier; principalement si le bien public est commis à nostre charge, & qu'on nous en ait fait dispensateurs, & de-

dépositaires. Des Forteresses, des Villes, & des possessions destinées au service de Dieu (que nous appellons Benefices, & qu'on nommoit anciennement le *Territoire sacré*), sont de cette nature. Nous sommes obligés de rendre compte de semblables Dépôts qui sont des marques assurées de la confiance qu'on prend en nous. Autrement, nostre fidélité deviendra suspecte, & ce soupçon nous noircira d'infamie. Mais pour ce qui regarde nos propres successions, il est permis à qui que ce soit d'y renoncer, plustost qu'à sa vie, & même plustost qu'à sa seureté, car en celà il n'y a rien qui offense la Majesté-Divine, ni les Hommes, comme ils n'ont aucune part à ce qui nous appartient, ils ne se peuvent plaindre, de quelque façon que nous en usions: Enfin on ne peut pas dire que nous nous faisons tort à nous mêmes: Car qui a plus d'intérêt que nous mêmes, à nostre propre conservation & de quelle considération nous doit estre un peu de bien au prix de nostre repos? Il reste donc à present à faire voir, que ce n'est pas une injustice de redemander ce que nous avons accordé par violence.

Cecy se conclura aisément, si nous considérons seulement, que le vray don est incapable de contrainte, parce qu'il n'y a rien de si volontaire que cette action, par laquelle on se dessaisit de ses propres commoditez, pour en obliger un autre, & celà seulement, à condition de faire paroître à nostre amy l'effet de nostre bien veillance. Ce qui estant hors de doute, ce seroit détruire la nature du Don que de le rendre forcé; & par consequent il est permis d'inférer qu'une cession contrainte n'est pas un present, & que la chose ainsi cédée est encore de nostre legitime possession. Tellement que le droit de la Nature, & des Peuples, nous permet de le demander, & mesme nous y courre.

E s

FA

F A B L E V.

*Du Chien, & de l'Ombre.*

UN Chien traversoit une Riviere à la nage, & portoit entre ses dents une piece de chair, dont l'Ombre, paroissant dans l'eau à la clarté du Soleil, il la voulut saisir avidement, & ainsi sa viande luy eschappa: Cet accident l'affligea d'abord, il avoit perdu non seulement son morceau de viande, mais encore toute esperance de le recouvrer. *Enfin il reprit courage, & pensoit ainsi en soy-même tu es bien malheureux de n'avoir pu moderer ta Gourmandise, si tu eusse été sage tu en avois assez, au lieu qu'à present par ta folie, tu n'as rien du tout.*

DISCOURS MORAL,

CE Chien qui laissa tomber ce qu'il tenoit, pour en prendre l'Ombre, peut servir d'instruction generale, & particuliere. C'est une instruction
géné-

generale qui nous apprend que le desir insatiable d'aquerir est pour l'ordinaire très dangereux, il est rarement suivi de l'aquisition qu'on recherche, & le plus souvent il cause la perte du bien qu'on possédoit déjà; Et en particulier, les Avars, les Amans, & les Ambitieux, trouveront dans cette Fable le présage de leurs aventures. Pour ce qui est des premiers, à sçavoir de ceux qui veulent amonceler trefors sur trefors, & ajouter incessamment de l'aquis à leur heritage, ils devroient sçavoir par l'inquietude qui les ronge nuit, & jour d'accumuler des richesses. *Que la convoitise est la racine de tous les maux de la vie.* En effet, combien en voit on tous les jours qui butant à de grandes Fortunes, entreprennent des Fermes publiques, & prestent de l'argent aux Roys, dans l'esperance du gain démesuré qu'ils s'y figurent? Et neantmoins à quelque temps de là, ils trouvent leur attente ridicule, & se voyent perdre les biens qui n'aguere leur estoient propres & hereditaires; forcez de finir leurs jours dans les Palais des Princes, où ils se sont refugiez, avec le mépris des Domestiques, & un murmure continuel des Creanciers. Les Amans le plus souvent ne reussissent pas mieux, n'étans pas satisfaits de la possession d'une Femme légitime, ou de la conquête d'une belle Maistresse, ils se jettent inconsiderément dans de nouvelles amours, où la connoissance qu'on a de leur legereté, empesche le sucez de leur dessein. Comme le chien de cette Fable ils se faussent de l'ombre & cependant perdent le bien réel dont ils étoient possesseurs. Enfin il n'est rien de plus fréquent que de voir les Ambitieux succomber dans leurs projets & perdre une gloire, bien aquire, par la précipitation d'en gagner une nouvelle. *Minutius aveu-*

108 LES FABLES D'ESOPÉ

glé par le succès d'une escarmouche, voulut hasarder le combat esperant d'ajouter à sa Gloire, celle d'avoir vaincu Annibal, & pour éluder la prudence de Fabius Maximus son General qui s'opposoit à son dessein il fit tant par ses brigues qu'il obtint de partager avec luy le souverain commandement; sa témérité luy auroit coûté cher, & aux Romains, car dans cette seconde attaque il eût perdu le combat & la vie, s'il n'eût été généreusement secouru par celui qu'il venoit d'offencer. Je laisse à part les Histoires de Pyrrhus, du même Annibal, de Turne chez Virgile, d'Hector & d'Achille chez Homere; & de la plupart des vaillans hommes du monde, qui ont bien souvent perdu la vie & l'honneur par un ambitieux desir d'aquerir une nouvelle gloire. Reprenons encore une fois l'intérêt general des humains, & tâchons de leur faire comprendre qu'ils perdent les biens éternels & solides pour suivre une ombre de félicité. Quelques uns préfèrent à Dieu, les voluptez sensuelles, les autres l'oublient comme les Ambitieux, pour rechercher les grandeurs de ce Monde, ou comme les Avarés, pour en posséder les richesses, ou enfin comme les Vindicatifs pour satisfaire à un desir de Vengeance. Ainsi ils abandonnent tous le bien réel, pour une ombre fugitive & qui les laisse tous au point de la mort privez de la vraie, & même de l'apparente Béatitude.

F A B L E VI.



*Du Lion, & de quelques autres
Bestes.*

LE Lion, la Brebis & quelques autres Animaux, demeurèrent d'accord d'aller ensemble, à la chasse, & de partager entr'eux ce qu'ils auroient attrapé. Il arriva qu'ils prirent un Cerf, qui, selon qu'ils en étoient convenus, fut aussitôt divisé en trois portions; Chacun voulut ensuite emporter sa part; Mais le Lion, qui vouloit garder tout pour luy; s'y opposa; *Tout beau*, leur dit-il d'un ton rugissant, *arrêtez, vous ne pouvez me disputer la première de ces parts, puisqu'il n'y a aucun de vous qui me vaille, de droit la seconde m'appartient, car j'ay le plus contribué à prendre le Cerf. Et la troisième est à moy par la supériorité que ma force me donne sur vous tous.*

E 7

DIS.

CE partage que fait le Lion aux Animaux ses inférieurs, de la Proye qu'ils ont prise ensemble, représente les injustes avantages que les Riches prennent sur les Pauvres. Il leur est ordinaire de s'attribuer des honneurs immoderés, de rehausser l'excellence de leur protection, de rendre leur conduite nécessaire à l'appuy des affligés, & de se servir de toutes ces raisons, pour tromper les pauvres, & pour les frustrer de ce que la nature ou l'équité leur donne. Contre cette Tyrannie, les pauvres n'ont point de remède, que la patience; parce que les assistances humaines venant à leur manquer la vertu seule & l'espérance d'une meilleure vie les doit consoler. Aussi à dire la vérité, ce n'est nullement dans cela que consiste cette félicité perdurable qu'il faut que les hommes recherchent. Tous y aspirent; mais peu y parviennent faute de la connoître: les uns la mettent aux biens du corps; tels que sont la beauté, la bonne mine & la force: les autres en la possession des honneurs & des voluptez, & ainsi du reste. Mais ils ne savent pas que la connoissance de Dieu est la source de toute félicité. Notre Sauveur nous l'apprend ainsi, quand il dit: „ Que c'est la Vie Eternelle de l'ame, que „ de connoître le vrai Dieu, & son Fils Jésus- „ Christ, qu'il a envoyé pour le salut du Monde. Tellement que pour estre heureux à jamais, il faut nous attacher à cette science salutaire, qui nous montre à renoncer aux vanitez de la terre, pour nous acquérir les biens du Ciel, où la puissance, les richesses, & les autres commoditez temporelles n'ont point de part.

P H R Y G I E N. 111
F A B L E V I I.



Du Loup, & de la Gruë.

LE Loup venoit de manger une Brebis, dont quelques os luy estoient demeurez dans le gosier, ce qui l'incommodoit fort. Il cherchoit de toutes parts, à se les faire tirer, & imploroit le secours des uns & des autres, mais pas un ne le vouloit assister; ils lui disoient: Que ton mal estoit une juste recompense de la gourmandise. A la fin il sceut si bien cajoler la Gruë, qu'à force de flatteries & de promesses, il luy persuada de luy fourrer son bec dans la gueule, & mesme son cou, pour arracher l'os qui y avoit resté. La Gruë l'ayant fait, & luy ayant ôté l'os, luy demanda quelque recompense mais le Loup se moquant d'elle: *Va t'en (luy dit-il) sorte que tu es, & te retire bien loin d'icy, ne te doit-il pas suffire que tu vis encore? Tu m'es assurément redevable de la vie, car il n'a tenu qu'à moy de t'arracher le cou.*

DIS.

DISCOURS MORAL.

Cette action du Loup est une description bien naturelle de l'ingratitude de la plupart des hommes. Peut-être pourroit on dire que cette Fable a donné lieu à la coutume que nous avons d'appeller *Grûés*, ceux qui donnent leur peine & leur tems, pour obliger de malhonnêtes gens, dont ils sont enfin la Dupe. Il est vray qu'ils n'en sont pas tous quittes, à si bon marché que la Grûe d'Esopé. Car souvent leurs services, sont la cause de leur perte par la trahison de ceux qu'ils ont obligé. Le perfide Ganes perdit les 12. Pairs avec lesquels il étoit lié par la Parenté ou par les bons offices qu'ils luy avoient rendus; Et l'histoire ancienne & moderne, fournit une infinité d'exemples de l'ingratitude, & même de la perfidie de plusieurs qui avoient contribué de tout leur pouvoir à la perte de leurs bien faiseurs: ces misérables peuvent être comparés au Lierre qui ruine la muraille qui le soutient. Il est certain qu'ils sont plus cruels que le Loup de cette Fable. Il pouvoit aisément tuer la Grûe, & il se contenta de la priver de la recompense qu'elle avoit esperé, & luy laissa la vie sauve. Ce qui donne lieu à la plaisanterie qu'il lui fait qu'elle est encore trop heureuse d'être échappée de sa gueule, & qu'elle l'en devoit remercier. Cette raillerie est une leçon dont tout homme sage doit faire son profit, il est toujours dangereux d'avoir quelque engagement avec un méchant homme, & on se doit estimer trop heureux si après les bons offices qu'on luy a rendus, on ne ressent pas les effets de sa méchanceté.

Au reste, nous nous pouvons persuader que toutes nos faits sont perdus, si ce n'est que nous
atten-

attendions la recompense d'en haut. Car outre que ce n'est pas le propre d'un genereux courage , de faire du bien dans l'esperance d'en être recompensé , ce seroit de plus une chose ridicule , d'esperer de l'estre bien à propos par de méchans hommes. Car celuy qui néglige ce qu'il doit à Dieu & à soy-mesme , comment s'acquittera t'il religieusement de ce qu'il doit à un homme ? Après avoir violé les loix qui obligent la creature au Createur , après avoir franchy toutes les regles de la Nature & de la Religion , est-il à croire que de tels Ingrats observent les loix d'une simple amitié , & encore vaine & fausse ; puis que selon le dire d'Aristote , il n'en est point de vraye , que celle dont la vertu est le fondement ? Ce n'est donc pas avec intention d'estre recompensé ; qu'il faut obliger les méchans , mais seulement à dessein de faire une bonne action , & de respecter en eux , le mesme Dieu qu'ils ont commun avec nous.

114 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E VIII.



Du Laboureur, & du Serpent.

UN Laboureur ayant trouvé dans la Neige une Couleuvre presque morte de froid, l'emporta chés luy, & la mit près du feu ; peu de tems après, la Couleuvre ayant repris sa force, par le moyen de la chaleur ; fit retentir toute la loge de son sifflement. Le Laboureur y accourut aussi-tost, & ajouta les coups aux paroles, en se plaignant du tort qu'elle luy faisoit. *Quoy ? maudit Serpent, dit-il, est-ce le remerciement que tu me fais ? Ingrat, tu me rends donc le mal pour le bien, & veux ôster la vie à celui qui te l'a donné ?*

DIS-

DISCOURS MORAL.

Le Serpent n'est pas toujours le Hieroglyphe de la Prudence, comme le suppose ce passage, où il est dit: *Soyez prudens comme des Serpens*. La même Ecriture nous apprend dès le commencement de la Genèse, qu'il représente quelquesfois l'Ennemy de Dieu; Et aujourd'huy nostre sage Esope, luy fait jouer un personnage aussi mauvais que le précédent, à sçavoir celui d'un Ingrat. Car en effet, qu'y a-t'il de plus execrable en ce qui regarde les Demons, que cette circonstance d'avoir esté méconnoissans des biens faits de la Divinité, qui les avoit créés si lumineux & si beaux? N'est-ce pas ce qui a rendu leur faute indigne de pardon? N'est-ce pas ce qui aggrava leur péché? Mais je ne m'apperçois pas que je laisse ma Fable en arriere, pour suivre des Mysteres trop hauts, & que je m'esleve inconsidérément hors de la bassesse du Mythologiste. Venons donc au sujet de nostre Auteur, & voyons ce stupide Villageois, qui emporte un Serpent transi de froid auprès de son foyer, pour le ranimer. Où vas-tu, pauvre Idiot, avec cet infidelle Animal? Ne crains-tu pas d'avoir mis la mort dans ton sein? Si tu as ouy dire que les Vipères estoient leur mere dès la naissance, es-tu si fou que d'esperer un meilleur traitement de cet Animal? Crois-tu qu'Esculape se soit encore déguisé en forme de Serpent, pour obliger ta famille? Tu verras bien-tost, imprudent, la méchanceté de celui que tu vas sauver. Il remplira toute ta cabane de trouble & de peril; il s'élancera contre toy-mesme; il fera peur à tes enfans, & tu seras à la fin contrainct de le tuer de cette même main dont tu luy as déjà conservé la vie.

Je

116 LES FABLES D'ESOPÉ

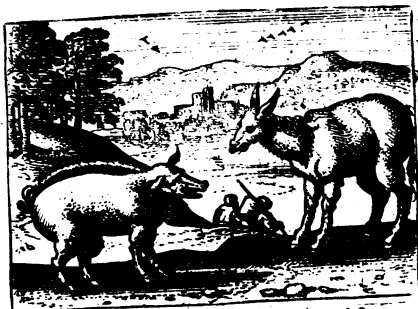
Jem'estudierois dans ce discours, à faire une ample invective contre cette engeance de Perfides, qui rendent ordinairement le mal pour le bien, si l'on ne sçavoit assez que toute la Nature declame sans cesse contre l'enormité de leur crime. Ils ont toujours eu pour ennemis les peuples bien policez, & les Perses entr'autres, qui en faisoient une justice exemplaire. A quoy principalement les obliger cette forte consideration; Que celui qui manque de reconnoissance envers son Bien-facteur, n'est pas capable d'en témoigner aucune à Dieu, à ses parens, ny à sa patrie. Aussi lisons nous à ce propos, qu'encore qu'Alexandre & Cesar se fussent rendus recommandables à tout le monde par leur clemence, si est-ce qu'ils ne pardonnoient jamais à ceux qu'on avoit manifestement convaincus d'ingratitude. Ce qui me fait horreur à dire vray, quand je me représente les accidens tragiques qu'elle a causés, depuis la creation du monde jusques à nos jours. Les Annales sont toutes pleines de semblables cruautés. Je voy des enfans qui s'opposent meschamment à leurs Peres, & qui desirent la mort de celui qui les a mis au monde, voire mesme qui les a comblez de bien faits; comme Andronic Empereur de Constantinople, & le Fils aîné de Bajazet. Je voy des Freres qui font inhumainement la Guerre à des Freres officieux, comme Caïn à l'innocent Abel; les enfans d'Isaac à Benjamin; & une infinité d'autres, dont l'Histoire mesme de nostre France n'est pas exempte. Je voy des serviteurs revoltez contre leurs Maistres, comme le Xerif, qui usurpa la Couronne de Maroc. Et de nos jours il s'en est executé, pour avoir conspiré contre des Princes, à qui, outre le devoir de la naissance, ils avoient toutes sortes d'obligations. Je laisse en arriere tous ces exemples pour
 alle-

alleguer seulement celuy qui est arrivé à la personne de nostre Auteur, & qui est escrit cy-devant dans l'Histoire de sa vie ; Lors qu'estant à Babylone à la Cour du Roy Lycerus, il adopta pour fils un jeune homme, qui luy sembla le plus aimable, & le mieux conditionné de toute la Ville, auquel il donna une entiere esperance de ses biens, & mit toute son affection en luy, comme s'il eust esté véritablement son enfant. Mais il arriva que celuy-cy, par une extreme ingratitude, fut cause de sa condamnation, & le réduisit à tel point, qu'il demeura long temps enfermé dans un sepulchre, à la maniere des morts, jusques à ce qu'on eust encore besoin de son sçavoir, & que par ce moyen il fût tiré vivant hors du tombeau.

Ne semble-t'il pas que cette huitième Fable fut un présage de sa disgrâce, s'il étoit vray qu'il l'eust écrite auparavant à la Cour du Roy des Lydiens ? Jugeons par cecy de la foiblesse de nostre Nature, puis qu'un homme tel qu'Esope, si excellent en esprit, & qui avoit si bien parlé de l'ingratitude, ne put s'empêcher d'estre trompé dans le choix qu'il fit de son fils adoptif, & que ce perfide, qui devoit être plein de reconnoissance, ne laissa pas de luy tendre un piege mortel, & de le traiter comme le pire de tous les ennemis. O vile & déplorable condition des hommes ! ô engeance pire la plupart du temps que les bestes brutes ! Car quand nous ne regorgerions pas d'ingratitude les uns envers les autres, nostre vie qu'est elle autre chose qu'une perpetuelle méconnoissance envers Dieu ?

118 LES FABLES D'ESOPÉ

F A B L E IX.



Du sanglier, & de l'Âne.

L'Âne pesant & tardif se moquoit un jour du Sanglier, qui grinçant les dents de courroux, luy dit, *Lasche animal, si tu valois la peine d'estre battu, je sçay que tu ne le merites que trop; mais ce me seroit une honte de te chastier. Moque toy donc tant que tu voudras, tu le peux faire impunément, car ta paresse & ta lâcheté te sauvent des coups, & te mettent en seureté.*

DISCOURS MORAL.

N'Attendons de ce Sanglier irrité que des paroles, au lieu de sang. Son ennemy est trop peu digne de luy, pour entreprendre de le combattre. Il luy a dit luy-mesme ce qu'il falloit, pour l'asseurer, & luy a témoigné son mépris par la modération de sa colere; en celà semblable aux grands courages, qui n'aspirent qu'aux vengeances mal-aisées, & ne

ne se resolvent pas librement à tirer raison d'une personne lâche & peu estimée. C'est ce qui fit que Turnus parlant à Drances luy, témoigna que ses calomnies lui estoient indifferentes, à cause du démerite d'une si lasche personne. C'est ce qui fit qu'un genereux Empereur, nouvellement parvenu à cette Dignité Souveraine, rencontrant son Ennemy dans la rue: luy dit, *Tu es, eschappé de mes mains*, donnant à entendre par ces paroles, que la disproportion de leurs qualitez, & les moyens faciles qu'il avoit de le perdre, luy en ostoient pour jamais la résolution. Tel estoit le mépris d'Achille contre Therfite, & des plus excellens personnages d'Athenes contre Hyperbolus. A cela se peut encore rapporter l'indifference d'Aristide, lors qu'un idiot de Villageois luy vint dire du mal de luy-mesme; Comme aussi la patience de Cesar, & de Philippe de Macedoine, quand leurs ennemis les attaquoient, par des livres diffamatoires, & des outrages publics.

Il me semble que ces grands personnages ne disoient pas autrement à leurs envieux, que dit en cette Fable le généreux Sanglier. Tu peux me railler à ton aise, ô foible Ennemy que tu es: car ta lascheté rend ta vie assurée auprès de moy, Il faut remarquer en cecy si ce glorieux mépris des foibles, qui nous oblige à souffrir patiemment leurs injures, vient de la seule raison, ou si l'instinct de la Nature mesme est capable de nous y porter. J'estime pour moy que les deux causes ensemble, & l'une sans l'autre, ou accompagnées, nous peuvent pousser à cette magnanimité, quoy que la raison, comme plus noble, & plus relevée que toutes les choses de cette vie, produise cet effet en nos ames avec plus de perfection. Afin donc de persuader cette

verité,

120 LES FABLES D'ESOPE

verité, je commenceray par la moins noble partie, & prouveray, si je puis, que la seule force de nostre sang, ou, pour m'expliquer en termes plus exprés, le seul instinct est capable de cette Action, au moins dans les temperamens vigoureux & delivrez de toute espece de crainte. Je me serviray pour cet effet des exemples, & de la preuve, qui est telle. La plupart des choses de la Nature, s'irritent par leurs contraires, & deployent toutes leurs forces, contre une résistance presque semblable à leur portée. Car si elle estoit excessive, au lieu d'un contract égal entre les deux Agents, ce seroit la prompte destruction de l'un des deux, comme en un brasier allumé, si l'on n'y verse qu'une petite goutte d'eau, cela n'est pas capable de renforcer la violence du feu, à cause de la petitesse du sujet qu'on oppose à son activité. D'ailleurs, si l'on y en jette une grande quantité, la flamme en sera bien-tost esteinte, au lieu de se réchauffer, n'estant pas capable de résister à vne si forte oppression, mais si l'on verse de l'eau en une quantité plus mediocre & presque aussi grande que l'embrasement, alors le feu semblera tirer des forces de soy-mesme, & s'aggraver contre son ennemy. Le mesme arrive ordinairement aux fievres, & aux intemperies des corps humains: car la fièvre estant proprement un combat de la chaleur naturelle contre l'estrangere, nous voyons que si cette dernière ne survient qu'avec peu de force & de malignité, nostre vigueur naturelle ne se produira pas tout à fait pour la repousser, & ne causera point dans nostre corps cette générale altération, que nous voulons signifier par ce mot de *fièvre*, qui se terminera par une *migraïne*, par quelque douleur particuliere, ou tout au plus par une petite *Ephemere*, qui ne durera pas plus

plus d'un jour , mais si la chaleur allumée dans la personne par l'intemperie , rencontre une quantité de mauvaises humeurs , dont elle prenne la nourriture , & à l'ayde desquelles elle s'augmente , & se multiplie ; alors toute la chaleur naturelle qui est en nous , sera contrainte de s'émouvoir , pour repousser cet ennemy , venant comme au fort d'une Bataille ; Et c'est d'où procede cette agitation generale de toutes les parties , qui produit une lassitude continuelle , & un fracas universel. Si donc cette expérience est visible , & au temperament de nos personnes , & en la nature du feu , n'aurons-nous pas raison de dire aussi , qu'il en arrive de mesme en la vengeance des Animaux ; sçavoir , que le sang leur bouillant autour du cœur , par le moyen de la colere , ne s'aigrit pas si aisement pour une petite resistance , que pour une grande , ny ne déploye pas toutes les forces naturelles contre un petit objet ; voire mesme le laisse aller bien souvent sans le toucher , parce qu'une si chetive presence n'est pas assez forte sur sa fantaisie , pour l'émouvoir à courroux : j'adjousteray à celà , comme je l'ay promis , les exemples des Bestes brutes , qui sçavent pardonner à leurs ennemis inferieurs , & principalement le Lion : car comme dit le Poëte ,

*C'est assez de victoire au Lion genereux ,
De terrasser les Corps , & de triompher d'eux.*

Le mesme effet de Noblesse se trouve en l'Ours qui ne met jamais la dent sur un corps mort , à cause , comme je croy , qu'il est incapable de resistance.

Aussi à dire vray , gagner l'avantage sur son Ennemy , c'est chose humaine , mais n'user point de vengeance , quand on le peut , c'est chose divine , ce qui fait dire à un Ancien , nous n'estimons pas tant les Dieux immortels pour la punition
F qu'ins

qu'ils font , que pour leur milericorde,

Pardonner aux soumis , dompter les Orgueilleux ,

C'est le devoir des Grands , & le propre des Dieux.

Ainsi en usoit du temps de nos Peres , le grand Roy François , lors qu'ayant soumis les Rebelles de la Rochelle : Je sçay , dit-il , que je n'aurois pas moins de raison de me vanger d'eux , si je voulois , qu'en eut l'Empereur Charles V. de punir , comme il fit , ceux de Gand , mais ils sont mes sujets , & j'aime mieux les conserver que les perdre.

Il est temps maintenant de faire voir comment cette action procède de la raison , quoi qu'il me semble superflu de le prouver , veu la prodigieuse quantité d'exemples que nous voyons tous les jours de gens estimables & bien nez , qui donnent la vie à un ennemy abbatu , ou qui ne le considerent pas , s'il est foible. Celà se fait donc à mon advis , par l'amour naturel que nous portons à la gloire , qui nous empesche de nous arrester à des actions faciles & ravalées. parce que la vraye nature de la gloire consiste en la difficulté. Tellement que n'y ayant rien de si aisé que de surmonter un ennemy beaucoup inferieur à nos forces , nous venons à interer que celà n'est pas honorable aussi , & par consequent nous renonçons à la vengeance , puitque les combats des gens raisonnables ne sont entrepris ordinairement que pour la louange. Mais c'est assez parlé des causes de cette vertu : il faut finir , après avoir exhorté tous les hommes vindicatifs , à ne se laisser jamais emporter à leur passion contre les foibles , & à ne s'arrester point à leurs injures , non plus que l'aboyement des chiens n'empesche pas les chevaux de suivre leur chemin.

F A B L E X.



Du Rat de Ville, & de celui de Village.

UN jour que le Rat de Ville s'estoit allé promener aux champs , le Rat de Village l'ayant rencontré par hazard , s'avisa de le convier à un festin , qui fut incontinent appresté ; puis ils se mirent à souper ensemble. Le Rat de Village estala pour lors , tout ce qu'il avoit amassé pour son Hyver , & vuida ses provisions , afin de bien traiter un si bon Hosté. Mais quelque bonne chere que fît le Rat de Ville , il se plaignoit de la pauvreté des Villages , loüant au contraire l'abondance des Villes. Pour faire éprouver à son compagnon , l'abondance des villes dont , il s'estoit vanté , il le ramena quant & soy droit à la Ville , où il luy fit un magnifique régal de tout ce qu'il y avoit de meilleur. Mais comme ils estoient à faire grand chere , ils

124 LES FABLES D'ESOPÉ

ouïrent le bruit d'une clef, qui ouvroit une serrure. Alors dans le tremblement qui les faisoit, ce fut à qui s'enfuyroit plutôt, & à qui se cacheroit le premier, le Rat de Village eut bien de la peine à trouver de la sûreté dans un lieu dont il ne sçavoit aucunement les adresses, joint qu'il n'estoit pas accoustumé à de semblables alarmes. Un peu après, le Valet qui les avoit ainsi effrayez, s'estant retiré, le Rat de Ville se remit à manger, & appella son compagnon, qui revint à la fin tout épouvanté, ne le pouvant bien remettre de sa frayeur. Comme il se revit avec son Hôte, il luy demanda s'il estoit souvent en de semblables dangers ? A quoy le Rat de Ville ayant fait réponse, qu'il y estoit tous les jours, sans que neantmoins il s'en mit beaucoup en peine : *Tous les jours*, répondit l'autre, *si cela est, mon amy, ô que ton banquet a bien plus d'amertume que de douceur ! Fay donc si bonne chère que tu voudras ; pour moy, j'ayme mieux estre pauvre avec sûreté, que de vivre dans l'abondance avec cette inquietude.*

DISCOURS MORAL.

IL est tout évident que le banquet des deux Rats, ne signifie autre chose, que le parfait avantage qu'a une tranquille pauvreté sur une richesse mal assésurée, telle qu'ordinairement elle se rencontre dans les Cours des Grands ; & dans les affaires publiques : car outre l'importunité des uns & des autres, outre la peine d'acquiescer, & le soucy de conserver, outre la satisfaction générale qu'on doit à tous, il y a sans doute extrêmement à craindre

dre de la colere du Prince , & de la haine des particuliers. Il n'en est pas ainsi de la vie champêtre: elle est toute pleine d'une innocente seureté , toute agreable & toute récréative. C'est là où depuis le soir jusques au matin, on respire l'air en la pureté de son estre. C'est là que l'on contemple à loisir les merveilles de Dieu , & c'est là mesme où l'on est délivré des contraintes qui gesnent les Courtisans. La Santé au reste , y est parfaitement conservée, loin des dissolutions des Cabarets, des fureurs de l'Amour, & des contagieuses maladies des mauvais lieux. S'il faut ceder quelque chose au pouvoir de ce doux Tyran , & luy déferer quelqu'un des hommages que toute la Nature luy rend , sans doute la Campagne est le lieu où il exerce son Empire avec plus de grace & de douceur. On y vit à la maniere du Siecle d'or: l'Interest n'y a pas semé la Corruption dans les volontez. On ne s'y ayme que pour se plaire. On se divertit à la Chasse , où parmy l'exercice du Corps , l'Esprit ne reçoit pas une petite satisfaction. Tantost la Pesche est le divertissement du Solitaire: quelquesfois il s'égaye à voir couler un ruisseau ou charmer sa melancolie au son de quelque instrument; Il est le Roy de son Village , sans que personne l'envie , parce qu'il n'est pas orgueilleux , & qu'il n'a point d'autre estude , que de faire du bien à ses voisins. Toute l'estenduë du Ciel est à luy , toute la Campagne est sienne: il allonge sa vie en dormant peu: il la fortifie en reposant avec tranquillité. Nul fascheux demandeur ne vient à sa porte: Nul Creancier ne l'importune: Les plus grands personnages de l'Antiquité luy tiennent compagnie dans les livres; Et quelque part qu'il se tourne, il y trouve de quoy se divertir après le petit travail de son estude; Bref, il ne fait rien à regret, & avec contrainte.

126 LES FABLES D'ESOPÉ

Si l'on m'objecte que ses delices sont moins précieuses, moins cheres, & plus mal assaisonnées, je l'advoüeray; mais aussi sont elles plus seures & plus naturelles. Les querelles ny les divisions n'y déchirent pas la maison du Solitaire. Les assassins, ny les imprecations ne luy battent point incessamment l'oreille. Les perfidies ne le tiennent pas en haleine; Et dans le comble de cette félicité, il peut à bon droit s'écrier avec Horace;

*Heureux qui d'un Soc laboureur,
Loin de la civile fureur,
Avec ses Bœufs cultive
La paternelle rive.*

Et avec Virgile,

O trop heureux paysans, s'ils connoissent leur bien?

Une si douce vie plaisoit tant aux plus grands personnages de l'Antiquité, que Cicéron advoüe, n'avoir jamais tant pris de plaisir aux honneurs, qu'on luy déferoit dans Rome, qu'en sa métairie Tusculane. Cincinnatus fut tiré du Soc à la Dictature, & retourna de la Dictature au Soc. Curius & Fabricius préférèrent les delices de manger leurs Raves, à la gloire des Batailles qu'ils avoient gagnées. Virgile n'a célébré dans toutes ses Eclogues, que les plaisirs de la vie pastorale; Et dans les Georgiques, il a pris le soin d'instruire les hommes au Labourage. Horace & Martial loüent à tout propos certaines maisons de plaisance de leurs amis, mesme les leurs propres. En un mot, quelque part que je tourne les yeux, je voy les plus excellens personnages de l'Antiquité, qui se sont divertis aux delices de la vie champêtre. Mais les modernes mesmes n'ont pas méprisé cette passion honneste; témoin Petrarque, qui loüe en divers lieux sa Retraite agreable. Témoin Ronsard, Pybrac, Cardan en son

son livre de la Consolation, & une infinité d'autres, pour ne pas nommer ceux qui sont encore vivans, & ravis des mesmes douceurs de la Solitude. Elles charmerent de telle sorte, dit Pline, le sage Aglaus Psophidius, que par elles mesmes, il donna sujet à l'Oracle de l'estimer heureux, pour n'estre jamais sorty hors de l'enclos de sa maison. Ce que le Poëte Claudian dit aussi estre advenu à un certain Cil-lard de son temps, qui n'estant qu'à un quart de lieüe de la ville de Veronne, n'eut jamais la curiosité de la voir,

Quis'estonnera done si Esope donne de l'avantage au Rat villageois, & luy fait porter impatiemment le temps qu'il demeure dans cette Cave, où le Rat de ville luy avoit appresté à manger? Cela montre bien que toute sorte d'incertitude estant ennuyeuse, il n'y a point de plaisir qu'elle ne corrompe, parce qu'elle est mere de la Défiance. Car de flotter incessamment dans le doute, d'avoir de la peine pour son Maistre, pour ses Ennemis, & pour ses Amis; de ne voir point d'heure ny d'occasion où le Danger ne se mesle; d'estre sujet à rendre un severe compte de son Administration, de veiller sans recompense pour les affaires publiques, & de s'incommoder pour les querelles des particuliers. Ces miseres où vivent les Gens de la Cour, ne sont elles pas capables d'ennuyer les plus resolus d'entr'eux, & de leur donner du tourment? Et toutes-fois, ô merveille! la plupart des Gentils-hommes sont tellement enchantez de cette façon de vivre, que la seule pensée de la quitter leur est insupportable. Rien ne flatte tant leur imagination, que de se figurer qu'ils y seront éternellement, & que leur sujettion ne se tournera jamais en liberté. Avec cela neantmoins ils ne laissent pas d'en connoistre les

228. LES FABLES D'ESOPÉ

infortunes , autrement leur ignorance pourroit passer pour félicité. Ils les connoissent donc , & les cherissent aussi : ils se repentent à tout moment d'avoir choisi cette condition , puis ils s'en dédisent. La félicité des hommes champêtres leur rousse quelquefois l'esprit , s'il arrive qu'ils aillent à la chasse avec eux : Mais de briser pour cela leurs chaînes , & de se jeter à leur imitation dans le train d'une vie plus tranquille , c'est à quoy ils ne se peuvent résoudre ; il faut que la Vieillesse ou la Pauvreté leur fasse quitter le Péché , & Dieu sçait avec quelle violence ; si ce n'est encore qu'une fin tragique les y surprenne , dont ils ne sont pas moins menacez , que le Rat Bourgeois de nostre Fable.

F A B L E XI.



De l'Aigle, & de la Corneille.

L'Aigle ne pouvant , arracher ny par industrie, ny par force un poisson hors d'une coquille qu'elle avoit trouvée, la Corneille vint là-dessus ; qui lui conseilla de voler bien haut , & de
laisser.

laisser tomber la coquille sur des pierres , disant , que c'estoit le vray moyen de la rompre , Cependant elle demeura en bas pour en attendre l'issue , qui fut telle , que l'Aigle ayant laissé tomber sa proye , la coquille se rompit : ce que voyant la Corneille , elle en déroba le poisson , & ainsi la moquerie & la perte en demurerent à l'Aigle ,

DISCOURS MORAL.

LE noble & courageux Oyseau de Jupiter , instruit aujourd'huy par son exemple les hommes , qui se gouvernent par le conseil des trompeurs , avec trop de franchise & de simplicité , car ayant suivy celuy de la Corneille , il se trouva n'avoir esté que le Cuisinier de cet animal , & luy avoir appresté en mesme temps , & à manger & à rire. Combien voyons nous de pareilles aventures arriver tous les jours dans le monde ! Combien d'ames , que leur probité rend trop crédules , se laissent elles piper aux persuasions d'autrui , & n'employent leur peine ou leur pouvoir , qu'à l'avantage de leurs faux amis ! Ceux cy trament des menées artificieuses avec un but intéressé ; & sur le point que leurs pratiques s'en vont éclore , ils se tiennent en sentinelle pour en voir l'Issue , & rencontrent à la fin leur accommodement dans les fatigues des autres hommes , avec lesquels ils ont fait une amitié de dessein , & qui n'est ny noble ny vertueuse : car comment pourroit estre pure & naturelle , l'inclination qui a le gain & l'avantage pour objets ? Si l'amitié consiste en la parfaite union de deux ames , comment peuvent-elles se joindre ensemble , s'il y a quelque chose de terrestre d'un costé ? N'est ce pas un assemblage entierement disproportionné , & par consequent impossible , que celuy de l'ame avec la matiere , du

230 LES FABLES D'ESOPÉ

profit avec la bienfaisance, & de l'intérêt avec la vertu? D'ailleurs, comment pourra travailler l'homme intéressé, pour le contentement de celui qu'il aime, si sa réflexion va premièrement à luy seul? N'est-ce pas détruire les fondemens de l'amitié, qui sont d'estre tousiours officieux, & tousiours bien-faisant, voire-mesme de vivre en la personne que l'on chérit.

Que celà fuisse pour la preuve de cette vérité, à sçavoir que les bons amis ne sont pas compatibles avec les desseins mercenaires, & que d'en admettre de cette sorte en la fréquentation, c'est courir la fortune de l'Aigle, qui ne gagna que de la honte dans le conseil de la Corneille. Il est vray que c'est une honte bien supportable à une ame généreuse, à cause qu'elle témoigne la candeur & la sincérité dont elle est pleine. Ce fut pour celà qu'un ancien Roy, à qui l'on vint rapporter qu'il avoit esté trompé d'une grande somme de deniers par un Cretois, voulant montrer à ce perfide, que ce mal luy estoit advenu par une lascheté naturelle: *Il a fait le Cretois*, dit-il, *& j'ay fait le Roy*. Aussi nostre Phrygien n'attribuë cette déception qu'au plus noble des Oyseaux, & nous donne à entendre par là, que c'est le vice d'une belle ame, que la facilité. A quoy toutesfois il essaye d'apporter du remede par cette invention, & nous enseigne de ne faire amitié qu'avec nos semblables. Mais il veut sur tout que nous apprenions à discerner, s'il n'y a point de fourberie cachée dans les conseils qu'ils nous donnent; il veut, dis-je, que nous estudions avec soin, pour voir s'ils ne sont point de ces Oyseaux passagers, qui nous viennent voir en Esté, quand toutes choses nous rient, & nous abandonnent en Hyver, pour se garantir sous un autre Climat, de la violence des Aquil-

Aquilons & de la froidure. Disons encore que ces mercenaires imitent le Chien, qui ne chérit l'os, que parce qu'il y trouve de quoy ronger, & qu'il le quitte là, lors qu'il en a tiré toute la substance. Ainsi l'on peut dire d'eux, qu'à l'exemple du cruel Tyrان de Sicile, ils usent de leurs amis, comme de la vaisselle de table. Car ils vident les plats quand ils sont pleins, & les rejettent, sans en tenir compte, quand ils sont vuides. D'où il faut conclure, qu'avant que de s'asseurer sur l'amitié de quelqu'un, il est nécessaire de l'avoir auparavant bien éprouvé, par une longue & véritable connoissance.

F A B L E XII.



De l'Aigle, & du Renard.

L'Aigle & le Renard ayant fait amitié ensemble, conclurent de demeurer l'un auprès de l'autre s'imaginans qu'ils en vivroient en meilleure intelligence, & que leur commune affection s'affermiroit par leur conversation mutuelle. L'Aigle bâtit donc son nid sur un

132 LES FABLES D'ESOPÉ

haut Arbre , auprès duquel le Renard fit sa terriere , & mit ses petits dedans. Mais un jour , il arriva qu'estant sorty pour leur chercher quelque proie , l'Aigle qui en avoit besoin aussi bien que luy , vola droit au lieu où estoient les petits Renards , qu'elle ravit promptement , & en fit curée à ses poulains. Le Renard ne fut pas plutôt de retour , qu'il reconnut le cruel carnage qui s'estoit fait en son absence , & en fut extrêmement fâché. Mais comme Quadrupede , & n'ayant point d'ailes , afin de poursuivre son ennemy , il jugeoit impossible de s'en vanger ; s'aydant du commun remede , qui reste seul aux misérables , & à ceux qui ne peuvent faire ce qu'ils voudroient bien ; il se mit à maudire l'Aigle , & souhaitta que toutes sortes de maux luy advinssent , tant la hayne a de pouvoir après une amitié violée. Comme en effet , il ne tarda gueres à estre vengé : car sur le point qu'en ce mesme temps on faisoit un Sacrifice de Chevres à la campagne , l'Aigle en ayant ravy un morceau , où estoient attachez quelques charbons encore flamboyans il porta le tout en son nid : Et d'autant qu'il estoit fait de foin , & de semblable matiere seiche & legere , joint qu'il faisoit fort grand vent , le feu ne tarda gueres à s'y mettre , & le consuma. Alors les poulains de l'Aigle , qui ne pouvoient encore voler , sentans l'ardeur de la flamme , se laisserent tomber à terre , où ils ne furent pas long-temps : car le Renard , qui estoit en bas , se jetta sur eux incontinent , & les engloutit en la presence de leur mere.

Cette douzième Fable fait représenter à l'Aigle un personnage bien différent du précédent, par une preuve évidente qu'elle donne de perfidie & de cruauté. Nous l'avons veüe il n'y a pas long temps jouïr le rôle d'un Prince généreux, mais trop confiant, qui se laisse décevoir aux conseils d'autrui; & nous la voyons maintenant tromper le Renard; avec qui elle avoit juré une étroite Amitié. D'où vient donc que le plus généreux de tous les Oyseaux, se pervertit si soudainement? Est-ce que nostre Phrygien a voulu donner à entendre par cette Fable, la grande foiblesse des Hommes, qui ne sont jamais si bien confirmés en l'habitude d'une vertu qu'ils ne courent fortune de tomber le lendemain dans le vice contraire, & de deshonor en un moment toute la gloire qu'ils s'estoient acquise? Ou si c'est qu'en sa naissance, l'Aigle fut un Animal généreux & noble, de qui la vertu s'abbaissardit insensiblement en une Cour, depuis que ce Roy des Oyseaux vint à estre le Favori de Jupiter, qu'il fut employé à porter ses armes, & qu'il se mêla de l'infame ministère de ses amours? Ou bien, est-ce qu'Esopé a voulu montrer qu'on n'est point obligé de garder sa parole aux Méchans en quelque temps qu'on la leur ait donnée, & qu'à cette occasion l'Aigle ne fit point difficulté de trahir le Renard, en luy ravissant ses petits, pour en repaistre les siens propres?

Mais si c'estoit là son intention, je ne serois pas d'accord avec luy; car j'estime tout au contraire, que s'il faut manquer de parole à l'un des deux sçavoir à l'Homme de bien, ou au méchant; il est presque plus à propos que ce soit au premier, parce qu'il tire de si grandes satisfactions de sa propre ver-

tu,

234 LES FABLES D'ESOPÉ

tu, qu'il luy est aisé de prendre patience en toute sorte d'accidens, voire mesme de trouver des délices en sa mauvaise fortune. D'ailleurs l'homme de bien estant d'ordinaire beaucoup plus traittable que le méchant, il est à croire qu'il prendra nos excuses en meilleure part, & se laissera peu à peu gagner aux raisons que nous aurons eües de luy manquer de parole, & si nous sommes dans une faute sans deffense il retiendra sa colere avec plus de moderation que le vicieux, & se contentera tout au plus de nous priver de son amitié. Il n'en est pas ainsi des courages felons & malicieux. Comme ils ne sont pas d'humeur à rien endurer, ils fulminent d'abord contre ceux qui leur ont fait la moindre fourberie; & quand mesme la tromperie seroit capable d'excuse, c'est à quoy ils ne se contraindroient point; mais ils se laissent emporter aux plaintes, & aux paroles outrageuses: ils reclament la foy qu'on leur a promise: ils prennent à témoins les Dieux & les hommes: ils nomment l'imprudence, malice: & scandalisent les vertueux, sous le nom d'hypocrites.

De cecy l'on peut conclure aisement, qu'il est moins dangereux de manquer de parole aux bons qu'aux méchans, encore qu'à la vérité ce soit une chose indigne d'un homme bien né, de tomber en cet inconvenient envers qui que ce soit, si ce n'est d'avanture qu'il y ait un avantage si grand en celà, qu'il soit hors de toute proportion; encore est-il nécessaire, à mon opinion, qu'il se rapporte à la gloire de Dieu, ou à l'utilité publique. Car s'il n'y va que de nostre intérêt propre, il n'y a point de pareille lâcheté à celle de tromper & fausser sa foy. La Fable nous l'apprend icy, quand elle dit que pour l'avoir violée à Mercure, Battus fut changé en pierre; & l'Histoire nous le confirme encore

mieux.

mieux, par l'exemple de Saladin, qui tout Infidele qu'il estoit, ayant fait à Damiette Saint Louis Roy de France Prisonnier de guerre le relâcha sur sa foy dont il receut pour ostage la sainte Hostie.

Je pourrois alleguer icy l'exemple d'Attilius, qui courut à une mort certaine, pour s'aquitter de la promesse qu'il avoit faite à ses ennemis, quoi que les Sacrificateurs, & les Magistrats de Rome l'en dispensassent avec trop de raison. Mais je reviens à la Fable, qui m'apprend que l'Aigle ne fut point excusable, pour avoir usé de tromperie envers un Animal infidele, quand mesme il l'eust esté mille fois davantage, car si elle rejette sa faute sur une extreme necessité, prenant pour pretexte de son action la charité paternelle, elle ne trouvera pas plus d'excuse avec nous, puisqu'elle devoit non seulement laisser perir ses petits; mais encore mourir elle-mesme de faim, plustost que de jouer un si lasche tour à son Amy. Aussi voyons nous que la vengeance suit de près son peché, & que les cris du Renard émeuvent la colere des Dieux. Car ils permettent que son nid propre soit embrasé, & que ses petits, pour se sauver de la flamme, tombent dans la gueule de leur Enuemy. Cela nous apprend que les méchans qui faussent une amitié, reçoivent enfin la punition qui leur est deuë, voire mesme qu'ils tombent à la mercy de ceux qu'ils ont outragé. Il est arrivé de tout temps une infinité d'exemples de cette nature, dont je ne rapporteray que celui de Saül envers David, en la puissance duquel il se trouva si bien reduit dans un Antre, qu'il seroit sans doute mort de sa main, si le vertueux jeune homme n'eust modéré son ressentiment.

FA

F A B L E XIII.

*Du Corbeau, & du Renard.*

LE Corbeau ayant trouvé quelque proie s'en réjouïssoit, & faisoit un merveilleux bruit sur un Arbre ; lors que le Renard, qui luy vid faire toutes ces mines, estant accouru à luy, luy dit. *Bien te soit, Monsieur le Corbeau : J'ay souvent ouï dire d'estranges choses de toy, mais à ce que je vois maintenant, elles sont bien fausses. Voilà pourquoy, comme j'ay passé par icy, t'ayant vu fortuitement perché sur cet Arbre, je me suis advisé de m'en approcher, pour rejeter cette calomnie. Car quelle apparence y a-t'il de souffrir qu'on dise de toy, que tu es plus noir que de la poix ; puis que mes yeux me font voir que tu surpasses la Neige en blancheur ? Certes, à présent en faut croire mon jugement, je trouve*
que

*que tu as de l'avantage par dessus les Cygnes ,
& que tu es plus beau que du lierre blanc. Sa
ta voix estoit aussi excellente que tes plumes sont
belles , je ne croirois pas mentir , si je t'appel-
lois le Roy des Oyseaux.* Ces termes de flat-
terie allécherent si bien le Corbeau , qu'il
luy prit envie de chanter ; mais comme il
s'apprestoit pour celà , il laissa tomber un
fromage qu'il avoit au bec , & le Renard
s'en saisit incontinent. Il s'éclata de rire pour
lors , tandis que de son costé le miserable
Corbeau demeura confus , & eut grande
honte de sa perte , & de son mal-heur.

DISCOURS MORAL.

L'Impertinente vanité du Corbeau sert d'exem-
ple à une infinité de gens , qui se laissent mise-
rablement piper aux Flatteurs , en adherant sans
raison aux vaines louanges qu'ils leur donnent.
Comme en effet , pour tromper adroitement ceux
qui sont enclins à se laisser cajoler , les faux Amis
n'ont point d'amorce plus propre que celle de la
flatterie , qui est le poison de l'amitié. Ces mal-
heureux que ce charme enforcele , à force d'estre
enivrez par les complaisances de leurs enchanteurs ,
prennent une opinion si excessive de leur propre
mérite , qu'il leur est fort mal-aisé de se reconnoi-
stre. C'est pour celà que Plutarque a beaucoup de
raison de les appeller pires que des ennemis. En
effet , ceux-cy ne tendent des pieges qu'à nostre
fortune , ou à nostre vie , & n'essayent à ruiner
que le corps ; au lieu que le flatteur détruit entiere-
ment les vertus de l'ame , & ne craint rien tant au
monde , que de voir le Prince à qui il s'adresse , ver-
tueux ,

138 LES FABLES D'ESOPÉ

tueux, & bien conditionné. Car il se figure assez que la première action qu'il feroit en ce cas là, seroit de le chasser d'auprès de luy, & d'appeler à sa place un homme sincère & véritable. Le premier précepte de la Sagesse estant de se bien connoître, le Prince qui s'appliquera une fois à cette étude, quel estonnement recevra-t'il en voyant la différence qu'il y a de ce qu'il est, à ce qu'on luy a dit qu'il estoit? Avec quelle satisfaction pourra-t'il confronter la vérité de son estre, à la peinture du flatteur? Quelle disproportion trouvera-t'il du miroir fidele au miroir artificiel? Car ces gens là ne se contentent pas, en clabaudant aux oreilles de leur Maître, de faire passer un vice sous le nom de la vertu qu'il luy est proche, comme d'appeler la Prodigalité, une action liberale; la Complaisance, Timidité; la Valeur, Précipitation, & ainsi de toutes les autres Vertus. Leur effronterie passe bien au delà de ces limites. Ils vont du contraire au contraire, & donnent impunément le titre de Bonté à ce qui est une pure Malice; Semblables en cela au Renard de cette Fable, qui ose bien dire au Corbeau qu'il est blanc, & démentir en luy l'expérience de tout le monde.

Mais je m'estonne pas tant des extravagantes flatteries de telles gens, comme de la stupidité de celui qui les reçoit. Car quelle apparence y a-t'il de se rapporter à un tiers de ce que l'on est, & d'apprendre ses veritez de la personne d'autrui? Les Grands ne peuvent ils pas juger en leur ame, que ceux qui s'approchent d'eux, ne le font pas sans raison, & que c'est ordinairement, ou pour l'amour d'eux-mêmes, ou pour le zele qu'ils ont du bien public, & de la Vertu? Quant à ce dernier point, il y a si peu d'hommes qui soient touchez
d'une

d'une si juste & honeste consideration, qu'à peine s'en trouve: a t'il un seul parmy des milliers. L'Experience fait voir aux Grands, qu'ils se trompent fort de croire qu'ils soient purement & veritablement aymez. Car si la disproportion des qualitez empêche leur affection de descendre à nous, crainte de se rabaisser par l'égalité nécessaire entre les amis, dans les inclinations des petites gens, n'y a t'il pas la même difficulté de s'élever jusques à eux, & de parvenir à ce point de justesse, qui leur est à eux-mêmes si mal-aisé. D'ailleurs, je trouve assez d'autres raisons, pour prouver qu'il est plus en la puissance d'un Prince de bien aimer un particulier, qu'en celle d'un particulier d'aimer bien un Prince. Car à nostre égard, il se peut faire que nous soyons ébloüis de sa Majesté, ou saisis de la crainte de ses jugemens, qui sont deux conditions capables d'empêcher l'amitié d'homme à homme, & qui ne sont compatibles qu'avec l'amitié de l'homme à Dieu; au lieu que le Prince nous peut regarder, sans estre frappé de peur, ny d'ébloüissement. Il faut ajoûter à cela, qu'il est presque impossible qu'une Amitié se conserve toute pure dans les occasions qu'il y a de la corrompre & de l'intéresser. Nous pouvons esperer tant de choses des Grands & ils sont capables de nous accommoder en tant de façons, qu'il est mal-aisé de n'estre pas mercenaire auprès d'eux, quand même nous y serions venus avec une intention libre de tout intérêt: car l'esprit de l'homme se porte bien aisément de l'honeste & du delectable à l'utile, principalement si le profit qu'il pretend, est comparable avec la probité. C'est ce qui a fait dire à Platon & à Aristote, que le Gain est une chose bonne, & louable de soy, en cas que les Loix le permettent.

Par

240 LES FABLES D'ESOPÉ

Par conséquent il falloit bien qu'ils jugeassent très-lícite celuy que l'on fait à la Cour des Princes, veu- que l'un des deux devint riche auprès d'Alexandre, & l'autre auprès de Denys. De toutes ces choses il est aisé de conclure, que les Princes ne sont que fort rarement aymez pour l'amour d'eux mesmes, non plus que pour la considération de la vertu. Il s'ensuit donc, que la plupart des Courtisans sont intéressés, & qu'ils aiment leur Maître pour le seul avantage qu'ils en esperent. Si celà est, comment se peuvent-ils fier au rapport de personnes mercenaires, qui n'aspirent véritablement qu'à bastir leur fortune aux dépens mesmes de leur Seigneur; Ne seroit il pas plus à propos, qu'ils fissent une diligente recherche de leurs défauts parmy les escrits des Philosophes, que de s'arrêter aux complaisances des flatteurs? Les Livres sont des Amis qui ne trompent point: on y peut voir l'image de la Verité, que les hommes vivans ne nous transmettent qu'à travers des rideaux: c'est là qu'il est raisonnable de s'exprimer, au lieu de faire comme le Corbeau, qui se persuade non seulement d'estre blanc; mais encore de bien chanter, & laisse tomber la proye en la gueule de son flatteur.



E. A.

PHRYGIEN. 141
F A B L E XIV.



Du Lyon affoibly de vieillesse.

LE Lyon, qui par un excez de cruauté s'estoit fait plusieurs Ennemis en ses jeunes années, en porta la peine en sa vieillesse. Car durant cet âge debile, les autres Bestes luy sceurent fort bien rendre la pareille. Le Sanglier l'assailit donc de sa dent, & le Taureau de ses cornes. L'Asne mesme fit le vaillant contre luy; & pour effacer son vieux nom de faineant & de lache, il se mit à l'attaquer à coups de pieds & de langue. Cependant le pauvre Lyon bien affligé, disoit en gemissant, *Helas, ceux que j'ay autres fois desobligez, me font maintenant du mal, & je trouve qu'ils ont raison. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que les autres à qui j'ay fait du plaisir, au lieu de me rendre le semblable, me haïssent sans en avoir de sujet. J'ay donc esté bien sôt d'avoir fait tant d'Ennemis, & l'ay encore esté davantage de m'estre fié à de faux Amis.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

CE Lyon que nous voyons estendu à l'entrée de sa Caverne, est un Tableau de la fin des méchans hommes. Car comme cet Animal ayant devoré une estrange-quantité de Bestes, se trouve accablé de vieillesse & de pauvreté, sans avoir la force de se lever pour s'en aller à la chasse; Ainsi voyons nous bien souvent que ceux qui ont appauvry les autres, & qui se sont nourris du sang du peuple, ne laissent pas de se trouver au dernier période de leur vie, dépourvus de toutes commoditez, languissans de faim, & réduits à la mercy de leurs Ennemis. Mais il y a bien plus en la Fable qui nous est proposée, car tous les Animaux que le Lyon avoit offensez l'affaillent & prennent une cruelle vengeance de ses affronts. Il n'est abandonné que de ceux qu'il a servis durant sa vie. Les autres ne manquent pas d'estre auprès de luy, pour tirer raison des violences de sa jeunesse. L'un luy redemande son pere qu'il a égorgé, l'autre sa mere, & ceux qu'il a le plus chers dans le monde. Cependant ses premiers Amis qui le voient affligé ne viennent aucunement à son secours: Au contraire ils se tiennent bien loin de luy, & ne daignent pas écouter ses plaintes; En quoy il éprouve veritable le dire du gentil Poëte.

L'on ne se souvient que du Mal,

L'ingratitude regne au Monde;

L'Injure se grave en Metal,

Et le Bien-fait s'écrit sur l'Onde.

Au lieu que s'il eust mené une vie moins tyrannique envers les inférieurs, il ne recevrait pas maintenant le déplaisir de les voir bandez contre luy; Et quoy que peut-être ses Amis ne luy fussent pas plus cha-

charitables durant sa vie, il auroit du moins en mourant la satisfaction de sa Probité, qui est la plus douce consolation que nous ayons, devant & après nostre mort. Car tous les hommes qui ont fait estat de nous, pendant la vigueur de nostre âge, & l'utilité de nos services, nous quittent là froidement quand nous sommes vieux, parce que nous ne pouvons plus rien contribuer à leur bonne fortune. Ce n'est donc pas merveille, s'ils nous abandonnent; Mais c'est bien une chose execrable, & toutesfois tres-commune que nos Amis nous tournent le dos sur le déclin, & dans les disgraces qui nous viennent de nostre mauvais Destin. Alors nous reconnoissons, mais trop tard, que ceux que nous avons creu par le passé nous estre veritablement affectionnez n'ont eu pour nous qu'une amitié fausse & déguisée. Je passe bien plus avant, & dis qu'ils n'en ont point eu du tout, puisqu'en nos vieux jours & en nostre extreme nécessité, pas un d'eux ne s'est offert à nous secourir. Cette verité justifie celle-cy de Namertes, Ambassadeur des Lacédémoniens, à qui un Courtisan ayant voulu persuader un jour qu'il avoit beaucoup d'Amis; *Je n'en croy rien*, luy respondit-il, *& j'attends toujours que l'adversité me l'apprenne*. Aussi n'y a-t'il qu'elle qui nous découvre que dans nos mal-heurs les mauvais Amis sont les premiers à faire mention de nos fautes jusques à nous traiter inhumainement. Ce fut, ce me semble, le plus grand de tous les maux du bon Job, de se voir exposé sans sujet aux railleries de ses Familiers, qui sembloient conspirer contre luy, pour l'affliger davantage.

FA-

F A B L E XV.

*De l'Asne, & du Chien.*

LE Chien flattoit son Maître, & tous ceux de la maison le caressoient de même. Ce que voyant l'Asne, il en soupira profondement, touché du souvenir de sa misérable condition. Car il croyoit n'y avoir point d'apparence qu'un petit Chien inutile plût à tout le monde, & fût nourry des viandes de son Maître, bien que cependant il ne receut tout ce bien que par le plaisir qu'il donnoit sans avoir aucune peine. Luy tout au contraire, à ce qu'il disoit, estoit chargé d'un pesant fardeau, jamais oisif, tousiours battu, & en la disgrâce de tout le monde; *Puis que cela va ainsi, continuoit-il, je suis d'avis de faire désormais le bon mestier des flatteries & des caresses.* Cette resolution prise, il arriva quelque temps après que
voyant

voyant son Maître de retour en la maison , il voulut voir quelle seroit l'issuë de son entreprise. S'en allant pour cét effet au devant de luy , il se jetta sur ses espauls , & le frappa rudement des pieds , luy pensant faire de grandes caresses. Le Maître du logis s'estant mis à crier , les Valets vinrent , qui traitèrent le pauvre Asne à coups de baston , pour recompense de ce qu'il avoit voulu faire le civil & l'honneste.

DISCOURS MORAL.

CE pauvre Asne fait un tour de son mestier dans cette Peinture , & entreprend de réussir en une chose, où il ne gagnera que de la honte & de la confusion. En effet , à quel propos veut-il forcer aujourd'huy sa nature stupide , pour imiter les gentillesse du Chien , qui sont entierement contraires à sa lenteur ? Il a possible oüy dire qu'un Philosophe avoit entrepris d'enseigner à un Animal de son espece la dance Pyrrhique dans le terme de dix ans , & qu'à ce dessein il s'estoit obligé envers un Empereur ; Ou, possible a-t'il appris qu'en Egypte, selon le dire de Cardan en ses subtilitez, par une certaine invention , l'on apprend aux Asnes à trepigner à la cadance de quelque instrument , & réussir de fort bonne grace à plaire à tous les spectateurs. C'est ce qui l'enhardit de faire des caresses à son Maître , afin de gagner quelque place en son inclination par le moyen de ses sauts & de ses flatteries. Mais, ô l'impertinente Asnerie ! ô la sottise de cét animal ! Il ne void pas que les choses faites contre l'inclination réussissent presque toutes à contre-temps & remplissent leur Autheur de honre & de repentir. Ce qui estant prouvé tous les

G

jours

146 LES FABLES D'ESOPE

jours par l'experience, ne laisse pas de s'appuyer aussi sur quelque raison. Car la sage Nature nous ayant tous produit également, composez de pieces substantialles, qui sont le Corps & l'Ame, & nous ayant fait participer aux facultez de tous les deux, n'a pas laissé de mettre quelque différence en la faculté de nos actions, & a doüé particulièrement les uns d'une chose, & les autres d'une autre; Comme par exemple, Milon le Crotonien & Aristote estoient également Hommes & également Individus de leur espee. Ils estoient composez d'Amë & de Corps, & derechef l'Ame & le Corps de tous les deux estoient doüiez de facultez naturelles. Et toutefois ils ne lesexerçoient pas avec la même perfection: Car la complexion de Milon le Crotoniate estoit plus robuste quant au corps, & le rendoit par consequent plus capable que tout autre, de la lutte, de l'escrime & de la course; au lieu que le temperament d'Aristote estoit plus subtil & plus delié; son sang pur & aërien, & les sieges de l'Entendement & de la Mémoire plus favorablement organisez en luy qu'en nul autre homme de son âge, pour vaquer à la contemplation des choses de la Nature; Tellement que son Genie le portoit à méditer & à raisonner; En quoy certes il a excellé de la façon que ses Escrits le témoignent.

Celà estant, comme nul n'en doit, douter, la consequence que l'on en tire, est qu'il n'y a point d'Homme en qui la Nature n'ait fait naistre l'action qui luy est la mieux séante & la plus utile. Ce qui se prouve premierement, parce que comme elle-même ne nous a donné aucun desir sans nous ouvrir le chemin à son effet, ainsi il n'y a point d'apparence qu'elle nous ait rendu tres habiles en un effet, sans nous y convier par le desir & par l'in-

cl-

clination. D'ailleurs étant vray ce que dit Aristote, que nulle action naturelle n'est sans volupté, il semble que là où nous réussissons le mieux, nous y prenions aussi plus de plaisir, & par conséquent que nous y sommes portez avec plus d'envie. A ces raisons j'en pourrois ajouter quantité d'autres, si j'avois plutôt dessein de faire une dispute Philosophique que l'Allegorie d'une Fable. Puis je ne croy pas qu'il soit nécessaire d'en alleguer davantage, pour prouver une vérité si reçüe, sçavoir, que nous tenons de la naissance un certain Instinct, qui nous porte ordinairement aux actions où nous sommes le plus propres, qui se fortifient par l'exercice & par le raisonnement. Il est donc bon que nous suivions cet Instinct, si nous voulons réussir agréablement en nos actions; A quoy certes il est difficile que nous manquions, nous laissant conduire aux secrets mouvemens des choses auxquelles l'ingenieuse nature nous a fait naître: Cette bonne Mere veut que les Enfans ne s'égarent point des traces qu'elle leur a marquées. Comme ils ont tous des talens particuliers; elle desire aussi que chacun d'eux s'y attache particulièrement pour y exceller. Si l'homme donc se connoist propre à quelque profession qu'il s'y applique hardiment, & il y réussira, sur tout en la Poësie, qui n'est pas sans sujet appelée.

Un feu Divin, un Don qui vient des Cieux.

F A B L E XVI.

*Du Lyon, & du Rat.*

LE Lyon abatu de chaleur & de lassitude, se reposoit à l'ombre & sur la verdure, lors qu'une troupe de Rats, survint qui se voulurent jouer sur sa croupe; Mais luy s'estant éveillé en saisit un de sa patte, qui se voyant pris, luy demanda pardon, se disant indigne de la colère d'un si généreux Animal. En effet le Lyon relâcha son prisonnier, imputant à lascheté de tuer une si petite beste. Un peu après il arriva que lors qu'il couroit dans la Forest, il tomba fortuitement dans les filets des Chasseurs, où il pût bien ragir à loisir, mais non pas s'en débarrasser. Le Rat survint à ce bruit & reconnut par le rugissement que c'estoit le Lyon qui lui avoit pardonné qu'on avoit pris. Il accourut donc pour le secourir, & sçeut si bien chercher
les

les nœuds des cordages, que les ayant trouvez, il les rongea & par ce moyendelivra le Lyon.

DISCOURS MORAL.

LA reconnoissance du Rat envers le Lyon, a esté tres-sagement inventée par Esope, pour nous faire entendre qu'il n'est point de siche-tive personne de qui les Grands ne puissent avoir besoin; & par consequent qu'il est bon d'user de clemence envers eux; ce qu'il ne faudroit pas laisser de faire, quand mesme on n'en devroit esperer aucune sorte de recompense. Car la vertu estant une chose bonne par elle même, il faut conclure de nécessité qu'elle est desirable aussi pour soy mesme. Or de toutes les Vertus, la Clemence, ou la Misericorde envers les foibles n'est pas la moindre, tant parce qu'elle est mêlée de generosité, qu'à cause quelle appartient à la Justice. Ainsi quand mesme elle ne seroit suivie d'aucun avantage temporel, nous ne laisserions pas d'estre obligez à la pratiquer en consideration de sa noblesse & de sa dignité. Mais il semble que la bonté Divine, pour nous y convier plus puissamment, y a joint quantité de recompenses, car nous ne voyons guere de personnes charitables, dont la fortune ne prospere en cette vie, & ne soit suivie d'une bonne fin pour les mener en l'autre. Et à dire vray si cela n'estoit, à quoi serviroit aux vertueux de s'estudier si ardemment aux actions généreuses, & d'oublier leur interests propres, pour faire du bien à leur prochain? Quelle plus douce consolation peuvent ils avoir icy bas, que celle du fruit qu'ils en attendent d'en-haut. & combien a-t-il valu à quelques uns d'avoir esté civils & officieux?

Nous lisons dans les Annales des Grecs, qu'un
 G 3 jeune

150 LES FABLES D'ESOPÉ

jeune homme ayant élevé un Dragon depuis sa naissance, le dépouilla si bien de sa fierté naturelle, que durant plusieurs années il ne luy fit aucun mal, n'y à ceux de son logis. Mais enfin, soit qu'il eust blessé quelqu'un des Citoyens, ou qu'il lui eut seulement fait peur son Maître eut ordre de le chasser, sur peine de punition corporelle, comme un animal monstrueux, & par conséquent dommageable au public, ce qu'il fit peu après avec une extrême sentiment de douleur; & l'emporta dans une Forest à quelques milles hors de la Ville. Il arriva depuis que passant en cette même Forest il vint à estre attaqué d'une troupe de Voleurs, de la violence desquels il ne pensoit pas se pouvoir deffendre, lors que son vieil hoste accourut à luy par une estrange merveille, & le sauva de la main de ces Brigands.

Voilà un exemple de la reconnoissance des Animaux, qui toutesfois ne la temoigne pas si bien que la memorable Histoire d'Androde. Celuy-cy estant Esclave d'un Seigneur Romain, en estoit si maltraitté que pour se delivrer de sa tyrannie il fut contraint de s'enfuir en des lieux deserts, préférant toute sorte de mauvaise rencontre à une si triste condition. Il n'eut pas cheminé long-temps dans une affreuse Solitude, où il s'estoit lancé, qu'il vid venir à luy un Lyon d'excessive grandeur; mais si peu furieux, qu'au lieu de le menacer avec un terrible rugissement, il sembloit tout au contraire luy faire des soumissions, & le flatter doucement avec une action de suppliant, jettant de temps de hautes cris, qui témoignoient apparemment une douleur excessive. Androde ayant apperceu qu'une longue espine que le pauvre Lyon avoit dans la pate la luicausoit, la lui tira fort adroitement, & fist supprimer l'apostume qui s'y estoit amassée. Pour recon-

noisse

noissance de ce bon office , le Lyon le mena dans la Caverne où il fut long-temps à le nourrir de sa chassse , & de ce qu'il avoit de plus délicat. Mais enfin il arriva que le mal-heureux Androde fut reconnu & reconduit à son ancien Maître , qui après plusieurs inhumanitez exercées contre luy , le destina pour dernier supplice à servir au spectacle des Bestes farouches. Or il advint de bonne fortune que le même Lyon, dont il avoit esté le Médecin, luy fut présenté à combattre , pour donner du passe-temps au peuple. Mais il n'y eut personne de l'Assemblée, qui ne fût saisi d'un soudain étonnement ; de voir l'action de ce généreux Animal ; qui au lieu d'égorger l'Esclave, comme il en avoit démembré déjà beaucoup d'autres, se prosterna tout à coup à ses pieds , baissant la teste , & le caressant de la queue.

Comme cet effet estoit extraordinaire, le Peuple en voulut apprendre la cause de la bouche même del'Esclave ; qui se mit à la raconter tout au long, encherissant avec des paroles excessives sur la reconnaissance & la générosité du Lyon. Dequoy les Romains étonnez & satisfaits tout ensemble, voulurent non seulement que l'Esclave obtint la vie & la liberté mais encore que luy même & le Lyon, fussent deffrayez aux depens du Public, portant chacun une inscription, avec ces mots : *Voicy le Lyon Hoste de l'Homme , voicy l'Homme Médecin du Lyon.* Mais c'est assez prouvé par des exemples que la reconnaissance des bien-faits est commune aux mêmes Animaux.

F A B L E XVII.

*Du Milan malade.*

LE Milan se voyant malade en son lit, s'advisa de dire à sa Mere, qu'elle s'en allast prier les Dieux pour luy : mais elle luy répondit ; *Il ne faut pas que tu esperes aucune sorte d'assistance des Dieux, toy qui as tant de fois souillé leurs Sacrifices & leurs Autels.*

DISCOURS MORAL.

Cette Fable montre clairement ce que dit un grand Docteur, qu'il arrive difficilement que celuy qui n'a fait autre chose que de mal vivre, ait l'avantage de bien mourir ; il ne faut pas nous reposer tant en cette haute Bonté, que nous n'ayons soin de nous en rendre dignes : car c'est en abuser que de faire des fautes pour la requérir.

F A-

PHRYGIEN. 153
F A B L E XVIII.



De l'Yrondelle, & des autres Oyseaux.

AU temps que l'on commençoit à semer le lin, l'Yrondelle voulut conseiller aux autres Oyseaux d'empêcher la semaille, disant qu'on leur alloit dresser des embusches; mais ils se moquerent d'elle, & luy dirent qu'elle estoit une sotte Devineresse. Quand le lin fut sur le point de sortir de terre & de verdir, elle leur conseilla derechef d'en arracher la semence; mais ils ne firent encore que s'en moquer. A la fin comme elle vid qu'il commençoit à meurir, elle leur donna le conseil d'aller piller les bleds; ce qu'ils ne voulurent pas faire, non plus que le reste. Alors l'Yrondelle quittant la compagnie de tous les autres Oyseaux, rechercha celle de l'Homme avec qui elle fit amitié; d'où vient qu'elle demeure maintenant avec luy & le réjouit de son chant, au lieu que luy-mesme chasse les autres.

154 LES FABLES D'ESOPÉ

& se sert de lin pour faire des rets & des lacets à les prendre.

DISCOURS MORAL.

ICy la prevoyante Yrondelle nous apprend combien sert à destourner les maux de la vie, un bon & sage conseil; que les Hebreux n'appellent pas sans sujet *le fondement des grandes Actions*, sans lequel toutes les entreprises s'en iroient en ruine. A quoy s'accommode le sentiment du Poëte Lyrique, quand il dit:

*La force qui n'a point le Conseil pour soutien,
Se détruit d'elle-mesme, & ne vaut jamais rien.*

De là vient aussi que l'Homme prudent ne fait jamais rien sans l'avis des Sages; parce que des diverses opinions de plusieurs, il en tire une résolution qui ne luy peut estre que profitable: Mais le mal est que les fidelles Conseillers ne rencontrent souvent point de foy parmy ceux qu'ils entretiennent, encore qu'ils leur donnent de vrais & salutaires avertissements. Telle fut la Prophetesse Cassandre, qui ayant prédit aux Troyens l'entiere destruction de leur Ville, s'ils ne faisoient rendre Helène à Menelas, eut le malheur de n'estre point creüe en tout ce qu'elle leur dit & de voir arriver l'effet de sa Prophetie, pour n'avoir peu les persuader. La mesme chose se void presque tous les jours dans les actions humaines, où la jeunesse emportée des tourbillons de son ardeur, méprise les sages enseignemens des Vicillards, & se précipite inconsidérément en mille sortes de perils, causez par son incredulité. Les Histoires de celà ne se doivent point chercher ailleurs que parmy nous. Quant à la cause, elle provient de divers endroits; car quelquesfois elle procede de nostre arrogance, qui nous fait croi-

re

re tout autre sens moindre que le nostre ; quelques-fois aussi c'est un effet de nostre impetuosité, qui ne nous permet pas d'ouvrir l'oreille à ce qu'on nous dit, & entraîne quant & soy nos appetits & nostre raison, sans qu'elle ait la force de s'en deffendre. Il y a certaines personnes aussi, qui par je ne sçay quelle stupidité, ne reçoivent pas un bon conseil ; D'autres par une fausse impression qu'ils ont conceüe contre leurs amis, les tenant suspects d'envie, ou de malignité, & par consequent jugeant tous leurs advis reprochables.

Mais de quelque source que naisse cette imprudence, soit de l'une de ces causes, soit de routes ensemble, c'est toujours un dangereux effect parmy les hommes, & qui ne leur laisse pour tout remede que ces paroles : *O si je l'eusse pensé !* Or outre le mal qui nous vient de ne pas croire un bon amy qui nous conseille fidelement, il en arrive souvent un autre plus considerable que celui-là, à sçavoir, que nous perdons presque tousjours l'amitié de celui qui entreprend de nous exhorter, car se voyant si peu digne de créance envers nous, il se rebute aisement, & ne peut souffrir la pluspart du temps que nous le tenions pour suspect en sa veritable affection. Ce qu'Esope a fort judicieusement remarqué de l'Yrondelle, qui voyant que les autres Oyseaux méprisoient les profitables enseignemens qu'elle leur avoit donnez, changea de party contre leur esperance ; & se tournant du costé de l'homme, y trouva plus de satisfaction qu'avec ses premiers compagnons.

156 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E XIX.



Des Grenouilles, & de leur Roy.

LEs Grenouilles estans en pleine liberté, prièrent Jupiter de leur donner un Roy: Mais luy se mocqua d'une si sotte demande: Cerefus néanmoins ne servit qu'à les rendre importunes; de maniere que se voyant sollicité de plus en plus, il fut contraint de leur accorder leur priere. Il leur jetta donc dans l'eau une grosse Poutre, qui par sa chute & sa pesanteur, fit trembler toute la Riviere. D'abord les Grenouilles bien étonnées, s'imposèrent silence, & se mirent à saluer ce nouveau Prince, à luy faire honneur, & à s'approcher peu à peu de luy. Mais enfin, toute crainte laissée à part, elles s'apprivoiserent si bien, que ce fust à qui sauteroit la premiere sur ce beau Roy, jusques à se moquer ouvertement de luy, disant qu'il n'avoit ny esprit, ny mouvement. Ne pouvant donc le reconnoistre pour tel, elles importunerent Jupiter de leur en donner

ner un autre qui fût vaillant. Jupiter leur donna la Cygogne, qui se promenant par les marais, commença de témoigner sa valeur aux Grenouilles, & en engloutit autant qu'elle en rencontra en son chemin. Elles bien fâchées formèrent une nouvelle plainte. Ce fut en vain toutesfois, parce que Jupiter ne les voulut plus entendre. C'est pour celà qu'elles se plaignent encore aujourd'huy: car sur le soir quand la Cygogne se va coucher, elles se tirent du Marais, & par leurs croassemens, murmurent je ne sçay quoy d'effroyable. Mais elles ont beau se plaindre; Jupiter est sourd à leurs cris, & veut absolument qu'elles gemissent maintenant sous la rigueur d'un Tyran, puis qu'elles n'ont pû souffrir un Roy debonnaire.

DISCOURS MORAL.

LEs Grenouilles sont accusées en cette Fable de trois notables impertinences. La premiere, d'avoir demandé un Roy, quand elles estoient libres. La seconde, d'avoir esté mal satisfaites du premier qu'on leur envoya. Et la troisiéme, de s'estre plaintes derechef de l'autre. Quant à la premiere, il semble qu'Esopé ait voulu blâmer la conduite des hommes, qui preferent la pluspart du temps la Servitude à la liberté; comme fit jadis le peuple Hebreu. La Nature l'ayant donnée à ceux du premier âge, ne furent-ils pas bien mal-heureux de la laisser perdre pour la seule dispute du *tien & du mien*, & d'avoir esté obligez de chercher a cause de leur convoitise des modérateurs, dont ils n'auroient jamais eu besoin, s'ils eussent demeuré dans les sacrées bornes de la mediocrité? Or ces Modérateurs ne furent élus au

158 LES FABLES D'ESOPÉ

commencement , que pour retenir le Peuple dans l'observation des Loix. Mais ayant pris goust à cette prééminence , ils eurent peur qu'on les eust voulu quelque jour déplacer , & commencerent à loger dans des maisons hautes & fortifiées , à s'environner de gardes , & asscuer la succession à leurs enfans , à parer leur Dignité de precieuses marques d'honneur , & pour le dire en un mot , à prendre le nom de Souverains. En suite de celà , ils dégénérent pour la plupart , & commencerent d'ordonner les choses , non par ce qu'elles estoient bonnes & honestes , mais à cause que c'estoit leur volonté. Voilà comme les débordemens des hommes firent naistre leur servitude.

La seconde impertinence de ces Grenoüilles , est le mécontentement qu'elles eurent de leur Roy , voulant donner à entendre par là , que dès qu'un Estat a franchi les bornes de sa liberté , il doit cherir tous les Roys qui luy sont donnez de la main de Dieu , fussent ils plus insensibles , ou plus stupides qu'une fouche ; Où il est à remarquer encore que par les croassemens & les cris de ces Animaux difformes , mutinez contre leur nouveau Maistre , nous est figurée l'insupportable brutalité du vil populaire. Ce Monstre à plusieurs testes , cruel & ridicule tout ensemble , n'est jamais bien satisfait de ses Princes , quelque bon que soit leur Gouvernement , il y trouve tousjours à redire. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'étonner , puisqu'il est impossible (dit le plus moral de tous les Philosophes) que celuy qui plaît à la Vertu puisse jamais plaire au Peuple. Ce que n'ignoroient point aussi Philippe de Macedoine , Alexandre , Phocion , & plusieurs autres grands Princes qui profitoient plutôt qu'ils ne s'offensoient du mépris & de la mediance du vulgaire. Quant à la

la troisiéme extravagance des Grenouilles, fondée sur les plaintes qu'elles firent de leur second Roy, elle represente l'imparfaite condition de nostre Nature, qui ne peut estre satisfaite dans un mesme estat, & aspire incessamment à la nouveauté. Ce qui estant ordinaire en la plupart de nos actions, arrive sur tout en matiere de Gouvernement, où ne jugeant pas qu'il n'y a rien de parfait sous le Ciel, nous trouvons extrêmes les moindres défauts des Princes, & en souhaitons de nouveaux; sans considerer que tout changement ne fait que troubler & confondre l'ordre d'un Estat, quand mesme il seroit de bien en mieux, principalement si l'on introduit de nouvelles Loix. De toutes ces choses on peut inférer, que c'est une pernicieuse aventure pour un Peuple, de changer non seulement de forme, mais encore de Prince, à cause des tragiques événemens qui en resultent ordinairement.

F A B L E XX.



Des Colombes, & du Faucon leur Roy.

LEs Colombes voulant faire la guerre au Milan afin de le vaincre plus facilement, eleurent

160 LES FABLES D'ESOPÉ

rent le Faucon pour leur Souverain : mais luy se voyant déclaré Roy, les gouvernoit comme Ennemy ; & leur estant aussi cruel que le Milan mesme, les ravissoit, les mettoit en piéces, & les mangeoit. Elles se repentirent donc de leur sottise, & dirent : *Qu'il leur eust esté beaucoup meillour d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.*

DISCOURS MORAL.

LA vingtième Fable de nostre Autheur a beaucoup de ressemblance à celle qui la précède : car il introduit les Colombes, occupées après l'élection d'un Faucon, pour les protéger contre les attaques du Milan. Puis il nous les figure pleines de repentir, pour avoir appelé à leur deffense un Prince plus cruel que leur Ennemy mesme. Quant à la premiere action qu'elles firent, sçavoir de se mettre volontairement sous la protection du Faucon, nous avons veu cy-dessus comment elle tire son origine de la propre imperfection de ceux qui élisent un Chef ; n'estant pas croyable, que plusieurs Justes, ou Gens de bien, qui logeroient ensemble dans une Isle deserte, s'avisassent jamais d'en choisir un, dont la probité leur seroit suspecte. Car le propre du Sage, c'est de ne se laisser conduire qu'à la vertu. Aussi le premier but qu'on a eu en établissant des Roys a esté de contenir les Peuples en l'observation de ce qui est honneste & vertueux. D'où il s'ensuit, que les Gens de bien n'auroient jamais besoin de Maître, s'ils ne sortoient hors des limites de leur devoir. Mais comme il n'y a personne qui pour confirmé qu'il soit dans l'exercice des actions vertueuses, n'y puisse faillir quelques fois ; la plupart des hommes n'ayant que de foibles estincelles de probité,

ré, c'est asseurement un bien moindre mal pour eux d'estre gouvernez, que de ne l'estre pas à cause de la grande facilité qu'ils auroient à faillir, s'ils n'estoient retenus par la crainte de quelque puissance. Mais d'imiter les Colombes de cette Fable, en élisant leur Ennemy pour leur Roy; c'est à mon avis une faute insupportable & digne de toute reprehension, celà soit dit seulement pour les Monarchies Electives.

Cette faute néantmoins en matiere d'Electio[n], n'a pas laissé d'estre commune à divers Peuples du monde, comme aux Agrigentins, lors qu'ils eleverent Phalaris au dessus d'eux. Ils portèrent bien-tost après la peine de leur imprudence, quand par ses cruantez il pensa rendre sa Ville deserte de gens de bien, & la peupla presque toute de crue's Assassins. Autant en prit il en la mesme Sicile à ceux qui appellerent les Carthaginois, qui sous la conduite de leur General exercerent des cruantez inouïes. D'où l'on peut voir qu'il arrive assez souvent à des Peuples électifs, d'élever à la Domination des Roys depravez, qui vivans avec leur Peuple, comme s'il les devoit tousjours chasser, mettent le bien public dans l'indifference, & n'ont pour objet que leur seureté particuliere. C'est alors que leurs Sujets inconsiderez representent le personnage de nos Colombes, & qu'ils ont recours aux pleurs & au repentir à la maniere des Femmes, regrettans l'estat de leur premiere fortune, & souhaitans en vain d'y retourner.

Mais comment ne porteroient ils point impatientement cette déplorable condition, puis que mesme ils ne sont pas satisfaits d'une bonne, & tendent tousjours au desir de la nouveauté? Cependant ils n'apperçoivent pas qu'elle ne peut estre que nuisible,

162 LES FABLES D'ESOPÉ

sible, procédant comme elle fait d'une curiosité vicieuse. A raison dequoy les Lacedemoniens l'avoient tellement en horreur, que pour ce seul sujet ils condamnerent à mort un Soldat, pour avoir contre la coutume enjolivé son Bouclier de pourpre. Ces esprits volages accusans sans cesse la présente Image des temps, trouvent à dire à des choses nécessaires, voire même à celles dont ils ont esté la véritable cause. Il est certes mal aisé de sçavoir au vray, d'où procede en nous cette imperfection: car de l'imputer à un défaut d'esprit, nous voyons d'ordinaire, que les plus habiles sont les plus sujets à l'amour des choses nouvelles. & qu'ils troublent ordinairement la tranquillité de leur Patrie. De dire aussi que cela vienne de méchanceté, je n'y voy pas beaucoup d'apparence, puisque l'intention de la plupart de ces personnes est de bien faire, & de se garantir des calamitez presentes par la force d'un Protecteur. Il vaut donc mieux en accuser la foiblesse de nostre nature, qui ne se peut desennuyer sans la diversité, & qui la recherche avec soin, non seulement dans les festins & dans les amours des Femmes; mais encore dans les affaires publiques, & dans la forme du Gouvernement. Or ces delices qu'on trouve à changer, viennent sans doute, de ce que nous nous rassasions facilement d'une mesme action, ou d'un mesme objet; & de ce que nostre entendement se portant à tout connoître, nostre volonté de mesme se porte à tout éprouver; en quoy certes les Animaux ont del'avantage par dessus nous; car ils vivent dez le commencement du monde dans les mesmes regles, & relevent des mesmes principes. S'ils n'ont pas la raison pour en tirer des consequences & faire des argumens, ils ne l'ont pas aussi pour s'ennuyer pour
pré-

prétendre aux nouveautez , pour intére des faussetez sur de vrais principes , pour trouver le desordre en cherchant la perfection , pour rendre les actions libres moins heureuses que les volontaires , & bref pour asservir la dignité de leur entendement à l'incontinence & à l'ambition. Quand Elope rend icy les Colombes capables de ces fautes , ce n'est pas que les Animaux le soient veritablement d'aucun crime , non plus qu'ils ne le sont pas de la parole & du discours ; mais il représente en leur personne la faute des hommes pour nous communiquer ainsi ses enseignemens.

F A B L E XXI.



Du Larron , & du Chien.

LE Chien voyant qu'un Larron luy donnoit du Pain pour le faire taire : Méchant , luy dit-il , je connois ta tromperie : tu m'offres du Pain , pour m'empêcher d'aboyer : mais je n'ay que faire de ton present ; car si je le prends , tu volleras tout dans cette maison.

DIS-

DISCOURS MORAL.

LA fidele prévoyance de ce Chien, nous fait aujourd'huy deux leçons aussi importantes qu'il y en puisse avoir au commerce de la vie. L'une est de l'incorruptibilité quant aux presens, & l'autre de la sage conjecture que nous devons faire de ceux qui sont amis, ou ennemis, fidelles, ou trompeurs, naïfs, ou artificieux. Quant au premier, tout bon Domestique n'écouterà jamais les propositions qui luy seront faites pour le séduire; ou s'il les écoute, il y repartira de la dent, ou de la patte, comme le fidele Chien d'Esopé. Car il faut qu'il se souviene toujours que la trahison est la pire de toutes les méchancetez; & celle là principalement qui s'adresse du Serviteur au Maître, à cause que la confiance y est plus nécessaire. C'est aussi pour celà que toutes les Loix la punissent rigoureusement, quand mesme elle ne causeroit qu'une perte fort legere au Seigneur de la maison.

Suivant celà, pour transferer cette question des choses petites aux grandes, ceux qui gardent, ou qui deffendent des Places pour les Roys, ne peuvent jamais trouver de grace auprès de leurs Maîtres, s'ils les rendent plutôt qu'il ne leur est commandé; c'est à dire, sans une extrême nécessité, quand mesme ils n'auroient point d'intelligence avec l'Ennemy, & n'auroient failly que par la seule lascheté, qui néantmoins de soy n'est pas punissable de mort, mais bien d'infamie. Au contraire ceux qui conservent avec fidélité les Places qui leur sont commises, s'attirent un honneur immortel en la memoire des hommes, outre la recompense des Charges & la propre satisfaction que leur donne la Vertu. La moindre attaque dont ils ayent à se
parer

parer n'est pas celle des dons où la résistance est plus rare que contre la force. Ils'en trouve beaucoup qui surmontent la crainte de la mort ; mais peu qui ne cedent au charme persuasif de la richesse. Ce fut elle qui corrompit la fidélité de Procris , qui jusques alors avoit esté reputée la femme la plus chaste de son âge ; Elle qui fit retarder la course d'Atalante , & donna moyen à Hippomene de l'épouser ; Elle qui a tant fait perdre de Villes imprenables , & changer de Maître aux plus florissans Royaumes ; jusques là qu'un grand Prince avoit raison de dire : *Qu'il n'y avoit point de Place imprenable , s'il y pouvoit entrer un Mulet chargé d'or.* Celà estant , les courages genereux couronnent , à mon advis , leur résistance , quand ils soustiennent aussi bien l'attaque des presents que celle des armes , comme fit le brave Vranococtes , pendant le Siege de Croie par Amurat. Ce Chef l'ayant deffendu pour Scanderberg , avec une vigilance & une valeur parfaite , fut convié par ce Prince à luy céder cette Place de son bon gré , sous les plus avantageuses conditions qui se pouvoient faire à un homme de qualité ; à sçavoir , de le rendre le plus grand de sa Cour , de luy donner à commander ses Armées , & des possessions en fonds de terre en abondance. Mais luy ne voulut pas seulement achever d'oûir les Ambassadeurs , & les renvoya sans réponse , parce qu'il jugea cette demande indigne de repartie. Ce que ne firent pas à l'endroit du mesme Castriot , Amese son Neveu , & Moyte de Dibres , Quoy que d'ailleurs ils fussent grands Capitaines , ils ne laisserent pas de faillir au principal , & d'estre ébloüis des belles promesses du Sultan , qui leur firent abandonner leur Prince & tourner leurs Armes contre leur propre Patrie.

Venons

166 LES FABLES D'ESOPE

Venons maintenant à l'autre condition du Chien d'Esope qu'on ne peut mieux appeller que Sagacité, qui consiste proprement à dicerner la mauvaise intention d'avec la bonne. & le flatteur d'avec l'amy. Mais ne pouvant m'arrester à déduire les moyens de reconnoître l'un & l'autre, il vaut mieux que je vous renvoye aux Livres des Philosophes, & particulièrement au judicieux Traitté qu'en a fait Plutarque.

F A B L E XXII.



Du Loup , & de la Truye.

LA Truye estant en travail de ses Cochons, le Loup luy promet de l'accoucher, & de luy bien garder sa portée. Mais elle luy répondit : *Qu'elle n'avoit nullement besoin de son ayde, & que le plus grand plaisir qu'il luy pût faire, c'estoit de se retirer bien loin. Car, ajouta-t-elle, tout le bon office qu'on peut attendre d'un Loup, vient de son éloignement & non pas de sa presence.*

DIS-

DISCOURS MORAL.

Cette Beste proche de son accouchement refuse de fort bonne grace l'assistance du Loup, qui ne luy peut estre, ny agreable, ny utile; donnant à entendre que la meilleure ayde que nous pouvons tirer d'un méchant, c'est de ne le point voir, quand mesme il nous pourroit estre profitable d'ailleurs. La raison est, qu'après tout il n'ayme jamais l'Homme de bien. Au contraire quelque mine qu'il luy fasse, il le hait mortellement dans l'ame, à cause de sa bonne vie qui ne peut s'accommoder à son impiété. Ainsi dans cette aversion secrette qu'a le vicieux contre celuy qui ne l'est point, quelle apparence y a t'il que le vertueux se puisse prévaloir des offres d'un Ennemy clandestin? Ne luy doivent elles pas estre suspectes? Et mesme ne luy vaut il pas mieux refuser ses presens que les recevoir? Qu'il l'apprenne de ce bon mot qui ne dit pas sans raison:

Que de nos Ennemis, dans leur déguisement,

Les dons ne sont pas dons, à parler proprement.

Que le bon n'ait donc jamais de commerce avec le méchant, & qu'à la façon des Parthes, il le combatte en fuyant. Car encore que l'homme du monde qui a le plus d'habitude au vice, ne soit pas incapable d'une action vertueuse, si est-ce qu'il des-honore en quelque façon les gens de bien, lors qu'il les approche pour les assister, à cause qu'il expose leur probité, au soupçon & qu'il semble la vouloir faire dépendre de sa malice. Ce fut pour celà que les Ephores de Sparte eurent très bonne grace, lors qu'entendant un avis salutaire qui leur estoit proposé par un méchant, ils s'aviserent de le faire dire au peuple par un homme de bien, comme ne voulant pas que la conservation de Lacedemonë fust deue à une

168 LES FABLES D'ESOPÉ

une personne indigne du nom de Sparte ; ny que cette Republique qui avoit pris sa naissance dans la vraye & parfaite probité , receût aucun avantage de son contraire.

F A B L E XXIII.



De l'Enfantement des Montagnes.

AU bruit qu'on fit courir autrefois qu'une Montagne devoit enfanter , tout le Peuple y accourut , & se mit à l'entour avec frayeur , croyant qu'il en deust sortir quelque Monstre horrible. Mais enfin il se trouva que la Montagne accoucha d'un Rat ; ce qui les fit tous pâmer de rire.

DISCOURS MORAL.

JE doute au commencement de ce Discours , si je le dois rapporter aux promesses des Arrogants & des Présumptueux , ou taxer généralement l'Orgueil & la Vanité des hommes qui cherchent à se rendre immortels par des bastimens ; qui mettent sur pied des Armées , qui devorent les Provinces

vinces entieres des yeux & du desir ; & après tous ces préparatifs , leur ambition n'aboutit qu'à un peu de fumée. La commune interprétation de cette Fable , l'applique aux grands Prometteurs , qui ne répondent pas aux esperances qu'ils font naître , ou aux Fanfarons qui ne mettent pas en effet la centième partie de leurs menaces ; mais qui tremblent à la veüe du peril , après l'avoir méprisé dans leurs maisons. Tel fut le Trazon de la Comedie de Plaute : tels sont les Capitans des forces Italiennes , & tels encore ces Rodomonts & ces Braves qui battent tous leurs ennemis dans la Chambre , & ne les rencontrent jamais à la Campagne. Mon Dieu que ces gens là me déplaisent , & que leur préltomption est insupportable ! l'amour propre les rend adorateurs des fausses louïanges qu'ils se donnent, & mortels ennemis des Vertueux, ausquels on en donne de veritables. Ils fulminent contr'eux à toute heure, parce que leur gloire les offusque , & sont comme ces peuples des Indes qui maudissent le Soleil, à cause de la foiblesse de leurs yeux qui n'en peuvent souffrir la lumiere.

Mais laissons-là leurs foiblesse, comme indignes de la censure d'un honneste homme ; & venons à faire une plus haute application de ce sujet, en l'appliquant à la vanité des plus grandes entreprises du monde. Elle est telle, sans mentir, qu'elle ne pouvoit pas estre mieux comparée qu'à la grosseffe des Montagnes , & à la production d'un Rat. Car de grace , ces Conquerans qui prétendent la possession de la terre entiere , qu'engendrent ils enfin que des vermicseaux ? Que deviennent ils qu'un peu de poussière & de cendre ? & encore souvent celà n'arrive pas à la fin, mais au milieu de leurs conquestes ; comme il en prit à Pyrrhus , à Alexandre le Grand , à Attila ,

H

&

170 LES FABLES D'ESOPE

& au Roy de Perse decédé, passé quelques années au fort de ses plus belles actions. S'il arrive à de tels Conquerans de venir à bout de leurs entreprises, & de porter leurs desirs jusques à l'extrémité; ne les voyons nous pas déchoir & ramollir dans les délices, ternissant leurs belles actions par de vicieuses voluptez; comme il arriva jadis à Lucullus, & à Tamberlan, ce foudre des nations Asiatiques. Ces ambitieux virent finir leur gloire avant leur mort, & trouvèrent qu'elle n'estoit pas mesme de la durée de leur âge. Autant en a-t'il pris à ceux qui ont fait des Bastimens magnifiques, comme des Mausolées, des Colosses, & quantité d'Ouvrages semblables. Car on a presque toujors veu finir le Seigneur, ou l'Ouvrier, avant que la besogne fust achevée: comme si Dieu se jouoit à voir commencer tant de merveilles sans les parfaire, & à détruire ses temeraires imitateurs, de la confusion de Babel, où cette monstrueuse & magnifique Architecture demeura imparfaite à la veüe de Nembrot, bien éloignée de la hauteur du Ciel qu'elle menaçoit. Tel encore fut le détour de l'Euphrate par Semiramis, qui ne fut achevé de personne; Et telle la grande Pyramide d'Egypte, où nul n'a sçu mettre la dernière main. Le semblable aussi n'arriva-t'il pas en l'entreprise du Mont Athlas, à qui l'on vouloit donner la forme d'un homme, en la separation de l'Isthme de Corinthe, & en celui de la Mer Rouge? Ne semble-t'il pas que la Nature dédaigne nos plus hautaines résolutions, & qu'elle deffende à des Pigmées d'outrépasser les bornes qu'elle s'est prescrite? & si nous voulons venir des Ouvrages des Roys à ceux des Particuliers; n'y en a-t'il pas quantité d'imparfaits par la mort de leur Auteur, entre lesquels il me suffira de nommer l'incomparable Eneïde.

Mais

Mais supposons qu'il ne manquast rien à toutes les entreprises mortelles, de tout ce qu'on y desire pour les accomplir: l'issuë pourtant n'en est elle pas ridicule & vaine, comme en l'accouchement des Montagnes. Si l'on aspire à la Gloire, quel est ce bien pour qui l'on se peine tant, si ce n'est un bien fragile, & indigne de nostre desir? Si l'on ne travaille que pour un bel ouvrage, quel moyen a t'on de le perpetuer? Le Temps, à qui rien ne peut résister, ne vient-il pas à bout de tout ce que nous faisons, tant pour la production de l'esprit, que pour les Ouvrages materiels? C'est veritablement à une petite Souris qu'aboutissent nos hauts des-seins: c'est d'une risée que nous accouchons. O sage, & mille fois estimable Démocrite, qui passoit des jours entiers en la contemplation de nostre bassesse, & rioit de temps en temps des sortes pretentions des Mortels! Que le Lecteur se figure d'un costé ce grand Personnage attaché à la dissection des Animaux, pour observer le siege de la Bile, & juger par cette espreuve de la cause de nos guerres, de nos animositez & de nos divisions; Qu'on se le propose, dis-je, riant de nos vanitez, & que d'ailleurs on se represente Xerxes couvrant d'une Armée innombrable le Détroit de l'Helléspont; lequel des deux semblera plus ridicule? Ce sera sans doute celuy qui par un excès d'ambition met dix-huit cens mille hommes sur pied, & n'aboutit qu'à la défaite de son Armée; tandis que ce Philosophe se rit de la vanité de ce téméraire, & qu'il condamne sa presumption, jugeant fort à propos avec Esope, que c'est la grosseste d'une Montagne, qui n'accouche que d'une Souris,

F A B L E XXIV.

*Du vieux Chien, & de son Maistre.*

UN Veneur encourageoit son Chien à la chasse; mais c'estoit en vain; parce que la pesanteur de ses pieds tardifs ne luy permettoit pas d'aller viste, & quoy qu'il eust pris la beste, il ne put la retenir pour n'avoir point-de dents. Son Maistre s'estant mis alors à le tancer aigrement, en adjoutant les coups aux menaces, le pauvre Chien luy répondit : *Qu'il meritoit bien qu'on luy pardonnast, puisqu'il estoit devenu vieux, & qu'en sa jeunesse il avoit esté aussi bon qu'un autre à la prise; Mais je voy bien ce que c'est, continua-t'il, tu ne prends plaisir à rien, s'il n'y a du profit: Je ne m'estonne donc point si m'ayant aymé tant que j'ay chassé, tu me veux du mal maintenant que je n'ay plus de dents, & que je ne puis courir. Mais si tu n'estois pas ingrat, comme tu m'as aymé jeune, à cause du profit, cette mesme consideration devrois t'obliger à m'aymer aussi en ma vieillesse.*

D I S-

QUE les grands Seigneurs se viennent instruire icy par la voix d'un pauvre Animal, qui reproche de bonne grace à son Maistre une excessive ingratitude. C'est ce Chien affoibly de vieillesse, qui n'estant plus bon aux exercices de la Chasse, reçoit des traitemens indignes de luy, & passe ses vieux jours avec des mépris fascheux, & des injures continuelles. Il en prend de mesme à la plupart de ces pauvres infortunez, qui s'obstinent à suivre la Cour, où ils blanchissent avant que de devenir libres, & qui même ne le deviennent jamais que par leur mort. Ces misérables languissent sous la volonté d'autrui, sans exercer jamais la leur, & sans considerer qu'ils sont Hommes. Là les maladies les accueillent de toutes parts, outre les inquietudes & les défauts que donne à leur esprit une perpetuelle contrainte. Diogene les compare à des Esclaves qui ayment leurs chaines, à cause qu'ils s'imaginent qu'elles sont d'or, mais quand elles le seroient, ils n'en tireroient pas vanité comme ils font, s'ils estoient dans le sentiment de Senecque, qui parlant de leur servitude dit : *N'est ce pas une grande sottise que celle d'un Esclave : qui cherit passionnement ses fers, à cause qu'ils sont dorez ?* Ils en sont les Adorateurs néanmoins, & se plaisent à les traîner jour & nuit dans les Palais des Princes.

Cependant quel regret n'ont ils point en leur âme, de voir qu'ils ont misérablement dissipé leur bien, sur l'esperance de s'aggrandir, & de se voir comblez de thresors ? Je les renvoye à Guevare, qui leur représente adroitement leur faute par ce plaisant Apologue, L'Asne, dit-il, quitta son herbage à la persuasion du Renard, & se mit à suivre

374 LES FABLES D'ESOPÉ

la Cour du Roy Lyon. Il y fut le bien venu durant quelque temps , mais enfin on se saisit de luy , & à force de le battre on l'estendit par terre tout roide mort. Le Roy en voulut avoir la cervelle , lors que le Renard qui l'avoit avalée , luy dit. *Sire assurez vous qu'il n'en a point après sa mort , non plus que durant sa vie , car s'il en avoit eu tant soit peu , il n'auroit jamais quitté son Fré pour venir à la Cour chercher son mal-heur , & sa dernière ruine.* Mais de tous les maux qu'endurent les vieux Serviteurs , le plus grand & le plus déplorable , à mon advis , c'est le mépris qu'en fait la plupart du temps un mauvais Maistre , qui après avoir usé leur jeunesse , & tiré d'eux tous les services dont ils ont esté capables , ne les regarde sur le déclin de leur âge , que comme des créatures inutiles

Ce ne sont pas les Maistres seuls qui tombent en cette prodigieuse méconnoissance. Nous voyons que les Amis & les Dames deviennent aussi quelquesfois de cette humeur & nous traitent de même , comme aussi les Republiques , quoy qu'elles fassent profession d'une parfaite & judicieuse conduite. Je n'en veux point d'autre exemple que celuy de Themistocles , de Coriolan , & de leurs semblables , qui après des services immortels ont esté cruellement bannis , mesme quelquesfois mis à mort par l'ingratitude de leurs peuples.



PHRYGIEN. 175
F A B L E XXV.



Des Lievres craignans sans cause.

LA Forest battuë des vents, faisoit plus de bruit qu'à l'ordinaire : ce qui fut cause que les Lievres épouvantez se mirent incontinent en fuite. Mais comme ils fuïoient ils trouverent un Marest qui les empescha de passer plus loin. En cette extremité ils se virent bien en peine, parce que le danger les enveloppoit devant & derriere. D'ailleurs les Grenouilles les épouvantoient encore plus fort par le bruit qu'elles faisoient en se jettant dans l'eau. Alors un des plus vieux & des plus éloquens de leur troupe les voulant rassurer leur dit ; *Pourquoy, nous donnons-nous ainsi l'allarme mal à propos ? que ne prenons nous courage : Certes, nous sommes agiles de corps, mais lâches de cœur. Sus donc, ne nous esfuyons point pour du vent, & mequons nous de ce danger, qui n'est nullement à craindre.*

H 4

D I S-

176 LES FABLES D'ESOPÉ

DISCOURS MORAL

LA sorte crainte des Lievres, qui s'alloient précipiter, pour se tirer de la peine où ils s'estoient mis, représente la foiblesse de ceux qui meurent de peur de mourir, & s'abandonnent à des maux certains, pour n'éviter que l'effet de leurs soupçons. Quant à la sage remontrance que leur fit le plus vieux d'entr'eux, par l'exemple des Grenouilles, cela nous apprend que c'est une excellente consolation à nos maux de les comparer à ceux d'autrui, quand ils sont plus mal-heureux que nous. Ce que j'y trouve de pire, est que nous les croyons estre plus grands que tous ceux des autres. Accy. se rapporte cét ingenieux Apologue de l'Asine, qui voyant un Roussin bien paissé, se crut d'abord miserable, en comparaison de luy. Mais quand il le vid à quelque temps de là chargé pesamment, piqué jusqu'au sang, & réduit à n'en pouvoir plus, il changea tout aussi tost d'avis, & crut sa condition meilleure que celle des autres. En effet, le parallele des infortunes d'autrui, nous est une espece de consolation bien grande, quand elles se trouvent plus grandes que les nostres. Car il n'est point d'homme si desesperé qui ne se plaise à vivre, s'il jette les yeux sur une infinité de Mendians, chargez d'âge & de maladies, qui pourtant s'estudient à se conserver, comme si leur vie estoit accompagnée de tout ce qu'on appelle bonheur en ce Monde,

EA-

F A B L E XXVI.



Du Chevreau, & du Loup.

LA Chevre voulant aller paître, enferma son Chevreau dans sa loge, & luy commanda de n'ouvrir à personne, jusqu'à ce qu'elle fust de retour. Mais après qu'elle s'en fust allée, le Loup qui l'avoit ouïe de loin, s'en vint heurter à la porte; & contre-faisant la voix de la Chevre, commanda qu'on luy ouvrît. Alors le Chevreau connoissant sa tromperie lui dit; *Je n'en feray rien, car bien que ce soit la voix d'une Chevre, je voy neantmoins à travers les fentes que c'est un Loup.*

DISCOURS MORAL.

QUin'estimera l'obeissance de cet Animal innocent? Qui n'approuvera sa bonne conduite? Sa Mere luy deffend d'ouvrir la porte si ce n'est à elle-mesme; & voilà qu'un moment après

H 3

leur

178 LES FABLES D'ESOPÉ

leur perfide Ennemy s'en vient pour decevoir le Chevreau, & luy persuader d'une voix feinte qu'il ouvre, & que c'est véritablement la Chevre qui est à la porte. Mais luy bien avisé ne se départ pas d'un seul point du commandement de sa Mere. C'est ainsi qu'en doivent user tous les Enfans bien nés, & après leur devoir envers Dieu, mettre le plus haut point de leur gloire, à se rendre toujours souples à la volonté de ceux qui les ont mis au monde. Aussi à dire vray les plus beaux fruits qu'ils puissent cueillir des instructions qu'on leur donne en leur bas âge, sont ceux de l'Obeissance. Car s'il est vray, comme il n'en faut pas douter, que dans un Estat bien policé, il faut nécessairement que le Prince obeisse à Dieu, le Magistrat au Prince, le Peuple aux Magistrats, & les Serviteurs aux Maîtres; N'est-il pas juste de mesme qu'en une Famille bien réglée les Enfans obeissent à leur Pere & Mere; & se rendent ponctuels à l'observation de tout ce qu'ils leur ordonnent? Le Chevreau de cette Fable le leur apprend par les grandes précautions qu'il apporte à ne se pas laisser surprendre du Loup. Il regarde pour cet effet par les fentes de la porte, si la taille de cet Imposteur, qui se dit estre ce qu'il n'est pas, répond à sa voix, marque tres-infaillible de la feureté, qui est inseparable d'avec la Jeunesse, quand elle se repose sur le conseil des Judicieux. Comme au contraire il n'est rien de si hazardeux que les entreprises des jeunes gens, qui ne daignent pas suivre les advis des hommes sages, & de ceux mesmes que la Nature commet pour leur gouvernement. Ces Présomptueux naissent avec tant d'amour propre: Ils s'estiment si grands & si excellens personnages, & sont si charmez de leurs bon sens, que toute autre chose

leur

leur semble ridicule, hormis la production de leur esprit. Ils croient bastardes toutes les Plantes, qui ne naissent point en leur terroir : Ils jugent de la conduite d'autrui par leurs sentimens, & ne trouvent à propos que les choses qu'ils ont dé-jà faites, ou pour lesquelles ils ont quelque disposition. Ce qui arrive, comme dit Aristote, plus aux jeunes gens qu'aux autres à cause de la chaleur de leur sang, qui ne leur donne pas la patience de raisonner afin de conclurre ; & pour le peu de pratique du Monde, qui ne leur a point permis encore de connoistre les inégalitez de la Fortune, & les divers artifices des Hommes, au lieu que les Vicillards, par la tiendeur, ou plutost par la froidure de leur sang, raisonnent lentement aux occurrences qui leur surviennent, & panchent tousjours vers la crainte, qui comme elle glace les temperamens, reside aussi pour l'ordinaire dans les humeurs froides. D'ailleurs, ils ont esté si souvent déceus par les événemens des affaires, qu'ils s'imaginent à tout moment le devoir estre ; ce qui fait qu'ils ont tousjours l'œil au guet, & tournent incessamment la chose de la maniere la plus fâcheuse



F A B L E XXVII.

*Du Chien, & de la Brebis.*

LE Chien ayant fait ajourner la Brebis, pour se voir condamner à luy payer un pain qu'il luy avoit presté, elle nia de luy rien devoir; mais le Milan, le Loup, & le Vautour estans pris à témoin, déposèrent contre elle, qui fut condamnée à rendre le pain, que le Loup luy osta en mesme temps, & le devora.

DISCOURS MORAL.

JE ne sçay quel enseignement donner aux Innocens, pour les mettre à couvert de l'oppression des faux Témoins. Car j'en trouve les embûches si dangereuses, qu'il est impossible, à mon avis, de les éviter, si ce n'est en se déroband le plus qu'on peut à la fréquentation des Hommes; Encore arrive-t'il bien souvent que ceux même qui nous connoissent le mieux, dressent à nostre hon-
neur

neur & à nostre vie , des pieges si dangereux , qu'il est presque impossible d'en échapper C'est-ce qu'Esope a fort bien fait connoître , en rendant le Chien accusateur de la Prebis , quoy que néanmoins il la deust continuellement protéger , étant destiné à cela par la Coutume & par la Raison. Il nous enseigne par cette Fable que ceux en qui nous devons avoir plus d'esperance , sont quelquesfois nos pires persecuteurs ; & qu'afin de rendre nostre calamité plus certaine , ils apostent de faux Témoins contre nous. Ces Imposteurs qui sont les pires de tous les Hommes , s'opiniaïstrent d'autant plus à soutenir éffrontement leurs fausses depositions , qu'ils n'ont pour l'ordinaire ny Religion, ny crainte de Dieu. Un Poëte l'assure ainsi , quand il dit :

*Celuy la ne craint nullement
D'attester les Dieux faussement ;
Par des sermens épouvantables ;
Qui se rit des foudres lancez
Dessus la teste des coupables ,
Après qu'ils les ont offensés.*

Mais que doit-on esperer de tels Impies , s'il est vray qu'ils ne se laissent toucher , ny aux Loix humaines , ny même aux menaces qui leur sont faites dans les saintes Lettres , où il est dit en termes exprés : *Que le faux Témoin ne demeurera point impuni.* Il faut donc estre soigneux de ne voir , s'il est possible , que des gens de bien , & de fuir le commerce des méchans , quand mesme la proximité du sang, ou l'habitude nous convieroit à les pratiquer.

Voilà ce que je puis conseiller aux Vertueux , pour éviter l'oppression de leur contraire, Mais quant aux faux Témoins & aux Calomniateurs , je leur représenteray en passant l'imposture de leur

182 LES FABLES D'ESOPÉ

crime, par la comparaison des Demons. Il est en effet tellement hideux qu'il les rend plus execrables que les malins Esprits: car encore que ce soit leur métier de mentir incessamment; si est-ce qu'il y a des circonstances où ils sont forcez de dire la verité, & ne sçauroient en ce cas là porter un faux témoignage, comme il arrive aux Adiurations & aux Exorcismes. Les faux Temoins au contraire n'ont rien de sacré, ny d'inviolable. Ils levent la main devant leur Juge; ils appellent leur Créateur à témoin, ils jurent mesme sur l'Evangile, pour rendre croyables leurs impostures, & ostent la vie ou le repos à l'innocent, qui n'a pas moyen de se garantir du tort qu'on luy fait, & n'en peut demander Justice qu'à Dieu seulement. D'ailleurs les Démons par la mesme raison qu'ils se font connoistre à nous, donnent dequoy nous méfier d'eux, au lieu que ceux cy éblouissent les Magistrats avec une sainte probité, & se servent de la foy humaine pour couper la gorge aux pauvres affligez, jusques à s'aider du nom d'une vertu, pour autoriser un crime. Avec cela les malins Esprits sont en quelque façon excusables à cause des peines qu'ils souffrent depuis tant d'années, & qu'il leur faudra souffrir éternellement. Mais les faux Témoins n'ont point de sujet de desespoir, ny de plainte, contre la Bonté Divine, Dieu leur a donné presque autant de graces qu'aux gens de bien, & il leur promet les mêmes recompenses qu'à eux, pourveu qu'ils se convertissent: bref il les a fait Freres de ceux qu'ils calomnient, les conuiant par là d'estre plutost charitables que persecuteurs. L'on ne peut donc accuser Esope d'avoir traité trop rudement les faux Témoins, en les comparant au Loup, au Milan, & au Vautour, puis que mesme ils sont pires que les Demons.

F A-

PHRYGIEN. 183
F A B L E XXVIII.



Du Laboureur , & du Serpent.

UN Laboureur fâché contre un Serpent qu'il nourrissoit, prit une coignée en main , & se mit à le poursuivre. Mais le Serpent échappa , non toutesfois sans estre blessé. Il arriva depuis que le Laboureur estant devenu fort pauvre , & imputant la cause de ce mal-heur à l'offence qu'il avoit faite au Serpent s'en alla vers luy, pour le prier de s'en revenir à son logis. *Pardonne-moy* , luy répondit le Serpent , *si je n'y puis retourner : car il n'est pas possible que je sois jamais en seureté avec toy , tant que tu auras une telle coignée en ta maison. D'ailleurs , bien qu'il n'y ait plus de meurtrisseurs à ma playe , si est-ce que le souvenir m'en reste encore.*

DISCOURS MORAL.

C'Est bien fait aux belles Ames de pardonner une injure ; mais c'est aussi manquer de prudence,

184 LES FABLES D'ESOPE

dence , que de se fier encore à ceux qui nous ont trompez. Pour nous figurer cette vérité , Esope introduit en cette Fable le plus prudent des Animaux , sçavoir le Serpent , qui se dépouille bien véritablement de toute haine contre le Laboureur qui l'a offensé ; mais qui n'est plus résolu de retourner en sa maison. En effet ce seroit mal profiter des avertissemens de la Fortune , que de renouer amitié avec celuy qui nous auroit une fois trahi Car de dire quela bonté que nous luy témoignions à pardonner une offense , l'obligeroit à vivre plus fidelement avec nous , & à n'y retomber jamais , cela me semble extrêmement foible , puis qu'on peut alleguer aussi ; que l'impunité de la faute seroit un leurre pour l'y rappeler. Il faut donc du moins que les mauvais traitemens que nous recevons des hommes , nous laissent quelque sorte d'instruction , & que nous tirions cet avantage de nostre mal , d'avoir acquis le secret de n'y retomber jamais. Autrement ce seroit une chose impertinente que le pardon , si ensuite il falloit tous les jours nous exposer aux déplaisirs. Les Loix de la générosité ne sont pas si sévères , qu'elles exigent une chose si dure & si hazardeuse , que de nous s'engager avec les perfides , & nous remettre sous la foy de ceux qui n'en ont point. Nous sommes bien obligez d'user de civilité & de charité envers nos Ennemis , s'ils nous en prient , pourveu cependant que nous ne fassions pas tort à quelqu'un qui nous soit plus cher & plus précieux qu'eux ; c'est à dire , à nous mesmes : car la Nature nous a donné une juste passion pour ce qui nous touche , & un légitime desir de nostre conservation. Comme nous devons donc à la Vertu ce charitable office de nous remettre bien avec nos Ennemis ; nous devons
aussi.

aussi ce'droit à la Nature de ne nous y plus fier à l'avenir; de peur d'user d'inhumanité, en même temps que nous userions de Clemence, & de joindre une sottise à une belle action.

Si quelqu'un me vient objecter que c'est avoir mal pardonné au perfide, que de ne vouloir plus entrer en liaison avec luy, & qu'il se trouve encore quelque reste d'animosité dans cette retenue; Je luy répondray qu'il n'y a ny plus ny moins de haine pour tout cela, mais beaucoup de précaution, & qu'à ce compte-là ce seroit avoir de l'animosité contre un précipice, que de le fuir après l'avoir decouvert. Ce n'est pas vouloir mal à la personne des traistres que de s'en éloigner; mais c'est aimer raisonnablement la nostre, dequoy l'on ne scauroit nous reprendre sans injustice. Au contraire nous serions blâmables d'aveuglement, de nous laisser retomber dans le même piège: car comme dit le gentil Bertaud:

Celuy se plaint à tort de sa calamité,

Qui contre un même roc fait un même naufrage.

C'est donc une chose judicieuse de se garantir d'une embûche, en s'éloignant de la personne qui l'a faite, & si le vicieux est de soy-même un object digne d'estre fuy, à plus forte raison le sera-t'il à ceux qu'il aura trahis, non à cause de la première offense, mais crainte de la seconde. Assûrement il est bon de l'éviter, non comme Ennemy mais comme Méchant, & encore comme un Méchant qui s'est fait connoître à nous pour ce qu'il est; c'est à dire, de qui nous ne devons plus estre en doute.

F A B L E XXIX.

*Du Renard, & de la Cigogne.*

LE Renard ayant invité la Cigogne à manger, versa sur la table tout ce qu'il avoit de viande ; mais comme elle estoit liquide , la Cigogne n'en pouvoit prendre avec son long bec , & le Renard la mangea toute. Elle cependant se retira honteuse & fâchée , de se voir ainsi trompée ; Toutesfois pour s'en revanger , elle retourna quelques jours après , & convia son hôte à dîner. Elle luy servit quelques viandes dans une Bouteille ; mais comme l'entrée en estoit fort étroite , le Renard en eut seulement la vueë , & n'en pût goûter : comme au contraire , la Cigogne le fit aisément.

DISCOURS MORAL.

TE crois-tu si rempli de finesse, ô fallacieux Renard, que de pouvoir tromper impunement
les

les gens rusez , sans courir fortune d'estre toy-méme affiné ? Cét animal , qui n'est qu'une Gruë , te rend la pareille de fort bonne grace , & te fait porter la peine de ta moquerie. Ne sçais-tu pas que chacun a son défaut , & chacun son avantage , & que si elle n'a pû manger des choses liquides sur une assiette , elle t'empêchera d'en manger de solides dans un Bocal. Tu fais bien d'exemple à ces Artificieux , qui conversent parmy les hommes , pour leur apprendre que toutes les ruses ont leur contre-ruse , & qu'il est mal-à-sé de faire profession de duper tout le monde , sans estre duppé de quelqu'un ; ce qui est certes une chose honteuse aux maîtres de ce mestier. Ils ont beau faire , ainsi que Lysandre , le plus ruzé des Lacedemoniens , & s'ayder , comme il disoit , de la peau du Renard , quand celle du Lion ne suffit point à leur fourberie ; Ils ont beau déguiser leur malice d'une specieuse montre de franchise ; Ils ont beau recourir au mensonge , pour ne point rendre leur mauvaise volonté ; Suspecte si faut-il enfin qu'elle se découvre ; car elle ne sçauroit estre long-temps de mise , non plus que la fausse monnoye , qui est une des plus grandes tromperies du monde. Le temps qui ne peut rien tenir caché , fait une montre publique de cette engeance de moqueurs , lors qu'ils y pensent le moins , & les expose comme ils méritent , à la risée de tout le monde. Pour preuve de cette verité , outre l'experience commune , il y a quantité de raisons qui le persuadent aussi. Car il faut de nécessité que ces Fourbes se moquent en paroles , ou en effet , ou par les actions de ceux qu'ils jugent méprisables & ridicules.

Si c'est en paroles , à sçavoir en reprochant à un homme ses imperfections , il est mal-à-sé qu'on n'ait quelque prise sur eux ; puisque nul n'est parfait en ce

188 LES FABLES D'ESOPÉ

ce monde, & que chacun a quelque endroit par où il est sensible & défectueux, & par conséquent sujet à estre repris. En quoy les grands Ricurs ont, comme je croy, moins d'avantage que les autres. Car quoi qu'ils sçachent donner un coup de bec fort à propos, & de bonne grace, à cause de l'habitude qu'ils y ont acquise, ils sont aussi plus examinez que les autres, par le grand nombre de gens qu'ils obligent à celà, dont l'exercice n'est que d'éplucher leur vie, afin de trouver où mordre à leur tour. Aussi voyons nous d'ordinaire que cette espèce de gens est tellement noircie de reputation non seulement par de veritables remarques, mais par de fausses, qu'avec toutes leurs fineses il leur est comme impossible de se mettre à couvert d'une ruine inévitable. Telle fut autrefois celle des Atheniens, qui pour s'estre moquez de Sylla, virent leur Ville pleine d'assassinats, & de meurtres. Car la colere de ceux qu'ils ont offensez les oblige quelques-fois à controuver mesme des calomnies pour se vanger. Quel avantage donc est-ce aux Moqueurs de s'exposer, non seulement aux justes reproches; mais encore aux illégitimes, & d'attirer sur eux le blasme de ce qu'ils font, & de ce qu'ils ne font pas? On les éclaire depuis le matin jusques au soir: on les étudie à l'Eglise; on les épluche à la table: on prend garde à eux dans la maison: on les guette dans les promenades: tout le monde veille sur eux & est leur ennemi. Ceux qu'ils ont raillez cherchent à s'en revanger, & tel qu'ils ne connoissent pas, devient quelquefois leur ennemy, par la seule crainte qu'il a de leurs brocards. Au reste, leurs amis melmes vivent avec eux, comme s'ils devoient un jour estre leurs ennemis, & s'attendent à rompre aux premieres moqueries, ou pour le

le moins à ne les aimer que médiocrement.

Quant à l'autre manière de se moquer, par de véritables actions, elle retombe tout de même au désavantage du Moqueur. Ce qui procède, sans doute, de ce que toutes les affaires du monde ayant deux faces; comme ces Rusez peuvent decevoir par l'une, ils peuvent aussi estre deceus par l'autre, & d'autant plus asseurement, que les paroles sont moins importantes que les effets. Car ceux qui ont esté véritablement affinez en une chose de conséquence, s'étudient tout de bon à prendre leur revanche, pour se consoler de la perte qu'ils ont faite, & jeter leur Ennemi dans la même fortune. C'est dequoy nous avons des preuves irreprochables dans les Histoires, où nous voyons par une infinité d'Exemples, que la Fraude tombe d'ordinaire sur son Autheur, à cause qu'il se trouve tousjours quelque preservatif contre ce poison, quelque dangereux qu'il puisse estre. Souvenons-nous donc de ces belles paroles de Salomon; *Que l'homme de bien vale grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ses pas à la Tromperie.* Il nous confirme la même chose en plusieurs autres endroits, pour nous apprendre que les sentiers détournés par où les Trompeurs croient se sauver, les conduisent insensiblement en des précipices, ce qui montre assez, que c'est une chose tout à fait indigne d'une bonne Âme, d'user de déguisement en ces matieres, si ce n'est que l'on y soit forcé par les fourberies & les artifices d'autrui.

F A-

F A B L E XXX.

*Du Loup, & de la Teste peinte.*

LE Loup ayant trouvé dans la boutique d'un Sculpteur une Teste de relief, se mit à la tourner de tous costez; & bien étonné de voir veritablement qu'elle n'avoit point de sens; *O la belle Teste!* dit il: *il y a sans doute beaucoup d'art en toy, mais point d'esprit, ny de sentiment.*

DISCOURS MORAL.

CEux là s'abusent extrêmement, qui n'entendent par le nom de Beauté, que la corporelle, à sçavoir celle qui consiste en l'agrément du teint, & en la juste proportion des parties. Il y en a une autre bien plus excellente, & plus pure, qui ne contient rien de perissable, ny d'imparfait, mais au contraire qui résiste à l'injure du Temps, & n'est susceptible d'aucune tache, ny d'aucune defectuosité. C'est aussi par elle que nous sommes semblables

à Dieu , comme il est dit dans l'Escriture : *Faisons l'Homme à nostre ressemblance*, Car de croire que Dieu ait voulu entendre par là des traits de vilage , & des proportions de Corps , ce seroit rendre ces termes ridicules, puis que Dieu est incapable de matiere & de linéamens Il y a donc une espece de Beauté, par qui nous ressemblons aucunement à Dieu, à sçavoir la beauté de l'Ame, qui consiste à bien appliquer ses deux principales facultez , sçavoir ; l'Entendement & la Volonté : & les bien appliquer n'est autre chose que suivre plus droitement l'object de ces deux Puissances , qui sont , Verité , & Bonté. Car l'entendement ne desire de rien connoistre que parce qu'il le croit vray ; & la Volonté ne desire de rien aimer , qu'à cause qu'elle le croit Bon. C'est donc avoir l'Ame plus belle, de connoistre plus au vray les choses , & d'aimer plus celles qui sont véritablement bonnes. Connoistre plus au vray les choses , est un avantage qui appartient aux personnes doüées d'un Esprit vif , & subtil. Aimer plus les choses aimables , c'est l'exercice & la condition des gens de bien , d'autant qu'ils se portent aux bons Objects , pour se transformer en eux, & pratiquent incessamment des actions de Vertu , parce qu'elle est la meilleure de toutes les choses d'où il est aisé de conclurre , que celuy-là aura l'Ame plus belle , qui aura plus d'Esprit & plus de Vertu.

En effet, ne seroit-ce pas estre dépourveu de toutes les lumières de la Raison , de ne voir pas combien sont grandes en l'Homme les excellences & les prérogatives de l'Esprit ? y a-t'il rien sous le Ciel qu'il ne dompte , & qui ne cède à son industrie ? Se peut-il imaginer quelque secret , ou quelque Art , dont l'invention ne luy soit deuë ? Qu'y a-t'il de si caché qu'il ne découvre , & de si difficile dont il ne puisse

puisse venir à bout ? Ses productions ne sont-elles pas autant de chef-d'œuvres , & ces chef-d'œuvres autant de prodiges , qui tiennent du Miracle ; Témoins l'admirable Sphere d'Archimede : Témoins les fameux Dedales ; Témoins les Portes de Vulcan qui sembloient se mouvoir ; Et témoins les Statuës de Marbre , de Porphyre , & de Bronze , qu'on eût dit estre animées. Tous ces effets de l'Esprit humain , ont sans doute je ne sçay quoy de Divin , & particulièrement quand la Vertu s'y trouve jointe. Car on ne peut nier que ce ne soit elle qui détachant l'Homme de la Terre , l'éleve au plus haut du Ciel , & le déifie par maniere de dire.

Il n'en est pas de mesme de la Beauté du Corps , qui consiste en une certaine proportion de membres , animée d'une couleur vive & claire ; ou plustost telle que la demandent les diverses Inclinations. Toute charmante qu'elle est , il faut qu'elle cède aux qualitez de l'Esprit , & à ses hautes prééminences. D'examiner de point en point en quoy consiste cette Beauté , celà n'est pas de ma profession ; & voilà pourquoy j'en laisse tres-volontiers la décision aux Peintres , & aux Dames. Il me suffit maintenant de montrer en peu paroles les avantages qu'a la Beauté de l'Ame par dessus celle du Corps. Le premier est celuy que nous avons déjà touché , sçavoir , que l'une nous rend semblables à Dieu , & que l'autre , nous est commune avec les Bêtes. Quant à la ressemblance de Dieu , outre l'autorité de l'Escripture , j'allegueray que l'Ame est séparée de la Matiere comme luy , quoy que non pas en si haut degré de perfection. A quoy j'adjousteray le Raisonnement , qui quoy qu'il soit en nous tres-imparfait , ne
laisse

laisse pas cependant de contenir quelque chose d'excellent & de grand par dessus tout ce qui est dans le monde. La beauté du corps des Animaux qui consiste comme celle du nôtre, en couleur, & en proportion fait assez voir que nous leur ressemblons de ce côté là, & il ne sert de rien de dire, qu'ils n'ont pas les traits de leur Corps semblables aux nôtres, puisqu'il est certain que nous ne leur ressemblons pas par le visage, ny par la figure. Cecy doit suffire, ce me semble, pour soutenir qu'ils ont une Beauté corporelle comme nous, qui depend tout de mesme que la nôtre de la justesse des parties.

Voilà le premier avantage que la Beauté de l'Ame emporte sur celle du Corps. Le second consiste en sa Noblesse d'autant plus sublime, que l'Ame est infiniment plus excellente que le Corps: Et le troisieme se remarque par la durée, car la Beauté du Corps ne durant tout au plus que 12 ou 15 ans, celle de l'Ame nous accompagne jusqu'au tombeau voire mesme elle trouve des siecles infinis par delà, pendant lesquels elle a mille fois plus de splendeur & de gloire que maintenant. Mais je manquerois plustost de loisir, ou de temps, que de matiere, si je voulois rapporter au long toutes les préeminences de la Beauté de l'Ame par dessus celle du Corps. Il vaut donc mieux se contenter de ce que nous en avons dit, & jeter les yeux sur le Renard de cette Fable, qui se moque agreablement, quand il dit: *ô la belle Teste si elle avoit de la cervelle!* comme voulant montrer que la Beauté corporelle est tousjours moindre que celle de l'Esprit, & que les excellens visages ne doivent estre estimez que comme une Sculpture.

F A B L E / XXXI.

*Du Geay.*

LE Geay s'estant vestu des plumes du Paon, devint tout à coup si amoureux de sa gentillesse, & de sa beauté, qu'ennuyé de sa première condition, il s'alla mêler avec les autres Paons, qui reconnoissans sa fourberie, le dénuerent de ses plumes empruntées, & le battirent tres-bien

DISCOURS MORAL.

L'Ambition extravantagé de ces Présomptueux, qui démentent leur-naissance pour se jeter dans une volée trop haute, est icy tres-bien dépeinte par Esope, en la personne du Geay. Cét Oyseau portant envie à la beauté des Paons, emprunta le plumage de l'un d'eux, qui estoit de ses amis: & s'en estant paré ils'alla jeter inconfidèrement parmy les autres, croyant les tromper, & les ébloüir
assez

assez pour passer pour leur Camarade. Combien voit on aujourd'hui de gens, qui poussez d'une aveugle présomption, se jettent effrontément parmi les Grands, sans avoir égard à la différence que l'Extraction & la Nourriture y ont mise ? Ce qu'ils en font est par le vain espoir de s'aquerir de l'éclat en leur compagnie, & d'inspirer au peuple autant de respect pour eux qu'il en a pour les plus qualifiez. Mais que cette esperance est folle, & cette credulité ridicule ! Ne doivent-ils pas sçavoir que ces hommes considerables, avec lesquels ils prétendent aller du pair, ne sont pas gens à qui l'on en fasse accroire ? Les peuvent-ils estimer si aveugles que de ne voir pas, combien la Verité differe de l'Imposture ? Ces Arrogans se parent de superbes dépouilles, comme le Geay de nostre Fable. Ils empruntent les plumages des Grands, c'est à dire, qu'ils prennent à crédit des habillemens précieux. Ils s'endebtent de tous costez chez les Marchands, & chez leurs amis : Ils font la rouë dans des étoffes empruntées. Bref, ils fréquentent incessamment des gens de haute condition, sans leur vouloir céder. Mais qu'arrive t'il de cette imprudente façon de vivre ? Rien autre chose, que ce que nous represente la Fable, à sçavoir un combat general des vrais Paons contre le faux ; une risée honteuse ; une fuite pleine de desespoir. Ces Ambitieux sont à la fin connus, pour n'estre pas de condition, pour avoir dissipé leurs moyens en dépenses frivoles, & bref pour manquer tout à fait de jugement en la conduite de leur vie. Il n'est point de gens relevez, ny d'autres, qui ne leur donnent un coup de bec, & qui ne surchargent leur misere de railleries. On les déchiffre plaisamment depuis le pied jusques à la teste : On compte leurs Prédé-

196 LES FABLES D'ESOPÉ

cesseurs : On examine leurs actions. La moindre parole qu'ils ont dite pendant le temps de leurs vanitez, est épluchée dans les mesmes Compagnies où ils avoient accoustumé de frequenter. En un mot, ils reconnoissent Indifferens ceux qu'ils avoient eu pour Approbateurs. Cependant les Creanciers ne peuvent plus fournir à la dépense de ces Prodiges ou ils en sont dégoustez par le mépris qu'on fait de leurs impertinences. Chacun redemande le sien : Chacun veut avoir sa pièce. Il est question à la fin de décréter tout le bien, & de laisser aller un héritage entre les mains des Creanciers. Ce seroit une chose extravagante de confirmer cette vérité par des Histoires, la Cour n'est que trop pleine de gens de cette sorte. Nous voyons tous les jours le commencement, le progres, & la fin de ces Présomptueux.

Il faut donc fuir de telles gens, & se dégager de ces pratiques. Car la confusion qui suit les pompes de ces personnes là se partage entre ceux qui les ont causées, ou qui ont pris la moindre part à leur intelligence : Et comme en matiere d'opinions, il ne faut pas se laisser charmer aux specieuses maximes mais chercher la Verité, & choisir plutôt de dire les choses vraies, que les subtiles : De même aux amitez que nous voulons establir, il ne faut pas tant donner à l'éclat & à l'apparence extérieure, qu'à la véritable & parfaite Vertu de l'Ame. Ces hommes falsifiez, qui n'ont soin que de la Beauté superficielle, qui empruntent une qualité, un habit, un panache, une mine & de la reputation doivent estre fuïs comme la Peste.

PHRYGIEN. 197
F A B L E XXXII.



De la Mouche, & du Chariot.

UN Mouche s'estant arrestée sur un Chariot qui couroit dans une lice, où la poussiere estoit grande à cause des Chevaux qui l'émuvoient de leurs pieds, & du roulement des roues; *O que je fay lever de poudre ! s'écria-t'elle.*

DISCOURS MORAL.

Cette Fable a en butte ceux qui s'attribuent la gloire des actions-d'autrui, quoy que de leur nature ils soient stupides & impuissans. Car quoique ce blâme touche tous les Hommes en general qui s'attribuent l'honneur de toutes leurs entreprises, au lieu de le donner à Dieu, qui est la veritable source, & la seule cause de tout ce qu'il y a de bien & d'honneste dans le monde; encore dis-je, qu'ils soient tachez presque tous de cette orgueilleuse espece d'ingratitude; si est ce qu'il y en a qui s'y portent d'une inclination particuliere, & qui dérobent

198 LES FABLES D'ESOPE

bent artificieusement l'estime des autres pour se la transférer. Ces exemples sont ordinaires dans les États, autant de fois qu'il se fait une action guerrière & avantageuse à quelque Royaume. Car infailliblement ceux qui ont commandé en de pareilles rencontres, briguent sous main l'honneur entier de l'aventure, & rendent de mauvais offices à leurs Compagnons. Ils font parler hautement leurs serviteurs, & leurs alliez. Ils se servent mesme de la bouche des femmes, pour publier leur propre loüange. Mais ce vice là ne paroist pas seulement aux entreprises Martiales: Il triomphe bien souvent de ceux qui se plaisent le moins à la guerre. Aussi voyons nous que le Juge s'attribuë la gloire de l'autre Juge, & que le Medecin se vante de la cure qu'un plus sçavant que luy a le premier avancée. Les Poètes mesmes & les Escrivains, se parent des dépouilles d'autrui, & transportent des feüillerts entiers dans leurs ouvrages, jusques à s'accommoder des inventions des Morts, afin que leurs Escrits reçoivent plus de vigueur & de vie de ces lumieres qui semblent éteintes & toutefois ne le sont pas.

Je laisse à part les Larcins qui se font de nostre temps, & me contente pour cette fois de changer les Exemples en Raisons, pour confondre la vanité de ceux qui ne la puisent que chez autrui. Viendra donc ô esprit trop affamé de reputation, & considere à quel point d'imprudence aboutissent tes fantaisies. Si tu as à dérober quelque chose aux autres, pourquoy t'arrestes-tu à une fumée de vaine gloire? Pourquoy ne t'occupes tu pas à la poursuite d'un bien plus solide, afin de justifier ton émulation? Croy-moy, ne t'amuse pas à ce qui suit la Vertu, dérobe la Vertu mesme. Car en ce faisant.

faisant, non seulement tu auras la possession d'un vray bien, mais aussi l'ombre que tu recherches, c'est à dire, que la reputation te sera parfaitement acquise. Si ton Compagnon en la conduite d'une Armée, ou d'une Charge publique, a mérité de la gloire, ne la luy dérobe pas par une envieuse malignité: mais dérobe luy, si tu peux, la vertueuse habitude avec laquelle il l'a méritée; en faisant ainsi tu auras la mesme gloire. C'est le vray moyen de participer à l'estime d'un autre, que de prendre part à sa Vertu; autrement toute l'entreprise que l'on sçauroit faire pour devenir considerable, ne tourne qu'à honte & à confusion. La gloire ne se recoud, ny ne se rallonge pas, comme les habits dérobent. Il faut se rendre de la mesme stature que celuy à qui l'on veut succéder en cette possession; c'est à dire, qu'il faut faire d'aussi belles choses que luy-mesme. Quand on n'en use pas ainsi, on redouble sa honte, au lieu d'augmenter son estime: on sert de risée à ceux qu'on voudroit avoir pour Admirateurs: bref, on passe pour plus impertinent que la Mouche d'Esopé, qui se vante d'avoir fait toute la poussiere de la Lice. Je ne trouve, ce me semble, rien de plus à propos dans tout l'ouvrage de nostre Phrygien, que cette comparaison du Présomptueux à la Mouche. Car il n'est pas croyable combien grande est la foiblesse de ces sortes d'Esprits. Ils sont pleins de faste, & volages comme elle; ils sont foibles & bourdonnent comme elle; & quand ils auroient fait tout ce qu'ils disent, & mérité la gloire qu'ils s'attribuent, tousiours n'auroient ils excité que de la poussiere.

F A B L E XXXIII.



De la Fromy, & de la Mouche.

LA Mouche, & la Fromy eurent un jour dispute ensemble. L'une se vançoit d'estre Noble, & de voler comme les Oiseaux ; de frequenter chez les Roys, d'estre tousiours en festin, & de n'avoir rien à faire ; au lieu que l'autre estoit de basse naissance, ne faisoit que ramper à terre, ne se nourrissoit que de quelques chetifs grains qu'elle rongeoit, ne beuvoit que de l'eau, & se tenoit tout le jour cachée dans les Cavernes. Mais pour réponse à ces objections, la Fromy disoit, *Qu'elle se contentoit fort de son extraction, qui n'estoit pas si vile que la Mouche la faisoit ; qu'une demeure arrestée luy plaisoit autant qu'une façon de vivre inconstante, & mal assurée lui plaisoit à elle ; que les grains de bled dont elle se nourrissoit, & l'eau des fontaines luy sembloient*
d'aussi

d'aussi bon goust, qu'à son ennemie ses Pastez & ses Vins delicieux; qu'au reste elle jouissoit de tous ces biens par un honneste travail, & non par une infame paresse. Avec celà, elle se disoit estre toujours joyeuse & en seureté, aimée de tous, & le modele du vray travail: qu'au contraire, la Mouche estoit en un perpetuel danger, odieuse à un chacun, & finalement l'exemple de la faineantise. Elle adjoustoit pour conclusion, Que le souvenir de l'Hyver l'obligeoit à faire ses provisions en Esté, au lieu que la Mouche vivoit du jour au lendemain, & qu'ainsi il falloit necessairement qu'elle mourût de faim, ou de froid.

DISCOURS MORAL.

LA dispute qui survient entre la Mouche & la Fromy, à cause de leur Noblesse, & de l'excellence de leur condition; ressemble en quelque maniere à celle que nous avons déjà remarquée du Rat domestique, & du Rat champestre. Elles aboutissent toutes deux, à conclure qu'une honneste Médiocrité jointe au repos & à l'assurance; est préférable aux richesses mal establies. C'est de là qu'ont pris leur origine ces façons de parler ordinaires? *Qu'il fait bon nager auprès de terre, & se promener auprès de l'eau; que la voye du milieu est la plus assurée, & que tout excès se tourne en vice.* La sage Nature nous l'enseigne ainsi par l'exemple du Nil, qui apporte la famine en Egypte, s'il se deborde trop, ou trop peu, c'est à sçavoir selon Plin, moins de douze coudées, ou plus de dix huit. De cette même façon, si la Fortune est trop favorable, ou trop contraire aux hommes, elle leur nuit, ou par l'abondance, en les faisant méconnoître, ou par

202 LES FABLES D'ESOPÉ

l'indigence, en les portant dans le Vice pour se garantir de la faim : d'où l'on voit manifestement combien est vrai ce que dit le plus heroïque de nos Poëtes.

La Mediocrité rend la personne heureuse,

Le haut degré d'honneur est chose dangereuse.

Aussi est elle la seule chose que le Sage demande à Dieu par ces paroles ; *Ne me faites point Seigneur, ny pauvre, ny riche, & me donnez seulement les choses qui sont nécessaires à la vie.*

Ce n'est donc pas sans sujet que le bon-heur de celui qui se contente d'une médiocre Fortune nous est représenté dans cette Fable. D'un costé la Mouche y plaide la cause des gens de Cour, & de ces Ambitieux qui ne vivent que pour l'orgueil, ou pour le Luxe, & songent tant seulement à faire voir leur magnificence à leurs semblables. Elle allègue la sublimité de son vol, & méprise au contraire les routes que la Fromy fait sur la terre, représentant la grandeur de sa race & les hauts tiltres dont elle est de long temps illustre. Puis, elle se vante d'habiter dans les Palais, & reproche à l'autre de ne se cacher que dans les Cavernes. En un mot, elle étale toutes ses delices, & se moque du travail perpétuel où est la Fromy, pour gagner bien peu de chose la vie. Voilà tout ce qu'elle peut dire en faveur des personnes vaines, qui ne consiste à mon avis, qu'en certaines choses extrêmement foibles, & fort peu considerables.

Voyons maintenant si la Fromy n'a rien à répondre, ny à objecter. Premièrement elle s'avoue moins noble à l'opinion du monde, que n'est la Mouche. Mais elle ne l'est pas moins à la sienne, puis qu'elle est contente. Car la véritable & parfaite Noblesse procédant de la Vertu, & toute Vertu

con-

consistant en la modération, celui-là sans doute aura plus de Noblesse, qui sera le plus modéré. Quant à cette liberté de voler dans les airs, que la Mouche s'attribue, celle-cy l'impute à légèreté, faisant entendre par là, que les hommes qui vont dans le grand air; c'est à dire, qui se jettent dans la haute volée, sont pour l'ordinaire sujets à l'inconstance. La raison n'en est pas difficile à concevoir: car estans obligez de se plier selon la volonté des Souverains, il faut de nécessité qu'ils renoncent souvent à la leur, & par conséquent qu'ils jouissent à mesme temps divers personages.

Pour ce qui est des delices dont l'impertinente Mouche se vante, qui sont les beaux & spacieux logemens, les viandes exquisés & delicates, les vins excellens, & quantité d'autres douceurs qui accompagnent la vie des personnes relevées en condition; la sage & prévoyante Fromy a beaucoup de choses à y répondre; principalement qu'elle n'est point au dessous d'elle en cela; puisqu'elle ne l'envie pas. Car c'est une maxime receüe parmy tous les gens d'esprit, que l'homme qui ne desire point une chose, n'est pas moins heureux, que celui qui la possède. De plus, elle compte aussi les delices de la sobriété: elle allegue la pureté de ses fontaines: & le goust naturel de ses grains, par où il semble qu'elle nous apprend, que la vraye volupté ne consiste pas dans le trop mais dans le médiocre; & que ceux-là sont bien plus heureux, qui savent en tout temps se garantir des excès, que ces autres qui en peuvent toujours faire. Au surplus elle se vante à bon droit d'estre joyeuse & tranquille, au lieu que la Mouche n'est jamais que dans une impatience tumultueuse, & ne cesse de se plaindre, semblable en cela à la plupart des Courtisans;

204 LES FABLES D'ESOPÉ

tisans , & des hommes intemperez qui clabaudent sans cesse contre les Grands , & les accusent d'ingratitude.

En suite de tout cecy, la Fromy étale la petite provision qu'elle fait en Esté avec un travail honneste, qui n'est accompagné ni de violence, ny de chagrin. Au contraire, elle reproche à son Ennemie, qu'elle fait le mestier d'écornifleur que sa paresse la réduit à la mercy d'autrui, & à vivre comme l'on dit, du jour à la journée, sans donner ordre à s'empêcher de mourir de faim en temps d'hiver. En quoy certes, elle préjuge le destin de ces infortunez Courtisans, qui se trouvent n'avoir rien amassé pendant leurs belles années, pour soulager l'incommodité de la Vieillesse, & sont contraints de souhaitter la mort, pour terminer les calamitez de leur vie. Finalement la Fromy allegue le meilleur de tous ses avantages, à sçavoir la seureté. Car dit-elle, je ne suis point sujette à estre chassée, ou mise à mort dans les Palais. Je n'achepte point si chere chetive volupté comme la tienne : ma vie est éloignée de toute sorte de troubles & de périls : Dans ma maison je ne meurs que d'une vieillesse tranquille, & qui est exempte de crime & de pauvreté. Voilà la fin de leurs disputes, qui nous fait voir clairement combien les raisons de l'une sont préférables à celles de l'autre. Ce que mesmes ne desavoüeroient pas les Courtisans, ny les hommes engagez dans les plus importantes affaires d'un Estat, du moins si les corruptions où ils sont tous les jours enveloppez, leur laissent assez de Vertu dans l'ame, pour dire au vray leurs sentimens. Aussi voyons nous que les grands hommes, qui ont pris le plus de part aux choses importantes & malaisées, sont ceux mesmes qui ont aussi plus estimé la
vie

vie tranquille, & qui l'ont mise dans leurs écrits à un plus haut point de louange & d'approbation. J'en appelle à témoins Plutarque, Seneque, Ciceron, & une infinité de Poëtes & de Philosophes, qui n'ont jamais eu tant d'éloquence, ny tant de charmes, qu'en écrivant les delices de la vie retirée. Il est vray que je ne puis affeurer s'ils en parloient ainsi par le veritable sentiment qu'ils en eussent, ou pour montrer combien ils le sçavoient dire agreablement, ou plustost par un caprice ordinaire aux esprits des hommes, qui est de n'estre jamais satisfaits de leur profession; ce qu'Horace a fort bien sçeu remarquer par les Vers.

*D'où vient, cher Mecenas, que nul n'est satisfait
Dans le genre de vie,
Que le sort a voulu, que la raison a fait,
Ou mesme son envie?*

J'ignore donc quelle peut estre la cause du mécontentement de ces grands Hommes. Mais je suis bien assuré qu'ils envient, ou qu'ils feignent d'envier les delices d'une vie particuliere, au lieu que les personnes retirées & solitaires ignorent pour la pluspart, & veulent constamment ignorer les delices des grands Seigneurs.





Du Singe, & du Renard.

DANS une assemblée que firent jadis les Bestes sauvages : le Singe sauta si joliment, qu'il fut créé Roy, presque par le consentement de toute la compagnie. Mais le Renard envieux de cette nouvelle dignité, s'avisa de le mener en une fosse, où il venoit de remarquer un lopin de chair, attaché à des lacs ; Comme il le vid tout auprès ; *Tu sçais bien* luy dit-il, *que les Thresors appartiennent aux Rois. Puis donc que tu es nostre Roy, prends toy-mesme le Thresor qui est caché là dedans.* Le Singe, sans marchander davantage ; creut le Renard ; & sauta follement dans la fosse où il tomba aussi-tost dans les pieges. Comme il se sentit pris, & trompé si vilainement, il se mit fort en colere, & en imputa toute la faute à au Renard, qui sans s'émouvoir autrement de ses paro-

paroles, luy dit de fort bonne grace, *O Pauvre Fol, qu'avec peu de raison tu as creu mériter un Empire sur autrui, puis que tu n'as sçeu te commander à toy-mesme!*

D I C S O U R S M O R A L,

JE ne rapporteray pas tant l'Allegorie de cette Fable, à l'envie & à la malignité du Renard, qu'à l'impertinence des autres Animaux, tant parce que dans les Discours precedens j'ay assez parlé contre les personnes envieuses du bien d'autrui, qu'à cause qu'il me semble véritablement qu'Ésope luy fait joüer icy le personnage d'un Homme sage & considéré, plustost que celui d'un Méchant; & qu'au contraire il représente en la sottise des autres animaux, celle que commettent fort souvent les hommes de donner les grandes charges aux mal-habiles. Je ne sçay pourtant qui des deux sont plus à blâmer, ou ceux qui les donnent à la volée, ou ceux qui les acceptent sans les mériter. Les uns témoignent peu de sagesse en leur élection; les autres beaucoup de folie en la trop bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes; Et tous ensemble une manifeste nonchalance à s'intéresser dans les fortunes publiques. Mais les derniers principalement donnent à connoître par leur Convoitise, qu'ils visent plûtoſt à leur profit particulier, qu'à celui des Peuples qu'ils entreprennent de gouverner. L'ingenieux Ésope blâme donc icy en la personne du Singe les Ignorans qui s'entremettent dans l'Administration des affaires. Or encore que cecy touche aussi bien les Dignitez subalternes, que les Souveraines, & qu'aux États successifs, comme la France, le sens mystique de cette Fable n'ait lieu que pour les Charges inférieures à la personne du Monarque; nous prendrons pourtant pour cette heure

208 LES FABLES D'ESOPÉ

heure le discours au pied de la lettre, & ne nous ar-
resterons qu'à l'élection des Roys, puisque nostre
Auteur ne parle que d'eux en sa narration.

Il feint donc que le Singe est créé Roy par les au-
tres Animaux; à cause de la gentillesse de ses gait-
bades; puis il assujettit ce nouveau Roy aux mali-
cieuses fineses du Renard, qui le fait le jouët de
tout son Peuple. Je me souviens à ce propos d'avoir
leu, qu'au commencement des choses, quand il fut
question d'établir en chèque lieu une forme de
Gouvernement, les Peuples jetterent d'abord leurs
yeux sur les belles personnes, parce qu'elles frap-
pent ordinairement avec éclat l'imagination de
ceux qui les considerent. Quand donc les Peuples
estoitent encore grossiers, & mal policez, ils défé-
roient la Couronne à la seule Beauté corporelle,
comme insensible aux charmes de l'autre, ou plu-
stost parce que la Beauré de l'Amc n'estoit pas en-
core en son lustre, à cause de l'ignorance des Hom-
mes, & de leur raisonnement. Mais la révolution
des temps fit qu'ils se détromperent enfin, quant à
l'excellence du Corps, & trouverent qu'il y avoit u-
ne plus noble & plus louable qualité en nous, à sça-
voir la connoissance des choses & la veritable force
de l'Amc. Qu'au reste, cette dernière Faculté n'al-
loit pas tousjours conjointement avec les graces
corporelles; mais qu'on voyoit d'ordinaire les bel-
les personnes foibles & stupides; & au contraire
quantité de Corps monstrueux, douëz d'un enten-
dement extraordinaire. Ces hommes n'avoient pas
encore assez fait de progresz dans le discours; Ils ne
s'estoient pas encore portez assez avant dans l'estu-
de des Arts, pour occuper le souverain Commande-
ment par prudence plutôt que par une autre raison.
Et néantmoins ils ne laissoient pas de trouver je ne
sçay

ſçay quoy de mépriſable en la Beauté corporelle. Il échu donc aux plus forts d'oſter la poſſeſſion des choſes aux beaux hommes, & de ſe faire Roys eux-mêmes, par une maniere de Tyrannie. Mais le monde ſe rafinant peu à peu, commença de haïr ceux qui régnoient par la force, comme il avoit auparavant mépriſé les autres, qui ne regnoient que par la Beauté, & les hommes ſages qui parvinrent à une plus haute connoiſſance des choſes, conſpirerent à détroner les Forts, & à les jeter dans des pieges, d'où toutes leurs violences ne les ſçurent jamais tirer. De ces Sages, qui avoient atteint plus que tous les autres à la perfection humaine, qui eſt le Raiſonnement, les uns mirent la forme de leur Gouvernement entre les mains de pluſieurs, & les autres s'attribuerent à eux tous ſeuls le pouvoir de commander, & ces derniers ſe nommerent Monarques, ou Roys. Quant à ceux qui communiquèrent à beaucoup de perſonnes l'autorité des Affaires, les uns eurent égard aux plus gens de bien & formerent l'Ariſtocratie. Les autres ſe donnerent plus de ſoin de la multitude, & voulurent prévenir les murmures de la populace, qu'ils trouvoient tumultuaire, de façon qu'ils conſtituèrent l'Eſtat Democratique. De dire maintenant en quoy conſiſte chaque Gouvernement, cela n'eſt pas de noſtre loisir. Il ſuffit d'avoir montré l'intention du ſage Eſope, à ſçavoir que les gens bien aſiſez n'ont jamais creu que la Souveraineté ſe pût aquerir par le ſeul mérite du Corps; mais qu'elle eſtoit deüe aux excellentes parties de l'Ame.

F A B L E XXXV.

*Dela Grenouille, & du Bœuf.*

LAGrenouille avoit un si grand desir de devenir aussi grosse que le Bœuf, qu'elle faisoit un extrême effort, & se roidissoit en tous ses membres: de quoy son fils s'estant apperceu, *Ma Mere*, luy dit-il, *quittez là cette entreprise; il n'y a nulle comparaison d'une Grenouille à un Bœuf*. Elle toutesfois n'en voulut rien croire, & s'enfla derechef plus qu'auparavant: ce qui fit peur à son fils, qui pour ne la pas perdre; *Ma Mere*, luy cria-t'il derechef, *vous creverez plustost que de surmonter le Bœuf*: Comme en effet, elle ne tarda guere à crever, après qu'elle eut fait un troisiéme effort.

DISCOURS MORAL.

CE que nous avons dit cy dessus de l'impertinence du Geay, pourroit estre rapporté à cette trente-cinquième Fable. où la Grenouille prétend d'entrer.

d'entrer en comparaiſon avec le Bœuf, touchant la groſſeur & la force. Je croy que la veritable Mythologie de cette Fable, c'eſt l'exemple des gens de peu, qui ſe veulent rendre égaux en depenſe à ceux de haute condition. Ces préſomptueux imitent Icare; en ce qu'ils prennent un vol trop haut; & voilà pourquoy, ſemblables à Icare pour n'avoir que des aiſles de cire, qui fondent comme au Soleil auprès de la perſonne des Grands; ils tombent dans le precipice, où ils ſuccombent au milieu de leur entrepriſe, & crevent comme la Grenouille de dépit, ou d'impuiſſance,

F A B L E XXXVI.



Du Cheval, & du Lion.

LE Lion fut trouver le Cheval, à deſſein de le manger; Mais parce qu'il n'en pouvoit pas venir à bout ſi facilement, la vieilleſſe ayant diminué de ſes forces, il ſ'avifa d'un plaiſant moyen pour exécuter ſon entrepriſe. C'eſt qu'il contrefit le Medecin, & commença d'entretenir

212 LES FABLES D'ESOPÉ

tretenir le Cheval de divers discours. Mais luy, qui reconnut cette fraude, trouva moyen de luy en opposer une autre. Il feignit donc, que passant n'aguere à travers des ronces, il s'estoit fourré bien avant dans le pied une grosse épine, & pria ce nouveau Medecin de la luy arracher. Le Lion en demeura d'accord, & mesme il se mit en devoir de le faire; mais le Cheval luy fit quitter bien viste cette besogne: car il le frappa droit au front de toute sa force, & s'enfuit en mesme temps. Le Lion, qui du coup estoit presque demeuré sur la place, estant à la fin revenu à soy; *Malheureux que je suis*, dit-il, *que je porte à bon droit la peine de ma sottise! Et qu'à bon droit aussi le Cheval s'est échapé, car il a vengé la fraude par la fraude mesme.*

DISCOURS MORAL.

Comme la Fable précédente contient la mesme Allegorie qu'une de celles que nous avons déjà traitées; aussi pouvons nous dire, que celle-cy a quelque ressemblance avec la Fable du Renard & de la Cigogne, dont la ruse fut payée par la ruse. Il est vray neanmoins qu'elle contient je ne sçay quoy de plus important que l'autre, qui ne touche que la Moquerie au lieu que celle-cy a pour objects les perfides attentats de nos Ennemis. Ce n'est point une affaire de jeu, que l'entreprise de ce vieil Lion. Il a resolu d'égorger le Cheval, & de se repaistre de son sang. Mais comme la force vient à luy manquer, à cause de sa vieillesse, il veut s'ayder de la ruse, & oublier pour quelque temps qu'il est Lion, c'est à dire, le plus généreux de tous.

tous les Animaux. Ce qui nous apprend que les personnes les plus vigoureuses, deviennent craintives par l'âge, à cause comme nous avons dit cy-dessus, du refroidissement de leur sang. De plus, nous pouvons remarquer par là, que ceux qui en leur jeunesse ont aymé la cruauté, sont plus que jamais travaillez de la soif du sang humain, quand ils viennent au declin de leur âge, à cause du grand accroissement que les appréhensions & les mesiances, prennent peu à peu en eux.

Mais revenons à nostre Allegorie. Par le déguisement du Lion en Medecin, on nous donne une sage instruction, de prendre garde aux entreprises de nos ennemis, & de nous méfier principalement des personnes qui empruntent contre leur ordinaire, le masque de leur feinte pieté. Ce que fit fort adroitement le Cheval de nostre Auteur, quand il rencontra son salut dans la propre ruse de son Ennemy, qui fut une chose si juste & si adroite, que le Lion mesme ne trouva point d'occasion de l'en blâmer, & ne se plaignit que de soy-mesme en son inconvenient. Nous voyons par là que les méchans sont d'ordinaire enveloppez dans leurs propres ruses, & portent presque tousjours le dommage qu'ils veulent faire tomber sur autrui. Témoin ce Comte mal-avisé, qui perdit la vie & l'honneur en l'exécrable trahison qu'il avoit tramée contre la Duchesse de Savoye : témoin la factieuse ligue des Zegris, contre les Abenkerages dans le Royaume de Grenade, d'où ils eurent bien l'avantage de chasser cette genereuse Noblesse; mais aussi furent ils entierement détruits, quand la Ville de Grenade fut saccagée : témoin encore la fin du Traistre Ganes, & une infinité d'autres exemples, qu'il est à propos d'oublier icy, de peur d'ennuyer le Lecteur par la répétition d'une seconde lecture.

F A-

214 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E XXXVII.



*Des Oyseaux, & des Bestes à
quatre pieds.*

LEs Oyseaux, & les Animaux avoient une cruelle guerre ensemble, ou l'Espérance, la Crainte, & le Danger, balançoient des deux costez. La Chauve-souris fut la seule qui abandonna ses Compagnons, pour se jeter dans le party Ennemi. Mais elle en porta bientôt la peine : car les Oyseaux ayans la Victoire, sous les Auspices de l'Aigle, la bannirent de leur compagnie, la condamnant à ne se point mêler parmi eux, & à ne voler jamais de jour. Voilà pourquoi l'on ne la void que lors qu'il est presque nuit.

D I S C O U R S M O R A L

LA trahison de la Chauve souris me paroît justement punie par les autres Oyseaux qu'elle avoit abandonnez en leur adversité. Car celuy la
ne

ne merite pas d'avoir part à l'heureuse Fortune de ses Amis , qui n'a point voulu prendre part à leur disgrâce. Autrement ce seroit recompenser également les Méchans & les gens de bien ; & donner à la Trahison les mesmes avantages qu'à la Probité. Mais à moins de se rendre criminel , pourroit-on autoriser le plus lâche de tous les crimes , & la plus contagieuse de toutes les Pestes ? N'est-ce pas le nom qu'il faut donner à la Perfidie , puisque sous un beau semblant d'amitié , de paix , & de service , elle fait que les Traistres trompent les plus gens de bien , par des embusches secrettes , & par des surprises inesperées. Ainsi arriva t'il en la fameuse journée de Cannes , où cinq cens Numides , sous pretexte de vouloir servir les Romains , allerent fondre sur eux , & en firent un sanglant massacre. Si quelqu'un nous abandonne pendant nostre querelle , il le fait , sans doute parce que la cause de nostre Ennemy luy semble plus juste , ou plus assurée que la sienne. Mais quoy qu'il en soit , s'il la trouve plus juste , il offense dés-là nostre Probité : Si plus assurée , il fait tort à nostre bonne conduite , & en tous les deux sens , il témoigne une manifeste lâcheté , jointe à une plus grande legere-té. Tellement que par la maxime que nous avons dit cy-dessus en la Fable du Serpent & du Laboureur , c'est bien une Action charitable de luy pardonner mais elle seroit imprudente de renouer amitié avec lui , puis qu'il n'est ny amy , ny homme de valeur & de fermeté.

Il le faut bien plustost avoir en horreur , car comme Traistre , il est indigne que le Soleil l'éclaire , que les Elemens le nourrissent , & que la Terre sur tout le souffre dans sa vaste estendue , non plus qu'elle fait le Serpent , après qu'il a blessé l'Homme.

Or

216 LES FABLES D'ESOPÉ

Or bien qu'en toutes les Republiques bien policées il y ait tousjours eu des Supplices pour les Traistres , principalement en celle d'Athenes, où ils estoient jettez à la voirie , & toute leur Race déclarée infame Esope pourtant en adoucit ici le Chârimement avec beaucoup de prudence. Car il ne feint point que l'Aigle victorieuse des Animaux terrestres , se soit employée à tirer une sanglante vengeance de l'infidele Chauve-souris, comme voulant dire qu'une Ame noble & généreuse, ne se vange point, ou ne se vange qu'avec peril. Ce seroit une entreprise indigne de ce magnanime Oyseau , de songer à la destruction d'un si foible ennemy , & d'ailleurs , quand il en auroit prémédité la vengeance , le haut point de prospérité , où il se trouve maintenant , luy fait pardonner aisément à ceux qui l'ont offensé , pour gagner en même temps une double victoire , & contre son ennemy , & contre soy-mesme. Ainsi en ont usé les plus grands personages de l'Antiquité , principalement Cesar & Alexandre , à l'imitation desquels , ou plutôt par un instinct naturel, la plupart de nos Roys ont tousjours couronné leur Valeur d'une Clemence héroïque. C'est donc bien à propos que nostre Phrygien ne fait pas consister la Victoire de l'Aigle à luy faire déchirer avec ses ongles la traistresse Chauve-souris ; Mais aussi ne feint-il point qu'il la reprenne en grace , ny qu'il deshonne sa Cour de la presence de cette perfide. Elle la condamne seulement à ne se trouver plus avec les autres Oyseaux , & à ne paroistre jamais en plein jour , comme si elle eut raisonné de cette sorte. Si la faute que tu as faite part de haine contre moy ô infidele & chetive Chauve-souris ! n'attends pas que je te fasse l'honneur de m'en vanger. Comme au contraire , si elle vient

vient de ta lâcheté, c'est une action qui ne mérite pas la Mort, mais une infamie perpétuelle, & pour la mesme raison je te condamne à ne voler que de nuit, & à ne te point trouver en la compagnie de ces victorieux Oyseaux que je commande.

Celà s'accorde, sans doute aux Loix de plusieurs grands Politiques, qui n'ont pas jugé qu'il y eust d'autres punitions contre les Lâches, que l'infamie & la honte de leur foiblesse. Car d'y procéder plus rigoureusement, ce seroit violenter un mal-heureux, & luy faire porter la peine des défauts de sa nature. Si l'on m'objecte à cela, que la Lâcheté est tant pernicieuse à l'Estat; quand elle ne meriteroit point de soy-mesme un rigoureux chastiment, à cause de la conséquence, il y faudroit procéder le plus severement qu'il seroit possible, pour empêcher à l'avenir tous les jeunes hommes de tomber en pareil inconvenient; je réponds à cela, qu'un Pôltron exécuté à mort, est enlevé hors de la presence des Vivans, & ne sert point d'un si bel exemple, pour détourner la Jeunesse d'une pareille faute, que quand il demeure parmy nous chargé d'opprobre & d'infamie; Car alors il réveille incessamment la mémoire de son supplice, & prend en horreur l'action qui le luy cause. Voilà donc ce perfide Animal puny selon son démerite, & chassé non seulement de la compagnie des Oyseaux; mais encore de celle des Animaux terrestres. Ceux-cy l'ont en aussi grande horreur, que le peuvent avoir les autres, encore qu'il se soit jetté dans leur party, donnant à entendre par là combien est vray ce Proverbe: *Que la Trahison accommode, mais que les Traistres sont odieux.*

F A B L E XXXVIII.

*De l'Espervier & de la Colombe.*

L'Espervier poursuivoit une Colombe, lors-
que s'abattant dans une grange il fut pris
par un Paysan. Comme il se vid en ses
mains, pour essayer de s'en retirer, il se mit à le
flatter, & eut recours aux prières, luy disant
qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé. *Tu as raison,*
luy répondit le Paysan, *mais la Colombe que tu*
poursuivois n'aguere, ne t'avoit pas offensé non plus.

DISCOURS MORAL.

C'est une mauvaise persuasion à l'Espervier, pour
obtenir sa liberté du Paysan, de dire qu'il ne l'a
point offensé. Car l'Homme, le plus noble des Ani-
maux, & qui a de l'empire sur eux, vange la que-
relle des Petits contre les Grands, & nous apprend
par cet exemple, qu'il faut que nous soyons prote-
cteurs de l'Innocence, quand la Fortune nous en
donne le pouvoir & l'autorité. Mais supposons que
le

le Paysan n'en eut point sur l'Espervier, & qu'il agist en celà non comme Protecteur de l'un, mais comme cruel & injuste Persecuteur de l'autre: si est-ce qu'Esope n'auroit pas feint cette Fable sans sujet, puisque nous voyons d'ordinaire dans le monde, que les Méchans sont punis, & les gens de bien vangez par d'autres Méchans.

Pour prouver à plein cette verité, jettons les yeux depuis le commencement jusques à la fin, sur toutes les choses du monde, & nous trouverons qu'une Nation usurpatrice, a tousjours esté chastiee par une autre, de mesme, ou de pire nature qu'elle. Les Medes ne vangerent-ils pas les peuples d'Orient de la Tyrannie Assirienne? & les Perses ne firent-ils point raison à l'Univers, de l'usurpation des Medes? Le grand Alexandre ne porta-t'il pas les armes des Grecs jusques chez les mesmes Perses, & les Romains ne vangerent-ils point le Monde de la Domination des Grecs? Tout celà neantmoins se fit sans forme & sans apparence de Justice. Car on establissoit Juge sur un autre, celuy qui avoit la force à la main, & qui n'estoit pas moins Usurpateur, ny moins blasmable que luy. Si nous voulions transporter cette induction des choses grandes aux petites, ne pourrions nous pas remarquer tous les jours dans le succès de cette vie, qu'un Meurtrier paye la peine de ses actions par la main d'un autre Meurtrier? Qu'un Adultere souffre le mesme déplaisir qu'il a fait aux autres par un pareil crime; qu'un Larron est dérobé par un autre Larron, & qu'un Méchant est chastie de quelque tort, par un plus Méchant que luy; Voilà ce qu'Esope nous a voulu représenter en cette Fable: passons maintenant à la trente neuvième.

F A B L E XXXIX.

*Du Loup, & du Renard.*

LE Loup ayant fait des provisions pour un assez long-temps, menoit une vie oisive, quand le Renard qui s'en apperceut, le fut visiter, & luy demanda la cause de son repos. Le Loup se douta aussi tost, qu'il avoit envie de luy jouer quelque tour de souplesse, & qu'il n'en vouloit qu'à la mangeaille. Pour le renvoyer, il feignit qu'il se trouvoit mal, & que c'estoit la cause qu'il se reposoit; luy disant au reste, *Qu'il l'obligeroit fort d'aller prier les Dieux pour sa santé.* Ce procédé du Loup déplut au Renard, qui bien fâché de n'estre pas venu à bout de ses intentions, s'adressa finement à un Berger, & luy conseilla de s'en aller à la taniere du Loup, l'assurant qu'il luy seroit facile d'accabler cet Ennemy, parce qu'il ne se doutoit de rien, & qu'il

qu'il ne se tenoit point sur ses gardes. Le Berger fut donc assaillir le Loup, & fit si bien qu'il le tua. Par cette mort le Renard demeura Maître, & de la taniere, & de la proye, mais comme la Perfidie estoit grande la joye qu'il en eut ne fut pas de longue durée, car un peu après le mesme Berger le prit, & le tua.

DISCOURS MORAL.

DE toutes les Passions qui rongent ordinairement l'Esprit des Hommes, il n'y en a point de plus detestable que celle de l'envie. Cette Furie fatale aux Peuples & aux Familles arma Cain contre Abel, Etheocle contre Polynice, & Romulus contre Remus, encore que la Nature les eut liés des sacrez interests du parentage. C'est elle mesme qui a mis mal le pere avec les enfans, la fille avec la mere, & bref qui a comblé tout l'Univers de misere & d'inconveniens. Mais quoy qu'elle soit extremement execrable & hydeuse de sa nature, elle a pourtant une chose excellente en soy, à sçavoir la punition tres juste du Peché mesme qu'elle fait commettre. Car toutes les autres passions illicites flattent l'Esprit d'une douce Imagination, ou par l'esperoir de posseder ce qu'il desire ou par le souvenir d'en avoir jouï. L'amour, quelque amertume qu'il ait, nous conduit toutesfois par des chemins assez agreables, & jouït le plus souvent de l'Object auquel il est dressé. Que s'il mêle des épines à ses roses; s'il apporte de l'Impatience avant la possession, & de la Jalousie ou du dégoust après; Si, dis-je, il n'a point de bien qui ne soit mêlé de plusieurs maux, au moins nous donne t'il ce contentement d'estre quelquesfois à nostre aise & de ne nous plaindre pas tousjours de luy. Quant à la Haine, n'est-elle pas

222 LES FABLES D'ESOPÉ

elle même voluptueuse ? N'y a-t'il pas du plaisir à se promettre qu'on se vengera, & de la douceur à l'exécuter ? l'Espérance n'est-elle point capable de consoler, & de faire vivre ? La Joye n'a-t'elle pas de merveilleux charmes ? Le Desespoir même, & la Douleur, n'ont ils point je ne sçay quoy de doux, qui se mêle à leurs plus sensibles amertumes ?

Mais pour l'Envie, elle est la seule chose du monde qui n'est susceptible d'aucun repos ny d'aucune consolation. Elle naît en même temps que les plaisirs des autres, & se tourne en rage, à mesure qu'ils croissent : Elle ne cesse pas pourtant, quand ils deviennent misérables parce que nous avons toujours peur que ceux que nous envions ne se relèvent après leur chute, à cause des changemens ordinaires de la Fortune. Que si elle les a mis en un estat si déplorable, qu'ils soient sans espérance de ressource, encore ne nous arrêtons nous pas là : Ce n'est pas un sujet de consolation pour nous ; car à même temps cette Peste que nous couvons dans l'Ame, cherche de nouveaux Objects pour se nourrir, & s'adresse aux prospérités des autres hommes. C'est une Hydre renaissante de soy-même, elle s'attaque sans cesse à ceux qu'elle connoît vertueux, ou fortunez, & subsiste opiniâtrément jusques à la mort. Bref, il n'y a point, comme dit Horace, de pire Bourreau que celui-là. Les Tyrans de Sicile n'ont jamais inventé de tourmens semblables à ceux qu'elle nous donne ; De sorte que le Poète Martial en conseillant à ses Envieux de s'aller pendre, sembloit user d'un charitable avis envers eux, parce qu'il n'y a point de mort plus cruelle que la violence de cette Peste : Aussi a-t'elle toujours esté si en horreur aux honnestes gens qu'à peine trouverons nous un Auteurs qui ne l'ait peinte

te si odieuse , que Tifiphone mesme paroistroit ay-
mable auprès d'elle.

Mais les Poëtes sur tout ont fort bonne grace ,
quand pour nous la faire haïr, ils s'étudient à la dé-
crire. Ils la font passe , & tremblante comme la
Faim , meurtriere comme la Parque , maigre com-
me la Phthisie , affreuse comme la Mort , injuste
comme l'Ambition , & surveillante comme l'Ava-
rice : Bref, ils luy donnent tous les défauts & toutes
les laideurs que pourroient avoir les autres pestes
mises ensemble. Au reste , ils tiennent que ses en-
traïlles sont à demy rongées , & que toutesfois elles
renaissent toujours : Par où ils nous font entendre
l'estrange opiniastreté de ce Tourment , qu'ils nous
figurent par le supplice du Geant Titius , dont un
Vautour ronge sans cesse le cœur, & quand ils nous
representent ce Corps énorme & prodigieux , de
l'étendue de neuf serpens de terre, c'est afin de nous
donner à connoître le grand pouvoir que cette Fu-
reur a dans le monde , & combien elle y est ample-
ment establie. Si l'on vouloit comparer ensemble
l'Envie , & le Remords de la Conscience, l'on trou-
veroit asseurement que celui-cy est mille fois plus
desirable que celle-là. Car estant véritable que le Re-
mords suit ordinairement le Peché , l'on peut dire
aussi, sans mentir, qu'il est presque toujours Avant-
coureur de la Punition. L'Envie au contraire est le
Peché mesme , voire le pire de tous les pechez; veu
qu'elle en traine après soy une infinité d'autres, qui
font horreur à mon imagination. Combien de fois,
ô bon Dieu ! a-t'elle renversé des Royaumes floris-
sans! combien de fois a-t'elle envenimé les Familles
des Potentats ? quels crimes n'a-t'elle pas commis,
& quels maux ne luy verra t'on point faire ? Elle a
pourtant celà de remarquable , que de sa propre

224 LES FABLES D'ESOPE

Ignominie dont elle est Mere, s'engendre bien souvent le bon-heur d'autrui. Car en effet, sans elle Isaac n'eust jamais esté si riche, ni Joseph si grand, ny Abel couronné du Martyre, ny tout le monde sauvé par le Sang précieux du Messie. Mais pendant que je m'égare après ces vaines-exclamations, je laisse en arriere nostre Auteur, qui nous veut montrer par la méchanceté du Renard, que les personnes atteintes de cette maladie contagieuse, n'ont jamais de repos en leur ame, qu'elles n'ayent brassé quelque embusche à ceux qu'ils envient. Tels furent les déportemens du perfide Ganes, qui voyant fleurir en gloire & en vertu les onze Pairs ses Compagnons, veilla jour & nuit à leur commune ruine, & fit amitié avec les Roys Sarrafins, tout de mesme comme le Renard la fait icy avec un Berger, pour l'obliger à surprendre le Loup qu'il envioit. Toutesfois ce Traistre ne porta pas loin la peine de son forfait, non plus que l'infidele Renard; Car il fut puny de la façon qu'il le meritoit, & eut part à la disgrâce qu'il avoit procurée.



F A B L E X L.



De l'Asne, & du Cheval.

LE Cheval richement harnâché courroit par les
 ruës, & faisoit retentir l'air de hannissemens,
 lors que rencontrant un Asne chargé, qui nuisoit
 à sa course. il s'enflamma de colere; & s'estant
 mis à ronger son frein tout-plein d'écume; *Lâche*
& paresseux Animal (luy dit-il) *es tu bien si har-*
dy, que de servir d'obstacle au Cheval? Va t'en bien
viste d'icy, autrement je te fouleray aux pieds. Ces pa-
 roles effrayerent l'Asne, & l'effrayèrent si bien,
 que n'osant ouvrir la gueule pour braire; il se re-
 tira; & luy fit place tout doucement. Cependant le
 Cheval se remit à courir, & fit un si grand effort
 qu'il s'ouvrit l'ayne. Alors n'estant plus propre à
 la course ny à la parade, il fut dépouillé de son ri-
 che harnois, & vendu à un Chartier. Le lendemain
 l'Asne l'ayant rencontré, comme il traînoit la

K 5

Cha-

226 LES FABLES D'ESOPE

Charette ; Et quoy Compagnon, dit-il, en quel équipage te voilà ? où est ta selle dorée ? où sont tes belles bardes ? où est ton mors si reluisant ? Certainement, mon Amy, il ne t'en pouvoit pas ariver autrement, à cause de ton orgueil.

DISCOURS MORAL.

LEs instructions des Philosophes, qui disposent au mépris de la mort, & à la souffrance des calamitez ne sont pas les plus hautes. Il y en a bien d'autres plus relevées & plus difficiles à pratiquer, à sçavoir celles de ne s'élever point dans la prospérité. Le passage de la moderation à l'extremité est toujours glissant, & livre un combat éternel. Car comme il est plus aisé de pousser un Cheval à toute bride, que de le retenir au milieu de la carrière ; il est de même bien plus difficile de dégourdir nostre Ame contre les miseres, & la porter dans le chemin de la consolation, que d'arrester tout à coup ses mouvemens, quand la bonne Fortune l'emporte avec violence au delà de ses limites. Et comme ceux qui navigent à pleines voiles, avec un vent frais & favorable, courent plus de hazard d'échoüer contre une coste, que ces autres qui vont à contre-vent, & à l'ayde de la Bouline ; ainsi les hommes du monde, à qui la Fortune rit de toutes parts, sont bien moins à couvert du danger, que ces esprits constans, mais infortunés, qui luttent sans cesse contre la calamité.

La principale raison que je puis alleguer de celà, c'est que ces derniers ont plusieurs Consolateurs, qui par leurs fortes persuasions, leur aydent à surmonter l'ennuy qui les attaque, & les divertissent le mieux qu'ils peuvent ; comme au contraire, ces courages audacieux qui sont en un état de prospérité, attirent sur eux de tous costez le Peril, l'En-

vic,

vie , & la Hayne , à cause qu'ils n'ont personne qui reprime leur humeur altiere , & qui les fasse souvenir de leur condition. Ils ne sont pas si heureux que les Roys d'Egypte , qu'on alloit avertir tous les matins de la fragilité de leur nature , en portant une teste de mort dans leur chambre. Ils ne sont pas si prévoyans qu'Agathocles , qui se faisoit servir en vaisselle de terre , pour apprendre à ne pas oublier que son Pere la faisoit , & par conséquent à ne s'enfler jamais outre mesure des prospéritez qui luy survenoient. Bien loin d'avoir toutes ces aydes pour devenir honnestes gens , il arrive la plupart du temps que nous avons des parens ou des amis , qui pour mieux participer à nostre Fortune , nous conseillent follement de la porter au delà de l'impossible , au lieu que s'ils nous aymoient véritablement , ils nous prêcheroient sans cesse la Moderation , & tâcheroient de retenir nos Ames dans les limites de la modestie.

Il y a encore une autre raison , pour laquelle il est plus aisé de demeurer vertueux dans l'adversité que dans la prosperité. C'est que la plupart des afflictions , nous conduisent à la mort , ou nous en approchent , ou du moins elle nous en font ressouvenir , & representent assez bien son image à nostre pensée. Or est-il que ce n'est pas une chose bien difficile de se souvenir de cette dernière fin , à raison de la peur qu'on a des peines & des recompenses qui la suivent. Ce qui arrive non seulement aux Chrestiens , mais encore à ceux des autres Religions , parce qu'elles promettent toutes des félicité ou des supplices après cette vie. Mais quant à la bonne Fortune , elle a celà de mauvais , qu'estant ordinairement accompagnée de la santé , elle nous fait considerer les malheurs de si loin , que nous les jugeons petits &

228 LES FABLES D'ESOPÉ

hors de mesure, pour nous pouvoir approcher.

L'on peut ajoûter à cela une troisième cause, qui est tirée de nostre volonté propre. Car cette même Nature ayant sa conservation & la félicité, arme nos desirs contre les traverses qui nous attragent, & nous fait souhaitter ardemment de nous en voir bien-tost garantis. Ce qui estant une fois conclu, presque toutes les opérations de nostre entendement nous conduisent à la voye d'une médiocrité, c'est à dire, au chemin de la Vertu, au lieu que les grands biens charment visiblement nostre volonté, & la font noyer & perdre dans leurs delices, sur le point qu'elle en desire l'aceroissement. Comme il est donc mal-aisé de réprimer un excès de joye, il est plus facile aussi de se detraquer de la Vertu au milieu des prospéritez, que dans les événements de la mauvaise Fortune. Pour remédier de bonne heure à toutes ces choses, proposons nous sans cesse devant les yeux l'exemple de la Mort, la fragilité de nos jours, & l'inconstance de la Fortune, qui n'a jamais si bien favorisé quelqu'un, qu'elle ne luy ayt donné le change bien-tost après. Voyons à ce propos la honteuse fin de Polycrates Samien, qui ayant eu tout à souhait, jusques à trouver dans le ventre d'un Poillon un Anneau qu'il avoit expressément jetté dans la Mer, afin d'avoir sujet de s'en affliger, fut à la fin pendu en public par commandement d'un Satrape du Roy de Perse. Voyons Cresus, ce puissant Roy de Lydie, attaché sur un bucher, après avoir vécu plus heureusement que tous les hommes de son âge. Considerons les orgueilleuses pompes de Darius, abattuës par la bonne Fortune d'Alexandre, & les richesses du grand Roy Porus, tombées en la puissance de ce Vainqueur. Voyons Alexandre même en l'âge de 33

ans empoisonné par un de ses Favoris, dans le comble de ses victoires, & de ses glorieuses conquêtes. Que si cela ne suffit, tournons la Medaille, & nous en verrons encore des preuves en la personne de Jugurtha, de Persée, de Mithridates Roy de 22. Royaumes, & de plusieurs autres Princes, de qui les Sceptres & les Couronnes servirent anciennement de marques d'honneur à l'Empire Romain, dont plusieurs eurent à peine après leur mort autant de lieu qu'il leur en falloit pour leur sepulture, après avoir voulu conquérir toute la Terre. Mais si laissant à part toutes ces Histoires, qui sont si fameuses dans l'Antiquité, nous en voulons alleguer de plus recentes? Ou trouvera-t'on de Fortune plus diversement mêlée de bien & de mal que celle de l'Empereur de Trebizonde, de Bajazet, de Solymán, de François I de Charles V. & de plusieurs autres? Bref, où est le Prince ou le Particulier, qui n'éprouve consécutivement le bon & le mauvais sort, & ne voye succéder la pluie au beau temps, ou le calme à la tempeste? Cela nous apprend à souffrir patiemment nos afflictions, par l'espoir d'une future prospérité; & à n'estre pas si altiers de la jouissance des biens presens, que de n'apprehender pas les maux à venir. C'est à quoy nous convie le sage Esope, par l'exemple de ce Cheval téméraire & presomptueux, qui dez le lendemain de son triomphe fut attaché à la Charruë, & assujetty aux risées de l'Asine, qu'il avoit si fort méprisé le jour précédent.

230 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E XLI.



Du Cerf, & du Chasseur.

LE Cerf se mirant dans une Fontaine, prenoit plaisir à ses grandes Cornes, & se fâchoit d'avoir les jambes si deliées. Mais pendant qu'il s'amusoit à se contempler & à juger ainsi de soy-mesme, il survint un Veneur qui luy fit prendre la fuite. Se voyant poursuivy des chiens, il se jetta dans une forest épaisse, où ses Cornes se prirent aux branches d'un arbre; & ce fut alors que se dédisant de son opinion, il se mit à lotier ses jambes, & à blâmer ses Cornes, qui avoient esté cause de sa prise.

DISCOURS MORAL.

CEn'est point de la hauteur de tes Cornes dont tu dois avoir tant de vanité, ô Animal inconsideré! Le principal avantage que t'a donné la Nature ne consiste pas en celà : C'en est bien un plus grand pour toy, d'avoir la légéreté de tes jambes.
Tu

Tu verras bien tost à quel point sont empeschans ces grands bois dont tu te vantes, & par mesme moyen tu donneras une belle Instruction aux Hommes, de ne pas mettre leur avantage en la vaine monstre de la grandeur perissable: & toutesfois il arrive assez souvent qu'il n'est point de si petit homme, qui ne soupire ardemment après elle. Guichardin rapporte plaisamment à ce propos qu'un miserable Grimaud de Genes en estoit si passionnément amoureux, que par un caprice bien estrange, il ne vouloit hanter que les Grands, ny parler non plus que de choses grandes; Il vouloit dis-je n'avoir rien du tout, ou avoir tout grand; comme par exemple, grand logis, grande Femme à grand nez, grands Valets, grandes Servantes, grands Chiens, grands Meubles, & ainsi de toute autre chose: A quoy l'Historien adjouste, que pour mieux faire valoir ses grandeurs capricieuses, quand il parloit à quelqu'un il se haussoit sur la pointe des pieds, le plus qu'il pouvoit, pour en paroistre plus grand; Mais je laisse à part la folie de ce Visionnaire, pour dire sérieusement en expliquant mon Auteur, que ce n'est ny la grandeur du Corps, ny celle des choses d'icy-bas, qui fait la félicité des Hommes. Au contraire, ce qu'ils desirerent le plus, est quelquesfois ce qu'ils devroient appréhender davantage. Cette éminence de Fortune, dont ils se piquent si fort, n'est que trop souvent la pire de leurs Ennemis, à cause des Envieux qu'elle leur suscite. Preuve de cela tous ces Roys que nous avons nommez dans le discours precedent, n'auroient jamais receu de disgrâce par les mains de leurs Ennemis, si leur Grandeur n'eust attiré leur ruine. L'avarice n'eust pas infecté de son venin les Royaumes de Mexique & du Perou, si leurs habitans n'eussent

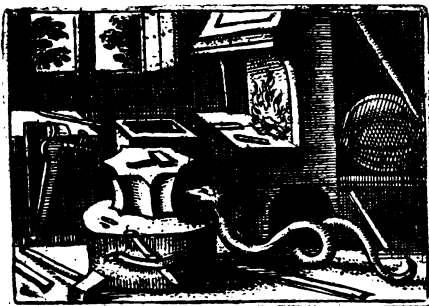
232 LES FABLES D'ESOPÉ

lent eu de l'or & de l'argent en une prodigieuse abondance. Le pays de Chile, des Sauvages, de la Floride, & des Paragons, n'a point esté déchiré de troubles, parce qu'ils n'estoient point opulens; Nous ne voyons pas en aucune Histoire, qu'Itaque ait oncques esté assaillie, à cause qu'elle estoit sterile; Et au contraire, nous sçavons que l'Isle de Chipre, la Sicile, la Troade, & toutes les plus fertiles contrées de la Grece, n'ont jamais eu que des troubles. Ce qui a fait descendre des Pays du Nord ces déluges innombrables d Gots, de Cimbres, de Teutons, de Vandales, de Huns, de Normands, & d'Abares, ç'a esté la douceur de nostre Climat; au lieu que jamais nous ne nous sommes rencontrés devers l'Aquilon, afin d'aller conquerir les Estats de ces Peuples éloignez de nous, pour en avoir esté détournés par la rigueur d'un Hyver perpetuel.

Ce qui se dit des Exemples generaux, doit à mon jugement, s'entendre des particuliers: Car les embûches que nos Envieux nous tendent, & les factions que les Méchans trament contre nous, viennent de nostre seule Prospérité: Ceux qui vivent dans une médiocre Fortune n'attirent point contre eux la Calomnie, ny l'Usurpation, non plus que les brossailles ne sont pas si sujettes aux coups de coignée que les grands arbres. Ne mettons donc point en compte, si nous sommes sages, nostre Puissance, ny nostre Bien, comme la vraye & parfaite Felicité, mais faisons la plustost dépendre de l'Innocence de la Vie.

J A

F A B L E X L I I .

*Du Serpent, & de la Lime.*

LE Serpent voulut ronger une Lime qu'il trouva dans une Forge. Mais elle s'estant mise à rire; *Sorte Beste*, luy dit-elle, *qu'est-ce que tu fais? ne vois-tu point que tu te briseras toutes les dents, avant que de me pouvoir consommer, & qu'avec les miennes j'ay accoustumé de mordre le fer, quelque dur qu'il soit?*

D I S C O U R S M O R A L .

LA vaine entreprise du Serpent, qui s'efforce de ronger une Lime, nous enseigne à ne nous point jouer aux Grands, de peur que nostre foiblesse ne nous soit enfin un fâcheux sujet de confusion & de ruïne. C'est de quoy nous avertit un ancien Poëte, dans une Epigramme que j'ay ainsi traduite.

L'en-

*L'on ne peut sans manquer de sens,
Chocquer les Seigneurs & les Grands
Qui sont les Maîtres de la Terre;
Leurs bras sont longs & dangereux;
Et nostre foiblesse auprès d'eux,
Qu'est-elle que paille, & que verre ?*

Tout le dommage qu'on pretend faire à un Ennemy de cette nature là, retombe sur celui qui l'attaque. C'est cracher contre le Ciel, c'est ronger une Lime, c'est sapper un Bâtiment qui nous accablera : bref, c'est s'exposer à un mal assuré, pour n'en faire à son Ennemy qu'un léger & un incertain.

F A B L E XLIII.

*Des Loups, & des Brebis.*

QUOIQUE les Loups & les Brebis aient toujours eu guerre ensemble, il avint pourtant qu'ils firent trêve une fois, & que pour ostages
de

de part & d'autre, les Loups donnerent leurs Louveteaux, & les Brebis leurs chiens. Mais pendant que les Brebis estoient en repos, & qu'elles païssoient à leur aise, il se fit une émotion du costé des Louveteaux, qui se mirent à hurler & à demander leurs meres. Les Loups sortirent incontinent; & sous pretexte qu'on leur avoit faussé la foy, & rompu la trêve, ils se jetterent sur les pauvres Brebis, qu'ils mirent en picces bien aisement; parce qu'elles n'avoient plus leur garde ordinaire.

DISCOURS MORAL.

L'On peut apprendre deux choses dans la Fable des Loups & des Brebis, La premiere; qu'il ne faut pas inconsiderément se fier à un Ennemy reconcilié, ce qui ne doit s'entendre pource que d'une feinte reconciliation, dont les courages lâches ne se servent que trop souvent, pour mieux tromper ceux avec qui ils font semblant de s'estre bien remis, & d'où il ne s'ensuit pas neantmoins qu'il ne se faille reconcilier veritablement. La seconde observation est, qu'il ne coûte rien aux Méchans de supposer un faux pretexte: pour perdre leurs Ennemis. Nous avons de si bonnes preuves de tous les deux, & par les Raisons, & par les Exemples, que ce seroit une chose superflue de s'estendre beaucoup là-dessus. Je diray seulement, que celui qui se confie à son Ennemy, montre qu'il ne se veut point de bien luy-mesme, puisque c'est un acte d'une veritable hostilité contre quelqu'un, de se jetter confidemment dans le Party qui luy est contraire. D'ailleurs, comment pouvons-nous estre assurez qu'il a oublié toute sa haine, puisqu'il y en a plusieurs qui la perpetuent jusqu'au tombeau ?
S'il

236 LES FABLES D'ESOPÉ

S'il nous veut du mal sans raison, c'est un préjugé d'une tres-mauvaise nature, & par conséquent de la durée de sa haine. Et c'est une espece de raison en une chose qui n'en a point, que de poursuivre une animosité, parce qu'on l'a commencée? Et si au contraire il a eu sujet de nous haïr, nous n'en avons pas de nous y fier beaucoup, à cause que nous l'avons aigry.

F A B L E XLIV.



De la Forest, & du Paysan.

DU temps que les Arbres parloient, un Paysan s'en alla dans une Forest, & la pria qu'il luy fût permis de prendre autant de bois qu'il luy en falloit pour faire un manche à la Coignée; ce que la Forest luy accorda. Mais comme elle vid qu'estant emmanchée, il s'en servoit à couper les Arbres, elle se repentit alors de sa trop grande facilité, bien qu'il n'en fût plus temps, & se fâcha d'avoir esté cause de sa ruïne.

DIS-

DISCOURS MORAL.

LEs hommes ont tort de se plaindre des malheurs qui leur arrivent, & d'accuser la Fortune des disgrâces dont ils sont eux-mêmes la seule cause. Cette proposition n'a pas besoin de grandes preuves, puisqu'elle se vérifie presque par l'induction de toutes les choses du monde. Le Payfan baille luy-même l'argent dont le Soldat Ennemy luy fait la guerre ; & l'Ami sincere fournit à l'Amy dissimulé des avantages qui luy donnent prise sur la personne. Il luy declare ses imperfections : il luy compte les aventures : il luy communique ses secrets, & toutes ces choses ensemble, sont, à parler proprement, les instrumens de sa perte. Ainsi voyons-nous que les Peres, pour donner trop de commoditez à leurs enfans pendant la fougue de leur jeunesse, travaillent contre leur propre repos. Car de là viennent les dissolutions & les débauches qui les perdent entierement, & qui mettent dans le tombeau celuy qui les a mis au monde. La même chose arrive entre les Chicaneurs qui se surprennent les uns les autres par les papiers qu'ils se prestent, & obligent quelquefois les personnes ignorantes en ce mestier, à signer des actes contre leur propre cause, sans sçavoir le dommage qu'ils se font. C'est pourquoy dans les affaires du monde, il faut du moins prendre garde à ne dire, ou à ne faire rien qui nous puisse nuire, principalement si nous avons à traiter avec des personnes suspectes. Cetre précaution est un effet veritable de la Prudence, qui est, disoit Bias, comme l'œil à tout le corps, & comme le Pilote à tout le Navire & ce n'est pas un petit secret de la sçavoir employer à la conduite de nostre vie pour détourner les malheurs & les ruines qui nous

138 LES FABLES D'ESOPÉ

nous menacent. Car quoi que toutes nos adversitez soient dures à supporter, celle là l'est pourtant plus que les autres, qui nous vient par nostre imprudence, parce qu'avec l'amertume de sa douleur, elle nous cause encore celle de nostre repentir,

F A B L E XLV.



Du Loup, & du Chien.

LE Loup ayant trouvé par hasard un Chien dans un Bois, environ le point du jour, se mit à le saluer, se réjouissant d'une si bonne rencontre. Après celà, il fut curieux de sçavoir de lui, pourquoy il estoit si net & si polý. Si je le suis, répondit le Chien, le soin de mon Maître en est cause. Car il me caresse quand je le flatte, & me traite luy-mesme des viandes de sa table, qui sont fort délicieuses : Avec celà, je ne dors jamais à découvert, l'on ne peut pas croire combien je suis agreable à tous ceux de la maison. O Chien mon amy, reprit le Loup, que tu es heureux d'avoir rencontré un Maître si doux, & si bon-
nature !

nairet *Que je serois content, si j'en trouvois un semblable! Si cela m'avenoit; je ne donnerois pas ma fortune pour celle de toutes les autres Bestes.* Le Chien voyant l'extreme desir qu'avoit le Loup de changer de condition, luy promit de faire en sorte envers son Maistre, qu'il luy donneroit quelque charge dans sa maison, pourveu qu'il voulust retrancher un peu de sa felonie accoutumée, & s'addonner à le bien servir. Cette conclusion prise, ils passerent outre, & eurent ensemble plusieurs discours fort plaisans. Mais comme il fut jour, le Loup voyant le col du Chien tout pelé, s'advisa de luy en demander la cause. *Tu dois sçavoir, répondit le Chien, qu'au commencement je ne faisois qu'aboyer aux Estrangers, & mesme à ceux de connoissance, sans que ma dent épargnast non plus les uns que les autres. Mais d'autant que cela ne plaisoit pas à mon Maistre, il joua si bien du bâton sur moy, qu'il me fit perdre cette coustume, me commandant sur toutes choses, de n'attaquer jamais que les Voleurs, & les Loups. Je me suis corrigé par ce moyen, & suis devenu plus doux que de coustume, à force d'estre battu; neantmoins cette cicatrice que tu me vois au col, m'est tous jours restée de puis, pour une marque de ce que je suis hargneux naturellement.* Le Loup l'ayant oüy parler ainsi; *Est-ce donc cela?* luy dit-il, certes je n'achtepe pas si cherement l'amitié de ton Maistre. *Adieu, compagnon, avec ta servitude; pour moy j'aymè beaucoup mieux jouir de ma liberté tout à mon aise.*

DISCOURS MORAL.

Nous pouvons croire Esope sur la douceur de la Liberté, depuis son Enfance, jusques à la mort.

240 LES FABLES D'ESOPÉ

tié de son âge , il a toujours éprouvé le pesant joug de la Servitude , sans le pouvoir secouer durant ce temps là , quoy qu'il employast pour cet effet toute la subtilité de son esprit , & toute la gentillesse & la promptitude de ses réponses. C'est aussi pour celà qu'il en parle icy avec des avantages extremes , la préférant à la plus délicieuse vie du monde , si elle est accompagnée de sujétion. Nous n'entendons pas icy par ce nom de Liberté toute sorte d'affranchissement , veu qu'il ne se trouve personne dans le monde qui n'y soit avec quelque dépendance , voire mesme avec plusieurs. Car pour laisser à part les justes soumissions que nous devons à Dieu , il y en a encore d'autres dont il est impossible de nous garantir. Il n'est aucun d'entre nous qui ne soit sujet à quelque Passion, ou à quelque infirmité corporelle. Chacun relève des Loix de la Nature, & des Coustumes du Pays qu'il habite ; la Mort exerce son Empire sur tout le Monde. De ces choses il est aisé à conclurre , que pas un de nous n'est exempt de Servitude , & que mesme ce seroit une Impiété de le desirer ; aussi ce n'est pas de cette façon que nostre sage Esope entend de nous persuader l'amour de la Liberté. Ce n'est pas toute nature de sujétion qu'il condamne. Car pour celle qui est compatible avec la Justice & la Magnanimité , non seulement il la souffre , mais il l'approuve. Comme il nous le montre évidemment par toute la suite de ses Fables , où il nous a déclaré la plupart de ses sentimens. La fin de sa vie en est encore une preuve bien apparente , veu qu'après avoir esté affranchy par le commandement des Samiens , il employa le reste de ses jours à voyager dans la Cour des Princes du Levant , comme en celle de Licerus & de Nectenabors ; ce qui ne se pouvoit faire , sans quelque espece de

dépendance. Il ne s'arresta pas non plus à blâmer la Servitude forcée, pourveu-qu'on pratique tous les moyens raisonnables pour en sortir, ou pour n'y pas entrer. Car comme nous enseigne la Loy naturelle, il n'y a point de blâme ny de honte aux actions forcées. Son intention n'est donc, que de reprendre les personnes, qui pouvaus demeurer libres en une petite Maison, avec innocence & seureté, sans dépendre d'autres Loix que de celles où la Nature nous lie nécessairement, vont détruire par leur propre élection toute leur veritable felicité, & s'abandonnent mal-heureusement au pouvoir d'autrui, aux brocards des Courtisans, à la censure des Envieux, & à toutes les geheunes d'une servile & deshonorale complaisance.

Ily a quantité de raisons qui engagent à blâmer cette servitude. En voicy quelques-unes. Celuy là, n'est pas digne d'un Bien, ou d'un Privilège par dessus les autres, qui le laisse perir, ou diminuer par sa propre faute, la soigneuse conservation d'une chose, estant un merite en la personne qui la conserve, & par consequent c'est une espèce de démerite, de la laisser décheoir ou avilir par sa nonchalance. A cette occasion nous disons à fort bon droict, que celuy la n'est pas digne de la santé, qui en abuse trop imprudemment, & que les richesses sont mal deües à l'homme qui en est prodigue, ou qui n'en fait part à personne. Or c'est perdre les principaux avantages de l'homme, que de rechercher la servitude. Car, comme les Chrestiens & les Payens mesmes l'asseurent, ce qui fait differer l'homme des Animaux & qui l'élève au dessus d'eux, c'est la Liberté de vouloir, & d'agir, causée par le Raisonnement & par la Volonté. A quoy déroge autant qu'il luy est possible celuy qui s'asservit, car il se laisse guider par

L

la

242 LES FABLES D'ESOPE

la volonté d'autrui , & perd en beaucoup de choses l'avantage d'operer de son chef. D'ailleurs , tandis-que son Entendement est presque tousjours occupé à raisonner sur les intentions des autres , à concevoir leurs Commandemens , & à digérer les moyens de les executer , il se dérobe le loisir d'entretenir ses propres pensées , & cesse par conséquent d'estre véritablement homme. De plus , encore que le débordement des Vicieux , & la correction des Sages , ayent réduit les Communantez à certain estat qui déroge à l'égalité naturelle , on ne peut nier que ce ne soit une action injuste & condamnable de rendre la disproportion entre les hommes plus grande qu'ils ne l'ont faite , ce qui arrive nécessairement à ceux qui se chargent d'autres devoirs , que ceux de la Nature & des Loix : Avec oclà , l'on peut dire que c'est estre cruel à soy-mesme , que de s'abstreindre à trop déferer à autrui. Si l'on m'objecte à cette raison , qu'il n'est point de serviteur qui ne doive aymer ses chaînes , pourveu qu'elles soient dorées ; Je réponds à celà , qu'un homme libre , qui a les choses nécessaires , se fait tort de se rendre Esclave , pour avoir les superflus , & conclud avec Esope ; Qu'il vaut beaucoup mieux s'en passer , que de les acheter à si haut prix , approuvant extrêmement que le loup retourne en sa Caverne , plustost que de s'aller faire mettre un collier chez le Labourcur.

PHRYGIEN. 243
F A B L E XLVI.



Du Ventre, & des autres Membres.

LA Main & le Pied formerent autrefois leurs plaintes contre le Ventre, alleguans que par sa paresse il engloutissoit tout le gain qu'ils pouvoient faire : Ils vouloient donc qu'il travaillast, ou qu'il ne demandast point à estre nourry. Mais luy les ayant prié deux ou trois fois de l'assister d'alimens, la Main luy en refusa, & se trouvant par ce moyen abbatu de faim, tous les autres Membres commencerent à défaillir. La Main les voulut bien servir alors ; mais ce fut trop tard, parce que le Ventre affoibly, d'avoir esté trop long-temps vuide, n'eut pas moyen de faire sa fonction, & rejetta la Viande, d'où il avint qu'il ne put perir que toutes les autres parties du Corps ne perissent, & tel fut l'effet de l'envie qu'elles luy portoient.

L 2

D I S-

DISCOURS MORAL.

QUand le sens de cette Fable ne seroit pas clair & applicable de soy mesme, nous en trouverions toute l'Allegorie expressement déclarée dans l'Histoire Romaine de Tite-Live. Car il dit, qu'en la révolte du Peuple contre le Senat, comme le Peuple s'estoit retiré au Mont Aventin, avec une ferme résolution de n'entrer plus en mesme Corps que le Senat, on deputa vers luy Menenius Agrippa, qui estoit pour-lors le plus sage & le plus autorisé de tous les Romains. Celuy-cy ne se mit point en peine de déployer envers ces petites gens les hautes raisons que luy pouvoit fournir son éloquence; mais il leur conta mot à mot toute cette Fable, & leur fit voir par l'exemple du Ventre, & des parties du Corps humain, la mutuelle dépendance qu'a le Senat avec la Populace. Car, disoit il, mes Amis, ne pensez pas que les Senateurs, quoy qu'ils soyent oisifs aux opérations mutuelles, & qu'ils employent le Peuple aux labours mécaniques, soyent pour cela moins nécessaires à vostre conservation. Ce sont eux qui vous départent la chaleur qui opère & distribue le bon suc par toutes les parties de la Cité; eux, dis-je, pour qui vous travaillez, mais qui travaillent bien plus pour vous-mesmes. Ne vueillez donc pas, mes amis, affoiblir si fort cette partie par vos factieuses mutineries, qu'elle soit incapable de vous servir. Car à quelque temps d'icy la nécessité vous contraindra de recourir aux Senateurs, & alors il ne sera plus temps de le faire. Vos séditions & vostre colere les auront obligés à prendre un autre party, & cependant vous demeurerez là sans deffense, dépourvus de conseil & d'appuy, sans richesses, sans autorité, & pour le dire en un mot la proye de vos Voisins.

Voisins. Ces paroles prononcées avec autorité, eurent tant de pouvoir sur ces Mutins, qu'elles les rappellerent à leurs Maisons. D'où l'on peut juger facilement combien l'union mutuelle de tous les Membres est nécessaire à la conservation du Corps, soit naturel, soit politique. En effet il n'est pas possible que l'un ny l'autre subsistent jamais que par la concorde. Elle est la chaisne qui les lie ensemble, la Deité qui les anime, & la haute intelligence qui les fait mouvoir avec justesse: Elle seule, dit à les Enfans le sage Micipsa Roy de Numidie, donne vigueur & accroissement aux choses du monde; comme au contraire il est bien certain que sans son ayde, elles iroient toutes en décadence, & se verroient exposées à leur dernière ruine. S'il est permis d'autoriser la verité par des Fables; je n'ay qu'à rapporter icy à sa louange celle de l'ancien Geryon, qu'on a feint avoir trois corps sous une teste; parce qu'il vécut avec ses deux freres en si bonne intelligence, qu'ils n'avoient tous trois qu'un nom, & n'estoient pris que pour un seul homme. Ce n'est donc pas merveille, si pour nous faire haïr les partialitez & les divisions, Esope nous propose icy la Fable du Ventre & des autres Membres; Je ne pense pas qu'elle ayt besoin d'autre application, puis qu'un si grand personnage que Menenius Agrippa l'a faite pour nous, & même en une si importante occasion,

F A B L E XLVII.

*Du Singe & du Renard.*

LE Singe voulant persuader au Renard de luy donner une partie de sa queue, pour en couvrir son derriere, luy dit que cela l'incommodoit trop, au lieu que pour lui il en tiroit de l'honneur & du profit. Mais le Renard luy dit pour réponse, *Qu'il n'en avoit pas plus qu'il ne luy en faloit, & qu'il ayroit beaucoup mieux balayer la terre de sa queue, qu'en couvrir les fesses d'un Singe.*

DISCOURS MORAL.

LE refus que le Renard fait au Singe de la moitié de sa queue, se peut interpréter en deux façons, en bien, & en mal, & de toutes les deux il est aisé d'en tirer de l'instruction. La première s'entend de l'avarice des Riches, qui font gloire de refuser aux personnes incommodées, les choses
mef-

mesmes qu'ils ont avec superfluité; ce qui doit apprendre aux Pauvres, qu'ils n'ont guere à esperer des grands Seigneurs, mais que le meilleur pour eux, c'est des'attendre à un honneste labour, & tirer de là le soustien de leurs familles. L'autre sens qu'on peut donner à la Fable, c'est la réprehenfion des demandeurs impertinents, qui exigent de leurs amis beaucoup de choses indiscrettement, quoy qu'il n'y en eust pas une qui les pût accommoder, & qui n'incommodast extrêmement le donneur. En ce sens-là, je trouve le refus de cét Animal, fort louable qui juge avec raison, qu'il ne se peut défaire de sa queue sans une douleur extrême, ny l'appliquer à l'usage du Singe, quand elle sera défaire.

F A B L E XLVIII.



Du Renard, & des Raisins.

LE Renard ayant découvert quelques Grapes de Raisins, qui commençoient à muer; eut envie d'en manger, & fit son possible

248 LES FABLES D'ESOPÉ

ble pour en avoir. Mais quand il vid sa peine perduë, & qu'il ne pouvoit satisfaire son désir, tournant sa tristesse en joye; *je ne veux point de ces Raisins*, dit-il, *ils sont encore trop aigres.*

DISCOURS MORAL.

LA Dissimulation est quelquesfois un Vice, & quelquesfois une Vertu. Elle est un Vice, lorsque nous cachons nos desseins, aux personnes à qui nous les devons dire, comme à un Amy parfait; ou quand nous les cachons hors de saison, & avec une mauvaise intention. Ceux qui en usent de la sorte, dit Cicéron, sont beaucoup à blâmer, parce qu'à moins d'estre malicieux au dernier poinct, ils ne peuvent faire le contraire de ce qu'ils disent. Ces hommes à deux visages & tousiours masquez, sont des Prothées qui prennent toute sorte de formes. Ils parlent de Dieu en Hypocrites, & vivent selon le Monde. Leur malice à déguiser la verité, les fait déroger à leur propre honneur, & les rend odieux à tout le monde. Il ne faut donc pas trouver étrange si tant de grands hommes de l'antiquité les ont en horreur; si Homere les appelle des Démons que l'Enfer a produits; si Plinc dit d'eux qu'ils tiennent du pain en l'une de leur mains, & une pierre en l'autre, pour en frapper ceux qu'ils veulent perdre; si Caton les compare à des eaux dormantes, plus dangereuses que les vagues de la Mer irritée; & si le Prince de l'éloquence Latine leur reproche, que par leurs déguisemens ils sont les *Fleaux de la Verité*, parce qu'ils empêchent qu'on ne la puisse discerner. Voilà quelle est la dissimulation, considérée comme vice, mais elle est une Vertu, quand il ne s'y trouve aucune de ces circonstances, & qu'au contraire nous voulons nous de-

fen-

fendre des ruses d'autrui par nostre propre déguisement; & c'estoit ainsi que l'entendoit Tacite, quand il disoit, *Qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner.*

Il y a une autre sorte de dissimulation qui ne nuit à personne, mais qui sert au Dissimulateur, lors que nous nions d'avoir eu une entreprise quand nous la voyons inutile. C'est la feinte qu'Esope attribue à son Renard, qui ne pouvant manger des Raisins, disoit qu'ils n'estoient pas encore meurs. D'où nous apprenons qu'il faut rejeter son impuissance sur l'imperfection de la chose que l'on desire, quand on a regret de n'avoir pas réussi.

F A B L E XLIX.



De la Belette, & du Renard.

LE Renard tout amaigry de faim, entra dans un clos à Bled, par une ouverture fort étroite, d'où pensant sortir après s'estre bien foulé, il ne le put faire, à cause que son Ventre,

L 5

tre,

250 LES FABLES D'ESOPÉ

tre, trop enflé, l'en empêcha, Cependant la Belette l'ayant apperceu de loin, comme il faisoit cet effort, y accourut pour le secourir; Et après plusieurs discours, luy conseilla de retourner en sa terriere, aussi maigre qu'il en estoit fort.

DISCOURS MORAL.

Quelques-uns rapporteront le sujet de cette Fable aux richesses, qui chagrinent & embrouillent les esprits de ceux qui les ont acquises, au lieu qu'auparavant ils estoient contents & libres. Et à dire vray ce n'est pas sans sujet qu'un Ancien les appelle à ce propos *Impedimenta*, parce que dans l'embarras qu'elles apportent aux actions vertueuses, il en est d'elles comme du bagage d'une Armée, qui tout commode qu'il est, ne laisse pas de l'incommoder. Les superbes habillemens, tous chargez d'or & de pierreries, dont elles couvrent ceux qui les possèdent, leur parent le corps sans doute; mais il est indubitable aussi, que leur ame s'enlaidit & se défigure par ces orgueilleuses montres de Vanité. Quoique ce sens-là ne convienne pas, mal à nostre Allegorie, j'aime mieux pourtant l'appliquer à l'estude Lettres, & à la volupté tout ensemble. Car ce Renard qui entre fort aisément par l'ouverture d'une cloison, quand il a le corps déchargé de graisse, que peut-il signifier plus à propos, si ce n'est que l'acquisition de la Science n'est pas mal-aisée aux personnes déliées, & déprises de toutes voluptez superflues?

Au contraire, pour revenir à la seconde partie de la Fable, le Renard dès qu'il s'est enflé le ventre, ne peut repasser par la même ouverture, par où il avoit passé auparavant; nous enseignant par là, qu'aussi.

qu'aussi-tost que nos esprits sont abestis par les voluptez, & qu'ils s'abandonnent à l'excez des convoitises corporelles, outre que tous leurs mouvemens sont retardez, leur vivacité se diminuë, & se tourne en une importune pesanteur. Ce que connoissoient fort bien les Stoïques, & les Peripateticiens: quand ils inferoient de l'ignorance d'Epicure par la voluptueuse conduite de sa vie. Car, disoient ils, comment pourroit s'exercer aux hautes & sublimes méditations un homme abruty dans l'oisiveté, qui ne s'estudie qu'à contenter les sens corporels, & ne donne rien aux operations de l'Âme? Par cette mesme raison Jules Cesar disoit ordinairement, qu'il n'appréhendoit point les hommes gras comme Crassus, mais les décharnez, & les maigres, comme Brutus; par où il vouloit montrer sans doute, que la magnanime pensée d'affranchir l'Etat de sa subjection, ne pouvoit pas tomber dans un corps enflé de délices, & assouvy de voluptez, mais qu'une telle entreprise n'appartenoit qu'aux personnes subtiles & Philosophiques. En effet la plupart de ceux qui ont entrepris d'affranchir les Peuples de la Tyrannie, l'ont fait par le moyen des Lettres; Témoin le Philosophe Dion, qui après avoir passé les plus beaux jours de sa vie en l'Ecole Academique, n'entreprit la genereuse action qu'il executa, que bien avant sur le declin de son âge. Trasibule tout de mesme avoit fort bien étudié; & Timoleon le Corinthien ayant acquis la liberté à sa Patrie, par la mort de son propre frere, demeura jusqu'à l'âge de quarante cinq ans hors la Ville de Corinthe, à vaquer incessamment à l'estude, en attendant que l'occasion de délivrer la Sicile le retirast de son repos, pour le conduire aux plus belles actions, qu'un homme de sa nation eust jamais

252 LES FABLES D'ESOPÉ

exécutées Mais je m'écarte de mon sujet sans m'en apercevoir, & n'ayant entrepris, que de montrer combien l'volupté nuit à l'estude des Sciences, je fais voir insensiblement par ces Histoires, que les hommes sçavans sont capables des plus hautes entreprises, & de la parfaite Vertu, qui ne consiste pas moins à exterminer les Usurpateurs, qu'à bien servir les Roys légitimes.

F A B L E L.



Du Loup, & des Chasseurs

LE Loup fuyoit les Chasseurs, n'en pouvant plus de lassitude, á force d'avoir couru par les Bois, lors que rencontrant un Bucheron, il le pria de le mettre en seureté en sa maison. Le Bucheron luy montra donc sa petite loge, où le Loup entra tout incontinent, & s'alla cacher en un coin. Cependant les Chasseurs vinrent qui demanderent au Bucheron s'il n'avoit point veu le

Le Loup. Il leur répondit que non, & pourtant leur faisant signe de la main, il leur montra l'endroit où il estoit caché, mais eux ne l'y trouvant pas s'en furent incontinent. Le Loup sortit en même temps du logis sans rien dire au Bucheron, qui le blâma de cette incivilité, luy reprochant qu'il luy avoit sauvé la vie, & que néantmoins il s'en alloit, & ne l'en remercioit point. Mais le Loup qui l'entendit, luy répondit de fort bonne grace en se retournant; *Hola, mon amy, je n'aurois eu garde de m'en aller, comme tu dis; sans te remercier, si ta main, tes actions, tes mœurs & ta vie, eussent esté semblables à tes paroles.*

DISCOURS MORAL.

LA cinquantième Fable de cet ouvrage est toute pleine de judicieux avertissemens. Par la fuite du Loup en la Loge du Bucheron, nous sommes avertis de ne chercher jamais nostre Asyle dans les maisons suspectes. Car il se trouve peu de gens qui ayent assez de Vertu pour nous garder le droit d'Hospitalité contre leur propre interest. Ce Droit pourtant doit estre inviolablement observé, puisque les Anciens l'avoient en si grande recommandation, qu'ils tenoient pour infame, & condamnoient à une grosse amende quiconque le violoit, en la personne de celuy qu'ils refusoient d'avoir pour Hoste; aujourd'huy mesme cette loüable coutume de loger les passans, & les autres estrangers, passe chez les Turcs pour une de leurs plus hautes Vertus. Ils ont pour cet effet quantité d'Hospitaux d'ancienne fondation, dont quelques-uns à ce que l'on estime ont plus de soixante mille Ducats de rente. A quoy j'ajouste, que leur Charité s'étend

254 LES FABLES D'ESOPE

mesmes jusques aux Bestes, auxquelles ils donnent le couvert & la nourriture quand elles sont vieilles ; coutume qui se pratique encore en quelques contrées des Indes Orientales. Ce que je ne me représente jamais que je ne m'estonne de quelques Princes, qui ont péché lâchement contre l'observation de ce Droit sacré. Témoin Prusias, Roy de Bythinie, qui voulut rendre Annibal aux Romains, contre la parole qu'il luy avoit donnée, sur le simple commandement qu'il en receut de la part du Senat. La mesme chose est arrivée en plusieurs Histoires, & particulièrement en celle de Massinissa, qui viola non seulement l'Hospitalité, mais encore les Loix du Mariage, en la personne de Sophonisbe, qui avoit parole de luy d'un fidelle amour, & d'une parfaite assurance de sa vie. Quoy que les exemples de perfidie soient communs en cette occasion, il s'est pourtant rencontré des personnes assez généreuses pour garder leur foy, au hazard de la puissance ennemie, voire mesme d'un des-honneur tout évident, comme il arriva n'y a pas long-temps en un Meurtre que fit dans Toledé un Gentil homme inconnu. Celuy-cy courant fortune d'estre pris, à cause de la subite émotion du Peuple, se jetta dans une rue, près de celle où estoit arrivé le combat, & se lança teste baissée dans la première porte qu'il pût rencontrer, où après avoir monté le degré, & passé par deux ou trois Antichambres de plein-pied, il vint à la fin en celle d'une Dame qu'il trouva pour l'heure au lit, à cause de quelque indisposition. Ce pauvre homme tout effrayé se jetta d'abord aux pieds de cette personne, & la pria tres-instantment de luy sauver la vie, ce que la Dame luy ayant accordé, elle luy donna la clef d'un Cabinet pour s'y cacher, en attendant qu'il peust échapper à la faveur de la nuit.

mit. Mais à peine eut elle enfermé dans cet azyle ce misérable Etranger, qu'elle entendit des gémissemens dans la Bassé-cour, & vit peu après entrer le corps mort de son Fils, qu'on apportoit en la chambre. Elle eut cependant tant de vertu, qu'elle garda la parole au Meurtrier de son propre Fils, quoy qu'elle fut accablée d'une profonde tristesse, & qu'on peut dire d'ailleurs, qu'une si mauvaise action s'estoit faite de son consentement, pour avoir retiré chez elle l'auteur de ce Meurtre. Mais la crainte d'une éternelle infamie, & le ressentiment de sa perte, ne la peurent contraindre à se démentir. Elle attendit donc que l'obscurité de la nuit donnât moyen au Meurtrier de s'échapper de ce lieu, & luy ouvrant elle mesme la porte, *Va luy dit-elle, ô misérable, contre qui j'ay plus de haine que contre tous les hommes du monde, jouïs à ton aise des fruits de ma loyauté.* Il se trouve peu d'exemples pareils à ce luy-cy, que j'ay bien voulu alleguer pour sa rareté.

Mais retournons à nostre Fable. Par la mégarde des Chasseurs qui n'apperceurent point les signes du Bucheron infidele, il nous est montré combien vainement on travaille quelquesfois à la ruine des hommes, & qu'ils échappent ordinairement des plus visibles dangers du monde, lors qu'ils sont sous la protection du Ciel. Quant au Bucheron, qui blâme le Loup d'ingratitude, il nous apprend que telle personne nous a mortellement offensé qui demande après des complimens & du retour. Mais cet Animal bien avisé luy reproche sa déloyauté de fort bonne grace, & luy fait comprendre en peu de paroles, qu'il n'est point de trahison si couverte & si bien conduite, qu'à la fin le hazard, ou la providence ne permette qu'elle éclatte. Car quelle apparence y auroit-il, qu'une méchante action de-

meurast

256 LES FABLES D'ESOPÉ

meurast cachée, puisque Dieu a donné pour une punition du crime, l'exécration universelle des gens de bien.

F A B L E L I.



Du Paon, & du Rossignol.

LE Paon se plaignoit à Junon, Sœur & l'emme de Jupiter, de ce que le Rossignol chantoit doucement; au lieu que les autres Oyseaux se moquoient de lui, à cause de sa voix desagreable. *Mon Amy*, luy répondit Junon, *les Dieux ont différemment partagé les dons aux Hommes; le Rossignol te surpasse à chanter, & tu le surpasses par la beauté du plumage; il faut donc que chacun se contente de sa condition.*

DISCOURS MORAL.

OL'estrange humeur où nous porte nostre ambition! Elle nous inspire à tout moment de nouveaux desirs de nous plaindre, & ne peut souffrir que nous soyons jamais contens de nostre Fortune.

Ce

Ce vice si ordinaire aux hommes nous est ingénieusement représenté par un plaisant Apologue, que je suis d'avis de rapporter icy, pour la conformité qu'il me semble avoir avec la Fable de nostre Auteur. Un Coureau se voulut faire un Manche luy-mesme; sans attendre, comme ses Compagnons, que son rang fût venu. Pour cét effet, il s'en alla dans un Bois, où il en coupa plusieurs de toutes sortes, sans qu'il s'en trouvât un seul qui l'accommodât. Mais le pire fut qu'à force de travailler, il s'ébrécha en divers endroits, & que pensant se refaire, il s'alla frotter à une pierre à éguiser, où il se consuma de moitié. Il eut pourtant un Manche à la fin, lorsqu'il n'en avoit plus de besoin; au lieu que s'il se fût contenté de celui qui luy pouvoit échoir, il fût demeuré en son entier.

Mais pour passer de cét Apologue à celui de nostre Auteur, disons que ce n'est pas assez à quelques-uns d'estre abondamment partagez des dons de la Naissance & de la Fortune; il faut qu'ils se plaignent d'en les posséder pas tous ensemble, & qu'ils accusent le Ciel d'injustice, comme si le grand Distributeur des choses ne sçavoit point aussi bien qu'eux ce qui leur est propre; & comme si ce n'estoit pas assez à chacun de joüer le rôle qui luy est ordonné sur le Théâtre du Monde. Ces importuns ne tombent-ils pas dans l'imprudence du Paon, qui se plaint de n'avoir pas le chant du Rossignol; & ne considere point que le don de Beauté seroit capable de rendre heureux un Animal moins arrogant que luy? Certes, il semble que la sage Nature ait doué chaque personne de ce qui luy doit échoir avec tant de proportion & de justesse, que les qualitez qu'elle n'a point mises en quelqu'un, y seroient mal-seantes, ou mesme n'y pourroient estre sans mi-

258 LES FABLES D'ESOPÉ

miracle. Ce qui ne sera pas mal-aisé à croire, si nous considérons que le cours des choses ne peut estre outre-passé que miraculeusement, & que toutes-fois il faudroit de nécessité conclure qu'il le feroit, si estant produit de tels parens que nous, & de tels temperamens, nourris sous tel climat, de telle main, & de telle sorte; si dis-je, les mesmes circonstances y estant observées de point-en-point, nous n'estions pas ce que nous sommes. Je ne croy pas qu'aucun homme raisonnable voulût contredire cette verité, autrement il faudroit avouer que l'estat present ne pourroit pas estre appelé naturel; ce qui seroit un miracle aussi bien que le reste.

Voyez donc, je vous prie, l'extravagante plainte de ceux qui voudroient avoir part à toutes les bonnes-qualitez des autres. Ils sont fâchez de ce que Dieu ne fait pas un miracle pour eux seuls. Je me souviens à ce propos d'avoir oüy une excellente imagination de Socrate, quand il discouroit du partage de la Nature. Tout le monde, disoit-il, est si bien assorty de ce qu'il luy faut pendant le cours de cette vie, que si nous avions mis ensemble nos bonnes & nos mauvaises fortunes afin de refaire le partage plus à propos, après avoir tout vëu & tout considéré, nous rapporterions chacun nos biens & nos maux au logis; ne jugeant rien de plus sortable à nostre personne, que ce que la naissance ou le destin nous auroit envoyé. J'ay honte qu'un Payen se soit contenté jusques là de la Providence du Ciel, & qu'on entende tous les jours parmy nous ces paroles pleines d'impatience. Mon Dieu! que n'ay-je autant d'esprit que mon Compagnon! que n'ay-je aussi bonne mine que celuy-cy?

Ce vice a encore une opposition qui est, de blâmer incessamment les imperfections des autres, dé-
faut

faut qui est encore beaucoup moins supportable que le premier. Car de grace, croyons nous que le Stupide & le Contrefait soit en tout mal-traitté de la Nature, & qu'elle ne luy ait pas donné de quoy se satisfaire? Certes, si elle nous a esté une bonne mere, nous avons tort de penser qu'elle leur ait esté une Marastre. En vertu de quoy serions nous si bien avec elle, que nous eussions des Privilèges qu'ils n'ont pas? N'est-elle pas juste & raisonnable Dispensatrice; & pour le dire en un mot, n'est-elle pas également Nature à tout le monde? Cela est tellement vray, que si l'on prend la peine d'examiner les défauts de ceux qui sont apparemment defectueux, pour faire le contre-poids de leurs imperfections, l'on ne s'y trompera guere, ce me semble. Car il se void d'ordinaire, qu'un homme extrêmement laid sera doüé d'un esprit excellent, & s'il est stupide ou hydeux tout ensemble, il aura une tranquillité d'humeur, préférable à tous les agréemens du monde. Ce que les Poëtes nous ont tres bien représenté dans la Fable de Tyresias, auquel ils feignoient que Jupiter redoubla la clarté de l'âme, à mesme temps que Junon luy osta celle des yeux. De sorte que non seulement son défaut luy fut avantageux, mais encore tres-honorable, parce qu'il connoissoit l'avenir & le passé, tenant en cela de la Nature Divine, au lieu qu'il ne tenoit auparavant que de l'humaine. Par où nous est enseigné, que la division des Biens est faite avec beaucoup d'égalité, & que la Nature récompense un défaut par un autre avantage plus considerable, ce qui doit obliger les hommes, non seulement à ne point mépriser ceux qui semblent imparfaits, mais encore à estre contens de leur condition, & à remercier Dieu des biens qu'ils possèdent.

FA.

F A B L E LII.

*De l'Oyseleur, & du Merle.*

LE Merle ayant apperceu de loin un Oyseleur, qui avoit tendu ses filets, pour prendre des Oyseaux ; *Que fais-tu là ?* luy demanda-t'il ? *Je bâtis une Ville*, luy répondit l'Oyseleur ; & en mesme temps s'en allant un peu plus loin, il se cacha. Le Merle ajoûtant foy à ses paroles, s'approcha de l'appas qui estoit auprès des filets. L'Oyseleur accourut à l'heure mesme ; & le pauvre Merle bien étonné de se voir entre ses mains ; *O homme*, luy dit-il, *si tu bâtis tousjours de semblables Villes*, tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.

DISCOURS MORAL.

LEs paroles de cét Animal captif, nous apprennent que la bonne Foy est entierement requise à l'accroissement des Républiques.

Nu-

Numa-Pompilius le voulut ainsi faire connoître par le premier Temple qu'il bâtit à Rome, qui fut celuy de la Fidelité, & du Dieu *Terminus* Conservateur de la Paix, & de la Justice, comme s'il eust voulu dire,

*Qu'en moissonnant ses Champs, il faut se retrancher ;
Et qu'aux Bornes d'autrui l'on ne doit point toucher.*

Les Anciens représentoient la bonne Foy par la Figure Hiéroglyphique de deux mains jointes ensemble ; & faisoient jurer les Magistrats par le Dieu *Fidius*, qu'ils appelloient Conservateur de la Foy publique sans laquelle ils ne croyoient pas que les Estats peussent jamais subsister. Ce qui est tellement vray, que nulle autre proposition ne l'est davantage, & cela pour beaucoup de raisons. Premièrement, parce que la Famille estant une Communauté composée de plusieurs personnes, & la République une Communauté composée de beaucoup de Familles, il faut nécessairement conclure que cette espèce de République sera la meilleure, qui approchera le plus de l'ordre & de la liaison d'une Famille, c'est à dire, celle dont les habitans se garderont plus de foy & de sincérité les uns aux autres. Et partant le Merle d'Esopé avoit raison de dire à l'Oyseleur, qu'il n'auroit guere de Citoyens, s'il faisoit bâtir une Ville pleine de pièges.



Du Cerf, & du Cheval.

LE Cheval faisoit la guerre au Cerf, qui plus agile que luy au combat, le fit sortir de ses pasturages. Le pauvre Cheval ainsi repoussé, implora le secours de l'Homme, qui montant sur lui, partit aussi-tost, & assaillit rudement le Cerf. Le Vaincu fut alors Victorieux, bien que cela n'ait pû empêcher depuis qu'il n'ait esté destiné pour servir tousjours à l'homme, qu'il porte sur son dos, & qui luy met un frein à la bouche,

DISCOURS MORAL.

L'On peut appliquer à cette Fable deux belles Allegories, l'une Politique, & l'autre Morale; comme de dire que le Riche devenu Pauvre, se rend tellement Esclave des Biens du monde, qu'il est éperonné d'une perpétuelle Avarice retenu par la
bride

bride de la Chicheté, interdit de la possession d'une chose qui luy appartient, & réduit enfin au même destin du Cheval, qui reçoit bien le plaisir de voir son Ennemy abbattu; mais il y perd la Liberté, & trouve que toute sa victoire se tourne au profit de celuy qui le monte. L'autre espèce d'application que cette Fable peut recevoir est Politique, & nous apprend que plusieurs Estats ont esté souvent mis en sujertion, pour avoir demandé du secours à quelque puissant Voisin, contre un ancien & dangereux Ennemy. Cela se verifie par l'exemple de quelques grandes Monarchies, qui n'ont pris leur accroissement que d'avoir esté appellées au secours des querrellans. Je n'allegueray que la plus moderne, à sçavoir celle des Ottomans, qui ont osté la Natholie à tous les Princes, qui la pensoient partager entr'eux,

C'est donc n'estre pas bien conseillé, que de demander le secours d'un puissant Prince, & particulièrement lors que les Estats de celuy qui le prie sont à sa bien seance; si ce n'est qu'on le connoisse de long temps pour si vertueux, ou qu'on ait éprouvé si peu de nouveaux desseins en la Nation dont il est Chef, que l'on puisse apparemment prendre là dessus une juste & parfaite confiance. Mais d'en venir là sans quelque sujet extraordinaire, c'est acquerir deux Ennemis au lieu d'un; & attirer le Loup dans son bercail, pour se faire manger à luy, s'il est bon ou mauvais de se conserver par cet autre moyen, qui est de tenir les deux Puissances en jalousie, & de nouïer intelligence tantost avec l'une & tantost avec l'autre, c'est dequoy je laisse la decision aux Politiques, & suis d'avis cependant de passer à la Fable suivante.

F A-

†

264 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E L I V.



Del' Asne, & du Lyon.

LE Coq passoit un jour avec l'Asne, que le Lyon attaquâ, mais le Lion s'enfuit bien vite, parce qu'il entendit le chant du Coq, qu'il abhorre naturellement. L'Asne cependant s'imagina que c'estoit à cause de luy qu'il fuyoit; & persuadé par cette bonne opinion de soy-mesme, se mit à courir après; Mais comme il l'eut poursuivy si loin, que le Lyon ne devoit plus craindre le chant du Coq, ne pouvant l'Entendre, cet Ennemy; qui fuyoit n'aguere, retourna sur ses pas, & le devora. *Misérable & insensé que je suis ! s'écria l'Asne, avant que de mourir, pourquoi ay-je voulu faire le vaillant, & me hazarder à un combat, moy qui n'ay point pris naissance de parens guerriers ?*

D I S-

DISCOURS MORAL.

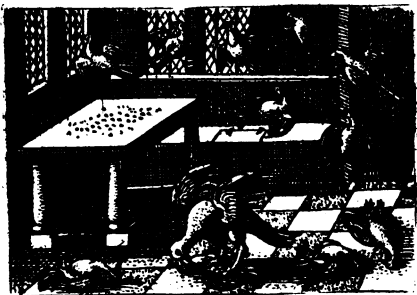
IL y a trois choses à remarquer en l'application de cette Fable. La premiere, c'est la crainte que le Lyon a du Coq, marque certaine que rien n'est si assuré, ny si parfait de sa nature, qui n'ait son écueil. Nous ne manquerons pas d'exemples pour confirmer cette verité, si nous representant devant les yeux les plus excellens hommes des siècles passez, nous sçavons considerer leurs mœurs, leur façon de vivre, & leurs habitudes. Le grand Caton estoit yvrogne, & Cesar adultere; Scipion épousa sa Chambriere: Socrate fut vain; Alexandre altier, colere, & yvrogne. Aristote sacrifia en public à la Courtisane Hermie; Ciceron manqua de cœur dans sa vie, & Seneque en sa mort. Quoy encore! Les Athéniens blâmoient Simonides de parler trop haut. Les Thebains reprochoient à Paniculus qu'il crachoit souvent. Les Laconiens trouvoient mauvais que Licurgue allast la teste baissée. Les Romains disoient de Scipion, qu'il ronfloit trop en dormant; de Pompée, qu'il ne se grattoit que d'un doigt: & du plus habile de leurs Empereurs, qu'il portoit mal sa Ceinture. Bref, il n'y a point de si grand Homme dont les Actions n'ayent esté souillées de quelque tache. Ce que l'ingenieur Esope nous represente adroitement par la Fable du Lion, qui estant Roy absolu sur tous les Animaux, comme le plus vaillant qu'il est, & le plus courageux reçoit neantmoins la honte de s'enfuir, en entendant chanter un simple Coq. La seconde chose que je considere en cette Fable, c'est l'orgueil de l'Asne, qui en voyant fuir le Lion devant luy, vient à tel point de stupidité de croire que ce soit à son occasion. Telle espece d'Orgueil est fort ordinaire à ceux qui vivent familièrement auprès de la personne des Princes, ou

M

des

des gens extrêmement qualifiez. Car estans honorez le plus souvent , à cause de leurs Seigneurs; ils n'ont pas l'esprit de mettre de la difference entr'eux & leurs livrées; c'est à dire, qu'ils ne sçavent pas adjuger le respect à qui il est dû , mais ils s'enflent hors de raison, comme l'Asne de la Déesse Isis, ou comme celui de nostre Fable. Ce qui ne procede que d'une certaine vanité , qui n'est pas moins stupide que ridicule. Pour la mesme raison , Alciat & Esope , ont fort judicieusement attribué cette Action au grossier Animal d'Arcadie , pour nous faire entendre qu'une faute aussi lourde que celle-cy , ne peut provenir que d'une extreme ignorance. L'Experience ne nous le prouve pas moins bien que l'explication de la Fable. puis que tous les jours nous voyons tomber en pareille présomption la plupart de ceux qui se piquent , d'Esprit , ou de Courage.

Quant à la troisième considération que je tire de cette Fable , c'est l'extravagance des Fanfarons ; qui s'éloignant du lieu de leur Azyle par oubli , ou sous esperance de trouver un ennemy fuyant , ou d'estre séparés en leur combat , succombent laschement sous l'effort de celui qu'ils ont mal-traitté , & se laissent battre sans defence. Il y a une si grande quantité de ces gens là , qu'à peine en trouvera-t'on un seul qui n'y soit sujet. L'on en void tous les jours tant d'exemples, que je serois querelleux moy-mesme de les alleguer, parce que je choquerois plusieurs Fâcheux, qui s'interesseroient dans cette cause.



Du Vautour, & des autres Oyseaux.

LE Vautour seignant de vouloir payer sa Feste, & solemniser le jour de sa naissance, invita les petits Oyseaux à un festin, où ils se rendirent presque tous. Il leur dit d'abord, qu'ils estoient les bien-venus, & leur fit un fort bon accueil; mais quand ils furent entrez, il les mit en pieces.

DISCOURS MORAL.

LE Vautour de cette Fable imite la cruauté de certains hommes dénaturez, qui sous l'apparence d'une civilité empruntée, rendent de pernicieux offices aux Innocens, & sont mourir quelques fois ceux qui leur confieroiient leur propre vie. La trahison de ces courages felons va jusqu'à tel point, qu'il s'en est trouvé plusieurs qui se sont servi d'un festin, pour empoisonner leurs hostes, violans mé-

M 2

chamment

268 LES FABLES D'ESOPÉ

chamment le droit d'Hospitalité, qui est la chose du monde la moins violable. Cette perfidie est une marque visible, non seulement de haine, mais encore de lâcheté. Car comme c'est une marque de peur, de faire mourir son Ennemy, quand on en a le pouvoir, à cause qu'on témoigne par là de le craindre, en le laissant vivre; à plus forte raison devons-nous imputer à poltronnerie l'action de ceux qui surprennent leurs Ennemis, sous le masque de leurs caresses, puis qu'on peut conclure par là, qu'ils en appréhendent le courroux. Mais ce qu'il y a de pire en cela, & que l'on peut appeler proprement un crime contre Nature, & insupportable aux gens de bien, c'est l'infame profanation des caresses & des témoignages d'amitié. Quelle honte, ô bon Dieu, que des hommes créés sociables par la Nature, & susceptibles de bien-veillance, se servent des actions les plus humaines en apparence, pour executer des cruautés inouïes, & les plus tragiques effets de leur vengeance ! Quelle abomination de voir que ce noble Animal, à qui l'excellence de son estre a fait donner le titre de Raisonnable, invente tous les jours de nouveaux appas, pour tromper ses Ennemis, caressant plutôt ceux qu'il veut perdre, que ceux qu'il aime véritablement ! Certes, les Animaux qui n'ont pas le don de connoître le Bien & le Mal, sont capables de faire plusieurs actes de cruauté, & même de supercherie, quoi que, cela ne leur arrive guère qu'en l'extrémité de la faim, ou de la colère; mais du moins ils ne s'aident point de la feinte pour la ruine d'autrui, & ne font jamais périr ceux qu'ils haïssent, en les attirant par de feints embrassements, & par des visages déguisez.

F A-

PHRYGIEN. 269
F A B L E LVI.



Du Lion, & du Renard.

LE Lion tomba malade, & fut visité de toutes les autres Bestes, horsmis du Renard. Il luy envoya donc un Messager, avec une lettre, luy donnant avis qu'il l'obligeroit extremement de le venir voir, & que sa presence seule luy seroit plus agréable, que celle de tous les autres. Il ajoutoit à celà, *Qu'il ne devoit point se défier de luy, qu'ils avoient esté bons Amis de tout temps, & que pour ce sujet il desiroit fort de l'entretenir; outre qu'il n'y avoit point d'apparence, qu'estant malade dans un lit, il luy pût faire aucun mal, quand mesme il en auroit la volonté, qu'il n'avoit pourtant pas.* A tous ces termes de compliment, le Renard dit pour toute reponse qu'il luy souhaitoit un recouvrement de santé, & qu'il en prieroit les Dieux immortels, Mais qu'il luy estoit impossible de l'aller trouver; *Parce, disoit-il, que je ne puis voir qu'à regret les traces des Animaux*

270 LES FABLES D'ESOPE

qui t'ont visité ; Car il ne s'y en remarque pas une qui soit tournée en arriere , & qui ne regarde la Caverne. Ce qui me fait croire que plusieurs Bestes y sont effectivement entrées ; mais je ne sçay si elles en sont sorties.

DISCOURS MORAL.

CEt Animal , qui est tousjours travaillé de la fièvre , ne la peut surmonter aujourd'huy. Il faut qu'il cede à sa violence , & qu'il demeure arrêté dans sa Caverne. C'est là que les autres Bestes le vont visiter , afin de le consoler en sa langueur. Mais leurs consolations ne sont que trop charitables , & la franchise en est extraordinaire , puisque pour le soulager ils y laissent la vie , & qu'ils se rendent eux-mêmes la Medecine de son mal. Il n'y a que le seul Renard de sage ; il n'y a que luy de judicieux. Le superbe Roy des Animaux trouve mauvais qu'il ne le vienne point voir , & l'en convie civilement ; mais il s'excuse fort à propos sur la trace des autres Bestes , nous enseignant à tenir tousjours nostre conjecture en haleine dans les occasions suspectes de tromperie. Or comme cela depend de la Prudence , & que cette Verru n'a pas tousjours des regles certaines ; joint que dans les divisions de la Morale , on ne peut donner des Instructions pour pouvoir examiner les Fourberies ; il me semble que pour les éviter , il doit suffire à l'Homme prudent , de prendre bien garde aux actions de ceux qu'il soupçonne , agissant de telle sorte qu'à la maniere du Renard , il s'embarasse avec eux le moins qu'il pourra , principalement en visites , & en complimens.

Mais le mal-heur est , qu'il n'est point d'Animal si ruzé , qui ne trouve bien souvent son Maistre en matiere de Fourberie. Le Renard même , qui se ga-

rantit

rantit icy de la malice du Lion , ne peut s'échapper ailleurs de la malice du Coq , comme il se void dans cette autre Fable , rapportée par Guichardin en ses heures de Récreation. Le Chien & le Coq , entreprirent un voyage ensemble. Le soir venu , le Coq se jucha sur le haut d'un Arbre & le Chien au pied. Mais à quelque temps de là , s'estant mis à chanter à son ordinaire , il attira le Renard , qui luy dit d'abord , que s'il vouloit descendre , il luy apprendroit une fort belle Chançon. Le Coq à l'heure mesme se doutant bien de la tromperie , Je m'y en vay , luy respondit-il ; mais éveille un peu mon Compagnon , qui dort là bas , afin qu'il l'apprenne aussi. Le Renard bien-aise , pensant que ce fut encore un Coq , éveilla le Chien , qui se jeta sur luy tout aussi tost , & le mit au bout de ses fineses.

F A B L E LVII.



De l'Asne malade , & des Loups.

L'Asne estoit malade en son lit , & le bruit couroit par tout qu'il mouroit bientost les Loups & les Chiens l'estant allé visiter , &

272 LES FABLES D'ESOPE

voyant son fils à travers la fente de la porte; *Comment se porte ton Pere?* luy demanderent-ils; *Mieux que vous ne voudriez*, leur répondit l'Anon.

DISCOURS MORAL.

JE doute qu'un subtil Philosophe eût plus judicieusement parlé. Mais comme cette Fable d'Esoppe approche fort du sujet de la precedente, & qu'elle contient par conséquent les mesmes Instructions, il seroit hors de propos, ce me semble, que je m'arrestasse à la moraliser.

F A B L E LVIII.



Du Chèvre, & du Loup.

LE Chèvre d'une fenestre voyant passer le Loup, se moquoit de luy, & osoit bien le poursuivre à force d'outrages. Mais le Loup, fans s'émouvoir autrement; *Méchant*, luy dit-il,

*ce n'est point toy qui m'injures, mais bien l'avantage
du lieu, qui te fait ainsi parler.*

DISCOURS MORAL.

VOicy un exemple du peu de generosité d'un foible Animal, comparable à la coutume des Femmes & des Poltrons, qui ont recours aux injures, quand ils sont en lieu de seureté; mais s'ils se trouvent en pleine campagne, ils oublient le langage de leur colere, & ne s'abandonnent plus qu'aux prieres & aux supplications. Tel se pouvoit dire cet ancien Aristogiton, qui dans ses Discours ordinaires estoit aussi fanfaron que le Trason de Terence; mais si lâche, qu'il se pâmoit au moindre bruit de quelque Trompette; Et tel encore ce Lycus, qui n'entendoit jamais parler d'Hercule, qu'il ne tombast comme demy mort. Celà procède, à mon avis, de ce que leur temperament estant tout à fait timide, ils ne regardent d'abord qu'à leur seureté; parce qu'ils ne se proposent jamais la crainte des perils. Comme ils se voyent donc la force à la main, à cause de ceux qui les assistent, ou dans un enclos de murailles capable de les deffendre, ils repriment tout à coup leurs apprehensions, ordinaires & ne songent pour cette heure-là qu'à se vanger. Car quoy qu'extremement portez à la timidité, ils ne sont pourtant pas dépourvus du desir de Vengeance, qui est plus ordinaire à des Ames basses, qu'aux généreuses. Il faut donc que pour se contenter ils se vangent, & qu'ils cherchent pour cet effet le moyen le plus sortable à leur méchant naturel. Ils ne prennent pas celuy des coups, d'autant qu'ils n'ayment point à frapper, & que c'est une chose extraordinaire à leur humeur, quand mesme elle seroit à leur avantage. Car ils haïssent

M. 5

ex-

274 LES FABLES D'ESOPE

extremement toute effusion de sang, & ne se résolvant pas souvent à un assassinat, à cause qu'il faut avoir quelque espece de courage pour l'exécuter. Quelle est donc la voye qui leur reste pour se vanger de leur Ennemy ? C'est celle des injures & des reproches. Voilà le moyen dont ils se servent pour satisfaire leur animosité, qui n'est interieurement pas moindre, que celle des autres hommes. Mais elle a les bras liez : parce qu'estant logée en des corps foibles & timides, elle ne peut s'en ayder, pour exécuter ses mauvais desseins. Ainsi quoi que cette engeance de Poltrons soit toute embrasée de haine, elle ne laisse pas d'estre glacée de crainte, & si elle modere en quelque façon les témoignages de son ressentiment, ce n'est point par un effet de Vertu, mais par une violence qui naît de la peur. Voilà donc le moyen & la cause d'où procede la coustume des peureux, d'injurier quand ils sont en seureté.

Il y en a encore une autre qui n'est pas moindre, qui est la passion d'acquérir de la louange, qu'ils ont commune avec les Vaillans, mais qui agit plus foiblement, & plus vicieusement en eux, Ils en sont touchez à la maniere des autres hommes, & n'ayant pas assez de force pour en venir aux effets, qui sont les vrais moyens de s'acquérir de l'estime, ils s'aydent pour celà des paroles esperant d'ébloüir les Esprits foibles, & de passer pour Hardis par la seule invention des injures. C'est celà mesme qui les rend querelleux en compagnie, parce qu'ils veulent imprimer une haute opinion de leur fierté, & prevenir les Esprits des hommes par le son des paroles hardies ; ce qu'ils ne font pourtant que lors qu'ils se voyent en estat d'estre empeschez ou separez, si des outrages il en falloit venir aux mains. Cependant les grands courages, qui connoissent parfaitement les

dés-

défauts de ce. Ames foibles , ne daignent pas s'en é-
mouvoir , car le mépris qu'ils font de si lâches En-
nemis , est un frein à leur ressentiment , & s'ils leur
repondent , c'est en termes pleins de froideur , sans
se laisser emporter à la passion. Ce que remarque
fort bien Esope dans la repartie du Loup : Car il ne
luy fait point repousser les outrages par les outrages ,
mais l'introduit seulement avec une voix pos-
sée , tançant ses Ennemis de l'assurance qu'ils ont
dans l'enclos de leurs murailles.

F A B L E LIX.



Du Lion, & de l'Homme.

LE Lion & l'Homme voyageoient ensemble , & comme ils s'entrenoient chemin
faissant , c'estoit à qui s'estimeroit davanta-
ge. Causant ainsi ils rencontrèrent certaines co-
lonnes de marbre , & un pied d'estal où se voyoit
en relief un Homme étouffant un Lyon. Alors
l'Homme se tournant vers son compagnon ; *As-
seurement* , luy dit-il , *tu peux bien voir par cecy ,*
M 6 *que*

276 LES FABLES D'ESOPÉ

que les Hommes sont beaucoup plus forts que les Lyons, & que toutes les autres Bestes. Cela n'est pas mal imaginé, luy répondit le Lyon ; Mais si les Lyons avoient des Sculpteurs & des Peintres, comme les Hommes en ont, tu verrois en peinture & en marbre beaucoup plus d'Hommes estouffez par des Lyons, que tu ne verrois de Lyons estouffez par des Hommes.

DISCOURS MORAL.

L'Allegorie de cette cinquante neuvième Fable, va ce me semble ; à reprendre la vanité des Sculptures, & particulièrement de celles qui contiennent plus de flaterie que de vérité. Ce qui arrive si souvent parmy les Hommes, qu'en voyant ces superbes marques de nostre orgueil, l'on peut demander avec beaucoup de raison, pour combien d'argent on a corrompu les Artisans qui les ont élevées ? Ce que je dis des Sculpteurs, il faut aussi l'entendre des Poëtes, des Peintres, & de tous ceux à qui l'on commet le soin de l'éternité des Actions. Bon Dieu, que d'Actions chimeriques, que de Vertus imaginaires, & que de fausses marques se voyent pompeusement étalées dans les Poëmes des uns, & dans les Peintures des autres, dont on ne s'étonnera pas beaucoup, si l'on considère avec le Poëte.

Qu'à de tels Ouvriers, pour se faire priser,

Il est permis de tout oser.

Mais ce ne sont pas seulement ces gens-là que la corruption du siècle a gagnés, pour mentir, ou pour amplifier les vertitez. Les Historiens mêmes, qui font profession de dire fidèlement les choses, flètent presque toujours les Grands, ou les personnes qu'ils aiment, soit pour l'esperance du gain, ou par une maniere de complaisance lâche & servile. Ce qui est si vray, qu'à peine parmy tant de milliers de

de Croniques, s'en trouvera t'il une seule, où l'imposture n'ayt autant de part que la verité. Cela se peut verifier aisement par la contrarieté qu'il y a entre les Historiens, ce qui est une marque infailible de Mensonge. Car toute verité estant une, & par tout semblable à soy-mesme; il faut nécessairement qu'en une question de fait, de deux diverses opinions il y en ait toujours une de fausse, & que bien souvent toutes les deux le soient.

D'ailleurs, ceux qui écrivent l'Histoire, le font, ou du temps mesme des événemens qu'ils représentent, ou après. Si c'est du temps mesme, ils sont Amis, ou Ennemis, ou indifferens aux Roys & aux Peuples, dont ils font mention. Estant amis, ils doivent-estre suspects de complaisance, & de faire plustost des discours Panegyriques, que de veritables Relations. C'est ainsi que l'Historien Tite-Live loue perpétuellement les Romains en tout son ouvrage, si ce n'est que par hazard leurs fautes soient trop visibles pour les taire; encore s'étudie-t'il alors à les palier avec tant d'art, qu'il est aisé de connoistre que la pure flaterie parle dans ses escrits. Car s'il trouve occasion de faire comparaison du peuple Romain avec un autre, il luy cede à l'instant la préeminence, & s'étend si bien là-dessus, qu'oubliant presque son métier d'Historien, il semble s'estre persuadé qu'il est Orateur. Je n'en veux point d'autre preuve que l'Histoire de Papirius, qui vivoit au temps du grand Alexandre. Il fait une digression sur la fortune de cet excellent Homme, & conclut, que si par hazard il eût tourné ses armes contre les Romains, ceux qui vivoient pour lors dans la Republique, & nommément Papirius Cursor, eussent esté capables d'arrester ses conquestes, & de mettre un obstacle à la prosperité de ses Armes, ce qui est à

278 LES FABLES D'ESOPÉ

mon avis, si plein d'extravagance, & de flaterie, que les Romains dont il parle n'auroient peu se l'imaginer. En effet, Plutarque au Traité qu'il a fait de leur Fortune, compare plustost Alexandre à un Foudre, ou à un Tourbillon, qu'à toute autre chose; & conclud, qu'il n'y eut jamais de si impetueuses conquestes que les siennes, & en lui opposant un petit Papirius, ou quelques autres Capitaines de ce temps-là, c'est non seulement ôter à la Fortune du Macedonien tout le pouvoir qu'elle a d'ordinaire dans les combats; mais aussi c'est beaucoup déroger à sa Vertu.

La mesme consequence que l'on tire, pour rendre l'Histoire suspecte de flaterie, quand on parle de ses Amis, ou de sa Nation, la peut aussi faire accuser de malignité, quand on parle des Ennemis de sa patrie, ou mesme des siens propres. Car il est fort malaisé qu'un homme ne donne à son encre la teinture de ses passions, & ne transmette à son ouvrage les maladies dont il est entaché; tout de mesme qu'en la conception, les enfans retiennent tousjours quelque chose de l'indisposition de leurs Peres, dont les maladies leur sont comme héréditaires. Il eut esté donc bien difficile à un Grec d'écrire à l'avantage des Perses, quand Xerxes couvrit de Vaisseaux tout l'Helléspont, & mit des Rivières à sec par le grand nombre de ses Soldats. Par cette mesme raison l'on pouvoit à fort bon droit soupçonner la foy des Romains, lors qu'ils venoient à traiter de la Vertu des Carthaginois, ou celle des Thebains, quand ils mettoient par écrit les guerres continuelles qu'ils avoient contre la Republique d'Athenes; D'où l'on peut inferer, que soit qu'un Historien écrive en faveur d'un Amy, ou bien au desavantage d'un Ennemy, il est presque impossible qu'il ne se rende suspect d'infidélité, à cause de l'interest de la passion.

FA-



De la Puce, & de l'Homme.

UN Homme se sentant mordre par une Puce ;
*Qu'est-ce qui me pique icy , dit-il , & la prit en
 mesme temps. Elle voulut s'excuser alors , alle-
 guant qu'elle estoit de ce genre d'animaux que la
 Nature avoit destinez à vivre comme elle ; Sur-
 quoy le priant tres-instamment de la laisser , puis
 qu'aussi-bien elle ne pouvoit luy faire beaucoup
 de mal. Tu t'abuses , luy répondit l'Homme en
 souriant ; & c'est pour celà mesme que j'ay sujet de te
 vouloir tuer , parce qu'il ne faut offencer personne , ny
 peu , ny beaucoup.*

D I S C O U R S M O R A L.

C'est une mauvaise excuse pour les Méchans, d'al-
 leguer leur foiblesse, quand ils se veulent garan-
 tir de la punition de leurs fautes. Ce n'est pas une
 raison capable de les justifier , ny encore moins de
 les faire absoudre de la malice qu'ils couvent se-
 crettement. Car pour ne meriter point de pardon ,
 c'est assez qu'on ait donné des marques d'une vo-
 lonté mechante, quand mesme elle ne seroit pas sui-
 vie

280 LES FABLES D'ESOPE

vic d'un mal extraordinairement grand, ou qui auroit esté diverty par quelque accident inopiné. L'on peut adjoûter à tout cecy, que l'on est encore plus méchant d'entreprendre une chose vicieuse, lorsqu'il y a moins d'espoir d'en éviter la punition. Ainsi le sage Phrygien a eu beaucoup de raison de faire dire à l'Homme de cette Fable, que plus l'Animal estoit petit, moins il luy falloit pardonner, estant digne de plus grand blâme, & capable de moindre résistance. C'est pourquoy nous voyons tous les jours, que les petits qui se trouvent coupables, servent d'exemple aux autres, afin de les détourner du mal, parce qu'en leur mort il y a peu de gens interressez, & que l'exécution de leur arrest n'est ordinairement pas difficile. A quoy semble avoir quelque rapport le bon mot de cet Ancien, qui parlant des Loix, qu'il comparoit à des Toiles d'Araignée, disoit que les petites Mouches y demeuroient prises & que les grosses passoient-tout au travers.

F A B L E L X I.



De la Fromy, & de la Cigale.

LA Cigale voyant la Fromy, qui sur la fin de l'Automne faisoit un amas de bled dans sa
petite

petite grange, s'approcha d'elle, & luy en demanda un grain. *Que ne fais-tu comme moy*, luy répondit la Fromy, *& que n'épargnes-tu ce que tu peux amasser en Esté, pour t'en servir en Hyver ? J'e passe dit la Cigale, fort joyeusement tout ce temps-là, & ne fais rien que chanter. Puis que celà est, repartit la Fourmy en souriant, & que tu n'as point plus de prévoyance, tu merites bien maintenant de mourir de faim.*

D I S C O U R S M O R A L.

COMME il n'y a rien de plus fâcheux qu'une Vieillesse accompagnée de Pauvreté, aussi n'y a-t'il rien de si bien-seant au monde qu'une laborieuse Jeunesse. Esope nous représente fort bien celà par le moyen de la Fromy, qui durant l'Esté ne fait autre chose qu'assembler des grains, pour se nourrir en Hyver, au lieu que l'imprudente Cigale consomme vainement ses beaux jours à chanter, & se trouve reduite à la fin à mandier sa vie, pendant la rigueur de l'Hyver; ce qui luy est d'autant plus insupportable, qu'elle y est moins accoutumée. Cette Allegorie sert d'un bel exemple à l'Homme fainçant & voluptueux; Car d'avoir employé presque tout son âge dans la mollesse, & dans l'oysiveté; de s'estre gorgé de delices, d'avoir perdu l'usage de ses mains, & d'avoir engourdy jusques-là la personne, qu'elle demeure incapable des fonctions les plus vigoureuses; puis de se voir réduit, non seulement à quester sa vie; mais encore à la gagner avec difficulté, parmy les affronts du mépris & de la honte; c'est, à mon avis, une chose qui ne peut recevoir de consolation. Si sortir d'un mal pour entrer dans l'autre, est une peine tres-difficile à supporter; Que ne sera-ce point de passer du Bien à la dernière extremité de misere & comme.

282 LES FABLES D'ESOPE

comme il ne reste aux Vieillards pour le soulagement de leur chagrins, que le repos & le respect dont la Jeunesse est obligée de leur donner des témoignages continuels; n'est-ce pas une matiere de desespoir à ces pauvres gens, de se voir engagez dans une inquietude nécessaire, & abandonnez au mépris de tous les autres hommes? Ce sont assurément des miseres qu'une personne vulgaire, ny d'entendement mediocre, ne sçauroit endurer avec patience. Il faudroit avoir pour celà l'éminente vertu d'*Homere*, qu'on appelloit anciennement le *Vieillard Meonien*.

Ce Prince des Poëtes ayant pris naissance de parens inconnus, & passé toute sa vie en l'étude des lettres hors de sa Province, avec ce déplaisir, auquel peu d'autres disgraces sont comparables, d'estre privé du plus agreable de nos sens, à sçavoir de la veüe; se trouva sur le declin de son âge, dans une pauvreté si grande, qu'il estoit reduit à la mercy des autres hommes, pour trouver du pain, & ne mangeoit que ce qui luy estoit charitablement donné. Cependant en cette calamité extraordinaire, jointe à un aveuglement perpétuel, il posseda si bien le repos de son Esprit, il s'occupa à de si hautes pensées, & composa des ouvrages si Divins, qu'on luy donna depuis à bon droit le titre de *Pere des Lettres*; & à bon droit aussi sept Villes fameuses disputèrent entr'elles après sa mort, l'honneur de sa naissance, & consacrerent des honneurs Divins à celuy qu'elles n'avoient pas daigné regarder durant sa vie. Nous lisons presque la mesme chose de *Diogene*, à sçavoir, qu'ayant méprisé toute sa vie le soin d'acquérir des richesses, ayant-même refusé les presens du plus grand Monarque de la Terre, il fut reduit sur ses vieux jours à une si extrême nécessité; qu'il s'exerçoit le long d'un

d'un porche à demander l'aumône aux statues afin, disoit il, d'apprendre à n'avoir point de honte de mendier. Il supporta pourtant cette incommodité avec une merveilleuse résolution, & ne perdit pour celà, ny sa belle humeur, ny la raillerie à l'heure de sa mort, quoy qu'il rendit l'esprit sous un Arbre, faute d'avoir une mal-heureuse retraite pour se loger. Voilà l'exemple de deux hommes, qui ont eu l'Esprit assez fort, pour souffrir en patience une pauvre Vieillesse méprisée. Mais certes, ils estoient doüez d'une si éminente Vertu, que je ne conseille pas à qui que ce soit de les imiter, ny d'exposer son vieil âge à tant de miseres, sous l'esperance de les endurer aussi constamment qu'eux; puisqu'au temps où nous sommes, & mesme dans la mémoire de tous les siècles passés, il seroit bien mal-aisé de trouver des courages aussi fortifiez contre toute sorte de misere, que le furent les leurs, ny si capables de cette haute Philosophie, qui nous instruit à la Patience. Ils eurent encore un grand avantage sur les autres, en ce que la plus épineuse de toutes les circonstances en telle nature d'accidens, estant celle qui nous fait tomber de la vie paresseuse à la penible, ces excellens Hommes n'y trouverent point cette difficulté. Car ils passerent presque leur vie entiere en une perpetuelle méditation, & s'abstinrent vertueusement de toute sorte d'excès, & de superfluités nuisibles. La principale fin qu'ils se proposerent en attendant la Mort, fut de vivre dans une médiocrité bien réglée. Voilà pourquoy ce qu'ils publioient utilement, & par écrit, & de vive voix; ils l'enseignoient encore avec plus d'effet par leur Exemple. Car il suffisoit luy seul, pour apprendre à tout le Monde, que l'Abstinence est une des plus essentielles Vertus du Sage; Qu'autant que les Débauchez

ayment

284 LES FABLES D'ESOPÉ

ayment le Luxe; autant le sage le deteste en son Ame, & qu'en effet ce n'est pas la moindre de ses felicitez que cette Verité reduite en pratique.

De peu de biens Nature se contente.

De cette façon la Vieillesse ne fit jamais déchoir ces grands Hommes d'un estat prospere à une condition penible & traversée. La Pauvreté ne leur sembla point nouvelle en leurs vieux jours: ils se l'étoient renduë trop familiere, pour en estre incommodez, & la fin de leur âge ne leur fut point si fâcheuse, que l'on pourroit se l'imaginer; parce qu'elle ne leur apporta que des rides, & des cheveux blancs. Voilà combien les delices & les molleses des Riches les toucherent peu; au lieu que si après une vie faineante & voluptueuse, nous nous voyons par hasard depourvus de commoditez, cela nous seroit moins supportable, que la plupart des maux qui pourroient nous assaillir d'ailleurs.

Empêchons nous donc, avec soin, de tomber en un si fâcheux inconvenient; si ce n'est que par les raisons d'une puissante Philosophie, nous voulions nous excercer à rendre nostre Pauvreté moins contemptible. C'est ce que firent à force de Patience & de Vertu, les deux Personages que j'ay nommez & ce que font encore aujourd'huy tous les bons Religieux, dont l'institution est d'autant plus vertueuse, qu'ayant pour but la gloire de Dieu, ils s'assujettissent en l'imitant à une Pauvreté volontaire. Ce qu'ils doivent faire par un pur zele, & non par aucune consideration humaine, comme gens qui ne mendent que pour l'amour de Jesus-Christ, & qui rejettent bien loin cette Honte, dont Cardan veut qu'ils ne soient affranchis, qu'à cause du general consentement des hommes. Mais au defaut d'une Profession sainte & Chrestienne, comme celle là,

pre-

prenons garde , s'il est possible, de n'estre pas réduits à la Mendicité sur nos vieux jours ; Imitons plutôt l'exemple de la sage Fromy , qui recueille pendant l'Hyver les fruits de son laborieux Esté. Il est vray que ce seroit une chose messeante à nous, de luy ressembler en cette espee d'inhumanité, qu'elle témoigne envers la Cigale. Car c'est une chose toujours louable, de faire part de nos biens   toute sorte de Necessiteux, quand mesme ils le seroient par leur mauvaise conduite.

F A B L E LXII.



De la Brebis, & de la Corneille.

LA Corneille se d battoit sur le dos d'une Brebis, qui ne pouvant se deffendre lui dit ;
Assurement si tu en faisois autant   quelque Chien, il t'en arriveroit du malheur. Cela seroit bon :
 luy repondit la Corneille, *si je ne s avois pas bien   qui je me joue ; car je suis mauvaise aux Bons , & Bonne aux Méchans.*

DIS-

286 LES FABLES D'ESOPÉ

DISCOURS MORAL.

JE ne trouve point de plus fidelle peinture de la Coustume du siecle en toutes les autres Fables du Phrygien , que je fais en celle cy , où il montre par l'exemple de la Brebis, que l'Innocence attire les outrages , & que plus elle est humble plus elle est persecutée. Cela ne procede que du peu de generosité des méchans , qui pour fraper sans peril , cherchent d'ordinaire une foible & nuë Simplicité ; parce que s'ils attraquoient leurs égaux, ils courroient la moitié de la Fortune, & succomberoient possible sous la deffence de leurs Ennemis. C'est pour cela mesme que les Seigneurs gourmandent souvent les petits subjets, que les Soldats volent en chemin une Femme , & que les Chicaneurs fins & bien apparentez, en veulent aux biens de la Veuve & de l'Orphelin. En un mot, c'est par là que les puissances souveraines traittent la pluspart du temps avec injustice leurs foibles Voisins.

Nous avons dit, ce me semble, en peu de paroles, quelle est la cause, & quelle est l'experience de ce mal. Venons maintenant au remede utile aux uns pour s'empêcher de nuire; & aux autres pour souffrir patiemment leur oppression. Premièrement les Hommes puissans & querelleux se peuvent représenter qu'ils ne tiennent leur Force que de Dieu, qui ne la leur donne point pour affliger les Foibles, mais plustost pour leur faire du bien, & les secourir. Car estant de sa nature tout Bon, il est hors de propos de s'imaginer qu'il fournisse des Armes pour détruire la Bonté. Tellement que c'est une chose detestable devant luy , d'abuser de l'Autorité qu'il nous transmet, & que nous possédons plustost paremprunt, que par propriété. D'ailleurs, quelqu'un de
ces

ces gens là peut raisonner ainsi, & raisonner juste. Si Dieu m'a voulu faire tant de bien, à moy qui suis sans mérite & sans vertu, que de m'élever à la grandeur, & au commandement où je me voy si hautement élevé par dessus les autres, n'est il pas juste que je les traite avec douceur, & sans user envers eux d'aucune inhumanité ? il pourra par mesme moyen considerer, que la personne qu'il persecute, est quelquefois plus éminente que luy quoy qu'elle paroisse plus abjecte. Car ce ne sont pas les grandeurs de la terre, qui nous élèvent devant Dieu, mais c'est la seule Vertu ; & celuy-là est le plus considerable en sa Cour, qui est le moins vicieux. En un mot, qu'il jette les yeux sur la lâcheté de son action, qui ne merite aucune louange, parce qu'elle ne contient aucune difficulté. Quel honneur est-ce à un homme riche & de qualité, de venir à bout d'un Ennemy, qui n'a non plus de force qu'un vermisseau, & qui succombe au premier coup qu'on luy porte ? Telles & autres meditations peuvent détourner un Homme de l'Injustice, & le rendre non seulement moins rude, mais encore trez-misericordieux envers les petits, & si pour toutes ces raisons les Foibles ne laissent point d'estre en butte à la persecution des plus puissans ; pour les consoler & les exciter à la Patience, il leur faut représenter la courte durée de nos jours, la justice de Dieu, qui ne laisse rien impuny l'égalité des conditions après la mort ; & bref leur bonheur, de trouver occasion de mériter le Ciel, & d'estre Imitateurs de la Patience de leur Maistre.

FA-

F A B L E LXIII.

*De l'Arbre, & du Roseau.*

L'Arbre & le Roseau dispuoient ensemble, touchant leur force & leur fermeté. En ce contraste, l'Arbre injurioit le Roseau, & luy reprochoit d'estre inconstant, & variable à tous vents. Ce foible Roseau ne sçavoit que répondre à cela, aussi ne disoit-il mot se promettant qu'il ne tarderoit guere à estre vangé. Comme en effet, estant survenu quelque temps après un si grand orage, que toute la Forest en estoit ébranlée ; le Roseau, qui n'estoit pas loin de là, se plioit suivant le vent, qui l'agitoit sans luy nuire ; Mais l'Arbre au contraire, voulant s'opposer à sa violence, en fut deraciné.

DISCOURS MORAL.

ICy nous apprenons que le Sage fait quelquefois gloire de céder au Temps, & qu'il ne s'oppose

Ne pas toujours orgueilleusement à la violence des plus Forts autrement cela s'appelleroit un desespoir meslé d'Orgueil, qui seroit possible aussi blamable que la Lascheté. Cette verité est si connue de tous les hommes, qu'ayant passé en Proverbe parmy nous, elle contient le plus grand secret de la Prudence, à sçavoir, *de s'accommoder au Temps*. A quoy toutes-fois ceux qui sont d'opinion contraire auroient moyen d'objecter la mort de Caton, & d'alleguer que les grands Courages ayment beaucoup mieux mourir, que de démordre tant soit peu d'une forte & loüable proposition, quand ils l'ont une fois faite. Ils pourroient dire encore, Que l'action du Vertueux estant posée entre les deux extrêmes, il est impossible de ceder & de fléchir d'un costé, sans se détourner du milieu : qui est le juste poinct de la Mediocrité, & par consequent le siege de la Vertu; Qu'au reste, plus on est ferme, plus on est sage, & que c'est une propriété presque Divine, d'estre constant & inébranlable en toute sorte d'évenemens.

Mais il ne nous fera pas mal-aisé de répondre à tout cela, pourveu que nous distinguions deux choses, à sçavoir les deportemens du Sage, par rapport à soy-mesme, & la façon de vivre, entant quelle se rapporte à d'autres personnes. Ensuite dequoy, il faut que nous le considerions en qualité d'Homme officieux, qui s'estime non seulement nay pour soy-mesme; mais pour autrui, & qui a dessein aussi de faire quelque chose pour le commerce du Monde, comme ont fait autrefois plusieurs hommes extraordinaires, qui ont esté dans le perpetuel employ des affaires; tels que furent jadis Zoroastre, Trismegiste, Platon, Aristote, Plutarque, & une infinité d'autres, à qui estoient commises les plus importantes charges des grands Estats. Quant au Sage con-

N

sideré

l'idée en particulier, c'est proprement celui qui détaché de tous les intérêts mondains, demande plutôt d'en être Spectateur que Partie; comme l'étoient anciennement un Anacharsis, un Crates, un Diogene, & ainsi de leurs semblables, ou comme le sont encore aujourd'hui nos Religieux, mais avec une perfection incomparablement plus grande, & plus noble.

Ces distinctions estans supposées pour la clarté de ce Discours, je dis que par l'Allegorie de nostre Fable, Esope n'a pas entendu cette dernière espèce de Sages, & qu'il n'a pas non plus voulu parler du Sage considéré selon soy-mesme, mais plutôt à l'égard des autres Hommes: Car il est vray que tous les Vertueux doivent établir une égalité dans leur ame, qui ne s'ébranle par aucuns orages, & ne cède à pas une adversité. Mais quant aux hommes d'Estat, & d'affaires, dont Platon a voulu parler, lors qu'il a dit, *Que cette Republique estoit bien policée, où les Philosophes regnoient, & où les Roys philosophoient*, il n'y a point de doute que le devoir de leur Charge ne les oblige à suivre un autre genre de vie. Ce sont eux que Plutarque appelle au Gouvernement des Estats, & qui par conséquent doivent apprendre à s'accommoder à toutes les deux Fortunes, plus pour le respect de la multitude, qui est soumise à leur Conduite, que pour leur intérêt propre. Si quelqu'un d'eux est véritablement Sage, la plus terrible des choses humaines qui est la Mort, passera en son endroit pour indifférente, & mesme pour méprisable. Car s'il a le soin de la conservation de tout un Peuple, & si l'innocente Multitude relève de ses conseils, comment ne donnera-t'il point quelque chose au Temps, pour le salut de la Republique? Comment ne calera-t'il point quelquefois la Voile, au lieu de la déployer, &

& d'entreprendre comme l'on dit, d'aller hazardement contre vent & marée? Quand Phocion conseilloit aux Atheniens de ne se pas roidir ouvertement contre Alexandre; mais de ceder à la violence de ses Conquestes, en estoit-il pour celà moins vertueux, ou moins resolu? Pouvoit-on dire que ce grand Homme eût fléchy sous l'appréhension d'une guerre, ou qu'il fût déchu de son égalité ordinaire? Estoit-il blâmable du vice des Lâches, luy qui souffrit la mort avec tant de mépris? qui se moqua de toutes les injures, & qui fut invincible à la corruption des presens? Certainement il me semble, que c'eust esté aux Atheniens une grande injustice, de luy faire ce reproche, & à luy-même une extrême imprudence, ou bien une expresse malignité de leur conseiller qu'ils eussent à se roidir, & à tenir ferme. L'on peut voir par là, comment le Sage doit s'accommoder à l'occasion; sans déchoir toutesfois de l'égalité de son Esprit, à l'imitation de nostre Roseau, qui ploye véritablement sous l'effort de la Tempeste; mais qui conserve ses racines fermes & durables: au lieu que cet arbre orgueilleux, pour s'estre roidy contre les coups de l'orage, se trouve entièrement déplacé de son assise, & la cause de sa propre ruine. Sa chute apprend donc aux Hommes d'affaires à ne s'aheurter jamais contre un puissant Ennemy, mais à esquiver adroitement ses attaques.

F A B L E LXIV.

*Du Mulet, & du Loup.*

LE Mulet passant sur un Buisson, se mit une épine au pied, & vid en mesme temps un Loup, à qui s'adressant ; *Helas ! mon amy, dit-il, je meurs de douleur & d'angoisse. Puisqu'il faut donc que je sois ta proie, ou celle des Vautours & des Corbeaux, fais - moy du moins un plaisir, tandis que je suis en vie ; arrache-moy une épine que j'ay au pied, afin que j'en meure plus doucement.* Le Loup luy rendit ce bon office ; mais il eut à peine arraché l'épine, que le Mulet ne sentant plus de douleur, luy donna un si grand coup de son pied, qui estoit ferré, qu'il luy rompit le front, le museau, & les dents, puis il s'échappa bien viste. Le pauvre Loup se voyant ainsi trompé, & s'en prenant à soy mesme ; *Cela m'est bien deu,*

*deu, dit-il, car à quel propos ay-je voulu faire le met-
tier de Chirurgien, moy qui n'ay jamais esté qu'un
Boucher ?*

DISCOURS MORAL.

E Sope se moque à bon droit en cette Fable, de
ceux qui se veulent mêler d'un métier qui ne
leur est pas ordinaire, ny propre, & qui laissent pour
cét effet leur veritable & naturel Exercice ; Chole,
ce me semble, la plus digne de répréhension qu'on
puisse faire parce que, non seulement on hazarde en
celà sa Reputation, mais aussi on y ruine ses Affaires,
& celles d'autrui ; ce qui ne peut proceder que d'une
excessive Vanité, jointe à une foiblesse d'Esprit en-
core plus grande. Ce que n'ignoroient pas les Car-
thaginois, qui par une Coustume universellement
receüe entr'eux, faisoient presenter devant le Senat
les jeunes Hommes nouvellement mariez, pour y
declarer quelle profession, ou quelle Charge, fust de
Religion, de Guerre, de Navigation, ou de Marchan-
dise, ils pretendoient exercer ; Tellement qu'ils de-
meuroient obligez dès lors de continuer toute leur
vie dans la vacation qu'ils avoient éleüe ce jour là ; &
de n'en point prendre d'autre. En quoy veritable-
ment ils ne paroissoient pas moins prévoyans que ju-
diciaux, estant comme impossible qu'un Homme
qui change si souvent de mestier, ne s'expose à une
Pauvreté ruineuse, & en suite à la risée publique.
D'où l'on void combien doit estre recommandable
le Conseil que donne là dessus le Sieur de Pybrac.

*D'un Art sans plus soigneusement t'acquiesce,
Et du Mestier d'autrui ne t'empêchant ;
Va dans le tien le parfait recherchant,
Car exceller, n'est pas gloire petise.*

Avec tout celà neantmoins, il est si ordinaire au sie-

294 LES FABLES D'ESOPE

de où nous sommes , de pratiquer le contraire , que
mesme les simples Femmes veulent passer pour sça-
vantes ; Et il n'est pas jusqu'aux moindres Artisans
qui ne parlent publiquement de la Guerre, & des af-
faires d'Estat. Bref, il n'y en a aucun qui pour pa-
roistre universel en la connoissance des choses , ne
mette effrontement sur le tapis des questions sur
des matieres où il n'est nullement versé, & où mes-
me, quand il auroit beaucoup d'étude , son naturel
l'empêcheroit de profiter. Il faudroit dire à de telles
gens ce que dit autrefois Appelles à un Cordonnier ,
qui se méloit de reprendre quelque chose en un visa-
ge de sa façon ; *Mon amy , ne juge que de ta Pantoufle.*
Ainsi pourroit on bien renvoyer à leur métier beau-
coup d'hommes impertinens, sans se donner la pei-
ne d'osyr les extravagances qu'ils nous étalent.
Mais quand ils ne se contentent pas de discourir
des affaires qui leur sont inconnues , & qu'en suite
des paroles , ils se jettent dans une profession
éloignée de la leur , c'est une chose pitoyable de
les voir faire. Car au lieu qu'en discours ils n'ont
merité que des risées, en de semblables actions,
ils sont digne de recevoir des coup de pied , com-
me le Loup de cette Fable.



F A

F A B L E LXV.



Du Renard, trahy par le Coq.

LE Renard avoit tué beaucoup de Poules à un Payfan, qui pour s'en vanger tendit des lacs, & le prit. Comme le Coq avoit été le seul témoin de cette prise, il le supplia très instamment, de luy apporter un couteau pour couper ses lacs, ou de n'en dire rien à son Maître, jusqu'à ce qu'il les eut rompus à belles dents. Le Coq luy promit tous les deux, quoy qu'il n'eût nullement dessein de luy tenir sa promesse. En effet, il courut droit à son Maître, & luy dit, que le Renard estoit pris. Le Payfan s'arma en mesme temps d'une massue, pour en assommer son Enemy, qui le voyant venir de loin. *Malheureux que je suis ! s'écria-t'il, n'ay-je pas esté bien fol de croire que le Coq me seroit fidele, après luy avoir tué tant de femmes ?*

IL ne faut jamais se promettre aucun bon office des personnes que nous avons desobligées, comme dit fort à propos le Renard dont il est question. En effet, si c'est presque une foiblesse d'espérer un vray service de ceux qui se disent nos Amis, veu la grande tromperie qui se trouve d'ordinaire parmy les Hommes ? n'est ce pas une espece de manie d'en attendre de nos Ennemis, ou pour le moins de ceux qui le devroient estre ? Est il possible que nous ayons oublié nos actions jusques-là, que de ne nous souvenir plus du sujet que nous pouvons avoir donné à un Homme, de se plaindre de nous ? Si nous avons eu assez de malice pour l'offenser, à quel propos luy voudrions nous imputer assez de probité pour n'en pas tirer sa revanche : Certes, il n'y a point de Vertu qui soit si grande, que de rendre le bien pour le mal. Elle est dès long temps bannie du Monde par un desir insatiable de se venger, qui est naturel à la plupart des Hommes. Mais quand même il y auroit des Hommes assez heroïques pour une semblable Action, nous ne pourrions pas les employer, sans choquer la bien-seance. Car nous devons avoir en l'ame un souvenir secret du tort que nous leur avons fait, qui nous deffend de nous en servir, crainte de les aigrir davantage, & de leur remettre en memoire les déplaisirs du passé. D'ailleurs, c'est une action toute pleine d'inconstance, & de fausse conduite, & celà s'appelle proprement traiter en amis ceux à qui nous avons donné sujet de ne le plus estre, puisque, selon Seneque, celuy-là oblige le plus, qui donne aussi le plus de moyen à l'autre de l'obliger.

F A B L E LXVI.



Du Renard, & du Chat.

LE Renard devisant avec le Chat, se vantoit d'estre si fin, qu'il avoit disoit-il, une pleine besace de tromperies. A quoy le Chat répondit ; *qu'il n'en avoit qu'une seule, mais qu'il s'en tenoit bien assuré.* Comme ils en estoient sur ce discours, ils ouïrent aboyer des Chiens, qui s'en vinrent droit à eux. Le Chat alors monta viftement sur un arbre ; ce que le Renard ne pouvant faire, il fut à l'instant assiégué des Chiens, qui le prirent.

DISCOURS MORAL.

LE dessein de nostre Auteur en cette Fable, est de nous apprendre que la seule Prudence est plus pure en toutes choses, qu'une Conduite pleine d'artifices, & de captieuses subtilitez. Ce qui sera mal-aisé à persuader au Vulgaire, qui admire extraordinairement les finesses, & repete Bien-heureux

N 5

ceux

298 LES FABLES D'ESOPÉ

ceux qui en sçavent inventer abondamment. Mais ces autres qui sont véritablement sages & généreux, se tiennent au dessus de cette méthode; & faisant consister la véritable adresse en une discrète Sincérité, ils en usent habilement, & y convient tout le Monde par leur exemple. Or que ce chemin-là soit le plus vertueux, c'est une chose si manifeste, quelle n'a pas besoin de preuve, ny d'expérience. Il faut seulement sçavoir, s'il est le plus assuré; en quoy je diray avec Esope qu'il l'est en effect, & que les Ruses ne font qu'avancer la ruine de leur Auteur, si ce n'est d'avanture quand il est question de s'opposer aux pièges d'un Ennemy, & de chercher son salut dans la contre-finesse. Car comme un chemin couvert de brossailles, & de buissons, est à bon droit plus suspect au Voyageur, qu'une voye toute pleine & unie; ainsi un procédé plein d'embusches traistresses, & dangereuses, est incomparablement plus à craindre qu'une suite d'actions vertueuses.

La principale raison est tirée de la multiplicité. Car à fouiller dans l'obscurité des Affaires, il n'y a point d'homme si aveugle, à qui l'on oppose une finesse, qui ne trouve presque toujours le moyen de s'échapper par une autre; Et cela comme nous avons dit ailleurs, parce que toutes propositions ont deux faces. De plus, celui qui s'engage dans les ruses, s'égare le plus souvent dans un labyrinthe, tout de mesme qu'on ne peut quitter le grand chemin, pour traverser la campagne parmy les haliers & les épines, sans se perdre, ou du moins sans s'éloigner du lieu où l'on desiré arriver. Aussi est-il fort mal-aisé de discerner ce qui semble vray, d'avec ce qui l'est véritablement, & de reconnoistre une realité parmy plusieurs apparences adroitement colorées, sur tout, quand on est préoccupé d'une violente inclination

nation d'en venir à la pratique. Or s'égarer du chemin de la verité, c'est proprement s'éloigner de la voye la moins dangereuse, & la plus honneste. Ces raisons accompagnées de plusieurs autres, que je passeray sous silence, à cause de la brieveté que j'affecte, peuvent encore estre fortifiées de l'Experience, tant particuliere que publique. Voyons quelles Republiques ont esté plus fleurissantes ou celles qui ont fait métier de tromper, ou ces autres qui ont suivy une veritable & sincere Vertu. Il n'y a point de doute que la Romaine n'ait emporté l'avantage sur la Carthaginoise, soit en la durée de la grandeur, soit en la prospérité de ses Armes; & toutesfois les Citoyens de Rome estoient si pleins de probité, qu'ils alloient volontairement jusques à Chartage, pour y mourir en gardant leur parole comme fit Atrilius; Et les autres tout au contraire, vivoient si fallacieusement, que leur coustume estoit passée en Proverbe: de sorte que pour encherir sur la perfidie d'un homme, on luy reprochoit d'*avoir une foy Punique*, c'est à dire Charthaginoise. Y eut-il jamais gens si fideles que les Latédoniens, ny des hommes si fallacieux que les Cretois? neantmoins les derniers ont eu fort peu de nom & de durée; au lieu que les autres ont porté leur gloire par dessus toutes les Nations de leur temps. Les Scythes, qui suivoient la loy naturelle, & qui tenoient une sorte de Gouvernement éloigné de toute ruse & de supercherie, n'ont jamais pu estre surmontez, n'y par Cyrus, ny par le grand Alexandre. Au contraire, les Grecs, à cause de leurs finesses, se sont premierement divisez eux-mêmes, puis ont esté la proye de leurs Ennemis.

F A B L E LXVII.

*Du Renard, & du Loup.*

LE Renard tombé dans un puits, étant en danger d'estre noyé, pria le Loup qui estoit en haut, de luy jeter une corde, pour le retirer de ce peril. *Pauvre mal-heureux ! répondit le Loup, comment t'es tu laissé tomber ? C'est pas maintenant le temps de causer, repliqua le Renard : quand tu m'auras tiré d'icy, je te raconteray le tout par ordre.*

DISCOURS MORAL.

Cette Allegorie n'a pas besoin d'explication pour estre assez claire de soy mesme. Car qu'y a-t'il de si extravagant, ou de si hors de saison, que de faire à son Amy des demandes inutiles, sur le point d'une pressante nécessité ? Et pour cela nous passerons à un autre Discours.

F A ' .

F A B L E LXVIII.



Du Chien envieux, & du Bœuf.

LE Chien estoit couché dans une Creche toute pleine de foin, où le Bœuf voulut venir repaître ; mais le Chien se leva pour l'en empêcher. Ce que voyant le Bœuf ; *Malheur t'advienne, luy dit-il, puisque tu es si Envieux, que tu ne veux ny manger du foin, ny permettre que j'en mange.*

DISCOURS MORAL.

ICy l'on blâme l'envieuse malignité de quelques-uns, qui ne pouvant prétendre à une bonne Fortune, s'opposent pourtant à la pretension d'un autre Homme, non par aucune haine qu'ils ayent conceuë contre luy ; mais seulement par une envieuse qualité, qui les empêche de consentir à l'avancement de leur Prochain ; Estrange, certes, & déloyale maxime, de se plaire à détourner par artifices & par intrigues, le bon-heur d'une personne, que ses Vertus en rendent digne ; de faire dependre son
con.

302 LES FABLES D'ÉSOPE

contentement de l'ennuy des autres & de vouloir nuire à celuy qui ne nous en donna jamais sujet ! O que de telles Ames sont bien éloignées de la véritable Franchise ! puis qu'au lieu de rechercher ardemment les occasions d'obliger, elles se divertissent au contraire à faire du mal, & rendent à leurs Prochains des déplaisirs qu'ils ne pourront jamais reparer. Il me semble que nous avons cy-dessus assez amplement parlé de l'Envie, qui consiste en la douleur que nous concevons du Bien & de la prospérité d'autrui. Sans qu'il soit donc nécessaire de dire aucune chose de ses causes, ou de sa définition, il suffira de conclure, qu'il n'y a point de crime au monde si pernicieux, ny si désagréable à Dieu, que celuy-cy. Car, à le bien considérer il n'est fondé, sur aucun plaisir des Sens, ny sur aucune espérance de Fortune, ou de Gloire. C'est plutôt une infame & vile passion, qui ne s'enrichit jamais des dépouilles qu'elle ôste, & ne trouve point d'autre profit en sa malignité, que celuy de se satisfaire.

Or comme plusieurs personnes en sont atteintes, il ne sera pas hors de propos de leur donner un conseil salutaire pour s'en délivrer. Ce qu'il faut faire en toutes façons, s'il est possible, à cause que cette peine estant de sa nature fort ennuyeuse, elle est en cela pire que toutes les autres, qu'elle ne peut servir de satisfaction à nos crimes parce qu'elle en est elle même un insupportable. Il faut donc que l'homme qui se sentira enclin à l'Envie, s'exerce ardemment à louer, & à bien faire, & des sujets mêmes qui sont indignes de l'un & de l'autre. Il faut dit-je qu'il se mortifie à tel point, que d'étouffer jusques aux moindres pensées qu'il pourroit avoir de nuire à quelque personne que ce soit. A quoy il ne s'estudiera, que pour en prendre peu à peu l'habitude,

de & se déracquer par ce moyen de son imperfection naturelle. Mais sur toutes choses, il se donnera le soin d'étendre ses bons offices jusques aux personnes mêmes qu'il envie, puisqu'il est certain que nous ayons d'ordinaire ceux qui nous ont de l'obligation plus que les autres, & que cela nous oblige à les considérer comme un ouvrage de nostre main. De plus il se proposera mille fois devant les yeux l'extreme impertinence de cette façon de vivre, qui ne sçauroit nous apporter même temporellement aucune sorte de gloire, ny de profit. Car elle est si laide, & si infame par elle même que tous les gens de bien l'ont en horreur; & il n'est pas jusques aux méchans, qui ne seignent du moins de la détester. Quant à la genereuse émulation des Vertus, non seulement je l'approuve fort, mais aussi je la conseille aux personnes qui se sentent d'une nature envieuse & maligne, afin d'occuper leur ambition à cela, & la repaître d'une contentieuse amour de gloire. Ce que les anciens Sages sçurent remarquer fort judicieusement, lors qu'ils établirent des Jeux publics, pour émouvoir les jeunes gens aux belles actions, par une honneste jalousie de leurs semblables. De cette nature estoient les jeux Olympiques & Neméens, les courses de l'Hypodrome, la Danse Pyrrhique, les Batailles Navales, & telles autres gentillesses, où toujours le delectable se trouvoit joint à l'utile, comme les plus fameux Auteurs les ont décrites & particulièrement Virgile, au cinquième de son *Enéide*.

304 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E LXIX.



Du Loup, & des Chiens.

LE Loup regardoit du haut d'un Rocher deux Chiens, qui au lieu de vivre en paix près du troupeau qu'ils avoient en garde, s'entrebattoient, & se déchiroient. Cette guerre intestine entre ses ennemis, luy fit esperer qu'il luy seroit aisé d'affaillir les Brebis, sans courir aucun danger. Il s'y en alla donc promptement, & en ravit une des plus grasses du troupeau, puis il prit la fuite. A quoy les Chiens prenans garde, ils laisserent leur querelle particuliere, & sçurent si bien courir après luy, que l'ayant atteint, ils pensèrent le tuer, à force de le mordre. Depuis en s'en retournant, il rencontra un de ses Compagnons, qui luy demanda, comment il avoit osé luy seul affaillir un Troupeau, où il y avoit tant de valeureux Guerriers? *Jel'ay fait* répondit

dit le Loup, pour m'estre laissé tromper à leur différend particulier.

DISCOURS MORAL.

CELoup avoit beaucoup de raison de juger de la perte du Troupeau par la division des Chiens, puisqu'il n'est point d'intestine Partialité qui ne soit capable de ruiner une fortune, quelque florissante qu'elle puisse estre. Témoin la ville de Rome, qui n'a pû jamais perir que par les Discordes Civiles, & qui ayant vaincu toutes les Nations, est tombée à la fin par sa propre force: Témoin Athenes, qui ne perdit la liberté qu'après que les Orateurs l'eurent presqu'une toute divisée, & que chacun d'eux eut attiré une partie de la Ville au party où il panchoit. Témoin encore la riche succession d'Alexandre, qui perit par le partage des Heritiers. C'est ce qui nous est enseigné par les saintes Lettres, où il est dit, *Que tout Royaume divisé contre soi mesme sera desolé*; & ce que le Roy Scilurus recommanda tres-expressement à ses Enfans, quand se voyant à l'article de la mort, il les asseura que le vray moyen de se maintenir invincibles contre leurs Ennemis, estoit de vivre unis entr'eux.

En effet, jamais les Turcs n'eussent ruiné l'Empire Grec, sans la division d'Andronic Paleologue avec son fils; & jamais la Maison d'Autriche ne se fût rendue si forte, sans la parfaite intelligence de tous ceux qui en portent le nom, tant en la haute & basse Allemagne, qu'en Espagne mesme. Nous avons veu au dernier siecle, combien nous ont esté cherement vendues les factions de la Ligue dont la seule pensée peut faire horreur à quiconque en examine serieusement les événemens tragiques & lamentables. Comme au contraire, nous voyons tous les jours avec quel accroissement de bonne fortune se main-

tien-

306 LES FABLES D'ESOPÉ

tiennent les Provinces des Pays-Bas, à cause de leur parfaite Union. Mais tous ces exemples ne sont que la centième partie de ceux que l'on pourroit alleguer pour prouver cette vérité, où toutesfois il faut prendre garde qu'à la fin de cette Fable le Loup se trouve trompé dans l'esperance qu'il eut de profiter de la division des chiens.

Cela veut dire, qu'il arrive quelquefois que les Divorces intestins cessent subitement à la venté des Armes étrangères, & que les Citoyens d'un mesme Estat se réunissent les uns avec les autres, pour se maintenir en liberté. Il en prit ainsi aux Grecs partialisez ensemble, qui neantmoins se réjoignirent enfin avec une parfaite concorde, quand il fut question de repousser l'Armée du Roy Xerxes; dequoy ils ne vinrent à bout, qu'à l'ayde de leur bonne intelligence, qui fut le plus puissant ressort qu'ils eurent, pour faire agir leur Armes. Le semblable presque fut veu en l'entreprise que les Romains firent contre les Gaulois, lors qu'appellez à la Conquête de ces Pays-là, par les communes divisions de leurs habitans, ils y envoyerent, avant le Regne de Julien Cesar, deux ou trois Capitaines fort aguerris qui toutesfois n'en pûrent venir à bout, s'étans accordés ensemble contre leur Ennemy commun. Cette resistance dura depuis jusqu'à ce que le Grand Cesar les reduisit à main armée, soit que l'honneur de cette entreprise luy fût fatalement deu, ou qu'il trouvât moyen de les diviser de rechef, ou que toutes les deux causes ensemble contribuaissent à la sujettion des Gaulois.

F A B L E LXX.



De l'Aigle, & du Corbeau.

L'Aigle vola du haut d'un Rocher dessus le dos d'un Agneau; ce que le Corbeau voyant de loin, il en voulut faire autant, & s'alla jeter sur la toison d'un Mouton, où il s'enveloppa si bien, qu'il ne pût s'en retirer, tellement qu'il fut pris, & donné aux Enfants pour s'en jouer.

DISCOURS MORAL.

Cette Fable contient quelque chose de plus, que le blâme d'une Temerité ordinaire. Car c'est véritablement un effet de présomption au Corbeau, de former les mêmes entreprises de l'Aigle, & de vouloir aspirer aux choses, où elle seule est capable de réussir. Cela néanmoins ne se doit, ny simplement, ny absolument appeller Temerité, à cause que ce nom est general à cette Imperfection, & à d'autres de même nature, mais qui sont diversement

308 LES FABLES D'ESOPE

ment spécifiées; Et l'on peut bien dire que ce vice est comme un troisième genre aux entreprises absolument téméraires, & à celle-cy, qui l'est conditionnellement, sçavoir par imitation. En ce dernier rang se doit mettre l'entreprise de nostre Corbeau, qui ne s'enhardit pas tant d'enlever le Mouton, par un desir qui le portast naturellement à le faire, comme pour s'égalier à Aigle, & ne rien céder aux entreprises de cet Oyseau. Cette maniere de présomption a esté remarquée par Esope, comme la plus commune de celles que les hommes pratiquent ordinairement. La foiblesse qu'ils témoignent à executer ce qu'ils entreprennent témérairement, est un presage de leur ruine future, comme une lassitude sans cause en est un d'une maladie prochaine. Et pourtant, sans s'arrêter à celà, comme ils sont presque tous naturellement enclins à l'émulation, aussi aspirent-ils aux desseins des autres sans mesurer leur forces avec celles de leurs Rivaux.

Les Poëtes nous ont fait une peinture de ce vice dans la Fable de Salmonée, qu'ils représentent si téméraire, que d'avoir entrepris d'imiter les foudres de Jupiter, pour s'attribuer des honneurs Divins, & se rendre immortel parmy les mortels. Mais combien les siècles passez ont ils eu de véritables Salmonées! Alexandre le Grand n'en fut il pas un, lors qu'il suborna des Prestres Afriquains, pour se faire declarer fils de Jupiter Ammon, par les réponses d'un faux Oracle? L'Empereur Commode ne se fit-il pas adorer dans Rome, sous le nom & l'habillement de quelques Dieux? Et l'impôsteur Mahomet ne fut-il pas le Salmonée de Jesus-CRIST, c'est à dire, le faux Imitateur de ses divines & fructueuses actions? Mais nostre Seigneur n'a-t'il pas un Singe perpetuel dans les Enfers, qui n'aspire qu'à le

con-

contrefaire , & à gagner les Ames par l'infame adoration qu'il en exige? J'en prens à temoin tous les noirs mysteres de la Magie , où ce méchant se fait dresser des Autels , faire des Invocations , tracer des figures , & murmurer des paroles specieuses & ambiguës , pour ébloüir de plus en plus la foiblesse humaine , par la ressemblancé des noms & du culte Divin. Outre qu'il pratique les Encensemens & les Sacrifices , comme ils sont décrits en la vieille Loy , il a bien encore l'effronterie de profaner les sacrez Mysteres du Nouveau Testament & de se servir d'étoles & d'eau-beniste. Il passe jusqu'à ce point d'execration , que de séduire réellement des Prestres , à qui Dieu donne autorité de le consacrer , & dès qu'il en a attiré quelqu'un à son damnable party , il le convie à celebrer la Messe au milieu de ses Sabars , & ainsi du Caractere divin il en fait un instrument à ses abominations. O insupportable sacrilege ! 6 execrable impieté !

Pour adoucir pourtant nostre Discours , & passer des choses extremes aux moyennes , disons que toute espece d'imitation ne s'adresse pas à la Divinité. La disproportion est si haute d'elle à nous , qu'il n'y a eu que les hommes extremement ambitieux , qui aient voulu se rendre Salmonées , c'est à dire , les imitateurs du haut Jupiter. Mais il y en a un nombre presque infiny d'autres , qui se messent de contrefaire les gens de qualité , pour imprimer en l'ame des peuples une pareille opinion de leur credit & de leur puissance. A quoy ils essayent de monter par divers degrez plus ou moins hauts , selon que la portée de leur esprit est plus ou moins relevée. Ainsi voyons nous que les Artisans imitent les Bourgeois , & les Bourgeois les Gentils hommes , qui jouent le roolle des Gouverneurs de Province. De là vien-

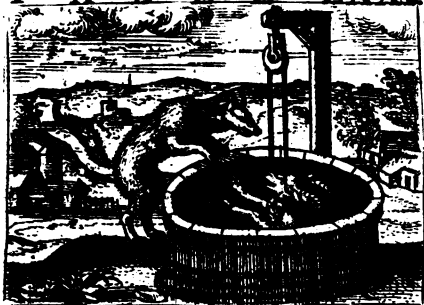
310 LES FABLES D'ESOPÉ

viennent tant de desordres que nous voyons en public, & dans nos maisons: De là les dissensions & les meurtres, qui desolent misérablement les États, & font souffrir aux petits la pénitence de l'ambition des Grands. A quoy ils remedieroient, sans doute, s'ils se representoient incessamment le sage, conseil de l'Oracle de Delphé, qui leur enseigne leur devoir, quand il les exhorte à se connoître. Car quelque imparfait, que soit un Homme, il n'y a point d'estude qui le rende plus sçavant, que la connoissance de soy-mesme. Par elle les Ambitieux se prescrivent des limites; les Voluptueux moderent leurs appetits; les Vindictifs renoncent à la vengeance, les Coleriques surmontent leur passion, & les Avarés domptent l'immodéré desir des richesses. Bref, cette reflection est le fondement de toute Sagesse. Ce que témoigne fort à propos l'Imitateur du grand de Montagne, qui ne forme son Sage que sur ce modele, & ne luy fait point de present plus specieux que le miroir de soy-mesme.

Mais pour revenir à nostre Corbeau, qui servit de jouet entre les mains des Enfans; il nous apprend que si la folle imitation des personnes relevées n'apporte point d'autre dommage, pour le moins expose-t'elle à la risée. Ce que l'experience nous apprend si bien, qu'elle nous en fournit tous les jours une infinité d'exemples, en la personne des Salmonées, dont j'ay parlé cy-devant. Cela ne doit pass'entendre seulement de la vanité humaine mais aussi de l'habileté que chacun pretend avoir dans les Arts, & en toute sorte d'actions, soit de l'intelligence, ou de la main. En quoy le Presomptueux, qui s'imagine follement de pouvoir égaler les plus grands Hommes attire presque tousjours une risée generale. A cela sont sujets particulièrement les mau-

mauvais Poëtes, qui recitent leurs Poëmes, après ceux dont ils ne font que les apprentifs. Les Peintres ignorans, qui opposent leurs peintures à celles de Michel Ange, ou du Titien: Les Auteurs inutiles, qui n'ont pour but que la vaine gloire, & une infinité d'autres Esprits que la haute opinion d'eux-mêmes ravale quelquesfois aussi bas, qu'ils se croyent élevez. L'avanture de ces Temeraires, ne se peut mieux comparer qu'à celle du Corbeau, qui pour avoir imité l'Aigle souffre la persécution des Enfans, & meurt dans une espece de desespoir. Eux tout de même, après avoir vu leurs ouvrages méprisez leurs tableaux effacez, & leur pieces de sculpture abatuës, deviennent enfin le rebut des Compagnies, & sont contrainsts la plupart du temps d'aller chercher chez les estrangers, à debiter leurs impertinences.

F A B L E LXXI



Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc ayant grande soif, descendirent dans un Puits, où quand ils eurent bien

312. LES FABLES D'ESOPÉ

bien beu, il fut question de s'en tirer. Le Bouc en estoit déjà fort en peine, & regardoit de tous costez, lors que le Renard luy dit; *Prends courage, mon amy je vien de m'adviser d'une invention, par laquelle nous pourrons tous deux sortir d'icy. C'est, qu'il faut te tenir debout, & t'appuyer contre le mur de tes deux pieds de devant; puis joignant le menton à ta poitrine, tu baisseras un peu tes cornes où je monteray le long de ton échine, & ainsi m'estant sauvé, je te tirerai dehors par après.* Le Bouc creut ce conseil, & executa tout ce que luy dit son Compagnon, de sorte que par ce moyen le Renard sortit. Mais comme il fut dehors de joye il se mit à danser sur le bord du Puits, ne se souciant plus de son Compagnon, qui ne s'en pût vanger autrement, qu'en luy reprochant sa perfidie & sa lâcheté. Alors le Renard se mocquant de luy, lui dit *ô pauvre Bouc, si tu avois autant de sens dans la teste, que tu as de barbe au menton, tu ne fusses jamais descendu dans le Puits, que tu n'eusses premierement bien pensé aux moyens d'en sortir.*

DISCOURS MORAL.

VOicy la peinture de ceux qui se jettant imprudemment dans une affaire, avant d'en avoir considéré l'issue ressemblent proprement à ce Bouc mal advisé, qui pour boire une seule fois dans un Puits, se met au hazard de se désalterer pour jamais. Il en arrive de mesme à plusieurs, qui charmez d'un petit plaisir, se lancent teste baissée dans des difficultez d'où ils ne sortent souvent qu'en sortant du monde. Ainsi les Amans, à qui toute entreprise semble facile, s'exposent assez souvent à la haine des grands Seigneurs, & s'embrouillent dans les troubles d'une puissante Maison, jusques à faire des actions indigues

gnes de leur naissance ; Et tout celà pour une volupté d'aussi courte durée que celle d'un simple breuvage ; Tout celà , dis je , pour passer une fantaisie , ou pour appaiser une soif , & amortir une flamme qui se rallume quelquesfois plus fort , quand ils la croyent esteinte. Il en est encore de mesme des Avarés , qui contestent le bien d'autrui , avec peu ou point de droict , & s'attachent indifferemment aux grands procez , aux voyages , & aux querelles , sous l'esperance qu'ils ont de quelque succession.

Mais les Ambitieux s'obstinent encore plus que ces gens là à de pernicieuses entreprises , qui n'aboutissent enfin qu'à leur confusion. Un Ancien ne dit pas mal à-propos , que par les trompeurs evenemens qu'il en attendent , ils se rendent en partie odieux , & en partie misérables. Ridicules , en ce qu'ils aspirent à des choses , qui sont au dessus de leur puissance ; Odieux , parce qu'ils bastissent leur fortune sur la ruine d'autrui ; Et misérables ensuite , à cause que ce sont eux à qui des grandeurs , font hazarder la vie , dédaigner les precipices , trouver toutes choses au dessous de leur esperance ; & bref , perdre l'honneur & la liberté dans une prison , d'où ils ne sortent ordinairement que pour estre conduits au supplice. L'Histoire des siècles passez n'est pas plus frequente en exemples , que celle du nostre , où nos yeux ont veu des choses , qu'il n'est pas besoin de renouvelier , puisqu'elles sont assez recentes à nostre mémoire , & que le souvenir nous en doit estre detestable. Or ce ne sont pas tousjours des hommes brusques & extravagans , qui se precipitent dans ces dangers ; Il y en a de sages & d'intelligens , de ceux-là mesmes que nous tenons pour grands Personnages , & à qui l'âge doit avoir meury le jugement. De telle nature fut à mon advis Ciceron , homme de grand esprit &

314 LES FABLES D'ESOPÉ

ce petit cœur, qui changea deux ou trois fois de party pendant les Guerres Civiles de Rome, non par zèle du bien public, mais pour satisfaire son ambition demesurée. Ce fut par imprudence plutôt que par générosité qu'il s'opposa aux desseins d'Antoine, sans voir aucun moyen d'en échapper. Car de dire que ce fut une haute résolution d'aimer mieux mourir que de souffrir un Tyran, c'est ce qu'on ne peut alleguer pour sa défense, veu que s'il avoit à se précipiter à une mort certaine, pour ne pas voir le peuple Romain assujetti, il le pouvoit faire beaucoup mieux du temps de César, au lieu de changer foiblement de party, & de se laisser conduire à la bonne fortune du vainqueur. D'ailleurs, toutes les autres actions de sa vie avoient esté si pleines de cruauté, qu'on doit plutôt imputer cette dernière entreprise qu'il fit de choquer Antoine, à une extrême ambition, qu'à une vraie grandeur de courage. Tel encore, mais moins judicieux, fut son ennemy Catilina, dont la conjuration estant faite pour la ruine de Rome, ne perdit que luy seulement & ses misérables complices. A ces expériences & ces exemples j'en pourrois joindre une infinité d'autres semblables si mon dessein estoit de faire un recueil d'Histoires, plutôt que des discours abrégés. Contenons nous donc pour cette fois du conseil d'Esopé, qui nous deffend d'entreprendre une chose, sans estre avertiz de l'évenement.

FA

F A B L E LXXII.

*Du Chat, & du Coq.*

LE Chat s'étant jetté sur le Coq, & n'ayant aucun sujet de le maltraiter, ne sceut que luy reprocher, sinon qu'il estoit un Importun, que par son chant il éveilloit les Hommes, & les empêchoit de reposer. *Ce que j'en fais,* répondit le Coq en s'excusant, *est pour leur profit, afin qu'ils se levent pour aller travailler.* Tu as beau dire, reprit le Chat, *cela n'empêche pas que tu ne sois méchant, & vilain, jusques, à ce point, que pour assouvir ta lubricité, tu connois ta Mere, & n'épargnes pas mesmes tes sœurs.* Le Coq voulut encore chercher des excuses à cecy; mais le Chat ne daigna pas les entendre, & s'irritant plus fort qu'auparavant; *C'est trop cajolé,* dit-il, *tu ne m'échapperas point aujourd'hui.*

DISCOURS MORAL.

IL est bien-aisé de trouver un pretexte apparent; quand on a conclu la mort de l'Innocent. Il a

316 LES FABLES D'ESOPÉ

beau dire des raisons valables; Il a beau s'excuser sur son Innocence, & alleguer tout ce qu'il faut pour sa defense; On ne laisse pas de s'obstiner à le poursuivre. On luy fait tousjours croire qu'il a failly, & mesme on compte pour crime des actions ordinaires, dont ses Accusateurs, ny ses Juges, ne sont nullement exempts, non plus que luy. Car comme il n'est point de homme si vertueux dans le monde, en la vie duquel il n'y ait tousjours quelque chose à dire; aussi n'en est il point de si abandonné, qui ne trouve un pretexte à ses malices, & ne colore ses actions par une assez specieuse apparence. Cela procede en effet, de ce que toute Vertu a tousjours deux vices qui la costoyent, si bien qu'estant assise entre l'un & l'autre, elle donne moyen aux Méchans de luy imposer le nom des Vices, ou de leur donner le sien propre, pour colorer une méchante action Ainsi nous appellons souvent l'Avarice un tres-bon Menage; & derechef nous confondons quelquesfois le bon Menage avec une sordide & honteuse épargne. Ainsi, dis-je s'il arrive que les Grands veüillent faire mourir quelqu'un, après avoir parlé genereusement pour le bien de la Patrie, il ne se trouvera que trop de Complaisans près de leur personne, qui pour en hastier la punition, luy imposeront incontinent le crime de Calomniateur, de Seditieux, & de Boucfeu. De cette mesme façon, si pour la juste deffence de sa vie quelqu'autre a mis l'épée à la main contre quelqu'un qui soit en faveur, ou en credit, à cause de sa Noblesse, ou de son argent, on alleguera simplement l'action, & là-dessus on le fera servir d'Exemple, quoy qu'en effet il en serve tres-innocemment. Mais la Justice de Dieu, qui ne peut souffrir de déguisement, & qui est le vray Soleil, dont les rayons tousjours éclatants, percent les plus obscurs

tenebres, sçait bien discerner au vray les innocens d'avec les coupables, & ne fait point de choix en la punition des grands ou des petits; car elle ne veut point de pretexte pour chastier, ny de preuve pour convaincre. Aussi est-ce devant elle que les puissans sont foibles, & mal-armez, que les malins ne produisent aucuns faux témoins; que les Nobles n'alleguent point d'alliance, que les Innocens ne craignent plus d'oppression, que les Vertueux prétendent des recompenses, & devant qui finalement la difference des Hommes ne se fait que par les Vertus, ou par les Vices qu'ils ont acquis. Celà doit faire trembler les personnes de condition, & les détourner pour jamais de la cruauté, principalement de celle qui se figure un charitable pretexte du bien public, pour conclure la mort des Innocens avec la satisfaction des peuples.

F A B L E LXXIII.



Du Renard, & du Buisson.

LE Renard se voulant sauver du danger qui le menaçoit, sauta sur une haye, qu'il prit à bel-

318 LES FABLES D'ESOPÉ

belles pattes , avec tant de malheur , qu'il se les perça d'épines. Comme il se vid ainsi blessé , tout son secours fut aux plaintes. *Perff-de Buisson* , dit-il ; *je m'estois retiré vers toy, pensant que tu m'ayderois ; mais au lieu de le faire , tu as rendu mon mal pire qu'il n'estoit. Tu t'abuses*, luy répondit le Buisson, *car c'est toy-mesme , à qui rien n'échape, qui m'as voulu prendre par les mesmes ruses que tu pratiques envers les autres.*

DISCOURS MORAL.

A Quoy pensois-tu, ô mal advisé Renard d'em-
poigner imprudemment avec tes ongles un
Buisson tout herissé d'épines; ou plustost à quoy pen-
ses-tu maintenant de t'en plaindre ? Ne sçais-tu pas
qu'en de certaines choses il faut user d'une conduite
toute différente des autres , & n'avoir pas moins
d'adresse que de jugement pour s'en démêler ? Au-
rions nous bonne grace nous mesmes , d'aborder
imprudemment un Criminel & un Innocent , sans
mettre quelque difference entre l'un & l'autre ? Ne
seroit-ce pas une grande stupidité de frequenter un
Méchant , ainsi qu'un homme de Bien ? Certes , il
s'en fait beaucoup que ces choses ne doivent estre
faites de la meme maniere. Car en la frequen-
tation des Bons , nous devons avoir le cœur ; par
maniere de dire , sur les levres , & la parole libre &
nuë, les actions irréprochables, & les surpasser eux-
mesmes, s'il est possible , en sincerité. Mais quant
aux autres , nous ne sçaurions jamais estre, ny trop
couverts, ny trop retenus, parce qu'il est vrai , *Que*
le cœur du Méchant veille incessamment pour nous sur-
prendre. D'ailleurs, nous devons encore faire de la
distinction quant à nos pratiques , & vivre tout au-
tre-

trement avec les Grands qu'avec les Petits, citant bien certain que les Hommes de haute condition ayment beaucoup le respect, & que l'on se trompe de s'arrester à leurs complimens: C'est donc leur plaisir, que de leur deférer quelque chose au delà du devoir, & de se feindre saisi de la crainte de leur presence. Quant à leurs affaires particulieres il me semble que c'est une action de Prudence, de ne s'y entremettre pas aisement; mais de se servir d'une honeste excuse, & en jeter le refus sur son incapacité. Pour celà même je trouve qu'un ancien Philosophe eut fort bonne grace, lors que sollicité par le Roy Antigonus de luy dire quelle chose il desiroit de luy? *Tout ce qu'il te plaira*, luy répondit-il, *horsmis ton secret*. Par où il vouloit donner à entendre, que c'est une chose tres dangereuse d'estre bien avant meslé dans les intrigues d'un Prince: Ce que d'autres ont aussi exprimé par cette sentence: *Avec le Prince, comme avec le Feu*; Voulant dire, que pour en ressentir raisonnablement les biens-faits, il n'en faut estre, ny trop proche, ny trop loin. Aussi est il vray que par l'éloignement la lueur du bien que nous espérons, se répand sur nous avec moins de force; comme au contraire nous courons fortune de nous brûler tout à fait, si nous en sommes trop proches, & trop ardents à l'importuner. J'obmets plusieurs autres differences, touchant la maniere de converser avec les Hommes à cause qu'il me semble fort difficile de les exprimer, veu que le nombre n'en est pas moins grand que des conditions, & des humeurs des personnes. Comme par exemple, il n'y a point de doute que nous devons vivre tout autrement avec les vieux, qu'avec les jeunes; avec les Estrangers qu'avec les Citoyens; avec les Soldats, qu'avec les Religieux; avec les Malades qu'a-

320 LES FABLES D'ESOPÉ

vec les sains. Mais d'autant que ce seroit une chose trop ennuyeuse de s'arrester sur la diversité de ces conditions, il nous suffira pour cette fois d'avoir touché les plus importantes distinctions, à sçavoir la methode de hanter les Méchans, & celle de se comporter avec les grands Seigneurs Laissons donc le reste à la prudence du Lecteur, & voyons un nouveau sujet de moraliser.

F A B L E LXXIV.



Du Pescheur.

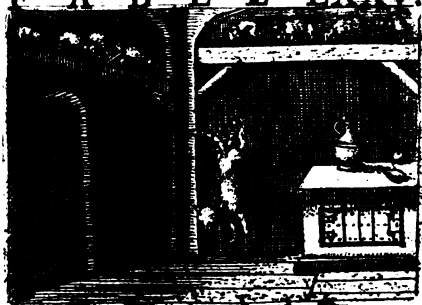
UN Pescheur, qui ne sçavoit guere bien son mestier ayant pris la flûte & ses filets, s'approcha du rivage de la Mer, & s'assid sur une pierre pour faire sa pèche. Auparavant il se mit à jouer de la flûte, s'imaginant que par cette belle Musique il en prendroit bien plus de poisson. Mais comme il vid que celà ne luy servoit de rien il jetta ses rets dans la Mer, & en prit plusieurs : Et comme en les tirant de son filé, ils ne cessoient de

defauter; *Sottes Creatures*, leur dit-il *vous n'avez jamais voulu danser tantost; quand j'ay joué de ma flûte, & maintenant que je n'en joue plus, vous ne faites que caprioler.*

DISCOURS MORAL.

Comme il n'y a pas beaucoup à s'estendre sur le sujet de ce *Pescheur* je n'en diray rien, sinon que toutes choses faites en leur saison ont bonne grace, & qu'au contraire elles sont déplaissantes, quand on les tire de leur asiette naturelle, pour les transférer à d'autres usages. Je n'alle-
gueray pour preuve que l'expérience journaliere, sans m'arrester plus longtemps à cette matiere, tant pour en avoir touché quelque chose en la cinquième Fable, que pour la matiere de celle-cy, qui semble plutost appartenir à la bien-seance exterieure, qu'à la solide science des mœurs.

F A B L E LXXV.



Du Chat, & du Rat.

UN Chat entré dans une maison, où il y a-
voit quantité de Rats, en prenoit tantost un

O s

&

322 LES FABLES D'ESOPÉ

& tantost un autre ; de sorte qu'à force d'aller à cette chasse , il en tua plusieurs avec le temps. Les Rats cependant, voyant qu'il ne se passoit guere de jour qu'il n'y eust quelque'un des leurs de mangé , firent une assemblée entr'eux , pour y consulter de leur affaire. *Il ne faut plus , disoient-ils , que nous descendions là bas , si nous ne voulons faire estat d'estre tous perdus ; demeurons donc plustost en haut , où nostre Ennemy ne peut monter.* Le Chat apprit ce dessein des Rats ; & ne l'eut pas plûtost découvert , que faisant le mort , il se pendit par les pieds de derriere à une perche attachée à la muraille. Cela se passant ainsi , il y eut un des Rats qui jettant la veüe en bas , connut tout de bon que c'estoit le Chat ; Si bien que tout effrayé d'abord, *Hala mon amy* dit-il , *quand je te prendrois pour un soufflet , ou quand mesme je sçauois veritablement que tû serois tel , je ne pourrois pourtant pas me résoudre à descendre auprès de toy.*

DISCOURS MORAL.

Cette Allegorie a esté aussi suffisamment expliquée en quelqu'une des Fables precedentes , où nous avons dit , qu'il ne faut pas tomber pour la seconde fois entre les mains des Méchans ; mais se méfier tousjours d'eux , & interpreter toutes leurs actions à mal , quand mesme elles seroient pleines d'une apparence de Pieté. Car comme le diable , qui est leur Princee , se déguise quelquesfois en Ange de lumiere , pour seduire les Hommes ; il arrive tout de mesme que les Méchans se couvrent d'une fausse contrition de leurs malices , &c.

temoignent un feint repentir, pour rattraper dans leurs pieges ceux qu'ils y ont une fois tenus. Mais qui sera l'homme si enemy de soy mesme, que de se fier à leurs impostures, principalement si c'est après en avoir porté la penitence; Et toutesfois il se void assez souvent que les plus gens de bien ne laissent pas de s'y fier, soit pour estre naturellement enclins au pardon, ou pour n'avoir pas l'esprit assez fort contre les stratagemes & les mines secrettes que font joüir de tels hommes contagieux à tous les Estats. Car en effet, ils le font de telle sorte, que pour les separer du commerce des gens de bien, ce ne fut pas sans cause; qu'au rapport de Plutarque, Philippe Roy de Macedoine, fit amas une fois de ceux d'entre eux, qui estoient les moins supportables dans son Royaume, lesquels il relegua en un lieu, où ils bastirent une Ville qui fut appelée *Poneropolis*, c'est-à-dire, *Ville des Méchans*. Ce qui nous doit remettre en memoire, qu'à la fin du monde il en sera fait de mesme, comme le Roy des Roys nous l'assure. „ Car alors les Anges separeront les Mé-
„ chans d'avec les Bons, pour les envoyer en la
„ fournaise de feu, où il n'y a que pleurs, &
„ que grincements de dents.



F A B L E LXXVI.

*Du Laboureur, & de la Cigogne.*

LE Laboureur tendit ses filets pour prendre des Gruës & des Oyes sauvages, qui luy mangeoient tous les jours le bled qu'il avoit semé, il prit aussi une Cigogne, qui se sentant attachée par le pied, pria le Laboureur de la laisser aller, luy remontrant qu'elle n'estoit ny Gruë ny Oye, mais Cigogne, le plus debonnaire de tous les autres Oyseaux, qui servoit ses parens pieusement, sans les abandonner jamais en leur vieillesse. Mais tant s'en faut que le Laboureur fust touché de ces paroles, qu'au contraire s'étant mis à sourire il lui dit; *Je sçay tout cela, & connois assez qui tu es; mais puisque tu es prise avec ces autres Oyseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.*

DIS -

DISCOURS MORAL.

IL appartient plustost aux Jurisconsultes, qu'aux Philosophes de juger si ceux qui ont esté en la compagnie des Méchans, doivent aussi porter la peine du crime que les mechans ont commis. Je sçay que c'est une chose pratiquée parmy les Juges, de les tenir pour coupables, & de leur faire presque tousjours leur procez, comme aux Criminels. Mais les Philosophes, ne vont pas si viste en besogne, & avant que de donner à un Homme le nom de Méchant, ils examinent s'il en a fait les actions, & s'il les a réduites en habitude. En cette profonde consideration ils trouvent que bien souvent les Bons s'accompagnent des Mauvais, quoi qu'à la verité ils n'ayent aucune teinture de leur vice, ny aucune inclination à la prendre. En quoy pourtant ils ne peuvent nullement s'excuser de leur imprudence. Car s'ils sont gens de probité, il faut conclure, qu'il n'y a rien qui leur soit plus insupportable que la pratique des Méchans, tant parce que les contraires se fuient naturellement, qu'à cause qu'ils se fortifient à cela par une reflexion continuelle, & s'estudient à haïr le vice par des raisons que la bonne conscience leur inspire secrettement. S'ils ont donc si peu de plaisir en de semblables conversations, & s'ils voyent d'ailleurs combien elles sont nuisibles, n'est-ce pas une imprudence extraordinaire de se trouver en des compagnies honteuses, & tout à fait insupportables à leur humeur?

Ils peuvent repondre à celà, qu'ils y sont conviez par l'importunité des autres; qu'ils les viennent voir à leur lever, les convient à dîner leur écrivent à tout propos, les tyrannisent à force de complimens, & pour le dire en un mot, qu'ils ne leur

326 LES FABLES D'ESOPÉ

laissent pas un seul moment de repos, sans les entretenir; si bien que par une raison de civilité, plutôt que de bien veüillance, ils se trouvent obligés à leur permettre un libre accez. Mais, foible & imprudent jeune homme, si par hazard tu eusses été du conseil de Priam, & qu'Agamemnon & Menelaüs eussent civilement requis de laisser entrer à Troye un Cheval de bois, remply d'une multitude de gens de Guerre, avec lesquels ils se fussent rendus maîtres de la Ville, comme ils firent la leur aurois-tu civilement accordée? Et quoy? peux-tu mettre en doute que les Vicieux ne soient autant tes Ennemis que les Grecs l'estoient des Troyens, & que leur conversation ne te soit aussi fatale que l'entrée du Cheval de bois le fut à Troye? Assurement, mon amy, tu peux dire que c'est fait de toy, si les Méchans entrent à la fin trop familièrement en ta Maison quelques caresses & presens qu'ils te fassent. Dy leur plutôt comme ce sage Conseiller, dans Virgile,

J'ay peur des Grecs, & mesme quand ils donnent.

Où as-tu appris qu'il faille acheter si cher la Civilité, que de l'observer à la ruine mesme des autres Vertus? Cette patience ne tient-elle pas de la bassesse? n'a-t-elle point quelque chose de servile? La bien seance a-t-elle des loix si rigoureuses qu'elles nous obligent à voir sans cesse nos Ennemis? Puis qu'il n'en est point de pire que les Vicieux, considérons que si nous n'avons qu'un peu de Vertu acquise, moins aurons nous de résistance contre leur malice; Comme au contraire si nous en avons beaucoup, la perte que nous en ferons en les fréquentant en fera, sans doute, plus grande, & plus contagieuse à nostre Reputacion. Puis que cela est
vrai

vrai, qu'une mauvaise honte, ne nous empêche
 point de leur fermer nostre porte, & de feindre des
 affaires, quand meisme ils scauroient que nous n'en
 aurions aucunes; Fuyons-les comme une Peste
 contagieuse à nostre ame, nous representant tou-
 jours, qu'avec eux nous ne scaurions estre que Ma-
 lins, ny que Vertueux en la conversation des per-
 sonnes qui sont douées d'une parfaite Vertu. S'ils
 ont quelque bon mouvement dans l'Ame, pour
 changer la condition de leur vie, il les faut éprouver
 auparavant que de familiariser avec eux, & les ren-
 voyer aux gens d'âge & de profonde sagesse, pour
 lesquels je n'elcris point ces instructions; au con-
 traire, je desirerois prendre les leurs, pour la con-
 duite de ma vie, & pour l'ornement de mon Ou-
 vrage.

F A B L E LXXVII.



Du Berger, & des Laboureurs.

UN petit Berger faisant paistre ses Brebis
 sur une coline, s'estoit moqué trois fois
 des

328 LES FABLES D'ESOPÉ

des Laboureurs d'alentour, qu'il appelloit à son ayde, en criant au Loup. Mais quand ce fut tout de bon qu'il en implora le secours, ils le luy denierent, le laissant crier tout à son aise: Tellement que ses Brebis furent la proye des Loups.

DISCOURS MORAL.

A Force de mentir, ce petit Berger se rend indigne de foy, quand il crie tout de bon, & perd une de ses Brebis; ordinaire aventure de ceux qui mentent, qu'on ne croit-point encore qu'ils disent vray. Témoin ce Barbier dont Plutarque raconte l'Histoire, qui passant dans la Ville d'Athenes pour un homme extremement causeur & peu veritable, apprit par hazard sur le port de Pirée, d'un Fuyard qui venoit d'aborder dans une chaloupe, que l'armée des Atheniens avoit esté entierement defaite. Ce qu'il courut promptement annoncer dans la Ville avec aussi peu de jugement, que s'il eust apporté la meilleure nouvelle du monde dont le menu peuple irrité, sur la croyance qu'il eût que ce n'estoit qu'un mensonge, que cet indiscret vouloit debiter à son ordinaire, le saisit aussi-tost, & on le mena droit à la place publique, où sur l'apparence qu'il avoit inventé une nouvelle si pernicieuse à l'Estat d'Athenes, il fut resolu de l'exécuter à mort. Mais comme il devoit perdre la vie, le bonheur voulut pour luy qu'il vint un bruit sur la place, qui justifia son caquet, & destourna les Bourreaux, & ses Spectateurs qui se retirerent. Car le peuple interessé pour sa perte particuliere, & generalement pour le dommage de tout l'Estat, se dissipa çà & là par les maisons avec dessein d'y pleurer à son aise un si fascheux accident. Quant au Barbier, il fut laissé plus de quatre heures attaché au poteau, sans que

personne songeât à le deslier, jusqu'à ce que sur le soir il survint quelqu'un qui en fit l'office, touché de la compassion qu'il en eut. On remarqua pour lors que la premiere parole que dit ce causeur, fut de s'enquerir si le Capitaine General n'avoit pas esté tué sur la place, tant cette maudite demangeaison de parler s'estoit emparée de son esprit.

Cette Histoire est la veritable Allegorie de cette Fable, puis que par une experience afferée elle prouve que c'est ôster entierement le crédit à ses paroles, que d'en donner souvent de fausses. Aristote enquis à ce propos, *Que gagne le menteur ; il gagne cela*, répondit-il, *Que quand mesme il ne ment point, on ne le croit pas*. A ce sentiment s'accommode celui du Prince de l'Eloquence Latine, quand il dit: Que qui a fait une fois banqueroute à la Verité, ne se soucie non plus de se parjurer que de mentir. Comme en effet, adjoute-t-il, les Dieux ont ordonné mesme peine pour les menteurs que pour les parjures. En quoy il me semble que pour un vain plaisir de mentir, l'on perd une chose bien precieuse, à sçavoir la foy ; Action certes d'un tres-mauvais mesnager, & d'un imprudent, puisqu'il n'y a rien de si commode en tout le commerce de la vie, que de passer pour veritable, tant, pour servir ses amis, que pour son interest propre. De là vient aussi qu'Esopé n'attribuë cette sottise qu'à un Enfant, jugeant indigne d'un Homme, de s'exercer à des mensonges nuisibles, & hors de saison. Si celà est, combien y a-t-il d'Enfans à la Cour, qui vont jusqu'aux cheveux gris, & qui toutesfois font gloire de s'exercer à des niaiseries inutiles ; de berner l'un, de se moquer de l'autre, & d'employer tout leur loisir à des comptes si peu profitables ; que tout le fruit qu'ils en recueillent, c'est la perte de

330 LES FABLES D'ESOPPE

de leur reputation ; il vaut donc mieux s'estudier de tout son possible à dire la Verité , puisqu'elle est le seul objet de l'entendement , & que c'est ôster beaucoup à une si noble faculté , que de la repaistre de mensonge.

L'on pourra m'objecter là dessus , que je peche moy même contre l'avis que je donne aux autres , en ce que je n'entretiens mon Lecteur que de pures Fables , & que je m'amuse à gloser dessus des choses imaginaires : mais pleust à Dieu que tous les mensonges du monde fussent aussi utiles que ceux-cy.

F A B L E LXXVII.



De la Fourmy , & de la Colombe

LA Grande loif qu'avoit une Fourmy , la fit descendre dans une Fontaine , où quand elle voulut boire , elle tomba par malheur. une Colombe branchée sur un arbre , qui panchoit sur l'eau , voyant la pauvre Fourmy en danger de mort , rompit incontinent avec son bec

bec un rameau de l'arbre, qu'elle laissa tomber dans la Fontaine; & ainsi la Fourmy qui l'aborda se preserva du danger d'estre noyée. Sur ces entrefaites, il survint en ce mesme endroit, un Oyseleur; qui dressa ses gluaux pour prendre la Colombe; Ce qu'appercevant la Fourmy, elle le mordit au pied; de sorte que l'Oyseleur fut contraint de laisser aller ses gluaux, surpris par la douleur que luy causa cette picqueure; Cependant la Colombe effrayée du bruit, s'envola, & ainsi échappa du danger present.

DISCOURS MORAL.

JE ne mets aucune difference entre l'Allegorie de cette Fable, & celle de la seizième. C'est pourquoy j'y renvoye le Lecteur après l'avoir adverty que les bestes mesmes ne sont pas ingrates des biens-faits receus. Les hommes donc à plus forte raison ne doivent point l'estre, principalement s'ils considerent que nostre Sauveur leur dit par la bouche de S. Paul; *Qu'il y a plus de Bonheur incomparablement à donner qu'à recevoir*; Ce que les Payens mesmes semblent avoir reconnu, & Pythagore entre autres, dont l'un des meilleurs mots est, *Que le vray moyen de ressembler à Dieu, c'est de faire du bien à tous generalement*. Aussi n'est il point de bon office qu'on puisse nommer perdu, soit qu'on en espere la reconnaissance sur terre, ou qu'on l'attende au Ciel.

F A B L E LXXIX.

*De la Mouche.*

UN Ne Mouche tomba dans une marmite pleine de viande & voyant que le bouillon l'étouffoit ; *Voilà ce que c'est*, dit-elle, *j'ay tant beu & tant mangé, & je me suis si bien plongée dans le pot, que je meurs saoule de Potage.*

DISCOURS MORAL.

JE compareray la Mouche de cette Fable aux voluptueux, qui se plongent si avant dans leurs delices, qu'ils y rencontrent leur fin avec celle de leurs insatiables desirs. Les voluptez leur sont des amorces à tous maux ; Et pourtant ils ne laissent pas de s'y laisser prendre, comme les Poissons à l'hameçon. Mais on les peut encore plus proprement comparer à des Pourceaux, puis qu'ils laissent comme eux les belles fleurs en arriere, pour se veautrer parmy les ordures, d'où s'ensuit la ruine inc-

inévitables de leur ame, aussi bien que celle de leur corps. Car il est bien mal aisé de s'accoutumer à une vie molle, & de ne refuser rien à ses esprits brutaux, sans y trouver sa fin avant l'âge. Quelqu'un de ces voluptueux peut bien dire avec ce foible animal ; *Voicy j'ay tant ben, j'ay tant mangé, je me suis tant lavé, que je meurs saoul de ce bouillon.* Il est vray que je voudrois oster pour eux cette parole de saoul; car tels Epicuriens, comme dit le Poëte Raignier après Juvenal, se peuvent bien lasser de leurs voluptez, mais ils ne s'en saoulent jamais. Car en même temps que la nature leur refuse la jouissance de leurs brutales delices, la coutume leur en augmente le desir. De cette façon, semblables à Tantale, ils aspirent incessamment après la possession de leur Maistresses, & ne peuvent accomplir les actions qu'elles leur permettent, peine insupportable à ces misérables, qui par un effet de leur imagination blessée, entretiennent dans le cœur un brasier ardent, & ont tout le reste du corps de glace.

Ainsi passa ses vieux jours le grand Tamberlan, oubliant les belles actions qu'il avoit faites, & tellement incliné à ses infames desirs, qu'il en vouloit encore repaistre ses yeux au défaut d'en pouvoir jouir comme les autres. O la belle & honorable fin d'un si grand homme. Il ne pensoit à autre chose qu'à prolonger la fin de sa vie dans les débauches; au lieu que les Vertueux l'attendent impatiemment, parce qu'elle leur doit estre une entrée à la felicité. Aussi n'ont-ils pas une vieillesse travaillée de remords, n'y ne meurent point comme cette Mouche ensevelis dans le Potage c'est à dire, dans les voluptez charnelles.

334 LES FABLES D'ESOPÉ
F A B L E LXXX.



*Du Dieu Mercure, & d'un
Charpentier.*

UN Charpentier coupant du bois près d'une rivière, consacrée au Dieu Mercure, il arriva par mégarde, que sa coignée tomba dedans. Bien affligé de cet accident, il s'affid sur le bord du fleuve, pour se consoler de cette perte. Mercure ému de pitié luy apparut, & s'enquit de la cause de sa plainte, qu'il n'eut pas plustost connuë, que luy montrant une coignée d'or, il luy demanda si c'estoit la sienne : Le pauvre Homme ayant répondu franchement que ce ne l'estoit pas, Mercure luy en apporta une d'argent, qu'il confessa pareillement n'estre pas à luy. A la fin le mesme Dieu luy en fit voir une emmanchée de bois, que le Charpentier reconnut pour celle qu'il avoit perduë.

duë. Alors Mercure jugeant de sa probité par une si libre déclaration, les luy donna toutes trois. Le Charpentier extrêmement rejoui d'une si bonne Fortune, fut trouver ses Compagnons, & leur raconta par le menu tout ce qui s'estoit passé. Ce recit fit prendre la resolution à l'un d'eux d'éprouver, s'il estoit possible, une pareille avanture. Il s'en alla donc pour cét effet près de la mesme riviere, & jetta de son bon gré sa coignée dans l'eau, puis il s'affid sur le bord, & fit semblant de pleurer. Mercure accourut incontinent avec une coignée d'or, & connoissant l'hypocrisie de ce galand, luy demanda si c'estoit la sienne? *C'est elle-mesme*, luy répondit l'Impositeur. Mais ce Dieu le voulant punir de son impudence, & de son mensonge, ne luy donna, ny la coignée d'or ny celle que cet Artificieux avoit tout exprés jettée dans la riviere.

DISCOURS MORAL.

Si mon dessein estoit d'examiner les Fables d'Esopé à la maniere des Humanistes, je m'arresterois quelque temps à m'enquerir, pourquoy nostre Autheur fait invoquer Mercure plustost qu'aucune Divinité à ce pauvre Charpentier, pour le recouvrement de sa Coignée, & à quelle occasion les Anciens tenoient ce Dieu pour tuteur des Artisans. Mais c'est à quoy je ne suis pas d'avis de m'arrêter, parce que cela n'est ny à propos, ny suivant mon dessein. Je me contenteray donc de recueillir icy quelque chose, pour l'instruction des Mœurs, & je diray premierement, que par l'excessive douleur de ce Charpentier, nous apprenons que c'est à faire à des Esprits foibles & ravallez, de s'affliger de
la

336 LES FABLES D'ESOPÉ

la perte des choses temporelles & perissables, qui pour leur bassesse ne sont non plus à priser qu'une mechante Coignée. Il ne les faut donc pas regretter, si l'on ne veut témoigner estre entaché du vice des Artisans, c'est à dire, avoir l'Ame basse & interessée. Car en la possession des biens temporels, nous n'y trouvons que les avantages qui sont en une Hâche, à l'égard du Charpentier, puis qu'elle n'est autre chose qu'un Outil pour s'en servir, & que tous les biens du monde non plus ne sont considerables, que tant qu'ils servent à nostre commodité,

Estans pris comme celà, j'advoüe qu'ils nous peuvent tenter, & faire violence sur nos sens, qui se laissent charoüiller naturellement à l'amour des choses qui les réjouissent, pourtant ne nous doivent ils point estre si chers, que leur perte nous coûte une larme, ou la moindre marque d'affliction. Premièrement, à cause de la grande disproportion qu'il y a entre la dignité de nostre Estre, & la bassesse des biens du monde; puis par la raison mesme de l'usage & de l'accommodement, qui nous les rendent aymables; Mais si l'on ne les ayme que pour celà, il s'ensuit qu'on ne les chérit pas tant que sa commodité propre dont l'on est ennemy, quand on s'afflige pour une perte. D'où il faut conclurre, que la mesme raison qui nous fait desirer les biens, nous oblige aussi à nous consoler, quand la mauvaise fortune nous les oste.

Mais passons à l'autre point, qui est le Don que Mercure fait au Charpentier, pour la sincérité qu'il remarque en luy. Celà nous apprend que tost ou tard la recompense suit la Vertu, & que ce n'est jamais perdre le temps, de la pratiquer. Ce qui Pourtant ne semble pas tousiours vray dans le commerce

merce du monde, puisque nous voyons une infinité de gens mal-traittez de la fortune, qui ne laissent pas d'avoir l'ame extrêmement bonne, & de vivre dans une parfaite observation des Loix. Ceux qui les envient ont beau les croire misérables, leur félicité ne dépend pas du jugement d'autrui; mais de la secrète satisfaction qu'eux mêmes se donnent dans le calme de leur conscience. En effet, qui sçauroit les contenter de leur ame, la tranquillité de leur vie, la douceur de leur solitude, & les charmes qu'ils trouvent dans la paix de leur maison, celui-là, possible, ne diroit pas, que telles gens n'ont aucune recompense. Au contraire, il envieroit leur bonne fortune, & la jugeroit préférable à celle des riches. Je veux neantmoins que tous les avantages de la terre leur manquent, est-ce à dire pour celà qu'il leur faille renoncer à ceux du Ciel? A quel propos Esope auroit il introduit un Dieu, pour la consolation de ce pauvre Homme, si ce n'estoit à dessein de nous apprendre, que c'est en Dieu que les Vertueux doivent mettre leur espoir? Que c'est de luy qu'ils doivent tout pretendre; & bref, que c'est luy qui ne les abandonnera jamais, & qui au lieu d'un bien, contemptible comme une Coignée de bois, leur en donnera une d'or & d'argent; c'est à dire, que pour les biens corruptibles & vains, il leur en donnera d'éternels. Mais quant aux desseins des Hypocrites, qui sous pretexte de probité, n'aspirent qu'à la richesse & à l'intérêt, nous ne devons point douter que Dieu ne se moque de leur fausse apparence, & qu'il ne les chastie, au lieu de répandre sur eux ses bénédictions. Si nous les voyons prospérer dans le monde; s'ils sont environnez d'une suite de gens serviles, & peu genereux, s'ils éblouissent les Hommes de l'éclat de

P

leur

338 LES FABLES D'ESOPE

leur ostentation, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on les doive croire heureux. Il faut attendre la fin, avant que d'en juger; car elle nous montre bien souvent que ces mêmes richesses, qu'ils ont acquises injustement, & qu'ils ont si fort aimées, les font haïr d'un chacun, & les immolent quelquesfois à la vengeance publique.

F A B L E LXXXI.



D'un Enfant, & de sa Mere.

UN Enfant qui alloit à l'Ecole, déroba un Livre à son Compagnon, & le mit entre les mains de sa Mere, qui le prit volontiers, sans le châtier. Une autrefois il en fit autant de la robe de son Compagnon, qu'il prit pareillement, & la porta derechef à sa Mere, à qui ce larcin fut encore plus agreable que le premier. Cependant, comme il n'y avoit personne qui le châtiast, ce maudit Vice s'augmentoit en luy, à mesure qu'il croissoit

en

en âge. A la fin la chose alla si avant, qu'il tomba entre les mains de la Justice: On luy fit donc son proces, & sa deposition ouïe, il fut condamné à mort. Comme on le menoit au gibet, ayant pris garde à sa Mere, qui faisoit d'étranges plaintes en le suivant, il pria les Officiers de la Justice, qu'il luy fût permis de luy dire un mot à l'oreille; ce qu'on luy accorda facilement. Au mesme temps donc comme s'il eust voulu découvrir quelque secret à sa Mere, il approcha sa bouche de son oreille, qu'il luy arracha avec ses dents. Elle fit à l'instant un grand cry, de l'extreme douleur qu'elle sentit; ce qui fit, que ceux qui menotent le Larron au supplice, l'ayant voulu blâmer, non seulement de ses voleries, mais aussi de sa cruauté envers sa Mere il leur dit, *Messieurs, ne vous étonnez pas si j'ay arraché l'oreille à celle qui m'a donné la vie, puis qu'elle est cause qu'on me l'oste aujourd'huy; car si elle m'eust bien châtié, la première fois que je luy apportay le livre, que j'avois dérobé à mon Compagnon, cela m'ayant donné de la crainte, m'eust empêché de commettre aucun larcin à l'advenir: & je ne serois point maintenant conduit au Suplice.*

DISCOURS MORAL.

LA Mere d'un Lacedemonien auroit eu bonne grace de conniver au larcin de son Enfant puisqu'il estoit permis à ceux de cette Nation de prendre le bien d'autrui, & qu'ils s'exerçoient à cela dès leur enfance. Car c'estoit à l'envy à qui gagneroit le prix en ce dangereux mestier, que Prométhée & Mercure ont les premiers inventé, s'il faut croire ce qu'en disent les Poëtes. Mais quant aux

340 LES FABLES D'ESOPÉ

autres Républiques, elles punissoient rigoureusement ce crime, & ne souffroient point que personne s'enrichît par ses voleries. Cela n'empêche pas pourtant, qu'il n'y ait encore aujourd'hui quantité de Larrons, qui s'accommodent injustement de la dépouille d'autrui, & qui prennent plus de formes que Prothée, pour voler avec impunité les Innocens, les Orphelins, & les Veuves.

Comme tout le monde est plein de cette engeance maudite, il regorge aussi de Larcins, & de choses illegitamment acquises. Car pour commencer par les Souverainetez, l'on tient qu'elles viennent toutes d'Usurpations, colorées de ce beau nom de Conquête. Eueffet, quelques gens de conscience que soient les grands Princes, il faut nécessairement qu'ils soient issus d'un Usurpateur; ou si vous voulez, d'un juste Conquerant: puis que la Loy de Nature n'a point donné davantage à l'un, plutôt qu'à l'autre. Quant aux gens de Guerre & de Marine, ils ne subsistent presque tous que par les pilleries, comme le déclare Virgile, quand il les fait parler ainsi.

*Dans nos guerrières entreprises ,
Nous fondons tout nostre deslin
A ne vivre que de butin ,
Et faire de nouvelles prises.*

L'on en peut dire de même des hommes d'affaires, parmi lesquels je veux croire qu'il y en a plusieurs incorruptibles en leur profession: mais il faut aussi que l'on m'advoüe, qu'il ne s'en trouve que trop, qui se servent du specieux pretexte de Justice & de Piété, pour mieux autoriser leurs voleries & leurs usures. Bref, il est presque assuré, qu'aussitôt qu'un homme a fait un excessif amas de Richesses, la mauvaise Conscience y a plus eu de part que la bon-

bonne Et toutesfois l'on ne punit souvent pour servir d'exemple, que les Misérables, qui ont volé de petites sommes. & qui trouveroient possible de la seureté à leur crime, s'ils en avoient dérobé de grandes, à cause de la déference que chacun rend aux richesses, & de la pitoyable corruption du siècle.

S'il est question de venir à la source de ce mal, l'on connoistra que tels Voleurs, sur qui la justice des hommes s'exerce, ne tombent d'ordinaire en cette disgrâce, que pour n'avoir pas esté assez repris en leur Enfance, comme le remarque nostre sage Phrygien. Car si les Meres faisoient concevoir de bonne heure à leurs Enfans, de l'horreur pour le vice il est hors de doute qu'on ne les verroit jamais réduits à cette honteuse fin. Mais on leur laisse former insensiblement cette vicieuse Habitude, dès leur plus tendre jeunesse, lors qu'ils sont encore exempts de l'apprehension des loix. Ce n'est donc pas merveille, si elle s'augmente peu à peu avec leur âge, & si elle devient presque invincible, quand ils sont grands: car c'est alors que l'horreur du supplice n'est pas assez forte pour arester leur méchante inclination, qui s'est presque tournée en la moitié de leur nature. Cependant, Dieu sçait avec quelle rage ils maudissent la negligence de leurs parens, qui de leur costé sentent une peine insupportable en leur ame, & se repentent tout de bon, d'avoir donné l'estre à ces Misérables, ou d'avoir eu si peu de soin de leur conduite, & de leur éducation. Mais je m'arreste plus qu'il ne faut à la moralité de cette Fable, qui parle de soy-mesme trop clairement, pour avoir besoin d'estre commentée.



D'un Homme qui avoit deux Femmes.

EN la belle saison du Printemps, un certain Homme élevé dans les delices, & qui n'estoit ny trop jeune, ny trop vieux, car les cheveux ne commençoient qu'à luy grisonner, épousa deux Femmes, dont l'une estoit assez âgée, & l'autre assez jeune. Comme ils demeuroient tous ensemble dans une même maison, la Vieille voulant attirer son mary à l'aymer luy arrachoit autant de cheveux noirs qu'elle en rencontroit, en le peignant. La Jeune, qui n'estoit pas moins soigneuse de son costé de ce qui la regardoit, luy tiroit aussi les blancs; De sorte qu'à force de continuer, elles luy arracherent si bien le poil, qu'il en devint chauve, & fut moqué de tout le monde.

D I S-

DISCOURS MORAL.

ESoyez nous donne, ce me semble, à entendre par cette Fable, qu'il haïssoit la Polygamie, c'est à dire un Mariage de plusieurs Femmes ensemble. Ce qui a esté de tout temps en usage parmy les Nations du Levant; je ne sçay par quel déreglement, & par quelle liberté dénaturée. Quant aux Peuples qui ont fait profession d'estre Vertueux, ils se sont contentez de la possession d'une seule Femme legitime, & n'ont souffert tout au plus que le Divorce, comme les Grecs & les Romains, chez qui toute Sagesse humaine a rencontré le point de sa perfection. Mais le tres juste & tres raisonnable Christianisme, n'a seulement point permis de rompre avec sa Femme, pour en épouser d'autres, durant sa vie. Cela estant les Libertins ne sçauroient blâmer qu'injustement ce grand Sacrement, puisque c'est chose assurée, qu'il est de l'institution de Dieu; Que la Nature nous y appelle, Que les Loix divines & humaines l'apprennent. Que l'Honneste & l'Utile s'y rencontrent également; & qu'il n'est point de Nation sur la terre qui en rejette l'usage: Tellement que ce ne fut pas sans cause, qu'autrefois Socrate nommé par l'Oracle d'Apollon le plus sage de tous les Grecs, ayant à conseiller sur cette Matiere un de ses meilleurs Amis, luy dit l'Homme ne sçauroit rien faire de mieux, pour plaire à Dieu, pour satisfaire à Nature & pour servir sa Patrie, que d'épouser une femme Honneste & Vertueuse. Il veut que ce lien demeure indissoluble jusqu'à la mort, & que ce soit parmy nous l'Exemple de la vraye & constante Amitié. Ce qui est à mon avis, une des choses la mieux instituée dans nostre Eglise, pour la continence, & pour la vraye succession des Heritages.

344 LES FABLES D'ESOPE

Il nous est donc permis de choisir une Compagne, qui prenne part à nos peines & à nos plaisirs, & qui par la conversation divertisse les chagrins de nostre vie. Mais nous devons la choisir judicieusement, & avec les proportions convenables à nostre condition. Car en se trouvant bien avant sur le declin de son âge, d'appeller auprès de soy une jeune creature qui dédaigne les rides & les cheveux gris, ce n'est pas assurément le fait d'un Homme bien sensé, puisqu'il est presque impossible qu'une telle Femme ne se dégoute, & qu'elle ne se console de ses déplaisirs avec une plus agréable compagnie que celle de son Mary. Et sans mentir, si les plus retenues ont bien de la peine à demeurer fideles aux Maris de bonne mine, & qui sont à leur gré, quelle apparence y peut-il avoir qu'elles le soient à un vieux tronc, dépourveu de vigueur & de toute consolation.

Mais supposons qu'elles ayent une vertu assez héroïque pour résister, ce qui n'est pas du tout impossible de quelque façon qu'on le prenne, c'est toujours épouser une crainte perpetuelle: c'est attacher au chevet de son lit un éternel réveille-matin: c'est se donner en proye à un Vautour pire que celui de Prométhée. En un mot, c'est acheter des soucis, & chasser pour jamais hors de sa maison la Philosophie, & la tranquillité de l'Esprit. Pour moy, si j'avois un Ennemy septuagenaire, de qui j'eusse reçu quelque grande offence, & que je manquasse de vertu pour luy pardonner, je puis dire sans mentir, que je ne luy souhaiterois rien de pire qu'une Femme jeune. Elle me feroit raison de mes déplaisirs: & l'événement me feroit connoître qu'elle seule me vengeroit de ses injures par les peurs continuelles, qu'elle donneroit à son Fâcheux. Mais je suppose qu'elle vive comme une Vestale, que ses Actions ne don-

donnent lieu ny de soupçon ny de mauvaise pensée, & que le Mary ne soit point jaloux; toujours est-il travaillé de la douleur qui se fonde sur l'Opinion: car il faudroit vivre en un siecle plus modeste que celuy-cy, ou dans une Republique de Lacedemone, pour n'estre point sujet à la Calomnie. Si nous avons une parfaite assurance de la chasteté d'une Femme, les autres ne sont pas d'humeur à le croire. L'extreme inegalité des deux partis paroist clairement aux yeux du monde; mais ce que la Femme a d'honneur & de fidelité, n'est pas tellement en son jour, qu'il ne s'y remarque de l'ombrage. Les beautés du corps éclatent bien, mais les vertus de son Ame demeurent cachées. D'ailleurs, sa grande jeunesse opposée aux vieilles années de son Mary entretient l'opinion de tout le monde, qui n'en peut avoir que de sinistres soupçons à bien considerer la difference de leurs deux âges.

S'il faut aller plus avant, supposez pour satisfaire les vieilles gens, qu'ils ne soient ny trompez de leurs Femmes, ny jaloux d'elles, ny moquez du monde, tout cela n'empesche pas qu'il n'y ait d'autres raisons qui les peuvent rendre mal-heureux. Car, ou ils aiment leurs femmes, ou ils ne les aiment point après le Mariage. S'ils ne les aiment point, à quoy leur a servy pour la tranquillité de la vie, d'estre associez avec elles? Quel divertissement peut donner à leurs vieux jours une personne qui ne leur est point agreable? Comment se rendront-ils leur Solitude supportable? N'ont-ils pas assez d'objets fâcheux, sans y attirer encore celuy-là? Pourquoi feront-ils manger leur bien à une Ennemie? Car s'ils ne l'ayment point dès le commencement du Mariage, cette froideur avec le temps se tournera en une haine mortelle. Comme au con-

346 LES FABLES D'ESOPÉ

traire, s'ils l'ayment autant ou plus qu'avant la Noces: ô la honteuse condition d'un pauvre Homme! ô exercice indigne de la Sagesse que doivent avoir de telles gens! N'est-ce pas une belle chose à voir, qu'un Vicillard affotté près d'un Enfant, ou qu'un Homme qui devrait donner des Loix aux Républiques, en reçoive d'une petite Niaise, qui ne sçaura pas seulement compter son âge? Le vieux Scipion n'avoit il pas bonne grace d'épouser une jeune Chambrière, luy qui avoit fait tant de grandes actions? Aristote n'agissoit il pas en Philosophe, quand il sacrifioit à la Courtisane Hermie, & se rendoit Idolâtre d'une personne que des Croche-seurs avoient peut-estre possédée? Y a-t'il rien plus extravagant que de pouvoir estre grand Pere d'une fille, & de luy rendre pourtant, les soins & les respects que l'amour exige? Certes on a bien raison de dire.

Qu'Amour & Majesté ne sont pas bien ensemble.

Et par la mesme on peut conclure aussi, que l'amour est incompatible avec la Vieillesse, puis que la Vieillesse est monstrueuse, si elle n'a de visage majestueux, & la contenance grave.

Considérez encore je vous prie, avec quelle bien-séance un Homme avancé en âge se peut reduire à cajoler, & à complaire? Avec quelle grace peut-il mentir & soupaiter devant la Beauté qu'il veut servir? N'est-il point temps que le nom de Serviteur ou de Maîtresse luy soit aussi odieux qu'il est agréable aux jeunes gens? Quand jouïra-t'il de la liberté si ce n'est en ses dernières Années? Espere t'il éterniser son nom dans la tombe par la réputation d'esclave? Veut-il que les Livres parlent de luy, comme d'un Homme bien passionné, & suivant Mr. de Malherbe;

Qu'ils

*Qu'ils contens aux races futures
Les ridicules aventures
D'un Amoureux en cheveux gris ?*

L'on m'objectera peut estre l'exemple de plusieurs grands Personnages, qui ont esté amoureux sur leurs vieux jours, & sujets à cette passion dérangée, autant que la foiblesse de leur âge l'a pû souffrir. Mais alleguer les vicieux, n'est pas excuser un vice ny parler avantageusement d'un poison, de nommer les personnes qui en sont mortes. Je veux dire par là que puis qu'il est vray que tant d'excellens Hommes ont fait l'Amour sur le declin de leur âge, & que cette dangereuse Passion les a perdus à la fin il faut inferer de nécessité qu'elle est extraordinairement violente, & juger que puis qu'elle a perdu des gens si habiles, à plus forte raison nous nous en devons desfendre.

De plus, remettons-nous en memoire l'avis que nous donne à ce sujet la sainte Eglise, *Que l'une des trois choses contra Nature, c'est le Vieillard amoureux.* Cela estant, ô la glorieuse action, que d'épouser une Femme qu'on ayme passionnement ! ô la grande conquête que fait un vieil Amoureux ! ô la belle occupation pour un Vieillard ! Certes, s'il y a de la bonte à cela, comme il n'en faut point douter, je trouve pour moy qu'il n'y a pas moins de danger. Car les Vieillards ne scauroient avoir beaucoup d'amour, sans faire beaucoup d'excez ny sans jouer à se perdre en des actions pleines d'effort, y employant le peu de vigueur naturelle qui leur reste. Or est il que de tels efforts leur font des pertes irreparables, & qu'ils peuvent appeller d'extremes débauches les moindres approches d'une Femme. Il leur

348 LES FABLES D'ESOPÉ

est donc fort difficile de se bien porter en les faisant, & même impossible de vivre long temps.

Mais pour ne pas faire ressembler mon discours à quelque regime de Medecin, je viens à une raison plus delicate, pour prouver la misere des hommes âgés, quand ils se rendent amoureux de telles Femmes. Ceux qui se picquent d'estre sçavans en Amour, font consister la plus grande partie de la felicité d'un Amant, à donner du plaisir à la chose aimée. Ce que les Vieillards n'estans pas capables de faire, il s'ensuit que la plus sensible douceur de l'Amour leur est absolument ostée. Aussi sont-ils contraincts d'avouer, qu'ils n'en ont que les épines, qui sont les soins, les doutes, les tristesses, les refus, les querelles, les repentirs, & les plaintes. S'il faut seulement prouver que l'esperance de contenter ce qu'ils aiment, leur est entièrement retranchée, cela ne sera pas difficile. Car outre que leur humeur froide ne s'accommode pas bien à l'ardeur d'une jeune Femme, ils ont d'ailleurs le visage deguisé de rides le corps caterreux, & l'esprit bizarre, si d'avanture ils rencontrent, comme j'ay supposé, une Femme qui leur soit fidele, ils peuvent bien l'attribuer à sa Vertu; mais non pas à son amour, étant incapables d'en donner.

Je laisse à part les dépenses qu'ils doivent faire, pour reparer le défaut de caresses; Je ne parle pas non plus des chagrins ny des divisions, non plus que d'une infinité d'autres choses, pour venir à reprendre par un autre biais les Mariages contractez entre différentes personnes, & detourner les jeunes gens à leur tour, de la recherche des Femmes âgées. Ils se doivent attendre aux mal heurs que j'ay déjà representez, & croire qu'ils les communiqueront tous à la personne qu'ils veulent épouser; action
d'au-

d'autant plus odieuse, qu'elle est contre nature, de rendre malheureux ceux avec qui nous voulons passer le reste de nostre vie. D'ailleurs, je leur demanderay s'ils entreprennent ce Mariage, par amour, ou par interest. A quoy sans doute, ils me répondront, que c'est par interest, n'estant pas croyable que l'on puisse avoir de l'amour pour une personne entierement éloignée de nos conditions, & de nos apperits, mais cette discordance qui se peut rencontrer dans les amitez, ne se peut pas trouver dans l'amour voluptueux, qui n'a pour objet que la jouissance, & ne s'enflamme que par la beauté. Toute l'excuse qui reste donc à de telles gens, s'ils veulent dire la verité, c'est d'avouer que le soin de leur fortune les y oblige, que la volonté de leurs parens l'exige, que la necessité les y pousse, que l'Alliance, la Commodité, & telles autres raisons les convient à le faire. Mais quelle consideration est assez puissante dans le monde, pour nous faire resoudre à épouser un corps imparfait & dégoûtant, qui affadit nos plaisirs, & choque nostre inclination? D'ailleurs, quelle peine ne nous donnera pas une telle Femme; & à quelle gehenne ne nous mettra-t'elle pas par des soupçons toujours violens, & la pluspart du temps légitimes? Comment pourrons-nous souffrir son Chagrin, son Avarice & sa Jalousie? Nous n'oserions assister un Amy ny recompenser un Serviteur, sans qu'elle croye que c'est de son bien. Nous n'oserions rire, sans qu'elle s'en croye la cause. N'est-ce pas chèrement acheter l'usufruit d'un de peu bien & estre le plus cruel ennemy de son repos? Mais ayant assez parlé de Mariages mal assortis. au moins pour ce qui regarde l'âge, il me suffira d'en avoir dit mon avis, laissant à part quant au reste, l'inégalité

350 LES FABLES D'ESOPÉ

des conditions & toutes les autres différences, qui ont accoustumé de rendre cette union monstrueuse. Passons maintenant à la Fable suivante.

F A B L E LXXXIII.



D'un Laboureur, & de ses Enfants.

UN Laboureur avoit plusieurs enfans, qui ne pouvoient s'accorder ensemble, & méprisoient les remontrances de leur Pere. Ce qui fit qu'un jour qu'ils estoient de repos en la maison, ce bon homme commanda tout haut qu'on luy apportast un faisceau de verges. S'adressant à eux, il leur dit, qu'ils eussent à rompre le faisceau entier; ils l'essayerent de toute leur force; mais ils ne le purent faire. Il voulut donc qu'ils le déliassent, & que chacun prît sa part afin de la rompre; dont ils vinrent à bout aisément. Leur ayant en mesme temps imposé silence;

Mes

Mes chers Enfans, leur dit-il, tant que vous serez ainsi unis de volontez & d'affections, vous ne pourrez estre vaincus par vos Ennemis; Comme au contraire, si vous nourrissez entre vous des inimitiez & des divisions, quiconque entreprendra de vous perdre, le fera facilement.

DISCOURS MORAL.

CE qu'Esope a sagement inventé du Laboureur, nous l'avons déjà dit cy dessus en la personne de Scilarus, qui appellant les Enfans à l'article de la mort, leur fit faire la même expérience, qui est contenue dans le discours de cette Fable. Cela nous apprend, que plus nos forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre; comme nous l'avons prouvé plusieurs fois par l'Exemple des Estats & des Monarchies. Ce qui est si vrai dans les Actions Morales, qu'il passe jusques dans les Physiques: témoin ce fameux axiome des Philosophes naturels. *Que toute vertu est plus forte quand elle est unie, que lorsqu'elle est dispersée.* Je ne m'arrêteray pas à faire une induction des Corps mixtes, & des Elemens pour prouver cette verité, cela appartient à un autre genre d'écriture que celuy-cy. Je parcourray seulement les grands Estats, pour faire voir combien la Discorde leur a esté dommageable.

Pour commencer donc par celuy des Perles, n'est il pas vrai que la ruine de ce grand Empire a pris naissance des desseins de Cyrus contre son Frere, & que les dissensions; de la Reyne Parisatis l'ont ache-miné? Les Grecs ne perdirent ils pas leur Liberté par leurs divisions intestines? Les Romains ne virent-ils pas l'Estat de leur Republique changé par les sanglantes inimitiez de Cesar & de Pompée? l'Empire estant depuis ébly, ne s'exposèrent ils pas

352 LES FABLES D'ESOPÉ

pas à une infinité de maux procédans de leurs discordes particulieres ? Temoin la revolte de Vindex contre Neron , la guerre qu'Orhon fit à Vitellius, & celle d'Auguste contre Antoine , sans y comprendre plusieurs autres calamitez publiques , dont ils ne peuvent s'exempter. Si l'on m'objecte qu'après ces desolations, l'Empire ne laissa pas de se rétablir, il faudra pourtant avouer que ce fut autant de mal souffert, & que la visible decadence de la Monarchie vint du partage d'Orient & d'Occident. Ce fut par cette division d'intérêt que les Gots commencèrent à s'enorgueillir , & qu'ils s'enfermèrent au delà de leurs bornes sur les vieilles terres de l'Empire. Or les Gots mêmes se dissipèrent par leurs propres inimitiez , du temps de Genferic & de Gilimer, après lesquels les Sarrasins ravagerent inhumainement l'Europe & l'Afrique; lesquelz Sarasins la ligue des Zegriz contre les Abencerrages chassa de Crenade, & de routes les Espagnes que la revolte des Xerifs incommoda dans la Mauritanie, & que les Partialitez chasserent de la Palestine & de l'Asie mineure. Quant à leur Successeurs, qui furent les Ottomans, ils prirent pied dans l'Europe par les divisions d'Andronic avec son Fils , & n'envahirent toute la Grece, la Sclavonie, la Moldavie, la Valachie, & le Peloponese, qu'à la faveur des feditions, & des querelles de leurs Princes: & S'il faut passer à nostre âge, & à nos contrées, ô que de dangers à courir la France au temps de la dernière Ligue ! Combien de mal luy a donné tout nouvellement le Party des Factieux, & des Ennemis de leur Patrie ? Que la rame s'en est difficilement demêlée ? Et qu'il a fallu courir de hazards, pour venir à bout de cette Chimere ? Certes, il est hors de doute que sans les invincibles Armes de nostre Roy, & sans son bonheur

leur extraordinaire elle seroit tous les jours à la veille de se déchirer. Cependant je ne puis m'excuser d'avoir fait plusieurs redites, en rapportant une partie des Histoires que j'avois recitées cy-devant. Mais il faut accuser Esope de redire aussi les mêmes choses, quoy que sous la representation de Fables différentes. D'ailleurs, il est comme impossible de bien prouver un sujet, sans, alleguer quantité d'Histoires, quel'on ne peut déguiser, ny diversifier, à la façon des Romans; Il en faut user pourtant avec modestie, & conserver inviolablement la Verité, de qui elles reçoivent toute leur grace. Que le Lecteur ne s'ennuye donc pas de ces repetitions, mais qu'il applique à son Interest particulier la narration de ces Exemples. Car ce que nous avons dit de la destruction des Empires, se rapporte à la ruine des Maisons particulieres, qui sont les Royaumes de ceux qui n'en ont point.

F A B L E LXXXIV.



De la Nourrice, & du Loup.

U Ne Nourrice voyant pleurer son Enfant,
le menaça de le faire manger au Loup,
s'il

354 LES FABLES D'ESOPE

s'il ne s'appaisoit. Elle eut à peine proféré ces mots, que le Loup qui les entendit esperant de trouver quelque butin, s'approcha de la porte du logis; Mais il fut contraint de s'en retourner au bois à jeun, parce qu'à la fin l'Enfant s'endormit. La Louve le voyant donc de retour, luy demanda où estoit la proie? *Il n'y en a point*, répondit le Loup extrêmement triste, *car la Nourrice qui promettoit de livrer son Enfant, s'il pleuroit, ne m'a donné que des paroles, & m'a trompé méchamment.*

DISCOURS MORAL.

IL semble qu'Esopé ait voulu dire par cette Fable, qu'il ne faut point se fier aux paroles d'une Femme, & que les plus fins s'y trouvent souvent trompez. Ce qui peut bien estre vray, s'il en faut croire divers Auteurs; & particulièrement les Poëtes. Les uns la comparent, à la Mer, à cause de son humeur variable; les autres, aux vents & aux orages, lui donnant la Lune pour modele, & voulant qu'elle en tienne plus que d'aucun Astre. Or soit qu'ils ne la croient capable, ny de verité, ny de resolution, ils en parlent pourtant ainsi, par caprice, ou pour en avoir esté mal-traittez. Mais parmy ceux qui se plaignent de leur humeur, il n'y en a point en la bouche de qui ces injures soient plus ordinaires, qu'en celle des Amans. Ce sont eux, qui les premiers ont osé murmurer contre ce qu'ils adorent, & qui ont lasché la bride à je ne sçay quelle colere mêlée de tristesse & d'amour. Ils sont comme cet Avare dont parle nostre Esopé en la septante-quatrième Fable, qui outragea son Idole, parce qu'il n'en estoit pas satisfait. Eux tout de
mes-

mesme ont accoutumé de tourmenter leurs Divinités, & de les traiter d'Ennemies plustost que d'Amantes, quand elles retirent leurs faveurs, ou les accordent avec trop de retenue. De là vient le blâme, qu'on leur donne d'estre Infideles, & coupables d'Inconstance, comme le remarque un des plus fameux Poëtes de l'Antiquité.

*Tu peux bien sous l'espoir d'une conduite sage ;
Au milieu de la Mer hazarder ton vaisseau ;
Mais non pas t'exposer à l' amoureux orage ,
Car l'esprit d'une Fille est plus leger que l'eau.*

A quoy se rapportent encore ces autres Vers :
*La Femme ne vaut rien pour soy , ny pour personne ,
Et si quelqu'une au monde est bonne aucunement ,
Je ne sçay quant à moy par quel enchantement ,
Une chose mauvaise a pû devenir bonne.*

Tels sont les discours qu'on a tenus contre les Femmes, & que l'on tient encore aujourd'huy, sur le débris de leur affection, ou sur la dureté de leur résistance. Ainsi se pouvoit-on plaindre d'une Laïs, d'une Lamie, d'une Flore, & d'une infinité d'autres, qui engloutissoient les possessions de leur Amans, & les abandonnoient quand un plus riche ou plus beau se presentoit. Anacreon, Horace, & Martial, ne sont remplis que de ces reproches ; Et Ovide mesme en les Amours, écrit bien souvent contre la legereté de les Maistresses.

Mais ayant dessein de parler d'elles en Philosophe, & non pas en Poëte, ny en homme enflammé d'amour & de colere, je ne leur donneray point des louanges si excessives, ny ne les blameray d'obligement ; je diray seulement, supposé que l'ame de tous les humains soit égale, & qu'elle produise neantmoins ses effets differemment, selon les corps où elle est infuse, & les organes qu'elle y

ren-

356 LES FABLES D'ESOPE

rencontre , il arrive presque tousjours que l'Homme surpasse la Femme , en grandeur de courage , & en force de jugement. Cela procede en partie de ce que son cerveau est plus propre à raisonner comme son sang est plus actif, plus masse, & plus vigoureux. Bref , c'est l'accomplissement de la nature humaine que le Masculin , au lieu que la Femme luy doit céder , soit pour l'esprit , soit pour la force du corps. Ce qui n'est pas seulement ordinaire en nostre espece, mais en celle de tous les Animaux. La raison en est fondée sur ce que le temperament des Femmes , estant créé pour recevoir , ne contient pas tant de vigueur ny d'activité ; au contraire il est détrempe de beaucoup d'humide , & par conséquent plus mol que la constitution de l'Homme. Ce que témoignent assez leurs évacuations ordinaires , par qui elles se déchargent d'un sang malin , & provenant d'une complexion trop creüe & trop flaqueuse. Le mesme paroist encore en la longueur de leurs cheveux , qui ne bouclent point comme aux hommes , marque infallible de moiteur , & non de vivacité. Les tettons mesme , qui s'avalent par l'âge, & sont composez d'une chair molasse & glandineuse , prouvent infailiblement cette humidité , qui se rencontrant avec excez dans le temperament des Femmes , semble alentir leur chaleur naturelle , & les rendre moins capables de toutes les bonnes choses que les Hommes.

Je ne veux pourtant pas conclure par là si généralement , que je n'en excepte plusieurs de leur sexe, qui surpassent de bien loin les Hommes mediocres, & égalent quelquesfois ceux qu'on estime les plus Illustres, non seulement en esprit & en sçavoir , mais encore en ce qui regarde la force du cœur , & le genereux mépris de la mort. Témoin une Timoclée

clée, une Judith, une Zenobie, une Cléopatre, & pour dire beaucoup en une seule parole, témoin la Nation entiere des Amazones, qui par leurs actions Guerrieres, si fameuses dans les écrits des Poëtes, ont passé veritablement pour des Heroines. Elles me pardonneront neantmoins, si en matière de Constance & de Fermeté, je les trouve un peu suspectes & de beaucoup inferieures aux hommes. Car quant aux contes que l'on nous fait de Thisbé, de Philis, de Didon, & de quelques autres, ce sont choses que je tiendray tousjours pour sujettes à caution, & je croiray que ce n'est pas estre bien avisé d'adjouster foy aux paroles d'une Femme, si on ne la connoist bien.

F A B L E LXXXV.



De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë ennuyée de ramper sur terre, promet monts & merveilles à quiconque la voudroit porter au Ciel. L'Aigle l'y éleva-

358 LES FABLES D'ESOPÉ

va donc , & luy demanda recompense. Mais voyant qu'elle n'avoit point dequoy payer, elle luy enfonça ses serres si avant, que la miserable en mourut, & ainsi laissa la vie auprès des Astres, quelle avoit si fort désiré de voir.

DISCOURS MORAL.

Cette ambition extravagante de la Tortuë, nous apprend à ne nous élever pas trop au dessus de nostre condition, & nous ne sommes en même temps résolus à une honteuse chute. L'exemple & la raison sont en cela joints ensemble. Car les hommes peuvent déchoir de leur fortune, par leur propre faute, par l'envie & la malignité d'autrui, ou par le seul malheur de leur vie. Or toutes ces trois raisons s'accrochent à la ruine des nouveaux élevez. Premièrement, ils y peuvent contribuer par leur propre faute, veu le peu d'expérience qu'ils ont de la grandeur, à cause qu'ils ont esté élevez au milieu de la bassesse. Pour l'envie, il faut qu'ils l'effuyent tout à fait, & qu'ils endurent des choses qui sont, facheuses à supporter. Dequoy sont cause en partie les animositez qu'ils suscitent à l'encontre d'eux, étant bien plus ordinaire aux Hommes de murmurer contre ceux qui changent de condition, que contre les autres d'autant que c'est un effet moins commun, & qu'ayant eu plus d'égaux en leur première bassesse, ils ont par conséquent plus d'envieux, puisque selon Aristote, l'envie est entre les semblables.

Il y a encore une seconde raison, pour laquelle les Petits nouvellement élevez, se font plus haïr que les autres, qui le sont par leur naissance. C'est qu'au commencement de leur prospérité, la teste leur

tour-

tourne, comme à ceux qui d'un lieu haut élevé regardent en bas, où toutes choses leur semblent petites; D'où vient aussi qu'ils perdent tout jugement, & qu'ils sont tellement éblouis de cet éclat qui les environne, qu'ils s'y comportent avec insolence, & ne croient pas bien faire les grands Seigneurs, s'ils ne méprisent leurs inférieurs. Ce qui donne tant de creve-cœur à ceux qui estoient naguere leurs égaux; qu'ils se destinent pour jamais à leur rendre de mauvais offices & se réjoignent de leur chute, comme s'il leur estoit arrivé quelque faveur extraordinaire. Voilà pourquoi les personnes, qui d'une basse condition parviennent à une haute fortune, sont fort sujettes à tomber; par leur faute ou les embûches de leurs envieux.

Quant à la troisième cause de leur trebuchement elle leur est, sans comparaison, beaucoup plus commune qu'aux hommes de condition; veu qu'il est presque assuré, qu'un bon-heur extreme, est suivi d'une disgrâce infaillible. Aussi est-ce pour cela que l'on appelle fort à propos telle espèce de calamité *un revers de médaille*, comme s'il estoit aussi nécessaire à toute prospérité d'estre sujet à changement, qu'à une médaille d'avoir son revers; au lieu qu'une personne qui est éminente en qualité, n'en a pas l'obligation à la fortune, mais à sa naissance; & qu'aussi elle n'en doit point craindre la chute avec tant de raison. Cela suffira donc, pour prouver que le changement de condition est plein d'un peril extraordinaire, & par conséquent qu'il ne faut pas estre si ardent à s'élever au delà de sa naissance, de peur que tombant de trop haut, on ne s'écrase comme la Tourne; joint qu'il arrive souvent, que les Grands qui nous ont avancés, deviennent eux-mêmes nos persecuteurs. Ces soit que nous

360 LES FABLES D'ESOPÉ

nous soyons coupables, ou qu'ils ayent conceu quelque fausse opinion de nous, ils se plaisent quelquefois à détruire leur propre Ouvrage.

F A B L E LXXXVI.



De deux Ecrevices.

L'Ecrevice ayant voulu reprendre sa fille, d'aller à reculons ; *Ma Mère*, luy répondit-elle, *monstre-moy le chemin, & je te suivray.*

DISCOURS MORAL.

Comment peuvent esperer les Peres de corriger utilement leur Enfans d'un peché où ils sont eux-mêmes sujets ? Quelle apparence y a-t'il qu'il leur fassent prendre le bon chemin, s'ils ne les y mettent par leur exemple ? N'est-ce pas une espèce de brutalité, ou de folie, de croire que leurs conseils seront suivis de la jeunesse, qui leur verra fuir & ne pratiquer point ce qu'ils conseillent ?

Cer-

Certes, il n'y a rien de si éloquent que le bon exemple. La Rhetorique n'a point de figures ny de mouvemens, qui persuadent si puissamment que luy. Les belles paroles de Cicéron, les subtils passages de Sénèque : les hautes conceptions de Platon : la grace majestueuse de Plutarque ; & pour le dire en un mot, toutes les persuasions des Anciens & des Modernes , ne sont pas si capables de toucher un cœur envenimé, que l'exemple d'une vie vertueuse. Les raisons theoriques cedent en force aux experimentales : l'on ne scauroit tant donner de foy aux paroles, qu'à la chose mesme. La presence d'un homme de bien a je ne say quelle force sur les volontez, qui ne leur permet pas de se dégager aisement de ses conseils, & fait passer des charmes inevitables jusqu'au profond de l'Ame de ceux qui l'écoulent. Ce n'est pas servir de Guide, de parler seulement ; Il faut prendre par la main celuy qu'on veut adresser, & le conduire, en marchant devant, dans le chemin de la probité. Car il est si pénible en ses commencemens , qu'un Homme tout seul en peut estre facilement diverty Si toutes ces veritez se rencontrent en la personne des amis qui essayent à nous exhorter ; à plus forte raison se trouveront elles en la remonstrance qu'un Pere pourra faire à son Fils. Car comme l'intention de la nature est, que le semblable produise son semblable : aussi a-t'elle imprimé certains desirs d'imitation du Fils envers le Pere , qui le rendent docile , & susceptible de tout ce qu'il luy void faire. Ce que nous font remarquer visiblement les paroles mesmes , l'accent, les reparaties, & les actions exterieures de la personne : d'où il est aisé d'inferer que les mœurs ont aussi de la ressemblance. Cela estant , le Pere & la Mere sont doublement coupables, quand ils donnent un mau-

Q

va's

vais exemple à leurs Enfans, parce qu'ils jouent alors le fondement de leur ruine future.

F A B L E LXXXVII.

*De l'Asne, vestu de la peau du Lion.*

L'Asne s'estant égaré dans une Forest, y rencontra fortuitement la peau d'un Lion. Il s'en revestit à l'heure mesme, puis s'en retourna à sa pasture ordinaire, donnant l'alarme à toutes les autres Bestes, qui s'enfuoient loin de luy. Cependant, le Maistre qui l'avoit perdu, le cherchoit de tous costez, & fut bien étonné de voir qu'ainsi déguisé qu'il estoit, il accouroit droit à luy, & mesme qu'il se mit à braire, voulant imiter le rugissement du Lion. Alors le prenant par les oreilles, qu'il n'avoit point cachées; *Asne mon amy*, luy dit-il, *trompe si tu peux, qui bon te semblera : pour moy je te connois trop bien pour estre decu.*

D I S-

DISCOURS MORAL.

EN vain pour estre paré de la glorieuse dépouille du Lion, tu penſes épouvanter les autres Beſtes ; ô ſtupide Animal ! ta feinte n'eſt pas aſſez adroite ; tes longues oreilles te trahiſſent ; & cette af freuſe peau qui te couvre, ne ſçauroit te faire perdre ta laſcheté naturelle. Il en prend de meſme qu'à toy, à tous ces preſumptueux, qui par une eſpece de vanité, qu'on peut appeller auſſi groſſiere, quelle eſt inſupportable, entreprennent de ſe déguifer, & de paſſer pour plus éminens en fortune & en vertu, qu'ils ne ſont effectivement. C'eſt ainſi que parmy les nouveaux Docteurs il ſ'en trouve pluſieurs qui ſe parent à tort d'un Bonnet & d'une Robe dans une chaire, & renforcent inutilement le ton de leur voix, pour paroître plus éloquens devant ceux qui les écoutent ; Mais ſ'il n'y a rien en eux de plus conſiderable que leur belle monſtre, & ſi le ſçavoir ne répond à l'apparence, les pauvres gens ſ'abusent bien fort : Quelques ſçavans qu'ils ſe faſſent, il eſt aisé de connoiſtre qu'il y a du vuide dans leur teſte, où des oreilles d'Alne paroïſſent viſiblement. Les Fanfarons tout de meſme, ont beau porter leurs longues épées, faire les rodomonts dans les ruës, morguer les uns & les autres, alonger leurs pas, & affermir leur contenance ; S'il n'ont autant de cœur que de mine, ils ne tiennent rien. On les découvre auſſi-toſt ; & il n'eſt point d'homme de courage qui n'ait pitié de leur valeur prétenduë. Les Princes qui ſont les Riches, les Roturiers qui ſe diſent Nobles, & les Inſolens qui veulent paſſer pour Diſcrets, courront la meſme fortune que ceux-cy : leur artifice peut quelques fois ſurprendre l'eſprit ; mais il eſt impoſſible qu'on ne le découvre bien-toſt après.

Q 2

Le

364 LES FABLES D'ESOPÉ

Le seul Hypocrite qui cache la malice & l'impie-
té sous le voile d'une fausse devotion, est capable de
tenir des personnes plus long-temps abusées. Ce
Monstre composé de natures contraires , & plus
contrefait que la Chimere, prend tant de sortes de
formes, toutes couvertes de belles apparences, qu'il
est tres-difficile de le connoître, à cause que l'exer-
cice de la Vertu n'est pas sujet à la censure des Hom-
mes , mais à celle de Dieu. Son épreuve se fait au
Ciel & non pas en terre. Nous ne sçaurions juger, si
celuy qui passe aux yeux du monde pour devot , re-
çoit des consolations interieures, ou s'il a de grands
ressentimens de charité ; car c'est un ouvrage du
cœur & non des actions. Toutes-fois il arrive par la
permission de Dieu , que l'on découvre à la fin de
telles impostures. Cela s'est remarqué manifeste-
ment en la Vie de Jeanne de la Croix , qui tint l'Es-
pagne comme enchantée durant une longue suite
d'années; jusques-là que l'Empereur Charles V. luy
communiquoit ses plus importantes entreprises , &
les recommandoit aux prieres de celle qu'il jugeoit
Sainte, & qui estoit en effet une Pecheresse tres-infame.
La même chose arriva , mais plus effroyable-
ment, en la personne de ce fameux Docteur, que tou-
te l'Université de Paris reputoit pour saint Personna-
ge & qui toutesfois, Dieu le permettant ainsi , se le-
va du cercueil par trois fois , pour publier sa con-
damnation, & de sabuser luy même les Hommes de
l'opinion qu'ils avoient de sa Sainteté.

F A-

FABLE LXXXVIII.



De la Grenouille, & du Renard.

LA Grenouille sortie de son Marescage, s'en fut dans les Forests, où devant les Bestes sauvages, elle voulut faire profession de Medecine, se vantant qu'Hippocrate ny Galien n'en sçavoient pas davantage qu'elle. Les autres Bestes la creurent d'abord, hormis le Renard, qui se moquant d'elle, leur dit *Comment se peut-il faire, que cette Vilaine, qui a la bouche si pafle & si livide, sçache des remedes aux maladies ? Si cela est, pourquoy ne se guerit-elle ?* En effet, ce trait de raillerie que luy donna le Renard ; ne fut pas mauvais : car la Grenouille à les levres de couleur bleuë, & toutes flétries.

DISCOURS MORAL.

Cette Fable ressemble à la precedente, en l'explication de son Sens moral. Car la Grenouille y est mocquée par le Renard, de ce qu'elle s'attribue

Q ;

buë

366 LES FABLES D'ESOPÉ

buë une gloire qui ne luy est point deuë, & veut passer parmy les autres Bestes pour tres-sçavante en la Medecine. Combien a-t'elle aujourd'huy d'imitateurs en la personne des Charlatans, qui courent le monde pour le détruire. Tels Fourbes, qui n'ont ny Science, ny Methode, se vantent neantmoins de tout sçavoir; Et de la façon qu'ils traitent les Malades par un tas de Remedes imaginaires, qu'on peut appeller de seconds maux, ils me font souvenir de ce Visionnaire dont les Auteurs Italiens font ce plaisant conte. Son imagination estoit blessée à tel point qu'il croyoit veritablement que pas une des Infirmitez humaines ne pouvoit échaper à son Art; il avoit pour cette fin fait une Liasse de quatre ou cinq cens Receptes pour toute sorte de maux. Tellement que si quelqu'un venoit à luy pour estre guerry, il n'y apportoit point d'autre ceremonie, sinon qu'il en tiroit une à l'avanture; comme on fait à la Blanque, & la baillant au Malade *Te voilà guerry*, luy disoit il. S'il s'en trouvoit bien; à la bonne heure; Sinon il disoit qu'il falloit que le mal eût son cours. Je pourrois donc bien m'exercer en cette application, à blasmer encore une fois les personnes qui se donnent pour ce qu'elles ne sont pas. Mais je me contente d'en avoir touché quelque chose cy dessus; & prenant l'affaire par un autre biais, il me suffit de m'arrester à la reponse du Renard, qui conseille à la Grenouille de se guerir elle mesme de la déformité de ses levres pâles & livides. Surquoy je veux dire, qu'encore que toute sorte de feinte soit odieuse, quand on se veut faire croire plus excellent que l'on n'est, celle-là toutes-fois semble l'estre davantage par qui l'on ne peut couvrir un defect visible, contre la propriété mesme où l'on affecte de réussir. Par exemple, l'on pourroit blâmer à bon droit ceux qui

qui feroient semblant d'avoir la taille belle, & qui neantmoins l'auroient presque toute gastée; ou ceux qui se picqueroient d'estre bien à cheval, & qui n'auroient pas seulement l'affiette ferme; ou ces autres qui s'attribueroient le don de bien dire, & qui cependant pour s'acquitter de quelque discours, scauroient à peine par où commencer C'est de telles gens que la Cour est tellement pleine aujourd'huy, qu'on ne void autre chose dans les compagnies; jusques là même que les plus honnestes hommes encourent ce blâme, & n'en sont non plus exempts que les autres. Car ils s'estudient à persuader qu'ils ont une bonne qualité, quoy qu'en effet ils se trouvent dans le défaut contraire, & que d'ailleurs ils ne manquent pas d'excellentes conditions pour se rendre signalez. Ce qui ne peut proceder que d'une trop ardente inclination à la gloire, qu'ils ne croient pas avoir acquise suffisamment, s'ils ne la possèdent universelle. Estans donc assurez de la meriter par les autres qualitez de leur personne, ils la pretendent injustement par celle cy; & couvrent leur foiblesse d'une feinte, afin de se rendre de tout point considerables. Mais tant s'en faut qu'ils arrivent au but où ils aspirent, qu'au contraire ils perdent la gloire qui leur est due, & terminent leurs bonnes qualitez par cette presumption extravagante. Il vaut donc bien mieux avoir des affections plus moderées, & ne corrompre pas son estime propre, pour la desirer plus grande.

F A B L E LXXXIX.

*De deux Chiens.*

IL y eut un Chien si accoustumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que son Maître fut contraint de luy attacher un bâton au col, afin qu'on s'en donnast garde. Luy s'imaginant que ce bâton estoit comme une marque d'honneur, & une recompense deüë à sa vertu, par un excez de vanité, commença de mépriser tous les compagnons. Mais il y en eut un, que son âge & sa gravité rendoient venerable, qui pour luy faire rabatre son orgueil, lui dit, *Mon amy, ne croy point que ce bâton te soit honorable; mais prends-le plustost pour une marque de ton infamie.*

DISCOURS MORAL.

Comme dans le Commerce de cette Vie, on fait passer souvent pour honteux ce qui est
louja-

loüable comme la Devotion ; ou ce qui ne merite ni loüange ni blâme , comme la Pauvreté ; De mesme estime-t'on glorieux ce qui est blâmable , comme les Duels , la corruption des filles , & des femmes que nous appellons bonnes Fortunes , ou ce qui est indifferent , comme les Charges , & les Richesses. Car les Hommes au lieu de ne s'appliquer qu'à la loüange qui est deuë à la Mediocrité , parce que la Vertu ne consiste qu'en elle seule , ont outrepassé le poinct du Milieu & sont venus à louer l'Extrême ; non pas celui qui demeure au deçà de la Médiocrité , mais cét autre qui s'estend au delà de ses limites. Ce défaut procede du seul déreglement de nos desirs qui se portent tousjours au trop , & condamnent absolument le trop peu. C'est pour cela mesme que nous disons ordinairement du bien non seulement du Vaillant , mais aussi du Prodigue , au lieu que nous méprisons l'Avare & le Poltron. Ainsi louons nous dans les compagnies un homme de belle de humeur , qui est Facetieux , & Bouffon , ou qui comme disent les Italiens a , *Un puoco de mato , e un puoco de buona fortuna* , ne jugeant pas au contraire qu'on doit souffrir un Melancholique , ou un Estourdy.

De là s'est ensuivy que les premiers hommes d'entre les Sages ayant condamné ce qui leur sembloit mauvais , & tous d'un commun accord approuvé le Bien , c'est à dire la Mediocrité , nous les avons outrepassés , à force de les vouloir imiter. Car nous avons fait consister la Loüange en l'Excez , & non pas en la Justesse , appellant loüable ce qui ne l'est pas , & qui tient beaucoup moins de la Vertu que du Vice. Conformément à cela les premiers Instituteurs de la Noblesse Françoisé estoient bien de l'opinion d'Aristote & des Romains , quand ils fai-

Q5

soient

370 LES FABLES D'ESOPÉ

raisoient confister la vraie Vaillance à se hasarder à tous les perils où nostre Profession nous appelle : mais ils croyoient que ces dangers estoient reglez par le commandement du Prince & du General d'Armée, & qu'il ne falloit hasarder sa vie qu'à la guerre, pour la deffence de sa Patrie, & pour le service de son Roy. Mais par succession de temps, l'envie & le commandement ayant fait naistre les querelles dans les Armées, l'on mit le point d'Honneur à les decider publiquement, crainte de les rendre perpétuelles, & de les faire passer jusqu'aux enfans & aux Freres. Ces Gentilshommes s'imaginèrent depuis qu'il leur seroit plus honorable d'introduire la coutume de combattre au desceu de tout le monde, & de n'avoir que des arbres & des rochers pour témoins de leur actions ; soit que la Vaillance leur semblast trop aisée, quand elle avoit des Spectateurs, ou qu'ils voulussent agrandir le peril par la transgression de la Loy, qui les rendoit sujets au supplice & comme en l'ancienne decision des inimitiez, on ne faisoit point de Duels, que pour des causes tres-justes, sçavoir pour l'Honneur d'une Femme, d'une Maistresse, d'un Pere, d'une Sœur, d'un Fils, & pour le sien propre, Ainsi en ce nouvel établissement de Combats, qui se font aujourd'huy sur le pré sans témoins l'on a pris indifferemment toute sorte de sujets, justes & injustes, petits & grands, considerables & frivoles. Tout cela demande également le combat, on a voulu rendre toutes ces disputes également mortelles, & que l'Honneur ne se gagnast que par la perte de la vie ; Quiconque a plus fait de Duels pour une bagatelle, encherit sur la Vaillance & reçoit de hautes louanges, bien qu'elles ne soient ny justes ny legitimes. Voilà comment on a tiré vanité du Crime,

&

fait passer pour belles & loüables, des Actions sanguinaires & forcenées. En un mot, plus un homme en a fait mourir d'autres, plus on l'estime digne de vivre; comme si les vrais effets du Courage ne consistoient qu'à imiter la cruauté des Ours & des Tygres, & à s'entre-tuer inhumainement sur une simple imagination, & pour un rien. Et pourtant, ô déplorable effet de nostre foiblesse! quand ces choses nous arrivent, nous faisons gloire du souvenir de nos exploits, comme le Chien que nous représente Esope en cette Fable, qui se glorifioit du bâton qu'on luy avoit attaché au col, parce qu'il estoit hargneux.

F A B L E X C.



Du Chameau.

Le Chameau fâché de sa condition, se plaignoit de ce que le Taureau avoit des Cornes pour Armes, & que luy n'en avoit point,
 Q 6 pour

pour se deffendre de ses Ennemis. Il pria donc Jupiter de luy en donner mais il se mit à rire de sa folie, & mesme luy accourcit les oreilles, après s'estre bien moqué de sa requeste incivile.

DISCOURS MORAL.

L'Allegorie de cet Fable a esté démontrée en tant d'autres lieux, que je veux cette fois l'abreger, & redire seulement icy, que l'excessive ambition d'avoir, ou d'entreprendre, n'est pas seulement privée de ce qu'elle desire, mais elle dissipe ordinairement ce qui est acquis. J'ay assez amplement prouvé cette verité par l'Exemple de tous les Conquerans, qui ont esté dépouilleés, de leurs Royaumes, ou de la Vie, pour n'avoir pas voulu borner leur convoitise, & qui en voulant tout avoir ont tout perdu. C'est pourquoy je me contenteray d'alleguer icy pour tous Exemples celuy de Cesar Borgia, qui mourut miserablement au milieu de ses hauts desseins, pour ne s'estre pas contenté de la Duché du Valentinois, & pour avoir voulu posséder toute l'Italie prenant ce mot pour devise *ou Cesar ou rien.*



PHRYGIEN... 373
F A B L E XCI.



De deux Amis, & de l'Ours.

DEux Amis rencontrèrent un Ours ,
comme ils voyageoient ensemble. L'un
monta promptement sur un arbre pour éviter le
danger , & l'autre se jeta par terre, perdant l'es-
perance de se pouvoir sauver à la fuite. L'Ours
s'en approcha incontinent , & le mania de tous
costez , le flairant sur tout près des oreilles , &
de la bouche. Mais comme il retint sa respi-
ration sans branler, cét Animal , qui ne touche
point aux charognes, s'imaginant que s'en estoit
une, le quitta - là , sans luy faire de mal. Après
qu'il s'en fut allé , & que celuy qui estoit monté
sur l'arbre en fut descendu , il voulut railler son
Compagnon ; & lui demanda ce que l'Ours luy
avoit dit à l'oreille : Mais ce pauvre homme
ayant un juste sujet de le tancer ; *Il m'a conseillé*
luy

374 LES FABLES D'ESOPÉ

luy répondit-il , *de ne me mettre jamais en chemin avec un tel Amy.*

DISCOURS MORAL.

LE peril & l'adversité sont les deux pierres de touche où s'éprouvent les veritables Amis. Il s'en trouve assez, qui nous flattent, qui nous visitent, & qui nous offrent leurs services, tant qu'ils nous voyent en prosperité. Mais dans la disgrâce ils nous tournent le dos, & nous méconnoissent.

*O Dieu ! qu'ils ont pour nous de soin ,
Quand la Fortune nous caresse ;
Mais ils nous quittent au besoin ,
Aussi tost qu'elle nous delaisse.*

Alors, comme si ce leur estoit une honte de nous avoir connus, ils sont les premiers à nous reprocher nostre misere, & nous pâler leur legereté. Tous les âges sont si remplis de ces Exemples, qu'il faudroit écrire des volumes entiers, pour rapporter tout ce qui s'en peut dire. Mais nostre siècle en fourmille beaucoup plus que les precedens, & la Cour plus que tous les autres lieux du monde. Il faudroit se priver de la compagnie des hommes, de peur d'y rencontrer de la perfidie : car il est presque nécessaire que ceux qui nous hantent, usent avec nous de fourberie, & de deguisement, tant ce malheureux siècle est corrompu. C'est pourquoy l'Ours de cette Fable, au lieu de dire à l'oreille du Voyageur, ne t'accompagne plus d'un tel Amy, eût eu plus de raison de luy donner ce conseil; ne t'accompagne de personne, sous l'esperance d'en estre aimé.

L'on peut objecter à cela, que cette regle n'est pas si generale, qu'elle ne souffre quelque exception ;

eion; Que les sinceres Amitiez se peuvent verifier par les Exemples: qu'un Pilade a voulu donner la vie pour Oreste, un Damon pour un Pirhias, un Piri-tous pour un Thesée, & qu'aujourd'huy mesme il s'en trouve assez, à qui toutes les choses du monde sont de petite consideration, en comparaison de leur Amy, ce que je leur advoüeray pouvoir estre, & avoir esté. Mais il faut qu'ils me confessent aussi, que l'évenement en est si rare, qu'entre mille Amis que plusieurs se vantent d'avoir, à peine en trouveront ils au besoin dix medioeres, & un excellent, encore faut il estre extremement heureux pour le rencontrer. Or pour revenir à nostre Moralité, il y a quelque chose en cette Fable, qui ne s'accommode pas bien à l'experience de nostre siecle: car au lieu de nous représenter l'infidelité de quelqu'un, qui dans les ennuis de la pauvreté, du bannissement, ou de la disgrâce d'un Prince, abandonne ingratement celuy qu'il se vante d'aimer; Esope nous rapporte icy l'exemple d'un Homme, qui abandonne son Amy dans le peril de la mort; ce qu'on doit plutôt imputer à peur qu'à perfidie. Cét Exemple n'est donc pas la veritable peinture de ce que les Hommes sont à present. Car nous voyons assez de gens qui s'exposent au danger pour nostre consideration, jusques à mettre l'épée à la main pour nostre deffence; plus interessez, en celà pour éviter l'infamie, & acquerir de la loüange, que de nous tesmoigner leur Amitié. Mais, que quand on est persecuté d'un Grand, affligé de maladie, accablé de misere, confiné dans une prison, ou entre les mains des Sergens, on éprouve de fideles Amitiez, c'est, à mon avis, une chose qui arrive rarement, & qui ne se trouve que parmy les Hommes extraordinaires. Ces

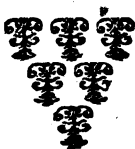
mar-

376 LES FABLES D'ESOPÉ

marques pourtant sont celles d'une parfaite vertu,
& d'une affection inviolable.

*Car comme le bon Or s'éprouve dans la flamme ,
Aussi fait dans les maux la foy d'une belle Ame.*

Il est donc nécessaire de vaincre icy genereusement l'amour qu'on a pour soy-mesme, & d'accompagner dans la misere celui dont l'on se dit l'Amy, ou de confesser librement que l'on ne l'est pas. Car la veritable Amitié estant fondée sur la Vertu, comme dit le Prince des Philosophes Moraux, & la vertu estant élevée au dessus des afflictions, il faut de nécessité que le bon Amy les méprise, pour l'intérêt de celui qu'il ayme. D'ailleurs, toute habitude louable & honneste par elle meme va d'ordinaire jusques à l'éternité, si elle est contractée comme il faut. Car nous ne voyons pas arriver souvent qu'un Homme bien devot & religieux devienne profane, si son zele est grand & veritable, ny qu'une vraye Amitié se détruise par le temps, & par les disgraces de la fortune, depuis qu'elle est une fois bien conceüe, & profondement enracinée.



F A4

F A B L E XCII.



De deux Pots flottans sur l'eau.

DEux Pots, dont l'un estoit de terre, & l'autre de fer, furent abandonnez sur le bord d'une riviere, & emportez par la violence de l'eau. Le Pot de terre craignant d'estre cassé; *N'ayez point de peur*, luy dit l'autre, *je sçauray bien empêcher que cela ne nous arrive. Voilà qui est bon*, répondit le Pot de terre; *mais si je viens à me briser contre toy, par l'impetuosité de l'eau, ou autrement, cela ne se pourra faire qu'il n'y aille toujours du mien, c'est pourquoy il vaut mieux que je mette ma seureté à me separer d'avec toy.*

DISCOURS MORAL.

Cette Fable nous enseigne de ne nous associer guere de personnes plus puissantes que nous, veu le dommage qui nous en peut arriver, en cas que l'amitié vienne à se rompre: & quand même elle

378 LES FABLES D'ESOPÉ

elle ne se dissoudroit pas, c'est une chose en tout temps dangereuse, de se vouloir égaler à ceux qui sont élevez par dessus nous en pouvoir & en condition.

*Puis que les Grands sont les Dieux de la Terre,
C'est aux petits à craindre leur Tonnerre.*

Cette vanité nous rend plus orgueilleux qu'il ne faut, & nous porte à plus de depense que nos moyens ne permettent; d'où il s'ensuit que la fin de telles pratiques retombe tousjours à nostre perte, & bien souvent à nostre confusion. C'est pourquoy Cicéron dit : *Que les égaux s'assemblent facilement, & heureusement avec leurs pareils*; Et Aristote, *Qu'il n'est point de plus solide amitié parmy les Hommes, que celle qui s'établit entre les semblables*. Mais je veux que ce soit une Amitié de dependance, où l'un des partis tienné quelque maniere de prerogative, ou de superiorité sur l'autre, comme celle du Souverain envers son Favorý, du Pere & du Fils, du Seigneur & du sujet, il faudra néanmoins, qu'elle semble les égaler par le point où ils s'entr'aiment. Par exemple, le Prince abaisse & diminue la condition, & augmente en quelque façon celle du Favorý, quand il est question de luy communiquer un secret: encore telle espee de bien-veillance, est presque tousjours sujette à une fin dangereuse, si le Favorý ne se gouverne avec beaucoup de prudence; ce qui ne procede que de l'extreme inégalité des deux Amis, & par consequent il faut necessairement qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre.

F A-

F A B L E XCIII.



Du Taureau, & du Bouc.

LE Taureau poursuivy par le Lion , cherchoit à se cacher en quelque lieu ; quand se trouvant près d'une Caverne , où il voulut entrer, le Bouc s'en vint au devant de luy , & le receut à grands coups de cornes. Cette insolence irrita fort le Taureau , qui s'estant mis à mugir de déplaisir qu'il en eut ; *Je voy bien*, luy dit-il, *pourquoi tu me fais un si rude accueil , c'est à cause que je suis ; mais si celuy qui me poursuit, s'en estoit allé , je te ferois bien sentir que les forces d'un Taureau , & celles d'un Bouc, sont deux choses extrêmement différentes.*

DISCOURS MORAL.

VOicy l'exemple de la plus honteuse lâcheté qui puisse tomber en l'esprit d'un Homme , à sçavoir , d'attaquer un mal-heureux. Les Latins appellent cela *Insultare afflicto* ; Et quelques Sages d'en

380 LES FABLES D'ESOPE

d'entre-eux ont peine à croire qu'il y ait des ames assez noires, pour se porter à cette action plus que barbare. Elle est pourtant si commune, que nous ne voyons jamais personne tomber en la disgrâce d'un Grand, que les Courtisans ne luy tournent le dos, & n'agravent sa misere par quelque malicieux rapport. La mauvaise fortune rend coupable envers de telles gens. Ils vous tiennent noircis de tous les vices du monde, si vous ne possédez hautement la bonne volonté d'un homme & encore d'un homme bien souvent imparfait, & mal-conseillé. Ils vous fuyent comme un pestiferé : ils dédaignent de s'approcher de vous : ils pâlisent à vostre rencontre : ils sont dans une posture contrainte : leur maintien est embarrassé ; bref, toutes choses leur sont plus agreables, que l'entretien d'un disgracié. Outre cela ils vous comblent de mauvais offices, pour justifier la haine de leur Seigneur, afin de s'insinuer par là plus avant dans leur bienveillance ; ou pour couvrir leur déloyauté. Aussi cette bassesse est attribuée par Esope au Bouc le plus infect, & le plus vilain de tous les animaux. De telle nature sont ceux qui plaident, ou qui persecutent les Orphelins : qui tourmentent les Femmes veuves, qui dépouillent les Pauvres du peu de bien qui leur est resté, & bref, tous ces courages dénaturez, qui maltraitent ceux que la fortune a disgraciez. On n'est donc pas blâmable de les appeller lâches, puisque c'est user de surpercherie envers un homme, de ne le point attaquer ouvertement, ny tout seul, mais en foule, & avec une pluralité d'ennemis.

F A-

F A B L E X C I V.

*Du Singe, & de ses Enfants.*

Jupiter voulut un jour que tous les Animaux comparussent devant luy pour juger lequel d'eux avoit de plus beaux Enfants. Toutes les Bestes y accoururent donc ; les Oyseaux s'y envolèrent, & les Poissons mesme se rendirent sur le bord de l'eau, pour estre de la partie. Le Singe y vint le dernier : & d'aussi loin qu'il fut apperceu, tous les autres commencèrent à se mocquer des vilaines fesses de ses Enfants. Mais luy., qui pensoit autrement leur dit ; *Vous n'en serez pas les Juges, c'est à Jupiter à donner le prix de la Beauté à qui bon luy semblera : Pour moy, je trouve mes Enfants si gentils ; & de si bonne mine, qu'ils meritent bien, à mon avis, d'estre preschez à tous les autres.* Voilà ce qu'il dit devant Jupiter, qui s'en mit à rire luy-mesme.

D I S-

382 LES FABLES D'ESOPÉ

DISCOURS MORAL.

L'Affection aveugle que le Singe porte à ses Enfans, nous apprend combien nous sommes susceptibles de telles foiblesses, & combien les choses du monde nous sont déguisées, quand nous les voyons par les yeux de l'Amitié. Il semble que nous soyons comme les Ichériques, à qui tous les Objets semblent jaunes, parce qu'ils ont une jaunisse épandue dans la prunelle de l'œil. Cela procede, de ce que nostre Volonté déjà liée, croit estre liée avec raison; si bien qu'ayant pris peu à peu l'Habitude d'aymer les nostres, nous prenons insensiblement celle de les estimer aussi, afin de rendre nostre passion excusable, ou de les rendre tels qu'ils nous paroissent. Cette coûtume impose une espece de Loy, qui ne nous permet plus de les mésestimer, ny de les croire defectueux; mais elle attache constamment nostre approbation, qu'elle a surprise, & nous rend ingenieux à excuser leurs fautes, quelques apparentes qu'elles soient, parce que le sang & la Nature nous y poussent par une douce violence. Ce Vice pourtant, que l'on excuse pour l'ordinaire, n'est pas moindre que les autres imperfections. Car il faut bien donner beaucoup à l'Amitié, mais non pas au Mensonge. Il faut que nostre volonté soit captive, & non pas nostre Entendement, bref, il faut corriger les fautes des nostres; mais non pas les croire parfaits.

Telles sont à present la plupart des Meres, qui caressent & idolâtrant leurs Enfans, comme les chefs d'œuvre les plus accomplis de la Nature. De cette foiblesse n'estoient point coupables les Meres Lacedemoniennes, qui livroient elles mesmes à la mort ceux de leurs Enfans, qui avoient commis quelque lâcheté, & leur commandoient, ou de se faire
mou-

mourir, ou d'effacer l'impression que l'on en pou-
voit avoir conceüe. Telle fut encore la Mere de
Brasidas à qui un Ambassadeur estrangier ayant vou-
lu dire pour luy plaire, qu'en la Cour de son Mai-
stre on avoit en grande reverence la memoire & la
vertu d'un tel homme, & qu'il estoit reputé parmy
les autres Nations le plus courageux de Lacedemo-
ne; elle luy fit cette genereuse réponse; *Estranger
mon amy, ne doute point que tu ne t'abuses en ce jugement
que tu fais de Brasidas: Je m'assure qu'il estoit homme
de bien, mais je sçay aussi que Sparte en avoit beaucoup
qui estoient meilleurs que luy.* O magnanime réponse! O
Esprit qui n'estoit ny foible ny interessé de l'A-
mour propre, à la maniere des autres Femmes, &
des Hommes mesmes, qui trouvent seulement loia-
ble & beau ce qu'ils possèdent jugeant le reste im-
parfait & defectueux; semblables à cette Lamie, qui
portoit les pechez d'autrui dans le devant de sa be-
sace, & les siens derriere, pour ne les regarder jamais.

F A B L E XCV.



Du Paon, & de la Gruë.

Le Paon Jouant avec la Gruë, la méprisoit

EX-

384 LES FABLES D'ESOPÉ

extremement , & se vantoit , en luy montrant ses belles plumes. Mais la Gruë ne pouvant souffrir ses vanitez, lui dit, *Je confesse, qu'il ne se peut rien adjouster à la beauté de ton plumage , pourveu que tu m'avouies aussi , que tu as bien de la peine à voler sur les maisons ; au lieu que d'un vol courageux je perce les nuës.*

DISCOURS MORAL.

IE croy qu'il y a dans ce Livre deux ou trois Fables qui contiennent le même sens de celle-cy sçavoir que la Nature a doüé chaque Animal de quelque Vertu , capable de rendre tout le monde satisfait ; & cela avec tant de justesse & de proportion, que nul n'est mécontent de son partage. Il est vray pourtant qu'il s'en trouve plusieurs qui en sont un peu trop jaloux , c'est à dire , qui s'enflent de leurs bonnes Qualitez , & ne jugent pas les autres dignes de leur estre mis en comparaison. Ces Médisans blâment les défauts d'autrui avec une langue qui ne sçait point épargner. Aussi est elle , dit le Psalmiste, comme un rasoir affilé , qui emporte la piece sans qu'on le sente. C'est le dangereux outil que les Hommes lâches ont accoustumé d'employer contre les personnes mal pourveues des dons de Nature. Au contraire, s'ils ont quelque chose de louable , ils le mettent à si haut prix , qu'il semble que tout le monde leur en doive beaucoup de reste , & qu'ils soient uniques en leur Espece. Tels effets de Présomption, à les bien examiner , sont autant de marques de leur Folie & autant de rejections de leur vanité , qui les font haïr universellement. S'ils ont je ne sçay quoy d'éminent par dessus les autres , je ne voy point que pour tout cela ils les doivent mépriser , puisque Dieu , qui a fait toutes choses justement , n'a pas , comme il est croyable , traité les

les hommes avec tant d'inégalité, qu'il y en ait parmi eux de plus mal partagez que leurs compagnons. Car comme le bon Pere de Famille accommode son Testament à la bien-seance de ses Enfans, donnant à l'un du Bien en argent, à l'autre de la marchandise, s'il a l'inclination portée au trafic, à celui cy des fonds, s'il se plaît à la campagne, & à celui là une Charge dans les Armées, ou un office dans les Parlemens, si son humeur le porte à l'un ou à l'autre; tous ensemble seront satisfaits de la donation, quoy qu'en effet celui qui a le plus de Bien, ait l'avantage de son costé.

F A B L E XCVI.



Du Tygre, & du Renard.

UN Veneur allant à la chasse avec son arc ; le Tygre voulut que toutes les autres Bestes se retirassent disant qu'il viendrait seul bien à bout de cette guerre. Cependant le Veneur pourluivoit toujours la chasse, & tiroit de grands coups de flèches, dont une atteignit le Tygre, &

R

le bleffa dangereusement. Le Renard le voyant de retour & bien empesché à retirer la flèche de la playe, lui dit; *Et quoy, un si fâcheux accident te peut-il estre arrivé, à toy qui es si vaillant? Qui est le téméraire qui t'a blessé? Je n'en sçay rien, répondit le Tygre, mais par la playe, qui est fort grande, je juge à peu près qu'il faut que ce soit un Homme.*

DISCOURS MORAL.

ON fit voir un jour au Roy Antigonus une troupe de Soldats percez de coups, estropiez de leurs membres, & déguilés par de profondes cicatrices, qu'on lui vantoit pour les plus vaillants hommes du monde. Ce qu'ayant veu il dit au Capitaine qui les luy monroit; *Il me semble veritablement que ceux-cy sont de braves gens mais j'estime encore plus braves ceux qui les ont ainsi marquez.* Par ces mots de raillerie il vouloit montrer, qu'en matiere de Courage, il ne faut jamais donner des loüanges excessives à ceux qui se picquent trop de Vaillance, estant veritable que l'on ne void point de si mauvais garçon, qui ne puisse facilement trouver son Maistre, témoin dans la divine Eneide le valeureux Turne, qui ayant rempli l'Italie de ses loüanges, & menacé tous les Ennemis d'un bras plus violent que la Foudre, trouva un Enée; qui avec toute sa Modestie, & sa Pieté, le reduisit à la raison. Le mesme Auteur nous donne une seconde preuve de celà, en la personne de Carés, qui se croyant invincible au combat du Fleau, osa défier toute la jeunesse Troyenne & Sicilienne, qu'il croyoit avoir déjà terrassée, & fut neantmoins vaincu par le Vieillard Entellus, que l'âge & la discontinuation sembloient dispenser de cette sorte de combat.

Virgile par ces exemples, nous a voulu faire entendre, que l'Orgueil est souvent abbattu d'une fa-

çon qui semble extraordinaire, & par des Enne-
 mis impuissans en apparence, mais valeureux en
 effet. Le fameux combat du petit David, dont l'In-
 dustrie & la bonne cause surmonterent les efforts de
 Goliath, quelque puissant que fut ce Geant, nous en
 est une veritable preuve. Or quoy que celà ne semble
 pas naturel on en peut pourtant donner des raisons
 tres-legitimes; Premierent on peut dire, que ces en-
 nemis fiers & presomptueux vont au combat avec
 tant de negligence contre les foibles, qu'ils dedai-
 gnent, d'estre couverts de bonnes Armes, montez
 sur un cheval adroit, & faire avec soin tous les passa-
 ges de l'Escole. D'ailleurs la Nature repare les de-
 fauts du corps par les qualitez de l'esprit, de sorte
 qu'il arrive presque tousjours aux hommes moyen-
 nement adroits & robustes, d'avoir un bon entende-
 ment; au lieu que ces grands Colosses, & ces mem-
 bres de Geans, fortifiez & munis en guise de Cita-
 delle, sont souvent depourvus de conduite. D'où
 il s'ensuit qu'il est facile à l'Homme industrieux de
 les vaincre, & de Triompher de leurs forces par son
 esprit. Ce que nous ont fabuleusement prouvé les
 prodigieuses defaites des Monstres dans les Poëtes &
 dans les Romans; comme par exemple l'Hydre de
 Lerne, le Lion Neméen, le Sanglier de Meleagre, la
 mort d'un Andriaque, ou d'un Faunus, que l'on
 feint avoir esté defaits par industrie, plustost que
 par force, avec autant de loüange, que si l'on ne se
 fust aydé que de la Lutte. A propos de quoy Virgile
 dit en son *Æneide*.

Qu'importe Force ou Dol contre son Ennemy?

Il entend toutesfois par le mot de *Dol*, non pas une
 ruse malicieuse, ou une supercherie, mais une façon
 adroite de combattre, qui se doit plustost nommer
 industrie que fraude, & si l'on admet celà dans l'é-
 galité des partis, à plus forte raison le doit on fai-

388 LES FABLES D'ESOPÉ

re, quand l'un des combattans est entièrement inégal en force ou en vigueur à son ennemy. Car alors, non seulement il est permis; mais il sied bien de s'ayder de sa finesse, comme fait Renaud chez le Tasse, où il déploie toute l'industrie de l'Escrime contre Argant, qui le surpassoit en force & en expérience.

S'il faut passer des exemples Poétiques aux véritables, Deodat de Gozon, Chevalier de l'Ordre de saint Jean de Hierusalem, qui merita depuis d'en estre Grand-Maistre voulant combattre un furieux Dragon, qui affligeoit toute l'Isle de Rhodes accoutuma si bien un cheval, & deux de ses chiens à un Fantôme semblable à ce Monstre, qu'ils n'appréhenderent point de l'aborder en effet, & pour avoir joint l'adresse à la valeur remporta la plus glorieuse victoire qui fut jamais gagnée. Ce qui se dit des combats particuliers, s'entend des généraux, où si la multitude d'un party accable presque la petitesse de l'autre, il faut avoir recours aux embuscades. Il faut, dis-je, tourner son esprit à faire jouer divers stratagemmes, & prendre si bien le temps le lieu, & tels autres avantages, qu'on égale, ou même qu'on surmonte son ennemy. Enquoy Scanderberg a mérité plus de louange que tous les autres hommes, puis qu'avec un Camp volant, qui n'a jamais passé dix mille hommes, il a toujours battu les armées du Grand Seigneur, dont la moindre estoit composée de trente mille Soldats, & dont quelques-unes alloient jusques à soixante & dix mille. Aussi disoit il ordinairement, *Que celuy-là n'estoit pas bon Capitaine, qui avec un Camp volant ne se deffendoit pas contre les plus grosses puissances, pourveu qu'il connust le pays, où il avoit à combattre.* Sertorius & Spartacus le suivirent, à mon advis, de bien près en cette nature de gloire. Car n'ayant jamais eu de forces completes, ils

furent teste fort longtemps à la plus victorieuse Nation du monde , & ne succomberent à la fin que par trahison. Tel fut encore Eumenes parmy les Anciens ; & tel a esté n'aguere dans les troubles d'Allemagne Mansfeld , qui joignant l'adresse au peu de moyens qu'il avoit , a fait subsister , combattre , & retirer plusieurs fois ses soldats d'une façon toute extraordinaire. Mais c'est trop nous arrêter , pour verifiser par les Exemples ces deux veritez , qu'Esope nous veut enseigner dans le combat du Tygre contre l'Homme , à sçavoir que les plus méchans rencontrent souvent leurs Maistres , & que l'Industrie est ordinairement victorieuse de la Force , pourveu qu'elle soit accompagnée d'un bon Courage. Car sans celà on auroit plus de raison de l'appeller Supercherie , qu'Adresse loüable , & permise aux Hommes valeureux.

F A B L E XCVII.



Des Taureaux , & du Lion.

Quatre Taureaux firent une Lige pour leur conservation , & resolurent de ne s'abandonner jamais en quelque danger qu'ils fussent. L'et-

390 LES FABLES D'ESOPÉ

ter en fut tel, que le Lion qui les voyoit paître, n'osa jamais les attaquer ensemble, quelque faim qu'il eust. Pour le faire donc, il trouva moyen de les séparer par de belles paroles, puis en attaquant chacun d'eux à part; il luy fut aisé de les mettre tous en piéces l'un après l'autre.

DISCOURS MORAL.

L'Union de ces quatre Taureaux qui assemblant leurs forces pour résister au Lion, sont invincibles par le moyen de leur bonne intelligence, contiennent une Allegorie assez commune, & que nous avons déjà vue plusieurs fois dans les Discours précédens. Je craindrois d'ennuyer le Lecteur, quand même j'alleguerois des choses tout à fait nouvelles. Car outre que les paroles & les pensées qui n'ont rien de différent, déplaisent quand on les redit, les moins difficiles se rebuttent par la vue d'un même sujet qui se présente trop souvent. Faisons nous donc d'une vérité si manifeste, après avoir donné cet Eloge à la Concorde; Que c'est une vertu qui établit les maisons, augmente & affermit les Empires, repousse les Forces étrangères, maintient les intestines, rend les hommes sociables & perfectionne les Arts; bref, qu'elle est le plus désirable bien, qui se puisse rencontrer parmy les mortels.



Du Sapin, & du Buisson.

L'On dit qu'autrefois le Sapin méprisant le Buisson, se vantoit de sa hauteur, & disoit, qu'il servoit à la structure des Palais, & à des masts aux navires ; au lieu que le Buisson vil & abjet n'estoit bon à rien. Mais la réponse qu'il en receut fut telle ; *Orgueilleux Sapin, à ce que je voy, tu ne manques pas de vanité à publier ce que tu as de bon, ny d'insolence à te moquer de mes maux ; Mais que ne parles-tu aussi bien de ton malheur particulier, & de ma bonne fortune ? Car, misérable que tu es, quand le Bucheron te met en pieces, & t'abat à coup de coignées, combien voudrois-tu donner, pour estre semblable à moy, & en aussi grande sécurité.*

DISCOURS MORAL.

JE pourrois me dispenser de renouveler la Moralité de cette Fable. Cependant la matiere en est si belle, qu'il ne sera pas mal à propos d'en redire quelque chose. Elle nous enseigne donc, que la Mediocrité des Biens est preferable à

392 LES FABLES D'ESOPE

la Richesse & à la grande Condition, ce qui est verifié par plusieurs raisons ; dont l'on en peut alleguer, une reçue dans toutes les Ecoles des Philosophes, sçavoir que ce qui est Mediocre, est plus excellent que ce qui est Extrême. Cela se prouve par toutes les choses créées ; par la commune Opinion des personnes qui ont le sens commun, comme aussi, par les Proverbes, & par les raisons. Car l'on ne peut douter que l'Excez ne soit nuisible, au lieu que la Mediocrité est commode à la nature du monde, & particulièrement à celle des Hommes. Si l'on m'objecte qu'il y a de certaines Qualitez, dont il est impossible d'être trop pourvu, je repondray, quand j'ay voulu louer la mediocrité, je n'entens pas parler des Vertus intellectuelles comme la Sagesse, la Prudence, le Sçavoir, & la Religion, qu'on ne sçauroit jamais posseder trop amplement, veu l'excellence de leur nature. Mais cela ne se peut pas dire des Richesses, qui sont le sujet de ce Discours, parceque la jouïssance en estant materielle, selon nostre opinion, l'Excez en peut estre vicieux. La premiere raison dont je me sers pour prouver, que la Mediocrité est preferable à l'excez du bien, est la dignité mesme de la mediocrité. La seconde sera tirée du danger qu'apporte l'un, & de la parfaite assurance que l'autre nous donne.

Je dis donc, que la Richesse immoderée est pernicieuse à l'Homme, autant qu'une chose la peut estre, l'estant & à l'Ame & au Corps tout ensemble. Pour l'Ame, on m'avouera que le Vice en est la ruine, n'ayant rien de contraire que cela. Elle ne craint le feu, ny l'eau, ny les tortures : Sa nature est au dessus de toute souffrance corporelle : rien ne la peut perdre que le Peché, c'est non seulement une opinion du Christianisme, mais mesme de la Philosophie Morale, témoins les Peripateticiens, leur Maî-

tre ayant mis l'Ethique au plus haut point où puisse arriver cette Science dans l'opinion des Hommes. Comme il est donc vray par nos maximes Chrestiennes, & par celles des Payens, que rien n'est si pernicieux à l'Ame que le Vice, il faut aussi m'advouër ce que la Philosophie nous enseigne, que le Vice gît dans l'Excès. D'où il est aisé de conclure, que toute Richesse est dangereuse à nos Ames. Car, qui nous portera plus dans l'Excez que l'Excez même? Comment une chose déreglée nous apprendra-t-elle la moderation? Comment le trop & le superflu seront-ils compatibles avec la Mediocrité? C'est la superfluité des Richesses qui faisant les magnifiques festins est le principe de la gourmandise, le desir estant émeu par l'objet, il est presque impossible d'estre continuellement parmy les bonnes tables, de voir des viandes delicates, d'entendre les chansons des Beuveurs, les considerant dans le vin, comme dans leur Element, sans participer à leur Vice, par imitation, quand nous les aurions eu horreur par Nature.

S'il faut venir à l'impudicité rien ne nous y porte avec tant d'excez, que la Richesse sans bornes. N'est-ce pas elle qui corrompt la chasteté, qui souille la couche d'un Mary seduit les Vierges: renflamme les Veufves & penetre jusques dans les lieux les plus honnestes, pour les corrompre? Bref, n'est-elle pas un Charme presque infailible pour vaincre la resistance des plus retenuës? Quel moyen y a-t'il donc de se tenir ferme dans sa Vertu, & d'avoir un moyen presque assuré de s'abandonner si delicieusement au Vice; & s'il faut parler de la vengeance. Celuy qui se trouve Riche, n'a-t'il pas bien de la peine à s'en abstenir, luy estant aisé d'apposter des Assassins? de faire empoisonner? d'enfoncer des portes? & bref, d'armer par maniere de dire, toutes les Furies à son

394 LES FABLES D'ESOPÉ

scours? Après tous ces Actes, tragiques, s'il ne tient qu'à divertir la punition du Crime; Bon Dieu? combien y a-t'il d'artifices pour corrompre ceux de qui l'affaire dépend, gagner de faux Témoins, & détourner les poursuites des parens mêmes? Tant d'allechemens portant au Vice, de quelle Vertu ne faut il pas estre doüé pour s'en abstenir?

Parlerons nous maintenant de l'Orgueil. Y a-t'il au monde une plus grande ostentation que celle des riches. Ne veulent-ils pas s'égalér à Dieu, à cause de leurs thresors? N'ont ils pas fait bâtir les Tours de Babel, les Pyramides d'Égypte, les Colosses, les Mausolées les Ponts, les Palais, & les Arcs triomphaux? Et tout cela, qu'est ce autre chose qu'Orgueil & que Vanité? D'où vient la longue suite de Pages & de Gentilshommes, l'éclat des livrées, des habits, de l'or, des pierreries? D'où vient, dis je, tout cela; si ce n'est de la Richesse? Ne voyons-nous pas qu'elle fait mépriser tout ce qui est au dessous d'elle, & que les hommes puissans n'honorent les autres, qu'à proportion que ces autres deviennent puissans? Ils ont dans leurs mains un Instrument d'Orgueil; & il leur est difficile d'estre Humbles, & trop partagés de la Fortune. Passons à la Convoitise même; chez qui regne-t-elle plus que chez les Riches? Qui est plus avare, & plus âpre qu'eux? Tous leurs biens sont autant de pièges, qui leur servent à dresser des embûches au Bien d'autrui, & à augmenter l'insatiable desir qu'ils ont des richesses, & de se rendre maîtres absolus de tout ce qui leur fait envie; Il faut avoir attrapé la mine avant que de l'épuiser. Car comme dit fort bien un ancien Poëte.

En ce mal-heureux siecle on ne donne qu'aux Riches.

Si je deduisois icy toute la suite des Vices, il me seroit aisé de prouver combien la Richesse y est plus enclint que la Mediocrité; je le montrerois en effet.

si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur, ; mais afin d'estre court, je laisseray là cette deduction & viendray à quelques exemples.

Les plus riches hommes de l'Antiquité doivent estre considerez, comme Souverains, ou comme Particuliers. Si c'est comme Souverains Ctesus, Cyrus, Pharaon, Nabuchodonosor, Alexandre, Nero, Heliogabale, Sardanapale, Darius, Candaulus, Xerxes, ont esté, les plus opulens, & les plus Vicieux aussi. L'un vivoit en Usurpateur, & l'autre en Avarre; l'un dans les delices, l'autre dans les débauches les plus infames; & même il s'en est trouvé plusieurs qui ont eu toutes ces mauvaises qualitez. Au contraire, les Souverains mediocrement riches, comme les Roys de Sparte, & les premiers de toutes les Monarchies, ont eu communément plus de Vertu, & ont mieux mérité l'amour des Peuples, & l'estime des Sages. Si nous considerons les Riches comme Particuliers, il se trouvera qu'un Crassus, un Apicius, un Gabrius, ont esté presque tous débordés en leurs Mœurs, & en leur insatiable Convoitise; Au lieu qu'Epanonidas, Phocion, Aristides, Fabricius, Cincinnatus Fabius, Maximus, & les plus grands Emulateurs de leur Vertu, avoient à peine de quoy s'entretenir.

Mais c'est assez prouvé, que la Richesse excessive est dangereuse, à l'Ame. Voyons maintenant s'il est vray qu'elle ne ruine pas moins le Corps. Il est certain qu'il faut que le Corps perisse, estant materiel, & par consequent corruptible. Mais il est certain aussi que la Nature en abhorre la destruction, & qu'elle hait ou doit hait ce qui la cause avant les bornes ordinaires de la vie. Nous ne devrions donc pas aimer les Richesses, puis qu'elles sont les sources des débauches, qui perdent nostre santé. Car nos jours sont abrégés par

396 LES FABLES D'ESOPE

la violence qu'on nous fait , c'est à dire par le meurtre & l'effusion du sang , ou par l'intemperance , & ces deux inconveniens sont beaucoup plus frequens à l'homme riche qu'au pauvre & par conséquent la Richesse ruine plus le corps, que la Mediocrité.

Pour la dernière partie de cette proposition, sçavoir que l'Opulence est la Mere des Excez ; ç'a esté le prouver suffisamment d'avoir dit , qu'elle produit tous les Vices. Car l'extreme Impudicité, la Gourmandise, l'Yvrognerie , & tels autres débordemens , sont si nuisibles à nostre Nature , qu'il est presque impossible d'en user & de vieillir. Aussi voyons-nous que la Goutte l'Hydropisie, l'Apoplexie, & tels Monstres de maux , n'ont pris naissance que chez les Riches ; Et l'on peut bien dire que l'heureuse Mediocrité seroit pour jamais exempte de ces miseres, si nos Ancestres voluptueux ne nous les transmettoient.

Il ne reste plus qu'à faire voir que les Riches sont plus sujets à la mort violente que les Pauvres : ce que je montreray succinctement par cette division. Telle espece de mort nous peut estre causée par les Grands , par les petits , ou par nos égaux. Or ces trois sortes de gens s'enflamment plus aisément contre les Riches , que contre les Mediocres. Les Grands étant attaquez des Grands par Soupçon, des petits par insolence & de leurs égaux par envie, A quoy s'il faut joindre les raisons , nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les Histoires presentes, & passées, où nous ne verrons guere qu'un Homme extrêmement riche, ou Ambitieux, soit parvenu à une douce & paisible vieillesse. Mais c'est trop discourir de cette matiere : passons à une autre moralité.



Du Pescheur, & d'un petit Poisson.

UN petit Poisson pris par un Pescheur, le prioit instamment de le rejeter dans l'eau, disant, qu'il ne faisoit que de sortir du ventre de sa Mere; qu'estant si peu de chose, il ne luy pouvoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il seroit plus grand, il reviendrait à l'hameçon de son bon gré. Mais le Pescheur inexorable à tous ces discours lui dit; *Mon amy, je ne suis pas d'avis de me la sser échaper des mains une proye assurée, quelque petite qu'elle puisse estre. Je sçay ce que j'ay, mais non pas ce que je dois avoir, & n'achete jamais l'Esperance à prix d'argent.*

DISCOURS MORAL.

Tous les Hommes sont d'accord avec ce Pescheur, que pour les choses perissables il ne faut pas quitter un petit gain qui est assuré, sous l'espoir d'un incertain quelque grand & avantageux qu'il puisse estre. Le Soldat le plus ambitieux du monde, n'abandonnera pas une charge de Capitaine assu-

398 LES FABLES D'ESOPÉ

rée, pour attendre avec incertitude, celle de Maréchal de Camp, ou de Colonel. L'Amour aura de la peine à quitter la possession d'une Beauté médiocre, lors qu'elle se voudra donner à luy, pour en attendre une plus belle. Le Marchand en fera de même touchant son négoce, & se tiendra très-volontiers au gain présent, plutôt que d'aller chercher une aventure incertaine, & courir après la conquête d'un bien inconnu. Bref, parcourons les estats, les âges, & les conditions des hommes & nous trouverons qu'on a plus de plaisir à s'assurer la possession d'un gain médiocre, qu'à s'égarer vainement après une entreprise incertaine. Mais nul n'est de cet avis pour la possession du Ciel. Il y a peu de gens qui veulent pour s'assurer le repos éternel, qu'on nous y prépare. quitter des prétentions, non seulement petites, mais encore mal-assurées. Nous croyons bien tous que les dons du Ciel ne se corrompent jamais: nous sçavons qu'il y a là haut une félicité qui surpasse toutes les autres, qu'elle est incapable de fin, de dégoût, & de rallantissement. Bref, nous sommes très-assurés qu'on l'acquiert sans peine, puis qu'il n'y en a point à servir Dieu. Au contraire, nous éprouvons tous les jours que les biens temporels sont d'une pénible acquisition: faut suer, courir, combattre, se choquer l'un & l'autre, offenser plusieurs personnes flatter, & se distraire de la Vertu, pour les acquérir. Qu'au reste, la possession en est certainement limitée par la mort, joint qu'on ne les garde pas toujours jusques-là; Et toutesfois, ô malheur déplorable au siècle où nous sommes! il ne se trouve presque personne qui élise le meilleur, & qui pour embrasser la certitude des choses éternelles, abandonne le soin des périssables. Si quelques-uns le font comme les Religieux & les vrais Devots l'on peut dire que le-

nombre en est bien petit, en comparaison de la multitude des Aveugles, & des mauvais Marchands.

Miserables, mortels ! Où courez-vous ainsi follement ? Où vous conduit votre fureur précipitée ? Y a-t'il quelque chose dans le monde, qui vous plaise assez pour la préférer au Ciel ? Aimez-vous la Vengeance ? Elle appartient à Dieu. Vous sçavez qu'il se l'est réservée ; Elle est juste en luy, en vous elle est vicieuse : Il ne la peut faire que bonne, & vous que méchante : Vous estes Intéressés, il est Libre : Vous estes Partie, il est Juge. D'ailleurs, la Vengeance n'est pas un Bien solide, ny qu'il faille chercher avec tant d'ardeur ; ce n'est qu'une action que vous appelez douce, & qui vous remplit mille fois d'amertume. Si vous vous estes vengés, vous devez attendre le retour ; Il est à croire qu'on se vengera de vos vengeances, & que ce ne sera pas un Homme seul, mais une race entière. Les amis de cette race, & les amis de leurs amis vous attaqueront comment pourrez-vous résister ? Est-ce-là un Bien préférable aux promesses de Dieu, qui offre le pardon, si vous pardonnez, & vous prépare des douceurs infinies si vous abandonnez celle-là, qui est de courte durée, & qui vous cause mille remords ? De plus avec la certitude que vous avez de vous repentir en terre de la Vengeance, & d'estre récompensés au Ciel du Pardon, dites-moy, je vous prie, estes-vous assurés de la pouvoir exécuter ? Ce faux Bien que vous recherchez, n'est-il pas aussi mal-aisé à acquérir qu'il est court de durée ? Est-il impossible que celui que vous pensez tuer ne vous tue, ou qu'il ne se garantisse de votre haine ; quand vous l'attaqueriez avec supercherie, chose execrable parmy les gens de courage ? Combien en voyons-nous tous les jours qui s'échappent d'une embuche, ou d'un assassinat, contre les apparences humaines ?

400 LES FABLES D'ESOPE

Mais venons à vos autres passions. Qu'est ce qui vous charme tant dans le monde ? Est-ce l'amour d'une Femme ? O miserable ! vous pouvez vous affeurer de la conquerir ? Si vous n'êtes pas riche, elle aymera mieux les pistoles. Si vous êtes beau & riche, elle aura peut estre pour vous une aversion naturelle. Si vous joignez à toutes ces conditions le bon-heur de luy plaire peut-estre qu'elle sera chaste, & qu'elle moderera son amour par la continence. Mais, supposons que vous la possédiez, pensez vous que ce plaisir vous dure long-temps, sans estre alteré par le dégoust, ou par sa legereté ? Y eut il jamais une intelligence, depuis qu'on aime, qui ait continué jusqu'à la mort ? Et quand mesme celà seroit, cette durée, quelque longue qu'elle fût, pourroit-elle estre appelée un moment, au prix de l'Eternité ? Non, sans mentir ; Et cette seule consideration doit suffire, pour vous faire haïr une chose que vous aimez avec trop de passion.

Venons maintenant aux Richesses, & aux Charges ; Quand vous les pretendez, c'est par merite, ou par bonne Fortune. Si c'est par ce premier, difficilement y pourrez vous parvenir, puis qu'aujourd'huy l'on donne tout à la Faveur, & rien au Merite, & qu'il semble que ce soit un obstacle au Bien, que d'en estre digne. Voyez dans la poussiere une infinité de gens, dont la gloire devoit monter jusques au Ciel. Voyez porter la picque dans les Compagnies à des Soldats, plus aguerris que leur Maistre de Camp. Voyez plusieurs bons Esprits exposez à la risée publique, déchirés persecutez, necessiteux : Bref, voyez presque toujous la probité sans honneur, & sans recompense, & si vous pretendez à ces Charges par vostre bonne Fortune, sçavez-vous si elle ne se rendra point mauvaise, & contraire à vos projets trop ambitieux, & trop vastes ? N'avez

vous pas oüy dire qu'elle a le visage doux & severe aussi? Qui vous fait esperer qu'elle aura plutôt l'un que l'autre? N'est-ce pas se flatter, que de le croire trop facilement? Mais je suppose que vous soyez assuré d'avoir la Charge où vous aspirez; il ne faut que le moindre caprice d'un Grand, de qui vous releverez, pour vous mettre aussi bas qu'auparavant. Vous pouvez manquer de conduite, & estre depossédé. Et quand cela ne seroit point la Fortune n'est elle pas assez puissante pour vous oster vostre bien? Mal avisé que vous estes! Il ne faut qu'un embrasement pour reduire vos belles maisons en cendre. Le débordement d'un Ruissseau vous peut oster vos heritages: les procez & les faux témoins sont capables de vous ruiner. Bref, si les moindres accidens vous privent de ce que vous aimez le plus, comment pourrez-vous croire la possession de vostre grandeur certaine, & la preferer à celle de l'Eternité? Que desirez-vous encore, ô insensé! quelle sera la chose assez precieuse pour vous faire éloigner du Ciel?

Je voy bien qu'il me reste à détruire le principal de vos charmes, qui est la Gloire. Mais celle-là même, ne l'appellez vous pas Vanité? que me direz-vous pour excuser vostre aveuglement? Est-ce qu'on peut l'aquerir avec certitude, parce quelle accompagne la Vertu? Est-ce qu'elle est de longue durée, à cause qu'elle survit à nostre mort? Je trouve l'une & l'autre de ces excuses aussi frivoles que la Gloire même. Car pour la premiere, sçavoir la certitude, ne voyez-vous pas une infinité de bonnes Actions à qui l'on ne donne aucune louange, au lieu qu'il y en a quantité de méchantes que l'on vante comme si la memoire en devoit estre immortelle? Les injustes Conquestes des Royaumes, les Usurpations illegitimes, & les grands brigandages des plus Puissans, sont

402 LES FABLES D'ESOPÉ

tous les jours payez avec des Triomphes, des Obélisques des Arcs, des Temples, des Hymnes, des Odes & des Histoires, au contraire la véritable Honnêteté n'est recompensée que de mépris & de blâme.

D'ailleurs, combien pensez vous qu'on ait ignoré de belles choses, qui seront à jamais inconnues à la mémoire des hommes? Combien a-t'on supprimé de mots remarquables, & d'illustres actions? Il n'est pas croyable que de tant de milliers de personnes, qui ont vécu depuis la naissance du monde, en Europe, & dans les Royaumes étrangers, il n'y en ait eu que cette poignée d'honnêtes gens, dont les Historiens nous ont parlé. Croyez moy, les grands hommes n'ont point esté connus parmi nous, non pas même tous les grands Royaumes. Il y en a de beaux & de bien policez, que le Soleil void tous les jours, dont nous ignorons possible le nom; à plus forte raison donc ignorons-nous les Hommes particuliers. Si celà est, qui peut dire que la Gloire soit infallible à la Vertu? Je laisse à part la malice des Calomniateurs, les brigues & les parties qui se font, pour étouffer les belles Actions, l'envie des Concurrens, les corruptions des Historiens, & une infinité d'autres choses, qui peuvent toutes nous priver d'une legitime Gloire. Venons au faux espoir de sa durée: ne la perd-on jamais en sa vie? ne peut-on pas décheoir de sa réputation, sans avoir failly? N'est-elle pas journaliere, comme une beauté que le moindre accident peut changer & détruire? Nous accompagne t'elle jusqu'au tombeau? Certes plus elle est grande, plus elle est ternie au moindre sujet que nous en donnons. Il en est d'elle comme des belles glaces, & des cristaux, que la moindre vapeur obscurcit plus que les mediocres & les communs. Supposons neantmoins qu'elle vive tant que nous vivons; C'est assurément

une tres petite chose qui dure ; mais après la mort ce n'est rien du tout. On a beau se picquer de rendre son nom immortel en dépit des Parques & des tenebres: tous ces contes sont Poëtiques & fabuleux, la vraie Gloire n'est perdurable qu'au Ciel, & par consequent celle du monde n'est à proprement parler qu'une ombre, & une fumée. Puis donc que la possession des Biens celestes est incomparablement plus certaine que celle des temporels, jugeons maintenant à quoy nous sommes obligez, par le devoir de vrais Chrestiens, & par tant de hautes promesses que Dieu nous a faites, au prix desquelles toutes les douceurs du monde ne sont qu'amertume.

F A B L E C.



De l'Avare, & de l'Envieux.

Jupiter importuné d'un Avare, & d'un Envieux leur, envoya Apollon, pour satisfaire à leurs communes prieres. Il leur permit de souhaiter tout ce qu'ils voudroient, à condition que ce que l'un demanderoit, l'autre le recevroit doublement. L'Avare fut long-temps irrésolu ne croyant pas qu'on luy en pût jamais assez don-

404 LES FABLES D'ESOPE

ner. Mais enfin, il demanda plusieurs choses que son Compagnon receut au double. L'envieux pria qu'on lui arrachast un œil, esperant que par ce moyen l'Avarice perdroit tous les deux.

DISCOURS MORAL.

VOicy le portrait de l'Envie & de l'Avarice deux vices insupportables, qui ont esté compris exprès sous une mesme Fable, pour faire entendre qu'ils vont souvent de compagnie & qu'il est mal-aisé d'aymer passionnément les Richesses, sans porter envie à ceux qui les possèdent, Les vertus de l'Ame sont des biens trop nobles, pour estre sujets à l'Envie. Ils le seroient plustost à nostre émulation, Vertu qui nous pousse à nous rendre aussi gens de bien, & aussi grands Hommes que les autres. Mais l'Envie, n'a pour but que les Biens extérieurs, & souhaite non seulement de les posséder; mais encore d'en priver autrui, chose execrable & maudite: Esope a donc eu raison de la joindre à l'Avarice, pour leur ressemblance, quant à l'objet de la passion. Mais avec plus de raison encore fait il intervenir Apollon pour faire droit sur la Requête des deux Suppliants, voulant faire connoître l'humour de l'un & de l'autre.

Il n'est pas besoin de traiter au long de l'Envie, l'ayant déjà fait. Il suffira que nous parlions de l'Avarice, afin de ne rien omettre de considerable, dans la correction & le blâme de tous les Vices. L'Avarice est un soin outré d'acquiescer des Biens, procedant d'une extrême peur d'en manquer, ou de l'amour déreglé que l'on porte aux Richesses. Quelque accroissement qu'elle prenne par le Temps, elle n'est au commencement qu'un foible & mediocre desir, qui s'accroist par la possession des choses. Les Anciens l'ont presque

Tous comparée à la soif de l'Hydropique, qui s'augmente plus il boit, croyant se désalterer, jusqu'à ce qu'enfin elle le conduit au tombeau. Les hommes, selon la complexion, ou l'humeur qui les domine, sont plus sujets à ce Vice les uns que les autres, principalement les Phlegmatiques & les Melancoliques. Car estans naturellement sujets à la peur, ils craignent de manquer de bien, & se représentent à tout moment l'image de la Nécessité comme une chose effroyable. Ils craignent que tout leur vienne à manquer: Ils se méfient de toutes les entreprises: ils soupçonnent toutes les personnes: & ne respirent qu'après le gain, pour le peu d'esperance qu'ils ont en la Fortune. C'est pour cela qu'Aristote accuse les Vieillards d'estre ordinairement plus avares que les autres, ayant le sang tout glacé de crainte, & le cœur abatu par l'impuissance d'acquérir. Pour les Bilieux, & les Sanguins, ils dissipent & donnent abondamment, leur naturel ardent & vigoureux leur représentant toutes choses faciles, & les portant vertement aux plus hautes entreprises. Ils s'assurent si fort en la Fortune, qu'ils partagent en pensée des biens qu'ils n'ont pas encore acquis, & qu'ils n'acquerront jamais. Ils donnent généreusement le leur, sous l'attente de plus grandes choses. Tel fut Alexandre, lors que partant pour la conquête de l'Asie, il distribua tout son bien à ses amis, ne se réservant que l'Esperance. Tels, selon Aristote sont les jeunes hommes, dont la chaleur de temperament, engloutit tous les plus hauts desseins, & ignore ordinairement toutes les craintes.

Or pour revenir à l'Avarice, elle ne donne point de repos à son Patient. Il cherche jour & nuit des inventions pour croistre son trelor: Il veille, & s'afflige, il s'arrache les cheveux pour acquérir un vil

406 LES FABLES D'ESOPÉ

metal ; regardant plustost ce qu'il veut gagner, que ce qu'il a déjà gagné sans jamais jouir du fruit des peines passées, ne se proposant que les futures. C'est l'Avaré qui s'est le premier hazardé sur les Mers, pour chercher par le trafic l'augmentation de son bien. Les Poètes nous ont sagement figuré cette vérité par la Conquête de la Toison d'or, où le Navonnier Tiphis fut à leur opinion le premier de tous les Hommes, qui osa se commettre à la mercy de la Mer, & confier à un peu de bois l'esperance de son salut. Son exemple a esté si suivi, qu'en quelque âge que ce soit, il ne se trouvera point de Peuple bien policé, qui n'ait traversé les Mers pour s'enrichir parmy les Nations étrangères.

Je me tais du Commerce qu'on fait par Terre, qui n'est pas moins dangereux, ny moins penible que cét autre pour la trompeuse esperance d'un peu de richesses. O folle imagination des Hommes ! Ils confessent que le Bien n'est désirable que pour le vie ; & pourtant hazardent mille fois la vie pour le Bien. Ils veulent acquerir pour ne mourir pas de faim, & meurent de peine pour acquerir. Ils preferent l'accessoire au principal, la circonstance à la chose, & un vil accommodement de la vie à la vie même. Mais encore, ô bon Dieu ! de quelque nature que l'on se figure cét accommodement, n'est-il pas imparfait, & non nécessaire ? Quand ils ont assemblé des thresors par leurs voyages, en vivent-ils en paix ? Dorment-ils plus tranquillement ont-ils moins d'inquietude, que lors qu'ils ne jouissoient que du simple heritage de leurs Peres ? Non sans doute. Car ils sont bourrelez de la fureur d'en acquerir davantage, & de conserver ce qu'ils ont gagné si peniblement. Ils sont fachez d'estre vieux, car cela les empêche de retourner à leurs courses. Ils maudissent le repos de la Patrie, & destinent leurs enfans à

mener une vie aussi tumultaire que la leur.

Mais cela n'est encore rien , au prix des extremitez où nous réduit l'Avarice. Elle nous rend trompeurs, méchans, parjures, & quelquesfois même assassins. Ne voyons nous pas tous les jours quantité de gens , qui pour s'enrichir au Jeu , usent de faux dez , marquent les cartes, mentent , blasphèment, & corrompent les assistans ? Ne voyons nous pas nombre d'Avares chicaneurs qui suscitent à leurs Voisins des procez injustes, pour les dépouiller de leurs Heritages , se servant pour cela de faux témoins , & de preuves illégitimes ? N'y en a-t'il pas encore qui font de la fausse monnoye ? Les Princes mêmes combien ont ils de Ministres & d'Officiers , qui n'ayans en veuë que leur interest negligent celui de leur Maistre, & font leurs delices de la substance & du sang des pauvres sujets ? En cela mille fois plus inhumains que les Cannibales , leur ardente Avarice les aveuglant de telle sorte , qu'elle peint à leur imagination la Richesse plus precieuse à l'Homme que la Vie. Nos débordemens vont encore bien plus loin : l'insatiable convoitise d'acquiescir nous porte jusqu'à égorger nos parens & nos amis, & nous fait violer inhumainement le droit de Parenté & d'Hospitalité, pour nous souiller du sang des nostres. Ce fut elle qui arma Polymnestor d'un poignard , pour tuer l'innocent Polydore , que Priam luy avoit remis , afin de conserver, & de faire revivre en luy les esperances de Troie , en cas que les Grecs détruisissent toute sa race. Ce perfide neantmoins sans compter la confiance du Pere sans craindre la punition de Jupiter Hospitalier, & sans se resouvenir du droit des Gens fit cruellement mourir le petit Polidore , & l'enterra dans la Greve, vis à vis des rivage paternels, ce qui fait dire à Virgile.

408 LES FABLES D'ESOPÉ

Cruel Demon de l'Or, dont le cœur est battu.

A quelle extrémité ne nous obliges tu !

Pareille fut l'aventure de ces deux Amis , qui voyageans ensemble par toute la Grece , arriverent en une Ville , où ils furent contrains de se separer , l'un des deux estant obligé de visiter la maison de son ancien hoste & de laisser son amy dans une hôtellerie, ou il fut égorgé par le Maistre du Cabaret, qui commit cette lâcheté , pour avoir l'or & l'argent que son hoste portoit pour son voyage. On peut lire dans Valere le Grand, les trois apparitions qu'en eut son Amy dans le lit, & la juste punition du criminel. Tel encore fut le succez du pauvre Arion, que les Mariniers jetterent dans la Mer, afin d'avoir les richesses.

S'il estoit question de confirmer cette Verité par des Exemples anciens, il faudroit dépouiller l'Histoire de l'Histoire mesme , & transporter icy des Volumes entiers , encore ne feroit on voir qu'une partie des Perfidies que l'Avarice nous cause. Mais nostre siecle nous en donne tous les jours tant de preuves , qu'il n'est pas besoin d'en chercher ailleurs. Nous avons veu des Freres égorgés leurs Aînez pour la succession, des Enfans faire mourir leurs Peres , & des Neveux leurs Oncles. Après celà y aura-t'il quelque chose que nous trouvions étrange en la Nature ? Serons nous étonnez si l'Avarice débauche tant de Femmes, séduit tant de jeunes filles , interesse tant de Philosophes , & fait tant de pensionnaires en l'Estat d'un Ennemy , & si elle déunit tant d'alliances ? Certes, il ne faut pas s'en étonner , puisqu'elle a fait par mille homicides déborder des torrens de sang humain. Témoins les Peuples du nouveau Monde , qui n'ont que trop éprouvé combien les effets de l'Avarice sont detestables. Ce n'estoit rien à ces courages ambitieux, après

voit découvrir ces nouvelles terres, de faire tous les Mexicains, & les Peruviens esclaves. Ce n'estoit rien d'avoir donné des batailles à Atabalipa, & pillé le Temple de Cusco, avec toutes les Villes de ces Royaumes. Pour contenter leur Convoitise, il a fallu qu'ils ayent occupé les pauvres habitans de ces contrées à fouiller sans cesse dans les mines, principalement dans celles de Potosi pour leur fournir de l'or en abondance, aux dépens de leur vie.

Mais abandonnons ces monstrueux Exemples d'Avarice, & venons au remede du mal, après en avoir montré l'extremité. C'est une chose très-facile de confondre les Avarés par des raisons : mais l'entreprise de les ramener à la Liberalité, n'est pas si aisée. Quoy qu'ils s'en trouve parmy eux qui disent, que le mépris des Biens est une action bonne & honneste, ils la croient plus admirable, qu'imirable. Ils sont les premiers à confesser, que l'Or est une créature de la terre; qu'avoir des Richesses, c'est avoir des Ennemis, & que les Biens du monde ne sont aymables que pour leur usage. Ils disent meme qu'ils ne les aiment, & ne les desirerent que pour celà. Mais quand ils limitent cét usage, ils en font la taxe si haute, que pour estre à son aise il faudroit avoir les thresors de Cresus. A quoy je puis opposer cette verité des Anciens, que Pybrac a ainsi tournée en Francois.

De peu de biens Nature se contente.

Elle ne nous a pas rendus les superbes Bastimens necessaires. Une Cabane propre qui nous deffend de l'injure du temps, est aussi commode. Elle ne nous a pas obligés à porter de riches habillemens, garnis d'or & de perles. La laine nous garantit mieux du froid, que ces riches broderies. Cette invention vient du luxe & non de la nature. On void assez d'hommes

lains & vigoureux, qui ne se couvrent que du poil des Animaux, comme ceux de Norwegue & de Groenland. Si l'on m'objecte que ces gens là sont Barbares; je repons que leur Rusticité vaut mieux que nostre Luxe. Puis j'allegueray l'exemple des autres Peuples qui ont esté beaucoup mieux policez que nous ne sommes, comme les Lacedemoniens, & les anciens habitans de Rome, qui se contentoient d'une simple robe.

La Nature n'a pas non plus besoin de viandes delicates. Les premiers hommes ne se nourrissoient que de gland & d'herbages, & vivoient pourtant des siècles entiers; Et nous qui inventons tous les jours de nouveaux aprests, pour déguiser nos viandes, & qui cherchons les Espiceries à trois mille lieües, pour échauffer nostre sang, à peine pouvons nous attraper soixante années. Si la Nature n'a besoin d'aucune de ces superfluités, d'où vient que nous étendons l'usage de nostre vie à de si prodigieuses dépenses? Pourquoi les Avarés ne croient ils pas avoir de quoy vivre, que lors qu'ils ont amassé des richesses excessives; Mais supposons que tout cela fût nécessaire à nostre commodité, pourquoy ne leur voyons nous jamais faire usage de l'objet de leur Convoitise? Que signifie qu'ils ne bastissent point de Palais, ne fassent point de festins, & ne soient jamais richement parez? Ils nous ont fait accroire qu'ils n'amassoient de l'or que pour s'en servir, & ils ne s'en servent que pour l'amasser. Nous les rencontrons toujours dans les rues déchirez, & mal propres, s'ils sont d'une condition à estre bien vestus; à pied, s'ils sont de qualité d'aller en carosse; mal suivis, si leur naissance merite des Pages; bref, il n'y a rien de si méprisable que leur train de vie, rien de si pauvre que leur habillement, rien de si mal en ordre que leurs maisons. La maudite Avarice qui les posse-

de, les tient comme Tantale au dessous d'un arbre, sans en cueillir les pommes, & près de la Fontaine sans en boire. Elle les fait demeurer comme Midas au milieu de leur or, sans en pouvoir jouïr : ils sont misérables dans leurs felicitéz ne possèdent point leur Richesses, mais en sont possédez, ayant acquis une idole pour leur commander au lieu de bien pour leur usage.

A quel propos donc nous disent ils que les choses ne leur semblent desirables que pour l'usage, puis qu'ils ne le connoissent jamais, & qu'ils demeurent perclus dans leurs cabinets, faute d'estendre la main pour tirer les pistolles de leur place, & en faire liberalement part aux Malades, & aux Neceffiteux? Que ne nous declarent ils avec sincerité qu'ils n'ayment la Richesse que pour elle même, & ne la gardent que pour la garder? En ce cas là nous les appellerons Idolâtres, Aveugles, & Maladvisez, qui se forment un Dieu de metal, comme les Payens, & qui trouveront quelque jour le vray Dieu plus dur & plus insensible que le metal même, n'estant pas à croire qu'il écoute ceux qui l'auront oublié pour une Creature, aussi abjecte que celle-là.

Les Amoureux sont beaucoup plus excusables. La Nature Humaine est le but de leurs pretentions: La maistresse qu'ils servent a une Ame raisonnable comme eux, & un Esprit en qui le raisonnement & la Beauté peuvent estre joints ensemble. D'ailleurs, quelque violentes que soient leurs affectious ils ne laissent pas de contempler quelquesfois les merveilles de Dieu. même ils peuvent estre amoureux l'un del'autre sans péché.

Les ambitieux aussi sont plus dignes de pardon que les Avars, affectant la louange des Hommes. une chose noble & délicate d'elle meme quoy que

412 LES FABLES D'ESOPE

vaine & remplie d'incertitude. C'est neantmoins la maladie d'une belle Ame, c'est elle qui sert d'éguillon aux plus hautes entreprises, qui fait les Vaillans & les Doctes, & qui porte nos Elpits à la perfection de la Vertu : Car ayant commencé à bien faire pour l'amour de l'honneur, nous venons insensiblement à bien faire pour l'amour seulement de ce qui est Bien; & ainsi la Gloire sert de commencement à la veritable Sagesse. Aparemment Socrate ne fut pas d'abord si Philosophe, ny si Vertueux; mais venant dans le monde pour étaler ses Meditations, & charmer les Hommes par les belles choses qu'il leur disoit, il demeura luy-mesme charmé de l'excellence de ses maximes, & trouva peu à peu des appas dans sa Moralité qui la luy firent aymer pour elle-mesme, & non pour l'amour de la Gloire, tellement qu'il laissa depuis le Bien apparent pour le solide. Voilà jusques où peut aller le desir de la Louange, quand il est reçu dans une bonne Ame.

Mais quel est le but de l'infame Avarice ? Quelle chose bonne & bien-seante peut naistre de ce Monstre ? Estant difforme comme il est, ne faut-il pas que ses productions le soient aussi ? quel Avare a jamais excellé dans les Armes, dans les Lettres, ou plustost en Vertu ? Les Capitaines les plus vaillans n'ont-ils pas esté Liberaux, temoins Alexandre & Cesar ? Les plus sçavans Hommes n'ont-ils pas blâmé l'Avarice, temoins Aristote & Platon. Les plus gens de bien de l'Antiquité n'ont-ils pas estimé cette passion indigne d'eux, comme Socrate, Epaminondas, Diogene, Phocion, Crates, & Anacharsis. Je ne nomme point icy les SS. Personnages de nostre Religion. Il n'y en a pas eu un seul, qui n'ait méprisé les richesses. Aussi ne peut-on gagner le Ciel, sans s'estre dépouillé des inclinations de la Terre, dont celle cy est la plus vile & la plus messean-

te à la Nature. O le beau Destin pour l'Ame raisonnable d'estre venuë du Ciel, d'estre faite pure & incorruptible par les mains de Dieu, & puis d'épouser icy bas la servitude d'une chaisne d'or. Voilà une plaisante proportion entre l'Amant & l'Aymé, un beau mariage, pour des Esprits éternels, comme les nostres. Croyez-moy, ce n'est pas un préjugé, de retourner au Ciel, que d'aspirer si avidement après un peu de terre: Il y a plus d'apparence que cela nous conduira dans les abysses. Aussi la judicieuse Antiquité a fait le Dieu des Enfers maistre des richesses, & l'a appelé *Dus*, c'est à dire Riche. Dans nostre Religion on nous permet, même on nous conseille de croire que les Metaux précieux, & les Tresors, sont en la garde des Demons; Ce que verifient assez les experiences que l'on en fait tous les jours dans les Mines; & les frequentes apparitions qui se voyent à l'ouverture d'un Tresor. Car il est presque tousjours vray, que tels Fantômes ne se font point voir à nous, que l'on ne decouvre un Corps mort, ou quelque Tresor caché.

Que cherches-tu donc ô Avaré? Une chose qui est en la possession des Demons? une terre plus pesante, c'est à dire plus terre que la commune? Si tu n'as besoin que d'un Viatique pour achever ta course, prens mediocrement ce qu'il te faut pour un pareil voyage, & ne t'embarasse point d'une denrée inutile en l'autre monde. Quand nous voulons aller en quelque Pais éloigné du nostre, nous ne prenons de monnoye que pour nous conduire à la frontiere; du moins nous faisons provision de la monnoye du lieu où nous devons entrer, ou de lettres de change, afin de n'estre pas chargez d'especes inutiles. Pourquoi ne faisons nous pas de même au passage de cette vie? Que ne nous contentons-nous du Bien necessaire pour arriver jusques à la frontiere, & que ne met-

414 LES FABLES D'ESOPE

tons-nous ordre à nous fournir d'une monnoye qui s'y debite , c'est à dire de bonnes œuvres ? Y a-t'il rien de plus estourdy que de prendre un soin inutile, & de laisser le nécessaire ?

L'on peut objecter, qu'un Pere vertueux est bien-aïse de laisser ses Enfans riches , afin qu'ils ne souffrent rien après sa mort , & ne maudissent point la memoire de ceux qui les ont mis au monde. Mais combien vaudroit il mieux leur laisser plusieurs exemples de Vertu, avec une petite Succession, que de les laisser riches avec peu de Vertu ? N'arrive-t'il pas d'ordinaire , que de tels Enfans ingrats & dénaturez, se mocquent des travaux paternels , & que blâmant jusque dans la tombe leur bon ménage, ils se jettent dans une prodigalité déréglée ? Ce qui n'arriveroit jamais , si leurs Peres ne leur avoient laissé des biens qu'à suffisance. En tel cas, leurs débauches ne s'enflammeroient point par l'abondance de l'or , ny leurs yvrogneries pas l'excessive quantité des vignobles dont ils heritent. D'ailleurs la raison qu'ils nous alleguent, ne peut pas excuser leur Avarice. Car il n'est pas incompatible que le Pere ayant acquis des biens, le Fils n'en acquiere aussi. S'il a esté facile à l'un d'aggrandir ses possessions, l'autre en peut faire autant. Avec celà, connoissons-nous bien le veritable Heritier de nos Richesses ? L'Enfant que nous élevons est à nous, ou n'y est pas. S'il est à nous peut-estre qu'il ne nous succedera point , la mort, la confiscation, ou les procez, ne seront que trop capables de luy oster cet avantage. S'il nous succede, peut estre il dissipera nos moyens, & en ce cas-là nous serons les instrumens de sa ruine. Car plus il possedera de richesses, & plus il aura de compte à rendre , s'il les employe mal , & s'il les ménage légitimement, aussi-bien lui servira peu que beaucoup ; tellement que de ce costé-là nous ne

luy ferons point tort de le laisser moins riche , puis qu'il pourra vivre en cette condition , & demeurer homme de bien : car il est croyable, qu'un naturel moderé parmy les Richesses, ne sera pas dissolu dans la Pauvreté.

Etudions-nous donc à faire les nostres Heritiers de choses solides & vertueuses, laissons leur la Sagesse & la Science, appellons la Philosophie dans nostre maison, pour estre la Compagne éternelle de nos enfans ? Elle seule leur apprendra le mépris des Vanitez de la terre, leur montrera le chemin du Ciel, les desenchainera des abus du Peuple, arrachera toutes les épines de leur vie, & conduira leurs pensées dans le Ciel. Mais je passe de bien loin les limites ordinaires de mes Allegories, dont il faut accuser la richesse du sujet, plustost que l'abondance de mes pensées, auxquelles j'en aurois adjouté beaucoup d'autres, si je n'avois craint de grossir mon Volume au delà de ce que je me suis proposé. Il est temps de revenir à nostre Phrygien, & de conclure par quelques moralitez toute l'explication de son Livre. Voicy un petit Fugitif, qui se presente chargé de l'habillement d'autrui. Voyons la cause de sa fuite, & du gain qu'il vient de faire.

416 LES FABLES D'ESOPPE
F A B L E C I.



De l'Enfant, & du Larron.

UN Enfant pleurant assis près d'un puits, il y survint un Larron, qui luy en ayant demandé la cause; *Je pleure dit-il, parce que ma Cruche, qui estoit d'or vient de tomber dans le puits, la corde s'estant rompue.* A ces mots le Larron se dépouilla, & se jettadedans pour la chercher. Mais comme il eut bien fouillé, voyant qu'il avoit perdu son temps, il remonta en haut, où il ne trouva ny sa Robe, ny l'Enfant, qui l'avoit subtilement emportée.

D I S C O U R S M O R A L.

L'On pourroit adjoûter à cette Fable deux belles Moralitez, l'une, que les Trompeurs sont d'ordinaire trompez eux mesmes, & l'autre que dès nostre Enfance nous sommes rusez & méchans. Mais comme nous avons déjà traité plusieurs fois de la premiere, je me contenteray de dire un mot de la seconde. La malice des Enfans se verifie, par l'experience journaliere que nous en faisons, & par une Raison naturelle, tirée de la facilité de cet âge. Car

l'Enfance susceptible de quelque impression que ce soit, étant une Table rase, qui reçoit toutes les Especes qu'on luy presente, il est indubitable que les mauvais Exemples y sont imprimez plustost que les bons, par ce que le Vice se pratique plus facilement que la Vertu. S'il arive donc au Pere, ou bien à la Mere, de commettre une action vicieuse devant leur Enfant, asseurement il l'imitera bien-tost, & d'autant plus facilement, qu'il ne sçaura pas distinguer le Bien d'avec le Mal, & ne sera point empêché par l'imagination de pécher, qui en détourne quelque fois les Hommes faits. Au contraire, suivant la petite portée de son Esprit, il croira la chose bonne, la voyant faire à ses parens. Nous voyons tous les jours une sensible experience qui le verifie. Car à peine avons nous atteint l'âge de cinq ans, que nous commençons de concevoir des haines, & des vengeances étranges. Les premieres paroles que nous disons sont des ordures, & des blasphemés. L'on nous permet quelques-fois de jurer le nom de Dieu, avec des begayemens enfansins, & d'offrir à un Ennemy les premices de nos pensées. O lâche & honteuse negligence des Peres! ô Parens ennemis, plustost que Parens! Comment pouvez-vous sanctifier vostre fils, si vous permettez qu'il se souille de si bonne heure de vos ordures, & qu'il soit beny de Dieu, si vous en faites un Vase de profanation? Quoy? les petits Oyseaux chanteront les loüanges de l'Eternel, les Cieux annonceront sa gloire, les Quadrupedes & les Reptiles l'adereront; & vous serez les seuls, ô dénaturez, qui permettrez à vos Enfans de prononcer des termes dissolus, & de se rendre méchans, avant que d'estre Hommes? Est-ce ainsi que vous violez le Temple de Dieu? consacrez vous ainsi ce Microcosme au pied de son Auteur? Pourquoi lui donniez vous la vie, si vous vouliez

418 LES FABLES D'ESOPE

qu'il perist ? Ou pourquoy ne l'instruisez-vous si vous le voulez sauver ? Vous couste-t'il tant de luy donner une bonne nourriture ? Estes vous si chiches d'un bon Exemple ? Si vous estes gens de bien, vous aurez de la facilité à le rendre aussi homme de bien. Si vous estes Vicieux, & que vostre interest ne vous touche point, devenez sages pour l'amour de vostre fils, afin que l'iniquité du Pere ne passe point sur les Enfans.

Mais supposons que vous perdiez l'espoir de vous reduire à la vertu, & que vous contiez vostre âme perduë ; encore n'estes-vous pas si méchans, que de vouloir perdre vostre fils avec vous ? Dieu l'a créé capable d'une félicité dont vous ne le devriez pas détourner. C'est un Enfant que vous avez mis au monde ; Il n'est donc pas raisonnable que vous en desiriez la perte ; autrement vous adjousteriez crime sur crime, & vous vous dépouilleriez quant & quant de vostre nature. Mais vous me répondrez possible, que vostre fils n'estant pas en âge de discretion, n'est pas en âge de mal faire, & que son innocente gayereté, les juremens, ny les ordures, ne le rendent pas coupable devant Dieu. Je vous advoüe qu'il est innocent, mais il ne s'ensuit pas pour celà que vous le soyiez. Ce n'est point un péché que ses paroles, mais vostre Negligence en est un extrême. Vous luy laissez prendre une Habitude dont il luy sera difficile de se détourner ; Elle le plongera dans les vices, dont l'âge ne l'excusera plus à l'advenir. Vous y chercherez un remède, quand il n'en sera plus temps. Alors vos Enfans vous maudiront, & vous les maudirez aussi. Ils souhaiteront mille fois de n'estre point nez de vous, & de vostre costé vous vous repentirez de les avoir engendrez. Mais pendant que je m'égare à vous taucer, je ne m'apperçois pas, que je perds de veüe ce petit garçon, & qu'il est déjà

trop éloigné, pour ouïr les remontrances que je lui
voulois faire à son tour pour graver en son ame le
service de Dieu & la crainte de ses Jugemens.

F A B L E CII.



Du Lion, & de la Chevre.

LE Lion voyant la Chevre pendue à un Buis-
son, sur un haut Rocher luy conseilloit de
descendre à la Campagne, pour y brouter le
Thim, & les Saules verts. Mais elle n'en voulut
rien faire, disant, *qu'encore que ses paroles fussent
plausibles, son intention néanmoins estoit fort mau-
vaise, & pleine de tromperie.*

DISCOURS MORAL.

LE sens Moral de cette Fable a esté deux ou trois
fois expliqué, à sçavoir qu'il faut s'abstenir du
frauduleux Conseil des Hommes, dont nostre Auteur
nous instruit par la résistance de cette Chèvre, qui
bouche l'oreille, à la persuasion du Lion son enne-
my, quoiqu'en apparence ses Discours lui soient pro-
fitables. En quoy, certes, il me semble qu'elle confi-
dere judicieusement quel est le Conseiller, après a-

420 LES FABLES D'ESOPÉ

voir trouvé quel est le Conseil. Le voyant donc armé d'ongles crochus , d'un poil hérissé , de dents épouvantables, de membres forts; & sachant d'ailleurs qu'il est ennemy de toute sa Race, elle a grande raison de ne point aller où il l'invite , & de ne se laisser pas vaincre à ses dangereuses persuasions

Cecy semble contenir le même sens mystique, que la Fable d'Ulysse, qui pour n'entendre pas les chants des Syrenes, se boucha les oreilles de cire, de peur que leurs charmes ne vinssent à se glisser par l'ouye jusques au fonds de son Ame, & ne l'empoisonnassent secrètement. On l'applique pourtant plus proprement à la Volupté, qui plonge les hommes dans les delices, & les engage dans des labyrinthes, d'où il leur est impossible de se tirer. Cette Fable nous apprend encore à nous défier des Ennemis découverts, qui comme les Voluptez, nous attirent puissamment & nous comblent comme elles, de honte & de confusion. Il n'est pas besoin de nous arrêter à de plus grandes Instructions touchant cette nature d'évenemens. Elles sont toutes comprises sous l'exemple de cette Chevre, qui nous apprend à ne nous laisser jamais persuader aux cajoleries de nos Ennemis. Il ne faut que cela pour nous mettre à couvert de leurs embûches. C'est un moyen infailible de les éviter, que de les bien connoître, & de voir les intérêts qui les portent à la complaisance qu'ils nous témoignent. Mais leurs mauvais desfeins nous peuvent mal-aisément nuire, pour peu que nous joignons la prudence à nostre soupçon.

PHRYGIEN. 421
F A B L E CIII.



De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant soif, trouva une Cruche pleine d'eau, où ne pouvant boire, à cause qu'elle estoit trop profonde, elle essaya de la rompre, & n'en pouvant venir à bout elle choisit de petits cailloux, qu'elle jetta dans la Cruche, & ainsi faisant monter l'eau, elle beut tout à son aise.

DISCOURS MORAL.

CE qu'Esop invente de cette Corneille, certains Autheurs le content d'un Chien, qui estant extrêmement alteré sur un Vaisseau, & ne pouvant boire dans un Vase, qui n'estoit qu'à demy-plein, descendit au fonds du Navire, & apporta tant de pierres de celles qui se trouvent dans la Carene, qu'il fit hausser l'eau par cette invention, & contenta sa nature par le moyen de son artifice: je me souviens d'avoir ouï alleguer ce même Exemple avec beaucoup d'autres en une Dispute où il fut mis en question, si les Animaux ont l'usage du discours quoi que plus imparfaitement que nous, ou si ce n'est que la

422. LES FABLES D'ESOPÉ

force de leur Memoire,joincte aux Sens corporels, qui les rend capables de plusieurs choses , semblables aux consequences & au Raisonnement des Hommes. Il y a quantité d'Histoires & de preuves à produire de part & d'autre , dont il ne sera pas hors de propos de dire icy quelque chose tant pour délasser le Lecteur de ces longues Moralitez, que nous avons enchainées l'une à l'autre en la suite de cét Ouvrage, que pour traiter d'une Matiere souvent disputée parmy les Compagnies & qui approche en quelque façon de nostre sujet. Car Esope ayant si bien fait parler les Animaux , ce seroit , à mon avis, un manquement à nostre livre, de ne traiter point de leur façon de discourir , & de n'examiner pas jusques où peut s'estendre la portée de leur Entendement , pour en tirer une consequence de ce que nostre Autheur attribué à la Nature , & sçavoir par mesme moyen pourquoy il a introduit les Bestes, pour apprendre la sagesse aux hommes.

Ceux qui ont creu l'Esprit des Brutes capable de quelque Raison , n'ont jamais asseuré qu'il le fût à la perfection de nostre Espece , c'est à dire jusques à pouvoir nettement tirer une consequence après deux propositions, & juger qu'elle se fait par un acte de l'Entendement , qu'ils appellent une Reflexion. Tout ce qu'ils ont pu donner à la nature des Animaux , a esté une defectueuse puissance de discourir, qu'ils ont soustenu n'estre pas divisée par un nombre reglé de propositions, ny certain en ses Consequences, ny capable de Reflexion; Comme en effet , l'Experience en est une preuve: Car nous ne voyons aucuns animaux inventer des Arts, ny comprendre ceux qui sont inventez, autrement que par je ne sçay quelle memoire, & par une confuse connoissance, ne changeant point de biais en ce qu'ils font, quand on leur change la cir-

constance, ny adjoustant à ce qui est proposé par autrui; Ce qui n'est pourtant qu'une des plus foibles marques de nostre Esprit, rémoin ce dire des Anciens

On adjouste aisément aux choses inventées.

Toutes ces Actions ne tombent point sous la faculté des Animaux, & ne sont pas de leur portée, au jugement mesme de ceux qui parlent le plus à leur avantage. Tout ce qu'ils peuvent alleguer en faveur de cette nature brutale, c'est qu'elle inferre pour le moins une chose de l'autre, quoy que ce ne soit pas avec art, ny avec une parfaite clarte; Ils rapportent là dessus une infinité d'exemples generaux & particuliers. Les generaux, comme plus faciles à dissoudre, ne nous arresteront pas longtemps. Car quant à ce qu'ils nous objectent de la prevoyance des Animaux en la generation de leurs petits, en leur maniere de vivre, en la violente ardeur qu'ils ont pour la propagation de leur Espece, & ainsi de plusieurs autres choses merveilleuses, il n'est rien si aisé que de l'attribuer au seul Instinct de leur Nature. Comme cette sage Mere fait germer & croistre les plantes, sans que toutesfois elles en sçachent rien au vray, ny distinctement, ny mesme confusement: Ainsi cette puissante & universelle Cause rend les Animaux capables de tout ce qu'ils font, non pas à la Verité sans qu'ils connoissent rien; car ils ont une maniere de Connoissance, comme estans plus parfaits que les Vegetaux, mais sans qu'il raisonnent, pour n'estre pas si relevez que les hommes. C'est donc au seul Instinct naturel que toutes ces choses se doivent attribuer, veu le desir que la Nature semble montrer de sa conservation, qui est double, à sçavoir de l'Individu, & de l'espece. Le dessein de conserver leur Espece, les fait engendrer, & celui de conserver l'individu les porte à la queue, pour l'entretien de leur vie, &c.

424 LES FABLES D'ESOPÉ

prevenir les surprises des autres Bestes, ou les aguets des Chasseurs.

L'on objecte l'exemple de quelques Animaux particuliers, qui ont des connoissances beaucoup plus grandes que n'est leur nature ; Entre lesquels l'Elephant, le Singe, & le Chien sont estimez les plus raisonnables ; comme encore parmy les individus de ces Animaux, l'on en compte quelques-uns plus merveilleux que les autres. Ils rapportent entre plusieurs Histoires celle d'un certain Elephant, qui entendoit parfaitement le langage de son Maistre, & faisoit beaucoup de choses de celles que font les Hommes, voire mesme jusques-la que d'avoir sçeu escrire ces paroles: *J'ay moy mesme écrit cecy, & dedié les dépouilles Celtiques.* A cet Exemple ils en adjoûtent un autre d'un Elephant Indien, qui avoit appris la langue des Portugais, un peu après la conquête de Goa. Comme on luy eut donc commandé de tirer un Vaisseau échoué contre la grève, il s'efforça d'obéir avec une grande docilité. Mais l'entreprise semblant au dessus de son pouvoir, après quantité de prieres & de menaces, voyant qu'on luy faisoit derechef le mesme commandement au nom du Serenissime Roy du Portugal ; *Hobo*, répondit il, avec une voix articulée, c'est à dire en langage Indien, *Je le veux, ou, j'en suis content.* Ce qu'il n'eut pas plustost dit, que par un effort extraordinaire il mit le Navire à bord, presque contre l'esperance de tout le monde. Plusieurs autres exemples se disent des Elephans, qui les font semblables non seulement à l'esprit de l'homme, mais encore à son naturel, comme l'amour des femmes, la jalousie des rivaux, le courroux, les menaces, & quantité d'autres sentimens approchans de nostre nature, parmy lesquels il n'y en a point de plus memorable, que celui dont Lipse fait mention, qui est tel.

Un Maître ayant commandé à son Elephant de porter une Cruche dessoudée à raccommoder, chez le Potier, il obeït sans resistance. Mais il arriva que l'Artisan estonné au possible de la docilité de cet Animal, & plus encore de son esprit, se resolut de le tromper en l'ouvrage qu'il luy avoit apporté. Et de fait, il feignit devant luy de rejoindre la fente de cette Cruche, & donna quelques coups de marteau dessus, comme si c'eust esté à dessein de la resoudre. L'Elephant la rapporta tout aussi tost à son Maître, qui au premier service qu'il en voulut tirer, connut que l'eau s'écouloit de mesme qu'auparavant, dont estant irrité, il menaça fierement cet Animal de le chastier de sa faute & luy commanda de reporter la Cruche au Potier, avec des plaintes que l'ouvrage estoit si mal-fait. L'Elephant retourna donc en cette mesme boutique, avec des yeux flamboyans, & un geste qui faisoit bien voir qu'il estoit fort irrité; témoignant en effet au maître Potier son ressentiment, de ce que la Cruche avoit esté si mal rejointe. L'artisan en fut d'abord fort étonné, pour voir jusques à quel point iroit le jugement de cet Animal, il fit semblant de boucher cette petite ouverture. Mais l'Elephant ne se fiant pas à celuy qui l'avoit déjà trompé, porta sa Cruche dans la riviere, avant que de la rendre à son Maître, pour voir si l'eau couloit encore. Ce qu'ayant veu, on ne scauroit dire avec combien de rage, & de fureur, il retourna chez le perfide, qui l'avoit abusé, & le menaçant du bout de sa trompe, il luy causa tant de frayeur, qu'il perdit l'envie de continuer la raillerie & n'eut point de plus grande haste que de contenter promptement cet Animal, ce qu'il fit si bien qu'à la seconde épreuve que fit l'Elephant, il vid qu'il ne se perdoit pas une seule goutte d'eau. Dont estant satisfait, il prit une mine plus tranquille, & reporta

426 LES FABLES D'ESOPÉ

paiblement la Cruche à son Maître. Ne semble-t'il pas que cét Animal raisoñnoit en cette action, & qu'il avoit quelque chose par-dessus l'ordinaire des Bestes brutes?

On rapporte encore une Histoire non moins memorable que celle-là, touchant la vengeance d'un autre Elephant, jointe à une merveilleuse sagacité. Il estoit fort chery de son Maître, & fort mal-traité par le serviteur. Celuy-cy ne luy donnoit que la moitié de sa portion d'avoine quoi que le Maître ordonnât qu'on la luy donnast toute. Or il arriva qu'un soir le Maître s'estonnant que sa Beste n'avoit pas l'embonpoint, ny la vigueur accoustumée, voulut sçavoir si elle mangeoit bien l'avoine, ou si sa maigreur venoit de quelque autre cause. Pour s'en éclaircir, il la vint voir repaistre au soir, & fut tout étonné que comme on donna la portion entière d'avoine à l'Elephant, il en separa la moitié avec sa trompe, & se contenta de manger l'autre. Dequoy le Maître infera, que le perfide Valet frustroit tous les jours ce pauvre Animal de la moitié de sa nourriture. Tels, & une infinité de semblables exemples se rapportent dans tous les Auteurs touchant la nature des Elephans, après lesquels il est aisé, ce me semble, de pardonner à l'erreur de ceux qui les ont jugé capables de raisonnement.

Quant aux exemples des Chiens, & des Singes, il n'est pas nécessaire que je m'estende là-dessus, à cause de la briefveté que j'affecte en tout cét Ouvrage. Il n'est aucun d'entre nous qui n'en ait vu des choses admirables. Car où trouvera-t'on une docilité pareille à celle du Singe? Il imite sans peine toutes nos façons de faire; il mange proprement comme nous, il s'habille, il se couvre, il saluë, il emmaillotte & berse les Enfans; il se venge il se plaint des tromperies; & se rend mesme capable de faire certaines choses qui ne semblent dependre que de la connois-

sance des Arts. Pour les Chiens à peine y a-t'il personne qui ne s'estonne de leur bon naturel, qui ne les trouve sensibles aux caresses, revêches à desobliger, bons, dociles, & hazardeux pour la deffence de ce qu'ils aiment. Nous les instruisons facilement à la chasse: Ils inventent pour celà des ruses admirables; ils font mille plaisanteries en sauts, en courses & en gambades: ils retiennent leurs leçons, pour les pratiquer à point nommé. Bref, en toute la suite de leur vie, ils semblent en quelque façon s'éloigner de la nature brutale, & se rendre compagnons de la nostre, de mesme qu'ils le sont de la demeure. Ce qui n'est possible pas sans mystere: Car il n'y a personne qui ne sache bien qu'ils aiment tellement nostre espece qu'ils ne s'en éloignent jamais ny pour les coups, ny pour la faim, & que toutes choses leur semblent indifferentes au prix de leur Maître, & mesme que cette amitié dure après la mort. Temoin le Chien du Poëte Hésiode, qui demeura près du corps de ce grand homme, jusques à ce que des passans l'enterrent; & peu de temps après il accusa les Assassins de son Maître, par des cris & des hurlemens, qui firent mettre ces meschans en prison, d'où ils ne sortirent que pour aller au supplice.

Une pareille chose, & encore plus admirable, se raconte d'une autre Chien, qui fit un duël contre un homme, pour prouver corps à corps l'assassinat de son Maître, d'où s'ensuivit la victoire du Chien, & la punition du Meurtrier. Mais je m'amuserois en vain à rapporter des exemples de la fidelité des Chiens, puisque les Histoires publiques, & toutes les maisons des particuliers sont pleines de ces merveilles, dont la consideration a fait croire à beaucoup de gens qu'ils estoient capables de raisonner. Ce qui ne vient pas de cette seule experience, la source, en est tirée de la Metempsychose de Py-

428 LES FABLES D'ESOPE

thagore, qui ayant publié par toute l'Italie, que les Ames humaines passoient d'un corps à l'autre, jusques à la fin des siècles, fit croire à beaucoup de gens, que les esprits vertueux se retiroient dans des corps d'une nature douce, comme sont le Cygne, la Brebis, & quantité d'autres, les Genereux dans des Aigles ou des Lions, & les Malicieux dans les Renards; les Voluptueux, devenoient pourceaux; les Bien-sensez, Elephans; les Fideles, Chiens; les Ingenieux, Singes; & ainsi des autres: Puis il disoit, que ces mesmes Ames rentroient dans des Corps humains pour faire une course en leur premiere lice, continuant ainsi jusqu'à l'entiere révolution des siècles, qu'ils appelloient *la grande Année*, qui ramenoit les choses à leur premier point; & faisoit revenir en mesme estat, en mesme circonstance, & en mesme progresz toutes les actions de la vie. Cette fantaisie donnant sujet de s'imaginer, que la faculté de raisonner estoit compatible avec les Bestes, plusieurs ont creu les Animaux capables de l'expression mesme, quoy que la nature de leur langage differe de la nostre, & qu'elle semble inarticulée.

On dit que nostre Esope se rendit à cette opinion, & qu'il estoit le plus habile de son temps à expliquer les voix des Bestes, & les chants des Oyseaux. Ce que disent les SS. Personnages que les voix des Bestes publient les loüanges de Dieu, comme si elles prononçoient, non des paroles indistinctes, & sans dessein mais des Hymnes particuliers, pour la loüange de leur Createur se rapporte à cecy. Ce passage mesme de David, où il est dit, *Que les Cieux racontent la gloire de leur Createur*, peut contribuer à cette opinion, avec une infinité d'autres preuves tirées de l'Ecriture.

Mais laissant ces raisons à part, disons avec les Chrestiens, & les Peripateticiens, que l'Homme seul

est capable de discourir, & que toutes les actions que nous admirons aux Animaux, partent de leur Instinct naturel qui se sert de leurs cinq sens, de leur imagination, & de leur mémoire, à moins que Dieu ne les élève miraculeusement à la faculté de parler, comme il fit l'Assesse de Balaam, au quel cas, l'acquiescement d'Esprit, suffit avec une creance humble & soumise.

La definition de l'Homme prouve cette verité. Car il doit ressembler & differer en quelque chose des autres Creatures, puis qu'il n'y a rien dans le monde qui ne soit composé de genre, & de difference. Celà estant clair nous voyons bien que l'Homme convient avec tous les autres Corps de la Nature, en l'Estre, & qu'il convient avec les Bestes, en l'Animalité. Il est donc vrai que l'Homme est un Animal, puis que l'Estre Animal le specifie dans l'Estre commun, & le met hors de pair des choses qui ne sont point vivantes. Mais ce n'est pas allez définir l'Homme de dire qu'il est un Animal; on en pourroit inferer qu'il est un Chien, un Cerf ou un Leopard. Il y a de la difference entre ces Bestes & luy, & quelque chose specifique, qui le constituë, & le distingue des autres, qui ne peut estre, que la Raison, ou il sera le mesme qu'eux, ou il en sera distingué, parce qu'il est Raisonnable. C'est donc une chose veritable de definir l'Homme, un *Animal raisonnable*, ce qui en exclud toutes les autres Bestes. Or estre Raisonnable c'est connoistre le Vray d'avec le Faux, & le Bien d'avec le Mal. Ce qui ne se peut faire sans le Discours, instrument de la Connoissance; le discours donc appartient à l'homme, & non pas aux autres Animaux.

Celà se pourroit encore prouver par les Arts, qu'il a inventez, par les Sciences, par la prudence de son election, par la puissance qu'il a de deliberer, &

430 LES FABLES D'ESOPÉ

par mille autres parties, dont les animaux sont entièrement dépourvus. Il n'y a nul Homme, qui ne se rende suffisant en certaines choses particulieres, comme aux Lettres, au jeu, en la politique aux affaires privées, & quelques-uns mesmes sont habiles à prouver leur insuffisance. Mais ces Bestes, qui nous surpassent en vivacité des yeux en excellence de l'odorat, en force, & en agilité, nous cèdent pourtant entièrement, & même au moindre de nous, toutes les puissances de l'Entendement. Elles n'ajoutent rien aux inventions, ne divisent ny ne desunissent rien en leur ame, du moins selon qu'il est permis d'inferer par l'apparence. De plus, elles ne réfléchissent ni ne se connoissent point. A quoy l'on peut adjoûter, que si les Bestes avoient la moindre lumiere de raisonnement, elles l'employeroient à s'assurer leur conservation. Car si leur Instinct naturel les porte à maintenir leur espece par la generation; & l'individu par la nourriture, à plus forte raison le discours les convieroit à chercher de plus en plus les moyens de se conserver la vie & la liberté, comme il se remarque tous les jours en l'Homme, qui est raisonnable de sa nature. Cela estant, pour peu d'esprit qu'elles eussent, il leur seroit facile d'éviter nostre domination, veu les autres avantages du corps & la perfection des sens qu'elles ont par dessus nous. En ce cas-là, nous n'aurions jamais appris à dompter les Lions, qui nous surpassent en valeur; ny les Elephans, qui sont beaucoup plus grands que nous; ny les Tygres, dont la legereté est imperceptible à nos yeux; ny les Serpens, dont la seule veüe imprime de l'horreur à toute nostre Espece; ny les Balsilics, qui tuent du regard; ny les Poissons, qui sont enfermez dans les abysses de l'eau; ny les Oyseaux, qui ont toute la plaine de l'air libre. Bref, il n'y auroit aucune sorte de Bêtes, qui ne pût se dis-

traire de nostre obéissance. Mais faute de celà, nous voyons avec combien de facilité nous domptons les Animaux nous les voyons souffrir d'estre attelés à nos Charruës, à nos Carrosses, endurer la selle & l'éperon; nous leur dressons des pièges, & nous en rendons les Maîtres; Ce qui ne seroit pas si la Nature leur avoit donné la faculté de discourir jointe aux avantages du corps.

Mais c'est trop nous arrester à prouver cette Opinion, refutons maintenant les Exemples. Premièrement, nous aurions toujours quelque droit d'en douter, puisqu'il n'y a point de certitude des choses éloignées. Supposons neantmoins que tels Historiens ne se soient point trompez, ce n'est pourtant pas une preuve concluante, pour vérifier le Raisonnement des Bestes. Car l'Elephant qui écrivit de sa trompe, il est certain qu'il ne le fit que par mémoire, & que son Maître l'avoit instruit à celà, m'estant permis, de ne croire pas cet Exemple, ou de le croire avec cette condition, que son Precepteur l'avoit instruit.

Pour l'Histoire de l'autre Elephant qui conduisit par un cable le débris du Vaisseau hors de la Mer, il semble que non pas le nom du Roy de Portugal, mais la violence du commandement luy fit faire un effort extraordinaire, crainte de la punition, aussi commune aux autres Animaux qu'à luy. Le Troisième Exemple de ce chaudron, peut s'estre fait par imitation, dont les Animaux sont capables. Car il peut avoir veu souvent faire cette action à son Maître, pour éprouver si un Vaisseau estoit bien joint de tous costez, ou si la liqueur en échapoit, & partant ce n'est pas merveille s'il le fit après luy, comme une infinité de choses que les Bestes, & les Enfans font avec nous.

Parlons maintenant de celuy qui partagea son a-voine en deux pour avertir son Maître de la perfidie du serviteur; Il est aisé de dire, que l'Animal

432 LES FABLES D'ESOPÉ

n'avoit pasce dessein; mais que ne mangeant depuis plusieurs jours que la moitié de cette mesure, son appetit s'y accoutuma si bien, qu'il voulut réserver l'autre, pour la manger quand il auroit faim. Ce que font les Fourmis, & les Bestes, qui ruminent; à qui l'instinct a donné certaines retenuës pour conserver leur provision, soit qu'ils ne puissent manger avec excez, comme nous faisons, ou que la nature ait de la prévoyance pour eux, & les incline à l'épargne de leurs biens.

Il est facile de repondre à ce qu'on dit des Chiens & des Singes, que tous les deux ayant la memoire excellente, ils se forment, l'un à plaire à l'homme, l'autre à imiter ses actions, qui est plustost la marque d'une imagination facile, & d'une memoire heureuse, que d'aucun raisonnement. Quant aux voix des Animaux, je croy bien qu'elles sont un signe naturel de leurs appetits, mais non pas un signe d'institution, comme les paroles; Ce n'est pas d'un consentement universel que les Loups hurlent de telle, ou telle sorte, y ajoutent tant d'articles, & d'élanemens de voix, mais c'est que la Nature leur a imprimé certains sons, qui marquent leurs appetits, & qui sont connus des Animaux de leur espee, & même des autres. Le mesme se remarque en la Poule qui ne pond jamais qu'elle ne jette une sorte de cry, que les autres Poules, les Villageois, & les Renards connoissent parfaitement. Mais c'est extravaguer de dire qu'ils raisonnent entre eux, & qu'il y ait un art de les entendre. Car cela consisteroit en la diversité des syllabes, ou en leur redoublement; au lieu que nous voyons, que c'est tousjours la mesme chose, & que les Animaux les redoublent sans choix, seuls, accompagnés, ou en la presence de ceux de leur espee, ou des autres. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'ils le fassent par art; mais il faut croire que si le plus excellent sçavoir de nostre Esope eust esté celuy.

d'entendre le langage de Bestes, nous ne serions pas maintenant en peine de luy servir de Mythologiste. On en peut dire autant d'Apollonius de Thyanée, que l'on tient avoir esté si sçavant en cette connoissance, qu'une fois il declara à ses Disciples qui voyageoient avec luy, le complot de certains Oyseaux, qui s'estoient avertis l'un l'autre, d'un sac de grain qui estoit versé sur le grand chemin. Ce qu'il leur put aussi-tost dire, par art Magique, ou par quelque avis qu'il en eut, què par le discours des Animaux.

Pour les loüanges que les Oyseaux donnent à Dieu, celà doit estre receu avec explication, plustost qu'au pied de la lettre. Car il est tres-veritable qu'ils chantent incessamment les loüanges de Dieu; c'est à dire, que la nature le louë par leur voix, comme un excellent portrait public la gloire de son Auteur, & qu'un Luth touché d'une habile main, annonce l'adresse du Musicien. C'est ainsi, qu'il faut entendre que les Animaux chantent les merveilles de Dieu, & que par eux, qui sont ses Ouvrages, on connoit la toute-puissance de l'Ouvrier.

Je m'estendrois plus au long sur un si ample sujet, si ma digression n'avoit esté trop importune, & peut-estre hors de saison, quoi qu'à la verité l'austere reprimande des Vices, que nous avons faite en tous les Discours précédens, nous semblast permettre en celuy-cy de prendre quelque espece de récréation, en récitant ces Histoires, ou en proposant une question aussi plausible que celle-cy. D'ailleurs, il falloit prévenir l'opinion de ceux, qui pouvoient dire qu'Elope n'eust jamais fait debiter ses moralitez à des Animaux s'il ne les eust creu capables de raisonnement. Mais si cela estoit, il faudroit conclure aussi, qu'il auroit creu du jugement aux arbres & aux buissons puisqu'il les fait parler quelques fois ensemble, avec un sens aussi mystérieux qu'utile

T

434 LES FABLES D'ESOPÉ

Ayant donc à discourir de la Vertu, il n'a pas voulu mettre en jeu des Créatures capables de discours, mais seulement étaler les maximes de la Morale, sous l'écorce de plusieurs fictions pour sucrer la pillule aux Hommes foibles, & leur faire goûter les enseignemens, par le divertissement qu'apportent les Fables. Cécly estoit autrefois le but de la véritable Poësie, bien qu'elle differe de cét ouvrage, en ce qu'elle n'expose que des Hommes & des Dieux, au lieu que de ce genre d'écrire expose aussi les Bestes, & les plantes. Homere le Prince des Poëtes, a fait neantmoins un Poëme des Rats & des Grenouilles, qu'il appelle *Vatracomyomachie*. Or quoi que la Véritable Poësie, c'est à dire, celle qui nous enseigne la Vertu, sous les Fables celestes & humaines, ait beaucoup d'avantage sur un ouvrage pareil au nostre, celle-cy pourtant la devance en quelque façon, principalement en la brièveté de la Fable, & en l'abondance du suc, ou des bonnes choses.

Mais revenons au but de cét ouvrage qui est l'application des Fables. Celle-cy signifie proprement, que le conseil & l'industrie peuvent plus que la force. Homere nous a voulu persuader cela dans son Poëme, où il donne tousiours l'avantage à Ulysse sur tous les autres Héros des Grecs, qui estoient en partie plus Vaillans, mais tous ensemble moins ingénieux que luy. Cest pour cela mesme qu'il fait partir Ulysse tout seul, pour exécuter plusieurs entreprises difficiles comme pour avoir Achille, & pour recouvrer les flèches de Philoctete, au lieu qu'il le fait accompagner Diomedé, quand il l'envoie au Camp des Troyens, pour faire une action de conséquence, qu'il avoit imaginée Par où cet excellent homme nous apprend que la Prudence sans la Force peut beaucoup, mais que la Force sans la Prudence ne peut rien. Il nous enseigne encore plus expressément l'importance du bon Conseil, lors que

s'agissant de terminer quelque haute-affaire, ou de sortir d'un grand peril, il le fait tousjours accompagner luy & son fils Telemaque de la Déesse Minerve, qui préside à la Prudence. En quoy il me semble plus judicieux que Virgile, qui ne donne pour conseil à son Enée que sa Mere Venus, Déesse de la Volupté, si ce n'est quand il suppose quelque apparition de Mercure, ou d' Anchise son Pere. C'est donc la Prudence qui nous délivre des dangers, qui finit heureusement nos entreprises, qui fait les Loix, & les Legislateurs, qui rend les Amants heureux, & qui favorise les Guerriers. En un mot, c'est elle qui produit tous les effets, qui nous semblent admirables dans le Commerce du monde. Cette Reine apprend aux petits à se deffendre contre les Forts, & aux Grands à commander en assurance. Avec elle jamais un homme n'a esté des honoré pour un long-temps, ny un Estat perdu tout à fait. Nous pouvons donc bien l'appeller le fanal de nostre vie, le fil de nos labirintes, & la consolatrice de nos peines.

F A B L E C I V.



Du Laboureur, & du Taureau.

Un Laboureur avoit un Taureau, qui ne pou-

436 LES FABLES D'ESOPÉ

voit souffrir le joug, ny d'estre lié. Pour l'empêcher de frapper des cornes, suivant sa couruine, il les luy fia toutes deux ; puis il l'attella, non pas au chariot, mais à la charuë, afin qu'il ne ruaît plus. Luy cependant en tenoit le manche, extrêmement aise de ce que le Taureau ne le pouvoit frapper, ny de ses cornes, ny de ses pieds. Mais il ne laissoit pas de l'incommoder, en luy résistant, parce qu'il luy couvroit la teste de poudre, & luy en remplissoit la bouche & les yeux.

DISCOURS MORAL.

CE Taureau, qui se souleve sans cesse contre le Laboureur, nous apprend qu'il y a certains Esprits si revêches, que l'on ne les peut divertir, ny par Art, ny par Conseil. Ce qui procede, de je ne sçai quelle Coutume libertine, qui les a si fort déliez de la subjection, qu'ils dédaignent les conseils qui tendent directement à leur Bien. Ils ne veulent pas même écouter les Remontrances des Veillards desintéressés ; Au contraire, ils se moquent de leur manière de raisonner, qu'ils appellent rêverie & trop lente, sans considérer avec Tacite ; *Que les Entreprises sont mieux assurées & soutenues par les Conseils froids & meurs, que par les dangereux & les violens.* Ces Indiscrets font gloire de choquer ceux qui ne parlent que pour leur bien, & s'opposent aussi-tôt à la douceur qu'à la rudesse. Ce qu'ils ne feroient jamais, s'ils considéroient bien qu'en nos affaires propres nous sommes tousjours intéressés, & que nostre Esprit ne voyant pas les choses toutes pures, mais par les yeux du profit seulement, ne sçauroit les examiner avec tant de soin, ny si sainement, que s'il n'y avoit aucune part. Ce qui est si vray, que de deux Esprits égaux, l'un sera moins clair-voyant en ses

propres affaires, qu'en celles de son compagnon. De ce manquement de considération naist l'Opiniâtreté contre les Conseils. De là vient cet endurcissement d'Esprit, qui nous rend nos meilleurs amis suspects jusques à les accuser de Perfidie, quoi qu'ils soient zelez pour nostre service.

F A B L E CV.



Du Satyre, & du Voyageur.

UN de ces Satyres, qu'on croyoit Dieux des Forests, ayant pitié d'un pauvre Passant, couvert de neige, & transy de froid, le mena dans sa Cabane, & le fit asseoir auprès du feu. Comme il l'eut veu souffler dans ses mains & qu'il luy en eut demandé la cause le voyageur repondit, *qu'il le faisoit pour les échauffer.* S'étant mis à table, la premiere chose que fist l'Estranger, fut de souffler sa bouillie. Le Satyre, en voulut encore sçavoir le sujet; Et comme il apprit *que c'estoit pour la refroidir*, ne pouvant plus souffrir un tel Hoste dans la cabane; *Sors d'ici*, luy dit-il, *car je ne puis m'accommoder avec un Homme qui se contredit ainsi en ses paroles.*

DISCOURS MORAL.

L'Action de ce Satyre nous instruit d'éloigner de nostre table des personnes doubles en paroles, dont la langue est un glaive à deux tranchans, & qui peuvent nuire aussi bien à leurs Amis qu'aux autres, s'accommodant à nos sentimens par flatterie, & puis à ceux de nos Ennemis par méchanceté. Comme il arrive ordinairement que la flatterie & la complaisance, sont de vrais Pièges à surprendre les fols, dont le nombre est infiny, ceux qui les tendent, y font tomber aisément les mal-avisez. Ces perfides, disant autrement qu'ils ne pensent, sont donc plus à craindre, que les ennemis déclarez, car sous l'appas de douces paroles, ils peuvent nous empoisonner & remplir d'amertume les douceurs de l'Hospitalité. En effet, comment pouvons-nous nous fier à une personne, double à soy-mesme, & croire la parole d'un Homme qui n'en a point? Si le plus agréable fruit de l'Amitié consiste en sa durée, que doit-on attendre d'un faux Amy, qui change à tout coup d'opinion, & comment nous sera-t-il fidele celuy qui ne le fut jamais à personne?





Du Taureau, & du Rat.

LE Taureau se sentant mordu au pied par le Rat, qui fut incontinent se cacher dans son trou, s'en mit en telle colere qu'élevant ses cornes, il chercha son Ennemy de tous costez, sans pouvoir le trouver. Alors le Rat se moquant de luy, lui dit; *Il ne faut pas, que pour estre robuste comme tu es, & fortifié d'une pesante masse de chair, tu continuës de mépriser les uns & les autres, puis que maintenant un petit Rat t'a blessé, sans qu'il en ait encouru aucun danger.*

DISCOURS MORAL.

CEt exemple nous fait souvenir du commun Proverbe, qui dit, *Qu'il n'y a point de petits Ennemis.* Cela se verifie par les raisons & par les exemples. Les raisons sont fondées sur le juste partage des qualités. Car la Nature ayant donné à tous les Animaux de quoy se contenter dans le monde, & se garantir de la violence & de l'oppression, il ne faut pas que les forts & les puissans s'imaginent de

440 LES FABLES D'ESOPÉ

pouvoir avec raison gourmander les foibles, qui n'ayant point de force pour se deffendre, peuvent faire suppléer l'adresse au defaut de la puissance. Si la nécessité les contraint de céder à leur ennemy, ils peuvent trouver une espèce de seureté en leur méfiance, & en leurs soins continuels; il y en a même qui n'ont trouvé le moyen de leur conservation que dans leur propre foiblesse; Témoins plusieurs petits Princes Souverains, qui à cause du peu de pouvoir qu'ils ont, s'attachent aux plus grands Roys, pouvant se donner, ou se mettre en la protection de quelque tiers, égal à leur ennemy. Ce qui fait que souvent quelqu'un de ces Princes entretient deux Couronnes en jalousie, sans en estre accablé, veu le soin que chacune a d'empêcher l'accroissement de son égale. C'est ainsi que l'impuissance même sert quelquefois de support aux Hommes, comme il se voit en la petitefle de ce Rat, qui le fait échaper, en se moquant de la poursuite du Taureau.

Il n'y a donc point d'Ennemis à mépriser, quand il n'y auroit nulle proportion entre leurs forces & les nostres. D'ailleurs, le desespoir ne trouvant rien difficile, ny dangereux, est le plus grand persécuteur de ceux qu'il a pris en bute, l'expérience nous faisant voir qu'un Ennemy que nous avons fait résoudre à se vanger, est un Démon que l'on ne peut assez craindre. Délà naissent les revoltes du menu Peuple, à qui la fureur met les armes à la main, & les porte à des actions terribles & precipitées. Telles violences tombent plus aisément dans l'esprit des petits, que des autres, soit qu'on les considere comme tels par leur stupidité, ou leur impuissance. Premièrement, une Ame foible en est beaucoup plus susceptible qu'un grand courage, parce qu'elle ne se propose pas si vigoureusement des re-

medes à ses maux ; Secondement, il est tres-certain, & l'experience journaliere, ne fait que trop voir que les gens de peu se jettent plus hardiment dans l'extrémité, que les Mediocres, ou que les Grands, d'autant qu'ils n'ont en eux aucun espoir de consolation, ou de vengeance. Si nos Inferieurs sont donc plus enclins à se desesperer, il faut conclure qu'ils sont aussi plus redoutables, puis qu'il n'y a rien de si furieux que le desespoir, & que comme dit Seneque, celui-là est déjà maistre de la vie d'autrui, à qui la rage fait abandonner la hienno.

On peut alleguer une autre raison, pourquoy les Ennemis foibles sont fort à craindre; c'est qu'ils ont tous les Genereux de leur costé. Ce qu'il est impossible de nier raisonnablement si l'on considere que la plus belle matiere de generosité consiste en l'assistance des foibles. Aussi fut-ce pour cela qu'au temps des anciens Roys de France, & de la Grand' Bretagne, les Ordres de Chevalerie furent inventez, à sçavoir, pour secourir les Affligez, empêcher l'oppression des Pauvres, & les violemens des Filles, tirer réparation des injures, délivrer les Esclaves, & faire mille autres actions mémorables, qui servoient de but à la gloire. L'on peut voir par là qu'il est difficile d'opprimer impunément les foibles, & de les reduire au desespoir, en les persecutant, sans s'attirer une faction puissante, & de qui est plus à craindre, sans encourir les peines de la haute Justice de Dieu. C'est luy qui a tant de soin de la protection des Pauvres, qu'il s'est nommé luy-mesme leur Défenseur, & leur a fait l'honneur de les appeller ses Membres. Si les parties de nostre corps veillent à la conservation de leurs compagnes, si la paupiere garantit l'œil de la poudre, si l'œil prend garde aux choses nuisibles; si la main va au devant du coup, pour sauver la teste; si la chair environne les parties nobles; si le

T 5

442 LES FABLES D'ESOPÉ

crane couvre le cerveau ; bref , si la peau enveloppe le crane & la chair ; à combien plus forte raison devons-nous croire que ce puissant Protecteur garantira les Membres de toute sorte de violence ? N'est-ce pas luy qui s'est réservé la vengeance , pour la délivrance des Affligés ? N'est-ce pas luy qui a tiré son Peuple de la servitude des Babyloniens , & du joug de Pharaon ? En un mot , il est impossible qu'il ne se plaise à faire du bien aux petits , puisqu'il s'est rendu petit luy-mesme ; & que cette loy de ressemblance ne le convie à les maintenir , comme souverainement bon , & juste. Que ceux-là donc n'estiment pas avoir à faire à de foibles parties , qui font gloire d'opprimer les petits , ou mesme de les accabler , s'ils peuvent ; & qu'ils s'assurent que les Pauvres ne manquent jamais d'un bon support , puisqu'ils ont Dieu de leur côté



D'une Oye, & de son Maître.

UN Oye pondoit tous les jours un œuf d'or à son Maître , qui pourtant fut si fou , que pour s'enrichir tout d'un coup , il la tua , croyant qu'elle avoit dans le corps une grande quantité de ce metal ; Mais le Malheureux tout étonné de

n'y trouver rien, s'abandonna soudainement aux regrets & aux soupirs; se plaignant d'avoir perdu son bien, & son esperance.

DISCOURS MORAL.

QUoi que nous puissions entendre cette Allegorie en deux façons, & accuser le Maître de cette Oye, d'estre trop immodéré en ses volonteés, ou trop violent à les executer, nous ne la prendrons que du dernier biais, ayant cy-devant discouru assez au long contre l'Avarice & la Convoitise des Richesses. Pour verifier donc le second Enseignement que cette Fable nous donne, à sçavoir que la précipitation des moyens empesche la fin d'une affaire, par les incidens & les obstacles que l'Imprudencé y apporte; il ne faut que voir la contenance de ceux qui marchent trop viste dans les ruës, qui sont les seuls qui bronchent ordinairement. Il en arrive de mesme aux Nageurs, dont ceux qui nagent à leur aise, se sauvent presque toujours, au lieu que ces autres, qui précipitent trop leurs mouvemens ne gagnent point en l'avancement de leur route, ce qu'ils perdent en la durée de leur vigueur.

L'on en peut dire autant des Actions morales, veu que nous apprenons par experience, que l'Homme ne précipite presque jamais rien, sans y apporter plus d'obstacle que d'acheminement, la promptitude empeschant la consideration, sans laquelle il faut de nécessité qu'en quelque œuvre que ce soit, il y ait de l'impertinence, ou du destin. D'ailleurs, l'évenement & la pratique des choses, dépendent ordinairement du Temps, à quoy le Sage s'accommode discrettement. Au contraire, l'Impatient veut le prevenir; d'où il arive qu'à faute de s'y estre conformé, il l'éprouve presque toujours, importun, & nuisible. La Mediocrité estant donc requise à former un des-

444 LES FABLES D'ESOPE

sein, elle l'est pareillement à l'exécuter. Car quoi que donner soit une Vertu, elle ne l'est pas pourtant, si l'on ne donne à propos. Aussi est-ce l'avantage que la Prudence Heroïque s'est réservé parmy nous, d'être la Guide de toutes les autres Vertus, c'est à dire de les faire pratiquer sans délai, quand le Temps & les occasions s'en présentent. Pour cela mesme les Poëtes ont fait Deesse, & non pas Dieu, la Divinité qui préside à la Prudence; peut estre pour nous montrer qu'il faut user des choses avec modestie, & non pas brusquement, ny trop à la haste. C'est un Dieu qui préside aux Armes, à l'éloquence à la Medecine, & un Dieu de qui les Arts mécaniques relevent. On a fait Dieux (bien que fausement) ceux qu'on a cru avoir soin de la Mer, de la Terre, & du Ciel: on a fait Dieu, & non pas Déesse, l'Amour; Mais pour la Prudence, c'est à dire la conduite des actions, on l'a attribué justement à une Déesse, & encore à la plus modeste de toutes, pour montrer que nous devons nous conduire avec lentour, & temperance dans nos desseins, pour les faire réussir. C'est pour cela que les jeunes gens, plus brusques que les Vicillards, sont aussi plus sujets à faillir; car ils s'imaginent bien les moyens d'arriver à leur but, mais ils ne s'en proposent pas les obstacles, comme le remarque Aristote dans ses Ethiques. Or ce que nous dilons des âges nous le pouvons encore dire des Nations. Car ordinairement les Peuples brusques & déterminez font de plus grandes pertes que les autres. Si l'on m'objecte, qu'ils font de plus grands gains aussi, je répondray, qu'ils ne les conservent pas si long-temps. Dequoy plust à Dieu, que ne fussent point témoins ceux de nostre Nation, qui par les merveilles de leur Valeur, que leurs Ennemis redoutent comme la Foudre, ayant conquis à diverses fois tant de superbes Provinces, chassé tant de Mécréans, & fait tant de Royaumes tributaires,

n'ont pas laissé de les perdre ; au lieu que les Espagnols, à qui les Mariages ont plus servy que les Batailles, se vantent, comme c'est leur coutume, de posséder aujourd'huy les plus belles parties de l'Europe, sans compter le nouveau Monde.

F A B L E CVIII.



De la femelle du Singe & de ses deux Enfans.

L'On tient que la femelle du Singe ayant des jumeaux, en ayme passionnément l'un plus que l'autre: Une fois donc qu'elle eut deux petits d'une portée, voulant éviter un certain danger, elle prit entre ses bras celuy qu'elle aymoît le plus. Mais ayant couru trop viste, elle le froissa contre une pierre, dont il mourut, au contraire, cét autre qu'elle portoit sur les épaules, & qui luy estoit indifférent, s'échapa sans recevoir aucun mal.

DISCOURS MORAL.

Cette Fable nous apprend que l'amour extraordinaire des Peres est quelquefois tres-nuisible

446 LES FABLES D'ESOPÉ

aux Enfans; Et qu'au contraire ceux qu'ils ont traitez plus rudement, en sont plus heureux dans le Monde, & même plus vertueux. Je verifieray ces deux propositions par ordre. Premièrement, il est très certain que les mignardises des Meres affoiblissent la complexion de leurs Enfans, ne les accoutumant pas de bonne heure au vent, à la pluye, au serain, à la nourriture sans choix, & aux autres incommoditez de la vie, contre lesquelles les soins trop particuliers que l'on prend à nous deffendre, nous rendent sans deffense. Cette diversité d'enveloppes, & cette maniere d'emmailloter, cette delicatesse de nourriture, n'est-ce pas ce qui les rend malades, & qui les tuë quelquefois? Pourquoy accoutume-t'on leurs temperamens à ce qui leur peut manquer, & non à ce qu'ils peuvent toujours avoir? N'est-ce pas multiplier les perils, & les rendre plusieurs fois mortels? Certes, les Meres Lacedemoniennes n'en ufoient pas ainsi, non plus que les Femmes de Scythie, qui donnoient ordre dès qu'elles estoient accouchées, qu'on plongeast leurs Enfans dans l'eau froide; Coutume que Virgile attribué aux Latins dans son Eneïde.

*Nous trempons nos Enfans dans l'onde;
Aussi-tost qu'ils viennent au monde;
Et puis nous les endurcissons
Contre la pluye & les glaçons.*

Ce qui n'empeschoit pas que ces femmes ne misent au monde de vigoureux Enfans, chez qui la Santé florissoit à l'égal de la Vertu. Il n'est pas croyable que la Mere de Massinissa l'eust dorloté en son bas âge: Car si elle l'eût fait, il n'eût jamais atteint norante ans au quel âge il souffroit le Soleil & la pluyeeste nue, marchant à pied des jours entiers. *Henry le grand d'heureuse memoire*, n'a-t'il pas esté élevé en

Soldat , aussi bien qu'en Roy? D'où luy venoit cette vigueur extraordinaire que de sa nourriture? En peut-on pas dire autant de *Louis le juste* , son Successeur , Prince d'incomparable Vertu , & qui par des merveilles de Valeur & de Pieté a fini tant de hautes entreprises. Ne doit-il pas une partie de ses belles actions à la vigueur qu'il s'est acquise dès son bas âge aux exercices de la Chasse? A-t'on jamais vu des peuples plus vertueux , que ceux qui ont fuy les délicatesses, comme faisoient les anciens Romains? ny des Nations plus débauchées, que celles qui ont pris plaisir à s'élever dans le Luxe , & dans les delices? Telle estoit la Republique des Sybaritains , dont on trouve à peine le nom dans les Histoires, hors quand les Auteurs veulent parler de sa mollesse , pour montrer que les personnes qui s'y addonnent , ne sont capables que de celà. Comment donc pourrat-on excuser ces mauvais Parens , qui accoutument aux délicatesses les Enfans qu'ils viennent de mettre au monde? Est-il possible de leur faire haïr une vie oysive , en les entretenant voluptueusement? De leur apprendre la sobriété , en les nourrissant de friandises? De leur oster la crainte des Ennemis , en leur faisant craindre le serain & le vent? N'est-ce pas leur vouloir du mal que de les accoutumer à de si pernicieuses habitudes; & ne peut-on pas bien dire avec Bertrand.

C'est bayer que d'aimer ainsi.

Ce n'est pas en cela seulement que les caresses excessives des Meres nuisent à leurs Enfans, la corruption de l'Amr, qui en procede infailliblement, est un danger bien plus considerable. Car si la bonne instruction est une seconde naissance, & si elle dépend de la correction des Vices, où nostre Nature est sujette, ces Meres qui sont idolâtres de leurs Enfans,

448. LES FABLES D'ESOPÉ

ne les perdent-elles pas faute de les reprendre ? Si du commencement elles adherent à leurs coleres, n'en feront-elles pas un jour des Assassins ? Si elles endurent leurs petites surprises au préjudice de leurs Freres, ou de leurs Compagnons, n'en font-elles pas des Traistres Si elles ne chastient point leurs paroles sales, & licentieuses, n'en font-elles pas des Paillards, & des Adulteres ? Si elles leur souffrent manger & boire par excez, n'en font-elles pas des Dissolus ; O qu'il eust bien mieux vallu à ces Femmes-là d'avoir esté steriles, que de mettre au monde des Miserables, abandonnez à toutes les délicatesses du Corps, & à tous les débordemens de l'Ame.

Mais je retombe insensiblement sur un discours, dont j'ay si souvent parlé dans cét Ouvrage, que je pourrois bien ennuyer le Lecteur par la necessité des redites. Il vaut mieux venir à la preuve de la seconde partie de mon Allegorie, qui est, que les Enfans les moins carellez, deviennent les plus vertueux, & les plus honnestes. Toutes les raisons alleguées cy-devant, & tournées du sens contraire, prouvent que la forte complexion fait les Hommes genereux, & entreprenans ; que l'Exercice rend le sang meilleur, que la Sobriété de l'Enfance se confirme en l'âge avancé, & bref, qu'une jeunesse qu'on ne flate point, est capable de toute Vertu. A ces raisons l'on en peut ajouster quelques autres, propres seulement à ce sujet. Qu'un Fils peu carellé de son Pere, s'évertuë à devenir homme de bien pour surmonter par son merite l'aversión naturelle qu'on a pour luy. D'ailleurs, n'attendant pas beaucoup de l'heritage, ni du cœur des siens, il ne borne point sa Fortune dans le clos de son pere : les successions qu'il prétend sont des charges magnifiques. C'est avec cela qu'il desire de se rendre Liberal à ceux qui luy ont esté Avarés, & à ses Freres mesmes, que l'on a favorisez plus que

luy. D'où il arrive, que la froideur de ses parens enflamme toutes les esperances, & que ceux qui le haïssent, luy font du bien, lors qu'ils y pensent le moins, tellement que l'on peut dire à contrefens,

Hayr ainsi, c'est proprement aymer.

F A B L E CIX.



Du Renard, & du Leopard.

LE Renard, & le Leopard dispuoient ensemble de leur beauté. Ce dernier loüoit sa Peau tachée de diverses couleurs ; Ce que le Renard ne pouvant dire de la sienne, ny la préférer par conséquent à celle du Leopard ; J'avoue ; luy dit-il, *que tu as quelque raison de ce costé là ; mais en récompense, l'avantage que j'ay sur toy, qui n'est pas petit, c'est d'avoir l'Esprit madré, & non pas le Corps.*

DISCOURS MORAL.

IL n'est pas question de réciter icy les avantages que la beauté de l'Ame emporte sur celle du Corps. Nous avons traitté ce sujet assez amplement, joint que quoi qu'il n'y ait que trop de personnes qui souhaitent plus ardemment un beau Corps,

450 LES FABLES D'ESOPE

qu'un bel Esprit, il est impossible, qu'en leur Ame ils ne trouvent ce dernier plus estimable que l'autre.

Ces Vers d'un de nos Poëtes le temoignent.

*Tel que l'Astre du Jour esteint par sa présence
Tous ces Feux, qui du Ciel font les brillans Tresors;
Telle, & plus grande encor, est la prééminence
Des beautés de l'Esprit sur les graces du Corps.*

F A B L E C X.



De Venus, & d'une Chatte.

UN jeune homme symoit tant une Chatte, qu'il pria Venus de la metamorphoser en Femme. La Déesse exauça sa priere, & transforma cét Animal en une fille d'excellente beauté. Ce fou fut si passionnément épris de son amour, que sans plus long délai, il la mena droit à son logis, pour en jouir. Mais comme ils furent tous deux au lit, Venus voulant éprouver si le changement de forme ne luy auroit point aussi fait changer de naturel, lâcha exprés un Rat dans la chambre. Alors cette froide Amante ne se souvenant plus de celui qui estoit avec elle, se jetta du lit en bas, & poursuivit le Rat, pour

le manger: ce qui fut cause que la Déesse irritée voulut qu'elle reprit sa premiere forme.

DISCOURS MORAL.

TROIS choses dignes d'une grande consideration se présentent icy. La premiere, c'est l'inégalité, qui arrive quelquefois en Amour, figurée par l'extravagante passion de ce jeune homme, qui sert de sujet à cette Fable. La seconde, c'est l'enchantement des Amants, qui changent en un instant dans leur fantaisie les defectueuses Créatures qu'ils aiment, en des modeles de perfection: ce qui nous est figuré par cette Chatte, que Venus transforme en Femme. Le troisiéme point de mon Discours sera le vray but d'Esope, compris dans la fin de la Fable, à sçavoir qu'on ne change pas de mœurs, en changeant de condition.

De la premiere, je diray que c'est une chose étrange, de voir que l'Amour lie quelquefois des personnes si inégales en toutes leurs parties, que si on leur vouloit choisir des Ennemis, l'on n'en chercheroit jamais d'autres. Cét Aveugle ne connoist bien souvent, ny qualité, ny merite. Il prend plaisir de comparer les Cedres aux Buissons, les Européens aux Afriquains, les jeunes aux vieux, les beaux aux laids, les stupides aux galants, bref les plus gens de bien aux méchans, & aux vicieux. Combien d'Empereurs sont devenus Esclaves de leurs Vassalles? Combien de Dames relevées, ont souffert les approches de leurs Valets? Bref, combien de personnes nées de Familles ennemies, se sont naturellement entr'aymées, contre la nourriture qu'elles avoient prise en la maison de leur Pere? Comme c'est au Philosophe à rechercher la cause des choses, ce ne sera point mal fait d'essayer à connoistre celles de cette Inégalité. Pour y parvenir, il faut se remettre en memoire ce que dit le Poëte.

452 LES FABLES D'ÉSOPE

Nous aspirons tousjours aux choses deffendues.

Ce qui est si vray , qu'il n'y a presque rien qui se puisse mieux prouver par l'Experience. Cela nous arrive par je ne sçay quel malheur de nostre Nature, soit qu'elle encline à penetrer tousjours plus avant dans les choses , & par consequent à violer les limites qu'on luy prepare , ou que la grande amour de la Liberté nous y convie , & que ce soit gêner nostre humeur , de voir un obstacle ou une barriere devant nous , comme il avint à ce Vieillard Milanois , auquel , ayant vécu jusqu'à soixante ans sans sortir des faux-bourgs de sa Ville , Charles V. commanda de n'en jamais sortir , afin que tous les Estrangers peussent admirer le peu de curiosité de cet homme-là : dont il conceut un si grand déplaisir , qu'ayant fait instamment prier l'Empereur de luy permettre d'aller voir le monde ; comme il eut rejeté toutes les demandes , il en mourut de regret dans sa maison. Ce qu'on ne peut attribuer à l'inclination de voyager , puis qu'il avoit passé tant d'années dans une seule Ville , mais à une certaine humeur libertine , qui estant commune à la pluspart des hommes , leur fait haïr toutes les contraintes , quelques justes qu'elles soient. Il y a encore une cause de cela , que je trouve plus apparente que toutes les autres ; c'est qu'un Bien interdit nous semble plus grand , & nous fait penser qu'il doit estre excellent puis qu'on nous le deffend , ce qui nous éguisse l'appetit , & nous invite à violer cette Loy. Nous croyons que les Magistrats nous en privent pour se le reserver , ou que la chose est si douce , qu'elle pourroit nous détourner d'aimer Dieu , & la Patrie.

Voilà donc à peu près ce que l'on peut dire sur cette matiere ; d'où il est aisé de conclure , qu'estant enclins aux choses contraires à nostre bien , plus elles sont deffendues plus nous les ayons aussi. De

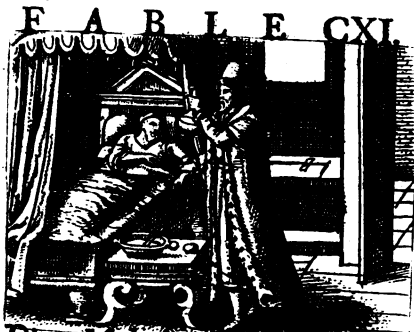
là vient que les Femmes des Maris jaloux, & les Filles des Meres trop rigoureuses, tombent plus facilement dans le peché, que les autres, veu le soin qu'on prend pour les en divertir. Cette meme raison nous fait souvent aymer des personnes inégales, tels desseins nous estant plus deffendus que les autres. Ce qu'il n'est pas besoin que je confirme par des Exemples, n'en pouvant alleguer que de superflus, puis que l'Experience prouve assez cette verité.

Je viens donc à la seconde partie de mon Discours, qui est la Transformation que nostre Auteur nous propose icy. J'en ferois des Volumes entiers, si mon dessein estoit d'écrire beaucoup, plustost que de bien instruire. Premièrement je mettrois en question, si c'est une chose réellement faisable de transmüer les Corps des uns aux autres; où si ce qu'on nous raconte de la Lycanthropie n'est qu'un fantastique Changement, qui a l'apparence de la chose, & non pas la réalité. Puis venant à moraliser là-dessus, je deduirois comment les Passions démesurées pervertissent nostre Nature, & nous font déchoir de la dignité de nostre estre. Ce que les Poëtes ont expressement témoigné par la Fable de Circé la Magicienne, à qui ils ont donné le pouvoir de changer les Hommes en Bestes pour montrer par là que les Vices immoderez, nous ostent l'usage de la Raison. Mais comme cette Allegorie est assez connue, & qu'en plusieurs endroits de nostre livre, nous en avons amplement traité, donnons un sens exprés à cet endroit, pour en tirer une instruction particulière. Je veux donc dire que cette transformation de Chatte en Femme, marque la foiblesse des Amans, qui ne se sont pas si-tost abandonnez à leurs passions, que toutes choses leur semblent changer de nature. Les laides s'embellissent en leur imagination, & les Belles s'y rendent incomparables. Un don

474 LES FABLES D'ESOPÉ

mediocre de Nature y devient extrême: un Défaut y passe pour une bonne qualité. Si la personne aymée est louche, ils disent qu'elle en a meilleure grace, & que cette petite imperfection relève l'excellence de l'ouvrage. Si elle est extrêmement brune, ils voudront nous persuader que c'est une marque de vigueur, & qu'il y a bien du feu caché sous ces tenebres. Si elle est Petite, ils l'appelleront un Abregé de merveilles, soutenant, que plus une belle œuvre est racourcie, plus elle est admirable. Si elle est extraordinairement grande, ils allegueront, que d'une belle chose on n'en scauroit trop avoir, & que la Nature a voulu rendre toutes ses perfections infinies. Si elle a le regard rude, ils appelleront cela les Foudres d'Amour. Si elle l'a miais & simple, ils le nommeront les charmes de l'Innocence. Si elle est trop vieille, ils loueront l'assemblage du bon Jugement avec celui du Corps. Si elle est trop jeune, ils nous diront que son Esprit devance ses années. Bref, ils nous la transformeront toute en très peu de temps, & nous la feront voir sous un autre teint, & sous un autre visage. Mais ce qui est encore plus ridicule, c'est que nous éprouvons que ceux qui ont le plus remarqué de défauts en une Femme, sont les premiers à la louer; parce qu'elle leur aura peut estre fait les doux yeux, ou serré la main. Nous pouvons juger par là combien l'estat des Amans est ridicule, puisqu'ils passent une bonne partie de leur vie, privez de toute connoissance, & de l'esperance de la recouvrer. Car il est presque impossible qu'un Homme possédé de cette Passion, s'en delivre jamais. Après une Idole, il en adore une autre; une Femme mariée succede à la fille: puis il passe à la Vefve; & il est croyable que s'il trouvoit une Androgine, elle auroit aussi son tour à cause seulement qu'elle seroit à demy Femme.

Venons maintenant à la troisième partie de notre Discours, à sçavoir que la Condition ne change pas les Vertus ny les Vices de l'Ame, principalement s'ils sont contractez par une longue habitude. Qui voudroit nier cette Verité, où trouveroit il assez de raisons pour la contredire? y a-t'il quelqu'un qui se depouille de soy-mesme, en faisant Fortune, ou qui prenne plaisir à se défaire de ses passions, & de ses méchantes habitudes? Plusieurs croiroient acheter la grandeur trop cher, s'il falloit abandonner leurs Vices pour l'amour d'elle. L'exemple d'un bon nombre de Personnes de condition leur apprend assez, qu'une haute Fortune ne sert souvent qu'à les rendre encore plus imparfaits. Ce ne sont pas tousjours les mieux élevez que les Grands. Ils ont tant de Flateurs auprès d'eux qu'il peuvent à peine se rendre capables d'une parfaite Vertu. Mais je passe insensiblement de mon Discours à un autre, & ne m'appерçois pas que j'anticipe le sens de la Fable suivante, qui en veut aux Hommes trop complaisans.



D'un Malade, & d'un Medecin.

UN Malade enquis par son Medecin de l'é-

456 LES FABLES D'ESOPE

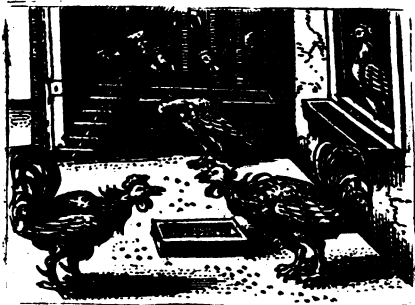
tat de la santé ; *Je brûle* , répondit-il , & *suis tout en eau* , à force d'avoir *sûé*. Voilà qui est bien, dit le Médecin, & puis il se retira. Le lendemain il le fut encore visiter, & luy demanda comment ils'estoit porté la nuit passée? *Helas!* s'écria-t'il d'une voix debile, *peu s'en est salu que je ne sois mort de froid*. Tant mieux, adjousta ce habile Docteur, *c'est bon signe*. Quand ensuite pour la troisième fois il luy eut fait la même demande, & que ce pauvre homme luy eut répondu, *qu'il n'en pouvoit plus*, tant il estoit travaillé d'un flux de ventre ; *C'est vostre santé* , continua ce Charlatan. A la fin un de ses amis l'estant allé voir, pour apprendre s'il ne se trouvoit pas mieux *Ab! mon amy*, luy répondit-il, *je me porte tous jours bien, à ce qu'on me dit, & pourtant je me meurs*.

DISCOURS MORAL.

CE qu'Esope dit icy du Médecin, nous le pouvons dire d'un faux Amy. Car il void bien souvent mortellement malade celuy qu'il feint d'aimer sain. Il luy trouve le poux émeu de Vengeance, ou de Haine, enflammé de Passion, ou refroidy dans l'amour des choses honnestes ; Et pourtant, au lieu de luy conseiller ce qui luy est profitable, il adhère lâchement aux opinions de son Malade, & craint plustost de le mettre en colere. Tels sont ordinairement ceux qui approchent des Grands, à qui l'éclat de leur Condition, ou l'esper de leur Fortune, fait trahir mille fois le jour leur Conscience, en leur conseillant des choses illegitimes. Tels ces Flatteurs interessez & malins, qui sous prétexte de vouloir traiter obligeamment ceux dont ils se disent amis, les détournent des affaires utiles, & les engagent dans les dommageables. De

pareille nature sont encore ceux qui voyans leurs Amis malades à l'extremité, n'osent leur parler de Confession, parce que la peur redouble l'accez du mal, & que c'est les hazarder que de leur nommer le nom d'un Prestre. Mais ces gens la ne confiderent pas que c'est bien les hazarder plus dangereusement de les reduire au dernier Article, sans les avoir fait souvenir de leur Salut.

F A B L E CXII.



Des Coqs, & de la Perdrix.

UN homme ayant plusieurs Coqs en samaison, achepta une Perdrix qu'il mit avec eux pour l'engraisser. Mais les Coqs ne virent pas plustost cette nouvelle compagne, qu'ils la chasserent à coups de bec. Cependant la pauvre Perdrix s'affligeoit, de se voir ainsi rebuttée faute d'estre de leur espece, Toutefois ayant pris garde qu'ils se querelloient aussi, elle modera sa tristesse; & se consolant; *Arrive ce qui pourra*, dit-elle, *je suis resoluë de ne me plus tourmenter, puisque je voy maintenant qu'ils s'entrebattent eux-mesmes.*

ON peut-tirer de cette Fable deux Avis importants, dont l'un consiste en l'horreur des Dissension intestines, & l'autre en la Patience que doivent avoir les Sages, lors qu'ils sont maltraitez des Vicieux. Quant au premier point tout nostre Ouvrage n'est plein que de cét advertissement. Nous avons veu les quatre Taureaux invincibles, tant qu'ils ont esté bien unis. Nous avons veu entre les mains d'un Laboureur un faisceau de Verges, qui n'ont pu ny estre rompuës en gros, ny résister séparées. Et nous nous sommes étendus sur ce discours à la maniere des Orateurs & des Philosophes.

Venons au second point de cette Allegorie, qui regarde la Patience que doivent avoir les Vertueux à souffrir les injures des Méchans. Elle sera facile à prendre, quand ils considereront bien que tous les outrages de leurs Persecuteurs ne procedent que de l'Habitude qu'ils ont au Vice. Rien ne s'apprend plustost, & ne s'oublie plus tard que luy. Les Maîtres sont souvent blasmez des fautes de leurs Disciples. Mais si nous manquons il ne s'en faut pas prendre à eux. Les Vices s'apprennent assez sans Precepteur, & difficilement ils peuvent estre oubliez si on ne les chastie. Il ne faut donc pas que l'Homme se fasche d'estre outragé par le Vicieux; mais qu'il se réjouisse plustost de se voir dans une condition preferable à celle de son ennemy, comme il arrive ordinairement aux gens de vertu. Il n'y a que la seconde de ces deux propositions qui en puisse improuver la conséquence; Et pourtant rien n'est si veritable; Car quelle conformité y peut-il avoir entre la condition d'un Vicieux, & celle d'un Homme de bien? L'un est mille fois le jour gehenné du repentir de ses Vices, apprehende des chastimens, se fait tout le monde en-

nemi ou du moins se persuadé de le faire, l'autre vit dans la satisfaction de sa probité, espere des recompenses après sa mort, ne craint nul supplice pendant sa vie, & n'est hai d'aucun ne se rendant odieux à personne. Bref, il n'y a point de comparaison en la felicité de tous les deux, soit qu'on regarde la vie presente, ou celle qui est à venir. Quel sujet aura donc l'homme de bien de se plaindre, si la raison lui fait connoistre que sa Fortune est meilleure que celle de son Ennemy? L'on peut répondre, que l'injure aigrit la personne qui la reçoit, mais quelle injure peut recevoir le Vertueux? Si c'est la honte des hommes qu'il sçache que l'insolence du Médisant ne le sçauroit noircir d'infamie, car le deshonneur suit l'action, & ne s'attache point à la personne offensée: autrement elle est injuste, & par consequent elle ne doit pas estre considérée par les gens de bien. Si elle s'attache donc simplement à l'Action, celle-cy estant mauuaise, ne doit faire rougir que son Auteur, & non pas l'Innocent qu'on a persecuté. Mais prenons que le deshonneur y fût attaché, ce qui pourtant est impossible (car nostre siecle n'est pas si dépourueu de Vertu, qu'on n'y condamne encore les mauuaises actions comme criminelles, & qu'on n'y mette la Constance au nombre des choses Heroïques;) Prenons, dis-je, que l'Homme de bien estant affronté par le Vicieux, en receust tousjours de la honte, & fût exposé à la risée des autres hommes, quel desavantage est-ce là, pour entrer en parallele avec la solide possession des Vertus, principalement de la divine & admirable Patience? Les jugemens & les opinions des Hommes sont ils quelque chose au prix des jugemens de Dieu, qui agissent tous en faveur de la Probité? Si le Sage est injurié, a-t'il resolu de perdre le nom de Sage par le courroux, & par le ressentiment? S'il ap-

460 LES FABLES D'ESOPÉ

prouve l'injure qu'on luy a faite , pourquoy n'es plaint-il; & s'il la condamne , n'est-ce pas l'imiter que de s'en ressentir ? Il ne sert de rien , d'alleguer Aristote, qui ne déconseille point la Vengeance, ny de dire que ce n'est pas estre injurieux que de repousser un outrage. Cette raison n'est bonne qu'en la bouche du vil Populaire, mais non pas en celle du Sage, qui ne tient point une offense moins blâmable pour estre faite aprez une autre que pour estre commise la premiere.

Aussi, sans mentir, l'exemple du Vice nous en doit luy-mesme détourner, & nous faire raisonner ainsi. Si celuy-cy, quoi que vicieux & haïssable de sa nature, n'a pas laissé de se faire plus abhorrer qu'il ne l'estoit en faisant ce qu'il a fait contre moy, combien plus serois je noircy, en luy rendant la pareille, moy qui ay vécu jusques ci en quelque consideration d'honneste homme? si son outrage a semblé hydeux dans son Centre mesme, à sçavoir en la personne du Mal-faïcteur, combien sera-t'il épouvantable en la mienne, puis que je ne pense pas avoir jamais donné lieu à des actions scandaleuses, & dignes de la haine publique? Voilà les reflexions que fera le Vertueux, pour se détourner de la Vengeance: puis il, considerera si elle est aisée, ou difficile. Si elle est aisée il l'abandonnera , comme une chose indigne de luy, & qui peut aussi bien tomber dans un Courage vulgaire, que dans le sien. Si elle est difficile, il s'en proposera tousjours la difficulté , & se réduira par ce moyen à ne la point embrasser. Il r'appellera pour lors en sa memoire ce que nous avons déjà dit , que Dieus'est reservé la Vengeance, & que c'est empier sur luy que de la vouloir faire soi même. Voilà le moyen d'étouffer toute sorte de ressentimens contre son Ennemy, ce qui me semble la plus genereuse Action que puissent faire les offencez.

Quant au moyen de vivre satisfait , & de ne s'abandonner point à la douleur d'une offence, je pense que ce ne sera pas une chose mal-aisée à celui qui aura pardonné l'injure à son Ennemy. Car s'il a cessé de hair la personne injurieuse, voudra-t'il en porter la penitence par sa propre douleur ? Un autre l'aura-t'il affronté, afin qu'il s'en punisse ? Seroit-il juste que le Coupable eust son pardon , & que l'Outragé se desesperast ? Quel si grand mal y a-t'il en une offence, qu'un homme Vertueux n'en puisse digerer davantage ? Chose étrange ! il faudra qu'il endure patiemment la mort , & il s'affligera pour la mauvaise Action d'un simple Homme ? En quoy luy peut nuire un Ennemy, si la Vertu le deffend contre tous les accidens de la vie ? Il l'auroit effectivement très-incommodé, s'il en avoit perdu sa fermeté , & sa constance. Mais cela ne pourroit pas estre, sans qu'il y allast de la faute mesme de l'Offencé. Il est donc certain qu'une Ame genereuse , & bien née, pour estre outragée, n'en perdra jamais sa tranquillité, principalement si elle prevoit que la nature, des méchans semblable à celle du Feu, ne se peut soustenir sans détruire & consumer le sujet où il faut qu'elle s'attache de nécessité. Cela estant, l'on ne doit pas s'étonner si elle s'attaque à son contraire, c'est à dire à l'Ame des gens de bien, comme directement opposée aux Méchans, qui ne peuvent compatir avec elle, sans un contraste mortel.

Mais Esope fournit bien une autre raison aux courages Vertueux , pour les consoler, quand les Méchans les affligent ; C'est qu'il feint que les Coqs se maltraitent eux mêmes aussi bien qu'ils maltraitent la perdrix , d'où il luy fait prendre sujet de s'appaiser. Car, dit-elle, comment ne meseront-ils pas rudes , puis qu'ils s'offencent entr'eux, & qu'il leur est impossible de s'accorder ? En effet, les person-

462 LES FABLES D'ESOPE

nes affligées par le cruel traitement des Méchans se peuvent bien consoler en leur misère, & ne trouver pas étrange qu'on les attaque veu cette différence de naturel qu'ils ont avec eux, puis que les Compagnons des mesmes Vices s'entrebattent la plupart du temps, comme cette eugéance de Serpens monstrueux qui s'entre-mangent dans les deserts de Lybie; & qu'avec une violence incroyable, ils pratiquent les uns contre les autres leurs déloyales Maximes. L'expérience & la Raison nous confirment cette vérité. L'expérience, en ce qu'ordinairement les Voleurs s'entrebattent pour le partage du butin, les Quereleux se perdent enfin par leurs propres dissensions, & les Fourbes en font de mesme, pour jouir du fruit de leur tromperie, après avoir cherché leur avancement dans la ruine des Familles. Bref, c'est une chose assurée, que jamais les Méchans ne se sont gardé la foy les uns aux autres, dont après l'expérience en voici la raison. La parfaite Amitié ne se propose pour but que la Vertu seulement, & toute autre sorte de bien-veillance ne peut légitimement porter le nom de vraye Amitié. Le commerce des Méchans est donc indigne d'un si beau titre, comme mercenaire, & intéressé, Aussi n'en a-t'il point les effets, qui sont la Franchise, la Perseverance, & la Tranquillité. Au contraire, il est sans cesse suivy de ruses, de troubles, & d'inconstance. De là viennent ordinairement leurs disputes, leur concurrences, & leurs faux partages. De là viennent, dis-je, les meurtres qu'ils font de leurs compagnons, & les accidens tragiques qui suivent leurs entreprises. Voilà donc la principale raison pour laquelle Esope veut que la Perdrix souffre patiemment son infortune. Car comment espéreroit-elle un bon traitement de ceux qui n'en peuvent faire que d'injustes, même à leurs semblables?

Mais passons maintenant à un autre Discours ,
pour ne sembler trop long en une chose que tout
le monde connoist.

F A B L E CXIII.



Du Charbonnier, & du Foulon.

UN Charbonnier ayant loué une Maison ,
& prié un Foulon son Voisin , d'y demeurer avec luy ; *Mon amy* , luy répondit le Foulon , *cela ne me seroit pas profitable ; car j'apprehenderois tousjours que ce que j'aurois blanchy , ne se noircist à la vapeur de ton Charbon.*

DISCOURS MORAL.

DE cette Fable , il s'en peut tirer plusieurs sens
Moraux , dont le plus judicieux , c'est à mon avis ,
celuy de ne hanter jamais qu'avec nos semblables
principalement si nous vivons en une estime
nette de tout soupçon. Car alors il faut soigneusement
fuyr comme une maladie contagieuse , le
commerce des Infames & des Méchans. Souvenons-

464 LES FABLES D'ESOPE

nous à ce sujet de cette belle Instruction que nous donne le Philophe Epictete. Si tu es avec tes Maîtres, écoute-les , & leur obeïs ; Si c'est avec tes Es-gaux , accorde leur tout ce qui est raisonnable ; Si c'est avec tes Inferieurs , instruy-les paisiblement. Mais souviens-toy sur tout du Symbole de Pythagore , qui te defend de hanter ceux , *dont la queue est noire* ; c'est à dire l'intention malicieuse, comme ne se rapportant, qu'à une mauvaise fin. Si nous faisons autrement, leur mauvaise reputation peut nous noircir aussi facilement, que ce Foulon le pourroit estre par les habits du Charbonnier. Il n'y a rien si aisé que de souiller son nom d'une tache difficile à effacer. Car les Médifans cherchant sans cesse quelque nouvelle matiere à leurs Calomnies ; comme ils n'en trouvent point en la Personne des Innocens, ils leur imputent le Vice de ceux qui les hantent. Aussi est-il vray que l'Ignominie, & la mauvaise estime, se communiquent par reflexion à celuy qui leur est plus proche, tout de mesme que l'Honneur touche en quelque façon les amis de la personne honorée , par un rayon qu'il élance obliquement sur eux.



*De la Chauve-Souris, du Buisson,
& du Plongeon.*

LA Chauve-Souris, le Buisson, & le Plongeon voulurent negotier en Societé. Pour cet effet la Chauve-Souris emprunta de l'Argent & le mit dans la Communauté : le Buisson apporta une Robbe, & le Plongeon prit de l'Or. Après ces preparatifs, ils se mirent sur Mer où le mal-heur voulut qu'une Tempeste, fit couler le Navire à fonds, eux se sauvant à peine après avoir tout perdu. Le Plongeon depuis ce temps-là se tient tousjours au bord de la Mer, en attendant qu'elle rejette son Or en quelque endroit du Rivage; La Chauve-Souris ne se montre que de nuit, de peur de ses Creanciers, & le Buisson s'attache aux Robes des Passans, pour voir s'il ne reconnoitra point la sienne.

DISCOURS MORAL.

VOicy, ce me semble, une des plus estranges inventions de nostre Autheur, fondée sur le Commerce d'une Plante, & de deux Oyseaux. Pour en tirer donc quelque Allegorie, il faut examiner l'un après l'autre chacun de ces Marchands. Premièrement, ce qu'il dit de la Chauve-souris, témoigne un naturel avare : Dont semblent faire foy ses yeux surveillans, ses ongles crochus, & ses monstrueuses aîsles. Par le Plongeon il represente le Voluptueux, qui donne tout à ses sens, & se lance teste baissée dans des fleuves de delices, dont il est mal-aisé de le tirer. Quant au Buïsson, c'est la marque d'une humeur pesante, qui n'estant pas née pour les grandes choses, demeure enracinée dans une place, sans estre capable d'aucun mouvement.

Or le sujet de cette Fable est à peu près celui cy. Quand il arrive que dans un corps politique quelques-uns des membres sont lâches & endormis, ou plongez dans les delices ; & les autres entierement addonnez à leur profit, il est presque impossible que leur gouvernement soit bon, ny que leurs entreprises réussissent au gré de la multitude. Car en toute sorte de desseins, pour le moins en ceux qui se peuvent conclure dans un Conseil, l'on a besoin de Vigilance, de bonne Conduite, & de Probité. De Vigilance, pour veiller aux moyens d'exécuter ; De bonne Conduite, pour ne negliger aucune industrie qui puisse faciliter une affaire ; Et de probité, afin que les Ministres n'ayant point l'esprit mercenaire, ne tournent pas à leur profit particulier les avantages qu'ils sont obligez de rapporter au public. Ce fondement supposé nous avons eu raison de dire, qu'en tous les Estats, où l'administration des affaires est donnée aux Stupides, aux Voluptueux, & aux

Awares, il faut qu'il y arrive du desordre , ou de la ruine, & que leurs entreprises soient aussi malheureuses que celles du Buiffon de la Chauve-souris, & du Plongeon, assemblez pour le même Commerce.

F A B L E CXV.



De deux hommes, & d'un Asne.

DEux hommes passant par des lieux déserts , trouverent un Asne en leur chemin; Ils commencerent à disputer à qui l'auroit, chacun d'eux s'imaginant que la Fortune luy eust envoyé cette heureuse rencontre. Mais comme ils estoient en differend, l'Asne se déroba, & ainsi l'un & l'autre furent frustréz de leur espérance.

D I S C O U R S M O R A L.

CEs deux Compagnons, qui se debattent pour une chose qui ne leur appartient pas , me remettent en memoire une infinité d'Hommes pernicieux, qui font gloire de se rendre de mau-

468 LES FABLES D'ESOPÉ

vais offices, & de vomir les uns contre les autres toute la malignité de leur fiel, jusques-là même, que de la Langue ils en viennent aux mains, & tout cela pour un avantage qui ne leur est pas destiné, mais que le Ciel réserve à d'autres qu'à eux. En quoy certes, il me semble qu'il y a beaucoup de Justice. Car je ne voy point d'apparence d'estimer dignes de posséder un Bien, ceux qui au lieu de se l'asseurer par quelque invention raisonnable, s'occupent à haïr leurs Concurrents, & entretiennent leur inimitié, plustost qu'ils n'avancent leurs desseins.

F A B L E CXVI.



Du Lievre, & de la Tortuë.

LE Lievre voyant la Tortuë, qui se trainoit à pas lents, se mit à sourire, & la railla de son extreme, lenteur. La Tortuë, à qui ce mépris du Lievre fut un juste sujet de s'en offenser, pour routeréponse le defia courageusement à la course. Ce défi accepté, & tous deux estans demeuré d'accord du lieu jusques où ils de-

voient courir, ils prirent le Renard pour Juge. La Tortuë partit en mesme temps, & le Lievre luy laissa prendre tel avance qu'elle voulut, s'imaginant qu'il y seroit toujours plustost qu'elle. Cependant à force d'aller, elle atteignit insensiblement les bornes prescrites, & gagna le prix de la course, dont le Lievre tout étonné; maudit tout haut sa nonchalance, & la trop bonne opinion qu'il avoit eüe de soy-mesme. Mais le Renard s'en mocquant; *Mal-avisé que tu es*, luy dit-il, *apprends une autrefois à ne croire point ta folle teste, & à te servir de tes jambes au besoin.*

DISCOURS MORAL.

DE quelque facon que je considere cette Fable, elle me semble susceptible de plusieurs sens differens, comme nous voyons qu'une mesme matiere se peut appliquer à divers usages. Aussi je ne doute point que par la Tortuë on ne puisse entendre un Esprit tardif, quoi que vigilant; par le Lievre, un Courage prompt mais mal avilé; & par le Renard un homme adroit & ingenieux, qui ne juge, que de ce qu'il void, sans s'arrester à la vaine montre des Presomptueux, ny à la trop bonne opinion qu'ils ont ordinairement de leur capacité pretenduë. Mais je laisse à part ces explications, pour m'attacher à la plus vray-semblable de toutes, que les Italiens ont, à mon avis, comprise en ce vers.

Ingegno e forza à che non l'opra e nulla.

C'est à la verité une belle chose que l'Esprit, à quil'on peut donner cette gloire d'estre l'image de la Divinité, le Chef-d'œuvre le plus accomply de tous, & la meilleure partie de nous-mesmes. C'est aussi une belle Qualité que la Force, lors qu'elle se trouve jointe à l'Adresse; puis que par son moyen

470 LES FABLES D'ESOPÉ

nous venons glorieusement à bout des plus hautes Entreprises, où la Valeur & le Courage nous portent. Toutesfois comme l'eau croupit insensiblement, & s'enpuantit, si elle n'est remuée, & le Feu s'éteint, si on l'empêche d'agir, en luy ostant la Matière qui l'entretient; Ainsi, la Beauté de l'Esprit, & la Force du Corps ne sont que des Qualitez inutiles à l'Homme, s'il ne s'en sert au besoin, & s'il ne rend la Puissance en Acte. Archimede, se fût en vain picqué de ses hautes connoissances, & de son profond sçavoir aux Mathematiques, s'il ne les eust pratiquées pour son contentement particulier, & pour le service de sa Patrie & Milon de Crotone, que l'on tient avoir couru un stade entier aux jeux Olympiques, portant sur les espauls un Bœuf, qu'il tua d'un coup de poing, après l'avoir déchargé en font foi. Ce fut un pur effet de l'exercice & de l'Habitude, par qui la Vertu cultivée, a de tout temps rendu merveilles, & comme incroyables, les Actions des hommes extraordinaires, dont l'on ne pourra pas douter, si l'on considere que ceux qui ont excellé aux Lettres, & aux Armes, comme Platon, Aristote, Seneque, Cesar, Alexandre, Agésilais, & ainsi des autres, n'auroient jamais rien avancé dans cette Lice d'Honneur, si par le conseil du Proverbe Grec ils ne se fussent hastez doucement; Et c'est en celà, sans doute, qu'ils ont imité la Tortuë, plustost que le Lievre de cette Fable, puis qu'en matiere d'esprit & de force, toutes les fois qu'il leur a fallu agir, ils l'ont fait sans differer, & ont toujours joint la prudence & le soing ensemble.

F A B L E CXVII.

*De l'Ours, & des Mouches à Miel.*

LA faim ayant chassé l'Ours du Bois; comme il s'en alloit chercher dequoy repaître, il trouva des Ruches en son chemin, & se mit à lecher le miel d'alentour. Une Abeille s'en appercent, & picqua l'Ours à l'oreille, tandis que ses compagnes dormoient; Celà fait, elle laissa son Ennemy en une rage mortelle, & se sauva dans la Ruche, que l'Ours s'avisa de rompre, s'imaginant par ce moyen tirer raison de l'injure qu'il venoit de recevoir. Mais à l'instant toutes les autres Abeilles sortirent; & le picquèrent jusques au sang, pour se revancher elles-mêmes de ce qu'il avoit rompu leur maison. Tout ce que l'Ours put faire, dans l'extrême violence de ses douleurs, fut de songer à sa retraite. Il se retira donc bien viste, & s'en allant; *Misérable que je suis, dit-il, qu'il eust beaucoup mieux valu pour moy de souffrir une petite picqueure, & lecher le miel en*

472 LES FABLES D'ESOPE

patience, qu'estre cause du grand mal que toutes les Abeilles m'ont fait, lors que j'ay creu me vanger d'elles.

DISCOURS MORAL.

LE sens de cette Fable est clair de soy-mesme, & bien digne de consideration, puis qu'en cét Ouvrage l'ingenieux Esope s'est imaginé diverses peintures de cette maniere, & toutes semblables à celle-cy. Elle nous apprehend qu'un seul ne peut rien contre plusieurs: Que les Grands doivent apprehender la colere des Petits; Qu'il n'y a point de jeu à se vouloir vanger de ceux à qui nous avons donné sujet de nous nuire; Et qu'en tout cas il vaut mieux endurer un mal qu'ils nous font, que se mettre en danger d'en souffrir une infinité. Nous pouvons trouver d'assez beaux exemples à ces Veritez, en la pluspart des choses de la Nature. Quelque forte qu'en soit la liaison, elle s'affoiblit souvent par les moindres Ennemis, quand ils s'unissent en nombre. Y a-t'il rien moins à craindre qu'une Chenille, qu'un Moucheron, & qu'un chetif Vermisseau, si on les considere separement! Et toutesfois l'Experience nous fait voir souvent, à nostre ruine que cette Vermine ramassée en quantité, ruine les fruits, les plantes, & les semences, mais particulièrement les grains, dont elle ronge le germe. Ce qui n'est pas encore si prodigieux, que ce qu'on raconte de quelques contrées des Indes Orientales, où s'en vont fondre de temps en temps de si espais-ses nuées de Sauterelles, que le Soleil mesme en est obscurcy, & tout le peuple contraint d'abandonner le pays.

Quant à la Vengeance, comme elle est une espece de Justice sauvage & Brutale, elle me semble plus seante aux Bestes qu'aux Hommes. Aussi ne la peu-

ven t-ils faire qu'à leur dommage, comme dirent autrefois les Garamantes au grand Alexandre. Mais ce qu'il y a d'insupportable en leur humeur, c'est qu'il ne s'en trouve que trop parmy eux, qui sont bien contents de faire comme l'Ours de cette Fable, c'est à dire, de manger la plus pure substance des Innocens, & de ne vouloir pas pourtant que ces pauvres gens s'en ressentent: Car alors s'ils en reçoivent le moindre déplaisir, il n'est pas croyable combien est grande la violence où leur passion les porte. Alors, dis-je, s'imaginant que toutes choses leur soient permises, à cause de leur Puissance, ils font gloire d'opprimer les Petits, & de les aller chercher jusques dans leurs maisons, qu'ils ruynent de fonds en comble pour se vanger: Eux cependant joient de leur reste, comme ils se voyent ainsi persecutez; Et faisant courage de desespoir, ils en attirent à leur deffence quantité d'autres, qui tels que des Mouches à miel, sortent à la foule de leurs loges, se jettent péle-mêle sur ces Oppresseurs, les picquent jusques au sang, & les contraignent enfin de faire une honteuse retraite. Je sçay que l'on pourroit donner à cette Fable quantité d'autres explications, & dans la Politique, & dans la Morale. Mais je ne trouve pas à propos de grossir davantage ce Volume; Et il me doit suffire de l'avoir conduit à la fin le plus succinctement que je l'ay pû faire.



T A B L E

Des Chapitres de la Vie d'Esopé.

- Chap. I. **D**U Pays, & de la condition
d'Esopé. pag. 11
- Chap. II. Description du Corps d'Esopé, &
de la vivacité de son esprit. 13
- Chap. III. Esopé se justifie devant son Maître,
& luy fait voir qui avoit mangé les figues. 14
- Chap. IV. Par quelle aventure Esopé receut
le don de bien parler. 16
- Chap. V. La vente d'Esopé. 18
- Chap. VI. D'un fardeau dont Esopé se chargea. 21
- Chap. VII. Esopé est derechef vendu. 24
- Chap. VIII. Xanthus fait un présent d'Esopé à
sa Femme. 29
- Chap. IX. La réponse d'Esopé à un Jardi-
nier. 33
- Chap. X. D'un seul grain de Lantille qu'Esopé
fit cuire en un pot, & de quelques autres choses
facetieuses. 36
- Chap. XI. Xanthus voulant tromper Esopé,
est trompé luy mesme. 38
- Chap. XII. Du présent fait à la Maistresse de
Xanthus. 40
- Chap. XIII. Invention d'Esopé, pour faire re-
tourner sa Maistresse avec Xanthus. 44
- Chap. XIV. De quelles viandes Esopé tranta

TABLE DES CHAPITRES.

<i>les Hostes de Xanthus.</i>	46
Chap. XV. <i>Du second service de langues.</i>	48
Chap. XVI. <i>Esopé amène à son Maître un homméniais & sans soucy.</i>	50
Chap. XVII. <i>De la réponse qu'Esopé fit à un Fuge.</i>	53
Chap. XVIII. <i>Subtile réponse d'Esopé, touchant les superfluités que la Nature rejette.</i>	55
Chap. XIX. <i>L'ingratitude de Xanthus.</i>	58
Chap. XX. <i>Esopé découvre le derrière de sa Maîtresse.</i>	60
Chap. XXI. <i>Esopé ne laisse entrer qu'un seul de tous ceux que son Maître avoit conviez.</i>	62
Chap. XXII. <i>Du trésor trouvé par Esopé, & de l'ingratitude de Xanthus.</i>	64
Chap. XXIII. <i>De l'affranchissement d'Esopé</i>	67
Chap. XXIV. <i>Depart d'Esopé, & son ar- rivée en Lydie.</i>	72
Chap. XXV. <i>En quel temps Esopé composa ses Fables.</i>	74
Chap. XXVI. <i>Ennus est adopté par Esopé, qui en reçoit une grande injure.</i>	76
Chap. XXVII. <i>Esopé instruit Ennus, & luy don- ne des préceptes pour vivre en Homme de bien.</i>	79
Chap. XXVIII. <i>De quelle façon Esopé nourrit, & dressa quatre Aiglons.</i>	81
Chap. XIX. <i>Le voyage d'Esopé à Delphes.</i>	86
Chap. XXX. <i>La mort d'Esopé.</i>	89

T A B L E

Des Fables d'Esopé.

D U Coq & de la Pierre precieuse.	94
Du Loup & de l'Agneau.	97
Du Rat & de la Grenouille.	100
Du Cerf & de la Brebis.	103
Du Chien & de l'Ombre.	106
Du Lyon & de quelques autres Bestes	109
Du Loup & de la Gruë.	111
Du Laboureur & du Serpent.	114
Du Sanglier & de l'Asne.	118
Du Rat de Ville & de celui de Village.	123
De l'Aigle & de la Corneille.	128
De l'Aigle & du Renard.	131
Du Corbeau & du Renard.	136
Du Lyon affoibli de vieillesse.	141
De l'Asne, & du Chien.	144
Du Lyon & du Rat.	148
Du Milan malade.	152
De l'Erondelle & des Autres Oyseaux.	153
Des Grenouilles & de leur Roy.	156
Des Colombes & du Faucon leur Roy.	159
Du Larron & du Chien.	163
Du Loup & de la Truye.	166
De l'enfantement des Montagnes.	168
Du vieux Chien & de son Masstre.	172
Des Lievres craignans sans cause.	175
Du Chevreau & du Loup.	177

DES FABLES.

<i>Du Chien & de la Brebis.</i>	180
<i>Du Laboureur & du Serpent.</i>	183
<i>Du Renard & de la Cigogne.</i>	186
<i>Du Loup & de la Teste peinte.</i>	190
<i>Du Geay</i>	194
<i>De la Mouche & du Chariot.</i>	197
<i>De la Fourmy & de la Mouche.</i>	200
<i>Du Singe & du Renard.</i>	206
<i>De la Grenouille & du Bœuf.</i>	210
<i>Du Cheval & du Lyon.</i>	211
<i>Des Oyseaux & des Bestes à quatre pieds.</i>	214
<i>De l'Espervier & de la Colombe.</i>	218
<i>Du Loup & du Renard.</i>	220
<i>De l'Asne & du Cheval.</i>	225
<i>Du Cerf & du Chasseur.</i>	230
<i>Du Serpent & de la Lime.</i>	233
<i>Des Loups & des Brebis.</i>	234
<i>De la Forest & du Paisan.</i>	236
<i>Du Loup & du Chien.</i>	238
<i>Du Ventre & des autres Membres.</i>	243
<i>Du Singe & du Renard.</i>	246
<i>Du Renard & des Raisins.</i>	247
<i>De la Belette & du Renard.</i>	249
<i>Du Loup & des Chasseurs.</i>	252
<i>Du Paon & du Rossignol.</i>	256
<i>De l'Oyseleur & du Merle.</i>	260
<i>Du Cerf & du Cheval.</i>	262
<i>De l'Asne & du Lyon.</i>	264

T A B L E

<i>Du Vautour & des autres Oyseaux.</i>	267
<i>Du Lyon & du Renard.</i>	269
<i>De l'Asne malade & des Loups.</i>	271
<i>Du Chevreau & du Loup.</i>	272
<i>Du Lyon & de l'Homme.</i>	275
<i>De la Puce & de l'Homme.</i>	279
<i>De la Fourmy & de la Cigale.</i>	280
<i>De la Brebis & de la Corneille.</i>	285
<i>De l'Arbre & du Roseau.</i>	288
<i>Du Mulet & du Loup.</i>	292
<i>Du Renard trahi par le Coq.</i>	295
<i>Du Renard & du Chat.</i>	297
<i>Du Renard & du Loup.</i>	300
<i>Du Chien envieux & du Bœuf.</i>	301
<i>Du Loup & des Chiens.</i>	304
<i>De l'Aigle & du Corbeau.</i>	307
<i>Du Renard & du Bouc.</i>	311
<i>Du Chat & du Coq.</i>	315
<i>Du Renard & du Buisson.</i>	317
<i>Du Pêcheur.</i>	320
<i>Du Chat & du Rat.</i>	321
<i>Du Laboureur & de la Cigogne.</i>	324
<i>Du Berger & des Laboureurs.</i>	327
<i>De la Fourmy & de la Colombe.</i>	330
<i>De la Mouche.</i>	332
<i>Du Dieu Mercure & d'un Charpentier.</i>	334
<i>D'un Enfant & de sa Mere.</i>	338
<i>Dé l'Homme qui avoit deux Femmes.</i>	342

D E S F A B L E S.

<i>D'un Laboureur & de ses Enfans.</i>	50
<i>De la Nourrice & du Loup.</i>	353
<i>De la Tortue & de l'Aigle.</i>	357
<i>De deux Escrevices.</i>	360
<i>De l'Asne vestu de la peau du Lyon.</i>	362
<i>De la Grenouille & du Renard.</i>	365
<i>De deux Chiens.</i>	368
<i>Du Chameau.</i>	371
<i>De deux Amis & de l'Ours.</i>	373
<i>De deux Pots flottans sur l'eau.</i>	377
<i>Du Taureau & du Bouc.</i>	379
<i>Du Singe & de ses Enfans.</i>	381
<i>Du Paon & de la Grue.</i>	383
<i>Du Tigre & du Rénard.</i>	385
<i>Des Taureaux & du Lyon.</i>	389
<i>Du Sapin & du Buisson.</i>	391
<i>Du Pescheur & d'un petit Poisson.</i>	397
<i>De l'Avare & de l'Envieux.</i>	403
<i>De l'Enfant & du Larron.</i>	416
<i>Du Lyon & de la Chevre.</i>	419
<i>De la Corneille & de la Cruche.</i>	421
<i>Du Laboureur & du Taureau.</i>	435
<i>Du Satyre & du voyageur.</i>	437
<i>Du Taureau & du Rat.</i>	439
<i>D'une Oye & de son Maître.</i>	442
<i>Du Singe & de ses deux Enfans.</i>	445
<i>Du Renard & du Leopard.</i>	449
<i>De Venus & d'une Chatte.</i>	450

T A B L E

<i>D'un Malade & d'un Medecin.</i>	455
<i>Des Coqs & de la Perdrix.</i>	457
<i>Du Charbonnier & du Foullon.</i>	463
<i>De la Chauve-souris, Buisson & Piongeon.</i>	465
<i>De deux hommes & d'un Asne.</i>	467
<i>Du Lievre, & de la Tortue.</i>	468
<i>De l'Ours, & des Mouches à miel.</i>	471

F I N.

A V E R T I S S E M E N T.

On avertit tous les Amateurs de Musique qu'on en trouve un assortiment general à Amsterdam, Chez Estienne Roger, Marchand Libraire, sçavoir des Traitez pour apprendre la Musique, à Chanter, & la Composition, des airs & Operas François à une & plusieurs voix avec & sans instrumens, des Airs & Cantates Italiens, à une & plusieurs voix avec & sans instrumens, des livres de Messes & Motets à une & plusieurs voix avec & sans instrumens. Des Pieces pour les flutes les Hautbois & les Violons à la Francoise à 1, 2, 3 & 4 parties, des Pieces à l'Angloise & à l'Italienne pour les mêmes à 1, 2, 3, 4, 5 & 6 parties, des Sonates pour les violons & autres instrumens à 2 Dessus 1 Basse & 1 Basse continue, des Sonates pour les mêmes à fortes parties, des Sonates aussi pour les mêmes à 1 Dessus & 1 Basse Continue, des Sonates & Airs pour 1 & 2 violes de gambe avec & sans Basse continue, des pieces pour le Claveffin, l'Orgue, la Guitarre, le Luth, &c. On trouve aussi les dits livres à Londres, Chez Francois Vailland Marchand Libraire.

150
B.E.

150
B.B.

